Ludwig R. Yernaux
La Porte
des
Miracles

A Emeric, mon fils bien-aimé.

Remerciements

Je souhaite remercier tout spécialement le petit moineau du Saint-Esprit, sans la présence et l'inspiration duquel ce livre n'aurait jamais pu voir le jour.

Je dédicace cet ouvrage à tous ceux et celles que j'ai aimés, qui m'ont aimé et qui sont désormais « passés de l'autre côté », dans la Glorieuse Cité de Lumière, de Cristal, d'Or et d'Argent.

J'exprime ma plus profonde gratitude à mon frère Renaud, qui m'a prêté main-forte pour la relecture et les corrections de ce roman. Je bénis également ma famille, ainsi que mes collègues et amis, qui m'ont soutenu dès le départ.

Réservons également une pensée émue pour les courageux archéologues dont les découvertes passionnantes remettent quotidiennement en question le passé de notre planète et l'histoire de notre espèce.

Je tiens à témoigner toute ma reconnaissance à certains groupes musicaux dont les chansons merveilleuses m'ont accompagné et m'ont fourni l'énergie nécessaire à la rédaction de ce livre. Parmi ceux-ci, citons Poison, Stratovarius, Avantasia, Manowar, Stryper, Petra, Hammerfall, Blind Guardian, Iron Maiden, Dragony, Rhapsody, Power Quest, Running Wild, Highland Glory, Ten, Gloryhammer, Helloween, Gamma Ray, Fairyland et surtout Freedom Call, dont je recommande chaudement la chanson « Back Into The Land of Light », qui correspond tout à fait à l'ambiance de ce livre.

Enfin, comment pourrais-je oublier de te remercier avec ferveur, ami(e) lecteur ou lectrice, toi qui tiens ce livre entre les mains ? J'espère qu'il te procurera d'agréables heures de détente, d'aventures, d'évasion, de méditation et de plaisir !

Ludwig R. Yernaux.

"Parce que le Diable est descendu chez vous, agité d'une terrible rage, sachant bien que le temps lui est étroitement compté".

(La Bible, Apocalypse, 12:12)

Cours, ô mon âme ! Vole vers le firmament !

Libre de toute entrave, file comme le vent,

Dépasse les frontières de l'espace, brise les limites du temps !

Rejoins le monde de Dieu et des braves, des citoyens de la Cité de cristal et d'argent.

Aymeric Tanat.

I. Une nuit d'encre

Le vent glacial soufflait par rafales, faisant furieusement danser les flocons et recouvrant les traces de l'homme qui avançait péniblement dans la neige. Malgré l'aspect désagréable et inconfortable de la situation, cette tempête hivernale possédait pourtant un avantage providentiel : ses traces seraient bientôt recouvertes, compliquant ainsi la tâche à ses poursuivants. Les jappements avaient cessé depuis quelque temps et le vieillard, pour la toute première fois, se mit à espérer pouvoir semer les sadiques qui le pourchassaient sans relâche depuis sa fuite…

L'obscurité s'était emparée du ciel plusieurs jours auparavant - une obscurité anormale, inquiétante et quasi-surnaturelle… Nombreux étaient ceux qui avaient été poussés à la folie ou au suicide par cette énième plaie qui s'était abattue sur le monde. La faible lueur de la lanterne électrique était à peine suffisante pour pouvoir repérer la route sinueuse qui continuait de monter imperceptiblement vers le sommet de la rue et de la colline. Le vieux s'arrêta un instant, sortit un mouchoir et sentit la quinte de toux surgir. Le mugissement de la bise couvrit le bruit de ses efforts pathétiques. Finalement, les yeux fermés et embués de larmes, il expectora. Rouvrant les yeux et éloignant le mouchoir de sa bouche, il découvrit alors avec terreur et dégoût ce qu'il craignait depuis longtemps : le glaviot qui tapissait le tissu était épais, gluant et sanguinolent. Il aurait formé une tache allant du rouge clair au rouge foncé si seulement une vilaine boule de pus verdâtre, elle aussi veinée de rouge sang, n'avait pas rompu la couleur pourpre, indiquant la preuve certaine d'une infection… Rangeant le mouchoir maculé dans la poche de son pantalon déchiré, il se couvrit alors le bas du visage de son écharpe dépenaillée, et se résolut à regret à poursuivre sa douloureuse ascension.

Au bout de quelques minutes de marche qui lui semblèrent durer une éternité, il fut forcé de s'arrêter de nouveau. Soulevant le pied gauche hors de la neige, il découvrit sa chaussure dont la semelle

était couverte de boue grisâtre. Ce mélange peu ragoûtant provenait de l'épaisse couche de cendres qui se cachait sous le blanc manteau qui s'étendait à perte de vue. Il s'agissait là de tout ce qu'il restait du village qui se dressait auparavant en ces lieux désormais désolés… Mais ce n'était pas tant la boue qui l'effrayait, que ce qu'il découvrit en soulevant sa chaussette humide et congelée : la plaie ouverte de sa jambe gauche était toujours présente, et menaçait de s'infecter à tout moment, si ce n'était déjà fait. Ce n'est qu'alors qu'il comprit que les chiens auraient tôt fait de repérer sa piste, et qu'il était grand temps qu'il trouve un refuge, sans quoi il était condamné. Remettant la chaussette en place, il recommença à marcher. Au bout d'un peu plus d'une minute, il parvint enfin au sommet de la rue… Il aperçut alors, à deux cents mètres de distance environ et en contrebas, un panneau qui illumina son cerveau engourdi, et raviva en lui une faible lueur d'espoir : l'entrée d'une grotte bien connue des touristes se trouvait là, et pourrait certainement lui permettre de s'abriter du vent et du gel.

Après quelques pas chancelants, son pied droit heurta soudain un obstacle, ce qui faillit le faire chuter. Se baissant pour ramasser l'objet de ce nouveau tourment, il dégagea de la neige ce qui ressemblait à un long bâton grossier. Etant donné la forme très approximative de l'objet en question, il s'avéra après un second examen qu'il ne s'agissait que d'une grosse branche, de laquelle dépassaient çà et là les vestiges pointus de branches secondaires. Peu importe : cela pourrait lui servir d'appui et de soutien, et lui éviterait de boiter trop fort. Rassemblant ses forces, il se remit finalement en route, la lanterne dans la main droite, la longue branche dans la main gauche et les yeux fixés sur le panneau qui indiquait l'entrée de la grotte…

Une cinquantaine de mètres avant d'atteindre le panneau, il put commencer à discerner l'entrée béante de la caverne. Le vieil homme sourit, mais soudain, son rictus se figea : un grondement sonore et menaçant venait de résonner sur sa gauche. Se retournant vivement, il n'eut que le réflexe de lever le bras devant son visage, évitant de justesse que les crocs du gros chien de chasse qui venait de lui sauter dessus, ne se referment sur sa gorge. Malheureusement, son bras, lui, offrait une prise toute trouvée pour le clebs enragé… Une nouvelle douleur lui déchira l'avant-bras

droit, transpercé par les crocs du molosse malgré le manteau de toile qu'il portait. Secouant violemment la tête de gauche à droite, la bête agrandit la plaie, et le fit tomber sur le sol enneigé. Sonné, le vétéran trouva cependant suffisamment de force en lui pour assener un violent coup sur le crâne du mâtin à l'aide du bâton. Surpris et blessé, celui-ci émit un jappement pitoyable, relâcha son emprise et recula vivement. Il n'en fallut pas plus pour que le vieux reprenne le bâton à deux mains, se relève et décoche un second coup, plus terrible encore, en plein thorax de l'animal. Celui-ci valsa par terre, avant de recevoir un troisième coup sur la tête. Cette fois, la branche toucha un obstacle inattendu : un des yeux du molosse, qui creva sous l'impact d'une des extrémités pointues qui saillait de la branche. Le cri aigu de douleur de l'animal résonna, suivi du silence…

Si le chien était assommé, il constituait toujours une menace, ne fût-ce que par la respiration sifflante qu'il émettait : d'autres de ces animaux pouvaient être tout proches, et pouvaient remonter la piste par le son ou par l'odeur. Le vieux chercha autour de lui… il finit par apercevoir un rocher de taille moyenne. Soulevant celui-ci à deux mains, il estima qu'il devait peser une dizaine de kilos. Avec un dernier effort, le rocher s'abattit sur le crâne déjà bien amoché du chien. Un bruit écœurant s'ensuivit, et les sifflements aigus de l'animal disparurent pour toujours. Couvrant le cadavre par autant de neige qu'il le pouvait afin d'atténuer l'odeur du sang, le vieil homme reprit sa lanterne et son bâton improvisé, noua son écharpe autour de son bras blessé et se traîna tant bien que mal jusqu'à l'entrée de la grotte. Levant bien haut la lumière vacillante, il éclaira du mieux qu'il le pouvait le trou sombre qui s'enfonçait dans les ténèbres. Après avoir pris une profonde inspiration, il franchit résolument l'entrée en claudiquant…

II. Un coquelicot dans la neige

La meute pataugeait, et la piste semblait se refroidir. Ces stupides animaux avaient beau avoir reçu tous les « soins » que la technologie et la génétique avaient pu leur prodiguer afin de les améliorer, ils étaient pourtant encore incapables de retrouver la trace d'un fugitif sénile, blessé et affaibli par la torture et la fuite ! Cela valait bien la peine d'avoir dépensé des dizaines de millions de cyber-dollars pour leur création ! Bien entendu, cette maudite tempête ne jouait pas en leur faveur lors de cette traque, et empêchait même que l'on utilisât les drones pisteurs. Mais il était vrai qu'en plein mois de janvier, le soleil ne risquait pas de briller dans ces contrées nordiques… C'est ce que le caporal ruminait sombrement au moment où Bark, le maître-chien, se présenta devant lui et fit son salut en lui annonçant : « Les conditions météo nous retardent, caporal ! Les chiens sont fatigués, et nous sommes en route depuis des heures… ». Grinçant des dents, le caporal fut bien obligé de capituler – momentanément –, non sans entrer dans une colère intérieure qu'il n'avait encore jamais connue jusqu'ici.

Autrefois, ce caporal avait eu un prénom et un nom. Mais désormais, il avait embrassé le régime tyrannique du leader mondial, et en avait accepté les atroces règles… jusque dans la chair. Désormais, il n'était plus un homme, mais un vulgaire numéro, un pion du système obéissant aveuglément – et même contre sa propre volonté - aux moindres caprices de ses supérieurs hiérarchiques, eux-mêmes soumis à leurs lunatiques meneurs de troupes et aux innombrables nababs psychopathes se trouvant encore un ou plusieurs échelons au-dessus d'eux dans l'ordre pyramidal mondial.

Ayant accepté le système et sa marque, il n'était plus qu'un nombre perdu dans la masse du peuple, et dont on connaissait les moindres faits et gestes depuis des années. Un citoyen lambda du Nouvel Ordre Mondial que l'on pouvait scanner, pister et espionner à tout moment. Mais surtout, un citoyen qui avait embrassé corps et âme

le despotisme et le terrorisme d'Etat mondialisés. Par conséquent, il ne connaissait plus de repos ni de jour, ni de nuit, et répondait, tel un robot organique, aux ordres qui lui étaient communiqués par la voie des ondes.

Cela constituait d'ailleurs également la principale raison pour laquelle il ne pouvait supporter les dissidents et les rebelles - très minoritaires, il était vrai – qui s'étaient insurgés contre le système ou tentaient d'y échapper. Car, contrairement à lui, ces individus étaient encore un tout petit peu LIBRES, jouissaient du LIBRE-ARBITRE, et avaient encore une AME ainsi qu'un espoir – très ténu, cependant – d'échapper à l'hégémonie du totalitarisme globalisé. Sa haine viscérale des séditieux s'était doublée, au fil des ans, d'un goût prononcé pour les tortures les plus raffinées et les plus atroces. Il n'était pas rare qu'il torturât une famille entière de rebelles dans la même salle, en commençant par les enfants afin d'ajouter délibérément la détresse et la torture psychologiques à la torture physique des parents, qui s'ensuivrait immanquablement.

S'il ne possédait plus de nom, le caporal avait cependant un surnom. Le leader suprême avait eu l'idée de conférer à chacun de ses hommes de guerre, du troufion jusqu'au général, un nom nouveau, mieux adapté aux nouvelles capacités de celui-ci. Le caporal avait ainsi été rebaptisé du doux nom de « Cerbère ». Ce sobriquet était d'ailleurs également le nom de la division qu'il commandait, et correspondait à la spécificité de cette troupe, à savoir les chiens génétiquement modifiés qu'elle utilisait pour pister et détruire les ennemis du système.

Tout à coup, un jappement de bonheur se fit entendre, et tira le caporal de ses pensées… Tous les soldats tournèrent la tête, et virent avec étonnement le dernier molosse rentrer au bercail. Les yeux acérés du caporal Cerbère se rétrécirent à la vue du mâtin, et brillèrent d'une lueur mauvaise. L'animal était rentré, visiblement content et fier de son travail, avec un lièvre dans la gueule, broyé et déchiqueté sous la pression des puissantes et effroyables mâchoires du chien de chasse… Déposant délicatement son trophée au pied de Bark, la bête entreprit de s'asseoir et de haleter béatement, les yeux évidemment remplis d'espoir à la perspective d'une récompense…

Subitement, le bruit caractéristique d'un fusil électrique se fit entendre, et l'animal tressaillit de douleur en émettant un aboiement d'agonie. Le rire mauvais de Cerbère retentit dans l'air froid… un rire aussi fou que l'homme auquel il appartenait. Alors que le corps du molosse était parcouru de ses derniers soubresauts nerveux, le caporal hurla, tel un possédé : « Voici ce qui arrivera à toute personne qui agira avec autant de stupidité et d'incompétence que ce putain de clebs ! Tenez-le-vous pour dit ! ». Puis, se retournant, une étincelle fiévreuse embrasa son regard : « Regardez ! Le vent est tombé ! Cette fois, plus de pitié pour ce maudit fuyard ! Nous allons lui envoyer notre ultime atout aux fesses… Libérez la chimère génétique de sa cage ! ».

Flynn fit remarquer : « Mais caporal… cette créature n'a pas encore fait ses preuves, et est à peine sortie de la cuve à clones des labos ! Ne serait-il pas plus sage de… »

« Il suffit ! », beugla le caporal Cerbère. Farfouillant dans sa poche, il finit par en tirer une petite télécommande dotée d'un unique bouton rouge. Les yeux rougis par la colère, la lippe pendante et décorée d'un filet de bave, il tendit un bras tremblant de fureur dans la direction du maître-chien, et appuya sur le bouton.

Quelque chose provenant du corps de Bark fit un bruit sec, et le soldat se raidit immédiatement, les yeux révulsés… Il bascula soudainement en avant, privé de vie.

« Voici ce que méritent les traîtres qui osent contredire les ordres de leur supérieur ! Y a-t-il d'autres mutins qui souhaitent subir le même sort !? », éructa Cerbère, les traits affreusement déformés par la haine.

Les soldats, muets de terreur, fixaient le cadavre du maître de meute. Ainsi, la rumeur disait vrai : à la moindre désobéissance, leurs supérieurs avaient le droit et le pouvoir de les faire mourir sur place via un poison foudroyant provenant de la marque même de leur soumission au nouvel ordre du monde…

« Et maintenant, sortez-moi tout de suite cette foutue créature de là ! », rugit Cerbère. « Et n'oubliez surtout pas d'introduire les haillons du prisonnier dans la cage auparavant, afin de les lui faire renifler !

».

Moins de cinq minutes plus tard, le lourd compartiment doté de solides barreaux et traîné par quatre nouvelles recrues, s'immobilisait dans la neige, un peu à l'écart du camp. Trois des novices rentrèrent en toute hâte au quartier général, afin d'enterrer sommairement l'infortuné Bark sous une épaisse couche de neige. Le quatrième, les yeux hallucinés, ouvrit prestement la solide grille métallique de la cage, et s'encourut à toute vitesse. La grille tomba dans la neige, et un hurlement assourdissant, semblant provenir de l'enfer lui-même, emplit l'air avec une telle puissance que l'on dut l'entendre à plus d'un kilomètre de là. Il y avait quelque chose contre nature, dans ce hurlement-là… Quelque chose qui tenait à la fois du grondement, du rugissement, du beuglement, mais aussi du cri de colère ou de bataille.

Flanqué de deux de ses plus fidèles soldats, le caporal Cerbère fut le seul à apercevoir, grâce à ses jumelles, l'abomination qui s'élança hors de la cage… Vue de dos, la chair boursouflée et rose, mais miraculeusement musclée malgré tout, rappelait vaguement celle du cochon et était parsemée d'un pelage clairsemé et dru comme des poils de sanglier. Une rangée d'épines très semblables à celles d'un porc-épic, décorait l'échine du monstre. Les pattes postérieures se terminaient par de courts mais larges sabots. Se tenant sur ses pattes arrière dans une posture presque bipède, la lourde horreur huma longuement le sol, puis tourna en rond sur quelques dizaines de mètres, découvrant brièvement un faciès de cauchemar. Un museau long, élancé et puissant, donnait sur une rangée de crocs effilés comme ceux d'un barracuda et dégoulinant de bave. Deux yeux presque humains surplombaient le museau, mais plus perçants, laiteux et vitreux, terrifiants pour tout dire, et ponctués uniquement de petites pupilles. Le front bombé mais vaguement humain, lui aussi, donnait sur deux oreilles indéniablement porcines et velues. Finalement, la créature renifla, sembla éternuer, montra le temps d'une seconde ses pattes avant munies de 4 doigts et d'un pouce décorés de griffes, et se mit à marcher à quatre pattes avant de prendre son élan.

Cerbère et ses deux gardes enfourchèrent leur motoneige, et

suivirent à distance respectable la formidable et inquiétante créature…

Près d'un quart d'heure plus tard, l'abomination s'arrêtait devant l'entrée d'une grotte, humait quelque chose avec insistance, creusait un trou un peu plus loin, puis s'engouffrait sans hésitation dans les ténèbres de la caverne…

Abandonnant leurs véhicules non loin de là, Cerbère et ses deux hommes de main s'approchèrent de la grotte, et aperçurent dans le trou dégagé par le monstre le cadavre d'un de leurs chiens. Finalement, ils s'immobilisèrent là où la chimère avait reniflé, et remarquèrent dans l'immensité blanche un petit point noir, entouré d'un peu de rouge : le bouton foncé et ensanglanté d'un anorak formait comme un petit coquelicot au beau milieu du manteau immaculé de la neige.

« Cette fois, nous le tenons… », siffla Cerbère, extatique.

[image]

III. La grotte du Passeur

Les premiers mètres de la grotte étaient couverts de glace, et menaient dans les ténèbres. Clairement, cet antre n'était pas beaucoup plus accueillant que le monde qui s'étendait à l'extérieur. Trop épuisé et trop blessé que pour poursuivre debout, je me mis à genoux et commençai à avancer à quatre pattes à la lumière de ma lanterne, que je tenais de la main droite et dont la lueur blafarde me permettait tout juste de voir quelques mètres plus loin. Fort heureusement, la glace s'estompa rapidement, puis disparut totalement. Harassé, je m'adossai contre la paroi de la grotte, et fouillai dans le petit sac-à-dos que j'avais réussi à chaparder en toute hâte avant de m'enfuir. J'en tirai une friandise chocolatée et une petite bouteille d'eau. C'est tout ce qu'il contenait, malheureusement. Je m'étais emparé de ce sac dans la salle des objets appartenant aux prisonniers. Haletant de peur et stressé par la perspective de me faire prendre et enfermer à nouveau, je n'avais pu hélas prendre le temps de choisir, et avais attrapé à la volée le premier sac qui m'était tombé sous la main. A ce moment, une seule idée hantait mon esprit : fuir ce camp de réhabilitation. Réhabilitation… c'était un nom totalement inadapté pour ce que ce lieu recelait vraiment : un camp de travail, de torture et d'extermination des dissidents du système, des « ennemis » de l'ordre nouveau. Le souvenir des guillotines qui trônaient dans la cour, encore toutes poisseuses du sang séché provenant d'hommes, de femmes et d'enfants innocents, provoquait encore des sueurs froides qui me couraient le long de l'échine.

Pendant que je m'efforçais de ne pas dévorer la barre chocolatée, je me mis à explorer ce que je pouvais apercevoir de la grotte… Elle s'enfonçait dans les ténèbres, et semblait profonde et sinistre. Je ne pouvais en apercevoir la fin… Quelques stalactites en décoraient le plafond, d'une hauteur de quatre à six mètres, à vue de nez. Bien qu'humide, elle ne comportait pas de source ni d'eau, d'après ce que je pouvais voir. Mais elle était tellement sombre ! Comment allais-je donc bien pouvoir m'aventurer là-dedans ? Ma lanterne électrique

n'en avait probablement plus pour très longtemps, et je voyais avec horreur sa lumière vaciller de temps à autre. J'étais très loin d'être spéléologue, et je savais que de telles cavernes pouvaient contenir des trous profonds de plusieurs mètres. Chaque année, des gens se tuaient ou avaient des accidents dans ce genre de fosse, ou faisaient des rencontres improbables et désagréables avec les très rares animaux sauvages qui avaient survécu.

Tout absorbé par mes observations et mes réflexions, je me rendis soudain compte que je venais de terminer la barre chocolatée. La soif me tenaillait à présent, aussi entrepris-je de boire une bonne rasade d'eau prélevée dans la gourde. Désormais, il ne me restait que la moitié d'une ration d'eau, et plus aucune nourriture. Les auspices ne m'étaient clairement pas favorables, et c'était un euphémisme que de le dire ! En m'appuyant sur la paroi, je parvins à me relever, non sans une douleur fulgurante qui envahit ma jambe gauche l'espace d'une seconde… Là non plus, les circonstances ne jouaient pas en ma faveur, mais afin de ne pas m'apitoyer davantage sur mon sort, je marchai quelques mètres en boitillant douloureusement, serrant dans ma main le crucifix en argent si cher à mon cœur, et qui pendait à mon cou.

Je m'appelle Aymeric Tanat, et au moment où commencent mes pérégrinations, j'avais un peu plus de soixante ans, les cheveux blancs et une vie sociale définitivement condamnée. Quelques heures plus tôt, j'étais parvenu à m'échapper miraculeusement du camp d'extermination de la Division Cerbère. Je ne m'expliquais d'ailleurs pas encore le comment ni le pourquoi de l'ouverture incompréhensible de la grille de la cellule, ni la raison pour laquelle le portail du camp était resté mystérieusement ouvert. Je n'avais « bénéficié » que d'un seul interrogatoire, à savoir une seule séance de torture menée par Skull, le bourreau attitré du camp, mais cette unique session avait été suffisante pour me laisser avec la jambe gauche entaillée, une dent en moins et la lèvre inférieure fendue, un œil au beurre noir, une arcade sourcilière ouverte et des contusions sur tout le corps. A cela venait encore s'ajouter une dangereuse infection pulmonaire dont je ne connaissais encore ni l'origine, ni la gravité. Et pour couronner le tout, il y avait enfin cette blessure que le molosse venait de m'infliger à l'avant-bras droit, juste au-dessus du poignet, et qui saignait de façon inquiétante, imbibant

généreusement mon anorak déchiré… Cette fuite insensée dans laquelle je m'étais engouffré la tête la première constituait surtout, pour mes poursuivants, l'opportunité d'une jouissive chasse à l'homme – une chasse dont j'étais la proie, et très probablement la future victime. Peut-être même ces hommes vicieux et corrompus avaient-ils eux-mêmes délibérément créé les conditions de mon évasion… après tout, ils étaient devenus suffisamment pervers et inhumains pour cela. Mon refus d'obtempérer aux ordres malfaisants et aux lois iniques du tyran mondial - et spécialement le refus de me faire implanter sa marque maudite - m'avait valu de tout perdre, puis d'être saisi et envoyé en tant « qu'élément séditieux » dans ledit camp de la mort. La course-poursuite dans laquelle je m'étais engagé constituait essentiellement mon dernier baroud d'honneur, et une façon de mourir libre plutôt que torturé puis décapité dans les geôles du dément caporal Cerbère.

N'eût-ce été la menace provenant des perfides tortionnaires qui tentaient de me rattraper, j'aurais pu explorer la grotte de façon plus calme, et même partir vers un lieu moins périlleux. Encore eût-il fallu que j'eusse guéri de mes multiples blessures auparavant… Mais hélas, mille fois hélas, le temps m'était compté, et les forces commençaient à me manquer. Je n'avais donc d'autre choix que d'avancer, un long bâton de fortune dans la main gauche, un sac presque vide accroché au dos, une lanterne dans la main droite, en m'appuyant contre la paroi de cette foutue caverne…

Subitement, une odeur horrible frappa mes narines tel un coup de poing… Ce fumet nauséabond, je l'avais déjà senti auparavant, pendant la guerre : les miasmes d'un cadavre en décomposition. Mais cette fois, l'odeur était beaucoup plus forte, suffocante, abominable et puissante au point que je dus me protéger le nez de ma manche, et réprimer un violent haut-le-cœur. Ce faisant, la lumière de ma lampe accrocha au passage un éclat métallique : un poignard à moitié rouillé et apparemment abandonné sur le sol. Alors que je me baissais et ramassais l'arme, un rayon lumineux et rouge balaya la grotte et se fixa sur moi. Une voix métallique et sans émotion s'éleva alors : « Vous vous trouvez dans une zone interdite. Veuillez décliner votre identité et rebrousser chemin immédiatement, sans quoi je me verrai obligé d'ouvrir le feu ». Alors que je commençais à m'éloigner à reculons, la lumière

vacillante de ma lanterne tomba sans aucune pudeur sur l'origine de l'odeur abjecte : trois macchabées bouffis, putréfiés et grimaçants, dont les crânes étaient encore criblés de balles. L'effroi me saisit alors tout entier, et je compris ce à quoi j'avais affaire…

IV. De chair et de métal

A nouveau, la voix désincarnée et robotisée retentit : « Dernière sommation : déclinez immédiatement votre identité, ou j'ouvrirai le feu ». Je me contentai de poursuivre ma retraite en arrière, rempli d'une nouvelle terreur… Il y eut quelques secondes de flottement, après quoi, un rai lumineux vert pointa dans ma direction, et remonta le long de mon corps. Un bip s'ensuivit, et la voix retentit à nouveau, moins fort cette fois : « Absence d'implant… identité inconnue… application automatique de la loi sur le déclassement ». Ce que signifiait ce déclassement, je le savais fort bien : élimination physique instantanée du contrevenant, et effacement de son nom de toutes les bases de données. Un pas retentit dans la grotte, suivi d'un cliquetis métallique. Puis un autre pas, suivi d'un autre cliquetis métallique, et plusieurs autres ensuite… Tétanisé, je le vis alors surgir peu à peu, comme dans un cauchemar, à la lueur de ma lanterne : les trois-quarts d'un visage humain au regard éteint, à l'aspect et au teint cadavéreux. Ce faciès grotesque et épouvantable était affublé d'un œil droit bionique enchâssé dans un crâne en métal, et c'était de cet œil qu'émanait le rayon vert qui venait de me scanner. L'absence de toute émotion, alliée cependant aux traits humains du visage, rendaient cette chose absolument étrangère et effrayante, car il était clair que ce qu'il restait de la partie humaine était totalement dominé par la machine… Puis, le torse apparut, terne et massif, d'où s'échappaient, par endroits, quelques points lumineux provenant de diodes constellant le thorax en titane. Le bras et la main gauche étaient humains, la partie de droite, en revanche, était bionique. Le pied gauche apparut alors, doté d'un gros godillot militaire, et ensuite la jambe - une jambe humaine recouverte par un pantalon de toile décoré de motifs de type camouflage. Un léger bourdonnement se fit entendre, et les servomoteurs fonctionnèrent, permettant à la seconde jambe – bionique, celle-là – de faire son apparition. On en voyait l'éclat métallisé à l'endroit où le pantalon s'arrêtait, c'est-à-dire au niveau du genou. Finalement, le bassin lui aussi fut visible – humain ou cybernétisé ? C'était quasiment impossible de le deviner compte

tenu du pantalon qui le recouvrait –, complétant cette vision effroyable…

J'avais évidemment lu beaucoup de choses sur le Réseau à propos de ces cyborgs produits en assez petite quantité par la firme Synthoid Corp., mais ils étaient supposés ne garder que les endroits stratégiques… Que faisait donc celui-ci, perdu aux confins de la campagne et relégué au fin fond d'une grotte ? Je n'eus pas le loisir d'explorer cette question plus avant, car l'horrible main droite, squelettique et bionique, sortit un fusil mitrailleur lourd à canon rotatif, braquant sur mon front le point rouge de la visée laser que j'avais aperçu quelques instants plus tôt. Cette fois, la situation semblait désespérée…

Subitement, un bruit de griffes ou de sabots lancés au galop se fit entendre bruyamment derrière moi, suivi d'un rugissement qui, à défaut de faire trembler les parois, me fit tressaillir et faillit me perforer les tympans. Le cyborg s'arrêta net pendant une seconde, puis réorienta la visée laser dans la direction générale de ce nouveau danger. Immédiatement après, un choc d'une puissance inouïe et immédiatement suivi d'une douleur atroce me frappa dans le dos, coupant net ma respiration, me balayant tel un fétu de paille et envoyant valser par terre tout ce que j'avais bien pu tenir en main… Je retombai durement quelques mètres plus loin sur le sol rocailleux et froid, totalement groggy et haletant afin de tenter de reprendre mon souffle. La lanterne électrique, légèrement brisée suite à sa chute mais toujours opérationnelle et éloignée d'un peu plus d'un mètre, donnait encore assez de lumière pour que je pusse apercevoir la bête qui me fonçait à présent droit dessus… Bien que cela n'eût duré qu'une fraction de seconde, cela s'était passé comme dans un film au ralenti, ce qui me permit de voir dans toute son horreur la créature qui se jetait sur moi. De la taille et du poids d'un taureau, elle tenait à la fois de l'être humain et de l'animal – un porc ou un sanglier, apparemment – et possédait une gueule allongée et munie de crocs affûtés comme peuvent en avoir certains poissons des profondeurs abyssales. Et cette gueule était grande ouverte, prête à m'écharper ! La créature musculeuse et boursouflée se dressa en station bipède puis bondit, étendant dans ma direction ses mains munies de griffes…

C'est à ce moment que retentit le fusil mitrailleur du cyborg, et les détonations en étaient si puissantes que l'air vibra, et que la seule chose que j'entendis après cela fut un sifflement… Certaines balles ratèrent leur cible et ricochèrent sur la paroi opposée, mais l'épaule droite de la bête éclata dans une gerbe de sang et de chair torturée, et la créature retomba lourdement à deux pas de là où je gisais, médusé. La tête de l'animal était tout près de moi, et je vis distinctement pendant deux secondes ses yeux – des yeux HUMAINS mais si clairs que les iris en étaient presque blancs – me regarder avec insistance, avec malveillance et avec un soupçon d'intelligence, avant de se détourner à regret et de faire face à l'assaillant qui l'avait ainsi blessé. D'un bond prodigieux, la créature se propulsa droit sur le cyborg, et quelques détonations retentirent encore… L'instant d'après, le monstre sanguinolent percuta de plein fouet son ennemi, le faisant tomber avec lui. Ce qui s'ensuivit fut très confus, d'autant plus que la lumière de la lanterne, trop faible, n'était pas suffisante que pour révéler de façon précise ce qu'il se passait… La bête saignait abondamment mais s'était apparemment agrippée et labourait de ses griffes la jambe et le bras humains du cyborg, sa gueule claquant en direction du visage inexpressif.

Je n'insistai pas et n'attendis pas de voir qui de ces deux abominations remporterait le combat. Profitant de ce répit inespéré, et essayant toujours tant bien que mal de retrouver une respiration normale, j'étendis les mains désespérément tout autour de moi, en état de choc. Par miracle, je touchai un objet, que je ramenai vers moi : le poignard que j'avais ramassé dans la grotte auparavant. Je rampai alors afin de me tapir dans l'ombre, en direction opposée et le plus loin possible du combat. Je découvris finalement une anfractuosité qui se révéla être une étroite galerie située sur le côté gauche de la caverne, et je m'y tapis, à bout de forces. Mon visage émergeait à peine de ma cachette, afin de ne point me faire repérer.

Une pluie d'étincelles illumina la paroi opposée, et je sus que la bête venait d'arracher des câbles ou un élément électronique au zombie cybernétisé.

Plusieurs lampes torches éclairèrent brusquement la scène du combat. Le caporal Cerbère et deux de ses sbires venaient de faire

irruption dans la grotte, un revolver à la main. Fort heureusement, ils ne purent m'apercevoir, car je me trouvais du côté opposé au combat, immobile et dissimulé au niveau du sol dans l'étroit passage.

Là-bas, la bataille semblait se terminer. Le cyborg, de toute apparence, ne bougeait plus. Le monstre mi-humain, mi-bête, lui, semblait sérieusement touché, et se traînait sur le sol, l'épaule droite réduite en charpie et le poitrail ensanglanté.

« On dirait qu'il a trouvé autre chose que le fugitif, caporal », ironisa l'une des deux brutes qui accompagnait Cerbère.

- Oui, et il a dégommé une vigile cybernétique… Quel gâchis !, ajouta l'autre. « Au fait… que faisait donc cette unité cyborg dans les parages, caporal ? Je pensais qu'elles n'étaient placées qu'en des lieux d'importance ?

- Je l'ignore moi-même, Fisher… Mais puisque je n'étais au courant de rien, je suppose que cela doit relever d'intérêts supérieurs, ou du Secret Défense. Quoi qu'il en soit, nous savons que notre ami est entré dans la grotte, donc les talents de pistage de la chimère nous ont été utiles, trancha froidement le caporal. Hélas, dans l'état dans lequel elle se trouve actuellement, je doute que nous puissions encore en faire quoi que ce soit… Scum ?

- Oui, caporal ?

- Procédez à l'euthanasie. Pendant ce temps, Fisher et moi allons explorer ce trou, et essayer de repérer les traces de notre fuyard.

- A vos ordres, caporal ! »

Mais le soldat n'eut pas le temps de mener à bien les ordres de son supérieur… De là où j'étais, j'avais pu voir le monstre relever la tête lorsque le caporal avait parlé d'euthanasie. Ainsi, cette horreur était donc dotée d'une vague intelligence humaine !? Au moment où le dénommé Scum levait les yeux et tendait le bras pour viser la chimère génétique, il se rendit compte bien trop tard que celle-ci était en train de le charger lourdement. Surpris, il n'eut pas le temps de mettre la bête dans sa ligne de mire… cette dernière était déjà

sur lui, la gueule grande ouverte ! Les puissantes mâchoires se refermèrent sur sa tête, secouant, taillant et cisaillant avec sauvagerie… Seul un cri étouffé alerta Fisher et Cerbère. Se retournant rapidement, ils ne purent que constater les dégâts : la nuque brisée, égorgé, Scum finissait d'agoniser sur le sol dans un gargouillis de détresse et des soubresauts nerveux. De mon côté, j'avais profité de cet enchaînement d'événements pour m'enfoncer plus profondément encore dans l'étroit boyau de la grotte, devenant ainsi totalement invisible…

« Visez la tête, Fisher ! », ordonna Cerbère, pointant lui-même son revolver en direction du monstre.

Déjà, la chimère se dirigeait dans leur direction, mais les deux hommes étaient trop loin pour qu'elle puisse les atteindre à temps. Les coups de feu retentirent jusqu'au moment où les chargeurs de Cerbère et Fisher furent vides. La chimère gisait désormais inerte et sans vie, dans une mare de sang, le crâne éclaté, au beau milieu de la caverne…

« Et maintenant, caporal ?

- Sortez votre thermo-scan et balayez-moi cette caverne, dit simplement Cerbère avec un sourire narquois. Où qu'il soit allé, notre fuyard doit encore être ici, mort ou vif… ».

Fisher entreprit donc de sortir son scanner portatif, et commença à parcourir la grotte… Fort heureusement, il débuta par la droite, à l'opposé de ma cachette, là où s'était déroulé le combat.

Je n'avais plus le choix : il fallait que je tente de ramper dans l'étroit conduit autant que possible, afin de m'éloigner au maximum et de réduire ainsi ma signature thermique. Tout le problème résidait dans le fait que je devais agir le plus silencieusement possible, afin de ne pas attirer l'attention des deux fumiers qui arpentaient la grotte… Au final, je ne parvins qu'à me retourner, et à m'éloigner de quatre ou cinq mètres. Mais en me retournant, je sentis un léger courant d'air me rafraîchir le visage… Il y avait donc une autre sortie à cette grotte, et une heureuse coïncidence m'avait permis de la découvrir !

« Caporal ! Le scanner indique une signature thermique, là, sur la gauche… Mais c'est faible : il pourrait s'agir d'un petit animal.

- Vous avez raison, Fisher : il s'agit bien d'un animal, et c'est très probablement notre salopard de dissident, ricana Cerbère avec sa morgue et sa gouaille naturelles. Tanat ! Tu m'entends, chien de chrétien, beugla-t-il. Nous allons oblitérer cette grotte de la surface de la Terre et toi avec, vermine ! Fisher, amenez-moi les explosifs ! ».

Pendant que mes bourreaux s'éloignaient momentanément afin d'amener et d'installer les bâtons de dynamite, je progressai dans l'étroit boyau et dans l'obscurité complète au prix de quelques belles égratignures… Mes forces déclinaient cependant à vive allure, et j'avais le tournis, ce qui signifiait que je pouvais désormais perdre conscience à tout moment, spécialement en cas d'effort trop violent. J'étais désormais à une quinzaine de mètres de ce que j'estimais être la sortie de la grotte, lorsque j'entendis Cerbère crier avec une joie non dissimulée : « Attention, Tanat ! Ça va faire boum ! ».

Je commençai alors à me démener avec l'énergie du désespoir et de toute la force de mon pauvre, vieux corps affaibli et blessé… Après de longues secondes d'angoisse et de lutte qui me parurent une éternité, je parvins au bout de la galerie. Avec l'obscurité omniprésente, je ne pouvais savoir où la galerie débouchait : sur un ravin, sur un lac souterrain ou sur la terre ferme ? Sur du sable, sur de la terre ou sur de la pierre ? Et à quelle distance ? Priant Dieu de me protéger, je m'élançai… et atterris 30 cm plus bas, sain et sauf, sur ce qui semblait être des galets.

Si, malgré l'obscurité totale, quelqu'un avait pu m'apercevoir à ce moment, je suppose que cette personne aurait pu admirer le sourire de soulagement qui me couvrait le visage. Mais ce sourire fut de très courte durée : le bruit de la détonation retentit brusquement dans un vacarme apocalyptique, immédiatement suivi par des projections de poussières, de granit et de gravillons. Je ressentis un violent choc au niveau du front, et le voile noir de l'inconscience enveloppa mon esprit…

V. La ziggourat

Emergeant du néant où il avait sombré, mon esprit refit surface. Combien de temps étais-je resté évanoui de la sorte ? Je n'avais aucun moyen de le savoir, car je ne portais plus de montre depuis que l'on m'en avait privé à l'entrée du camp de réhabilitation. Les ténèbres qui m'encerclaient de toute part étaient toujours aussi impénétrables mais étonnamment, je ne ressentais de douleur nulle part ; néanmoins, une sensation de vertige et de flottement se fit rapidement sentir lorsque je me levai, comme si j'eus été un ballon gonflé à l'hélium prenant un court envol. Cette sensation ne dura que quelques secondes, peut-être moins. Je parvins rapidement à contrôler ce problème d'équilibre, et me concentrai alors sur mon environnement immédiat.

Il était clair que j'étais perdu et désorienté : j'ignorais totalement où je me trouvais, et ne possédais aucun point de repère pour pouvoir me diriger. L'appel d'air que j'avais ressenti au départ avait disparu, m'empêchant ainsi de m'orienter de cette manière. Ce qui était évident, c'est que le passage menant ici était à présent détruit et devait être obstrué par les débris de l'explosion ; en outre, le lieu dans lequel j'évoluais à présent ne constituait pas une sortie vers l'extérieur, mais plutôt une seconde cavité, une deuxième caverne de ce qui aurait pu former un complexe souterrain. J'avançai lentement, essayant de toucher les parois de la grotte ; mes mains ne rencontrèrent hélas que de l'air. J'avançai donc davantage, mais je ne parvins à toucher aucune roche, aucune paroi. Après quelques minutes de cet exercice inutile, je perdis patience, et m'arrêtai, surpris et frustré. Je tentai alors d'observer autour de moi… toujours et encore ces ténèbres oppressantes. Je me concentrai au maximum, plissant les yeux pour mieux voir, me tournant dans toutes les directions…

Je ne sus pas s'il s'agissait d'une illusion ou de la réalité au départ. J'avais cru percevoir un court et rapide scintillement. C'était à peine discernable… Je revins alors dans les parages où j'avais aperçu ce

chatoiement et soudain, je le vis à nouveau : un minuscule point de lumière miroitant comme une étoile dans le firmament.

Puisqu'il s'agissait du seul point de repère que je possédasse, je me dirigeai donc vers lui. Même dans les ténèbres, j'eus clairement la sensation que le chemin que j'empruntais descendait. J'avançai encore et encore, mais cette lueur était bien plus lointaine que je ne l'avais d'abord pensé. J'accélérai l'allure, jusqu'à me ruer véritablement vers cette unique lumière… Finalement, le point lumineux s'agrandit. J'étais donc sur la bonne voie, et effectuais des progrès. Au bout de ce que j'évaluai comme étant une dizaine de minutes, je distinguai nettement une augmentation d'intensité. Approximativement cinq minutes plus tard, je débouchai dans une haute caverne inondée de lumière - une lumière que j'avais pu voir filtrer partiellement à distance, via l'ouverture assez menue menant à l'intérieur de cette nouvelle cavité.

De façon totalement inattendue, cette grotte abritait une énorme pyramide à degrés. Cette ziggourat ressemblait un peu à celle que l'on peut apercevoir à Teotihuacan, à une exception près : au centre, à mi-hauteur, une énorme protubérance apparaissait sur la face avant de la pyramide. Les architectes qui avaient conçu cette ziggourat devaient être de véritables génies, car cette protubérance formait un visage vaguement humain, et les orbites ainsi que la bouche béante de ce bâtiment formaient des ouvertures. Fenêtres ? Terrasses ? C'était impossible à dire à cette distance, mais cela conférait une formidable apparence de puissance et de secret à la construction. Et, il fallait bien le reconnaître, ce visage aux orbites vides et à la bouche béante, était également très intimidant.

M'approchant davantage, je pus percevoir de nouveaux détails. Les blocs de cette construction étaient de taille phénoménale, et les murs cyclopéens, agencés de façon aussi précise que méticuleuse, forçaient l'admiration. Quant à la lumière que j'avais aperçue de très loin, elle semblait provenir de la ziggourat elle-même. Et était-ce une impression, ou les blocs étaient-ils en or massif !?

L'entrée de la ziggourat, monumentale et de forme trapézoïdale, était apparemment scellée par un énorme bloc de porphyre. De chaque côté de cette porte colossale, se dressaient deux colonnes sur lesquelles s'enroulaient des serpents finement sculptés. Et devant

chacune de ces colonnes, un énorme félin rugissant (un tigre à gauche et un lion à droite) et mesurant quatre mètres de haut, posait majestueusement et puissamment sa patte sur une sphère de pierre.

Un mouvement attira soudain mon attention au niveau de la bouche béante située dans le « visage » de la ziggourat : avais-je eu la berlue, ou venais-je d'apercevoir un bout d'étoffe blanc disparaître derrière les pierres du fantastique édifice ? Se pouvait-il que la ziggourat fût habitée ?

De nouveau, le morceau d'étoffe apparut : il s'agissait, selon toute vraisemblance, d'un voile ou d'un rideau attaché quelque part près de l'ouverture, et secoué par le vent - un courant d'air que je ressentis brièvement, mais dont l'origine restait une énigme.

Intrigué et fasciné par tant de majesté, de mystère et de puissance, je m'étais avancé, hypnotisé par la présence incroyable de ce monument caché dans la caverne annexe d'une grotte somme toute très banale… Et à bien y réfléchir, je commençais à me demander si la connaissance – réelle, suspectée ou même mythique – de l'existence de cette ziggourat, n'était pas la raison pour laquelle une unité cyborg avait été placée dans la première grotte, arpentant celle-ci afin que nul ne pût explorer le réseau souterrain… Se pouvait-il que ce lieu recelât des secrets importants ou un potentiel trésor qui eût aiguisé l'avidité du tyran mondial ?

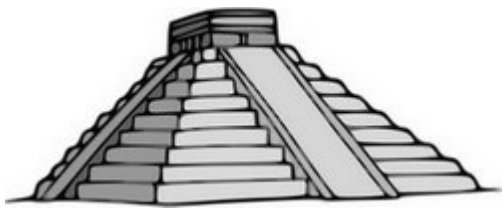
A présent que j'étais tout proche, je pouvais me rendre compte que les blocs de la pyramide n'étaient pas taillés dans de la pierre, ni dans de l'or, mais dans une matière opaque et néanmoins légèrement translucide, semblable à de la glace, du quartz ou du diamant brut, et qui laissait filtrer la lumière ou l'énergie qui provenait de quelque part à l'intérieur de l'édifice…

Je me tenais à présent juste devant l'entrée de la caverne, à l'endroit précis où les deux statues de félins veillaient. Captivé, je fis un pas en avant. Un éclair passa tout à coup d'un félin à l'autre, et la pyramide s'éteignit en diminuant d'intensité, ses blocs s'éteignant progressivement jusqu'à ce que l'obscurité s'empare de la grotte. J'eus l'impression d'avoir déclenché une alarme silencieuse… Mais alors, un formidable rayon d'énergie de couleur jaune jaillit du

sommet de la ziggourat. Cela dura à peu près 10 secondes, puis le rayon s'arrêta aussi mystérieusement qu'il était apparu. Une série de torches que je n'avais pas remarquée jusqu'à présent s'alluma, plongeant l'énorme caverne dans une atmosphère de veille quasi-religieuse, comme si un événement particulier allait se produire.

Je parcourus subrepticement les quelques mètres qui me séparaient de l'entrée de la ziggourat, et en un geste aussi naturel qu'innocent, je levai la main afin de sonder le portail, à la recherche d'un quelconque mécanisme qui me permît d'entrer.

« Tout va comme vous le voulez, cher visiteur ? », fit soudain une voix mâle derrière moi.



VI. Manakiel

Sursautant et pivotant précautionneusement afin de faire face à mon interlocuteur, je sentis le rouge de la honte me monter au visage, tel un enfant venant d'être pris en flagrant délit de vol dans une boutique de friandises. Je m'apprêtai à ouvrir la bouche pour répondre à la question qui venait de m'être posée, mais l'ahurissement m'en empêcha. Je restai là, bouche bée, comme un abruti. Et il sembla que l'autre s'en rendît compte, vu le petit sourire en coin de satisfaction qui élargit ses lèvres. Clairement, il avait le sens de la mise en scène, et aimait soigner ses entrées.

L'autre, c'était un être aussi étrange et fascinant que la ziggourat elle-même. Pour sûr, les deux se complétaient à merveille… L'homme qui m'avait interpellé était un colosse d'une taille que je pensais impossible pour un être humain. J'estimai sa hauteur à au moins trois mètres de haut, car il était bien deux fois plus grand que moi. Je n'arrivais pas à y croire, et sur ce coup-là, je dus me pincer pour vérifier que ce que je voyais était bien la réalité. La douleur m'indiqua que je n'hallucinais pas.

Ma réaction d'incrédulité parut amuser follement mon hôte, car son sourire narquois s'était transformé en un large arc de cercle qui illuminait à présent son visage…

Je parvins à articuler d'une voix mal assurée un vague « Bonjour…», non sans continuer à dévisager ce qui me semblait tout droit sorti de mythes et légendes. Non seulement l'homme était trop grand, mais il était d'une constitution très – trop - robuste, avec une musculature impressionnante. Il ressemblait à certains de ces titans ou de ces dieux de l'Olympe que les artistes antiques avaient réussi à si bien sculpter. Il était affublé d'une toge blanche ainsi que d'une cape de la même couleur fermée par une fibule dorée, et portait autour du front un bandeau en cuir très travaillé et serti d'un rubis cerclé d'or. Ses cheveux d'un noir de jais descendaient en cascade jusqu'au-delà de ses épaules. Ses yeux, dont les iris brillaient d'une

étrange couleur dorée, le rendaient plus irréel encore. Ses membres étaient bardés de brassards et de jambières très esthétiques, constitués d'un mélange de cuir et de métal. A en juger par son accoutrement, il devait être très vieux… à moins que tout ceci ne soit qu'une incroyable farce.

C'en était trop pour mon esprit, qui commençait à se rebeller contre ce qu'il voyait. Passer en quelques heures d'un monde rationnel, dévasté et désespéré, où les cyborgs et les croisements entre humains et animaux avaient été rendus possible par la technologie, à une vision de contes pour enfants, était tout bonnement grotesque et révoltant.

Je me repris donc, dans un sursaut d'orgueil, et déclarai avec assurance : « Je m'appelle Aymeric Tanat. Je viens d'échapper à mes poursuivants, et… »

« Je SAIS qui tu es, et je sais exactement ce que tu viens de vivre », me coupa le géant. « Je suis Manakiel, ton gardien et le gardien de cette pyramide. Je suis aussi nommé le Passeur. Je t'attendais. Je connais chaque détail de ta vie, et je t'ai protégé depuis le jour de ta naissance. »

Je sentis monter en moi une consternation qui se changea aussitôt en sarcasme… J'émis un petit rire sardonique. « Mon gardien ? Vraiment ? », dis-je, non sans laisser échapper un soupçon de colère. « Et où étiez-vous donc il y a quelques heures d'ici, lorsque l'on me torturait et que l'on décapitait de pauvres gens dans ce camp de la mort ? ».

Le sourire amusé du géant se mua alors en une expression de tristesse. « Nous ne pouvons commencer ainsi… Je comprends ton incrédulité, ton désarroi et ta colère, Aymeric… Mais par quel invraisemblable coup du hasard ta cellule s'est-elle déverrouillée ? Et qui crois-tu qui soit à l'origine de l'endormissement des sentinelles, et de l'ouverture de la porte d'entrée du camp ? ».

La surprise de cette révélation porta un sérieux coup à mon arrogance. Je parvins cependant à bégayer : « Mais… mais… comment avez-vous fait ? ».

« Cela importe peu. Seul le résultat comptait. Tu ne devrais pas mettre en question les Hautes Œuvres. », dit-il d'un ton peiné. « Mais voici la première raison pour laquelle on me surnomme le Passeur : je peux m'introduire là où personne ne peut entrer, et ouvrir la voie à ceux que je protège. »

C'est à ce moment que je remarquai la lueur qui émanait de lui. On aurait dit que, tout comme la pyramide qu'il était censé garder, Manakiel émettait de la lumière. Une aura diffuse et lumineuse, un peu comme l'auréole nimbant la tête de certains saints. Une idée me traversa alors l'esprit : était-il possible que Manakiel ne soit qu'un hologramme, une image projetée en trois dimensions ? Je décidai alors avec hardiesse de lui toucher promptement la main. Il me fallut lever le bras pour y parvenir. Manakiel se laissa faire. Sa main était aussi matérielle que la mienne, et pourtant, il y avait une différence… quelque chose d'insaisissable, qui provenait sans doute de cette lumière qu'il émettait.

« Oui, je suis bien physique, Aymeric, mais mon corps n'est toutefois pas comme le tien. Tu as encore bien des choses à apprendre, bien du chemin à parcourir… ».

Et sur cette phrase sibylline, le colosse disparut en un clin d'œil !

Un son assourdissant retentit derrière moi : Manakiel, debout près de la porte, venait d'actionner le mécanisme qui permettait d'ouvrir la ziggourat. En un instant, je compris : il avait la faculté de se déplacer à la vitesse de l'éclair, ou de se téléporter d'un endroit à un autre !

Mais je n'eus pas le loisir de m'attarder sur cette découverte : la lourde pierre qui barrait l'entrée de la pyramide avait roulé vers la gauche et venait de s'immobiliser, donnant sur un énorme corridor.

« Viens, Aymeric », me dit Manakiel. « Il y a encore certaines choses à préparer avant que je ne t'explique la raison pour laquelle tu te trouves ici ». Et il entra sans hésiter.

Après un moment de réflexion, je m'engouffrai à mon tour dans le bâtiment antédiluvien, partagé entre l'excitation et la curiosité.

VII. Au plus profond du Sanctuaire

Mon gigantesque guide effleura la paroi de la pyramide, dont un bloc s'illumina aussitôt ; la grande meule rocheuse se remit en place, scellant à nouveau le bâtiment. Une série de torches s'alluma de chaque côté du long corridor, pendant que j'admirais les murs intérieurs. Ces derniers étaient constellés de cristaux chatoyants et de motifs antiques divers. On retrouvait là, sculptés ou peints sur les énormes blocs, des dinosaures, des aurochs du néolithique, des lions sumériens, des serpents à plumes aztèques, des chats égyptiens, des dragons chinois et des chiens celtiques. Toute cette ménagerie antédiluvienne était mélangée de façon hétéroclite, mais néanmoins fort esthétique. Etrangement, pas une seule ligne de texte n'apparaissait pour commenter ces scènes dépeintes sur les murs.

« Aymeric, je suis réellement flatté par l'admiration que tu portes à notre bien-aimée Ziggourat de Boréa et à tout ce qu'elle contient, mais malheureusement, nous n'avons pas le temps de flâner… », dit Manakiel.

Tiré à contrecœur de ma contemplation, je grognonnai : « Pour une fois que je visite un endroit aussi grandiose, j'aimerais quand même en apprendre un peu plus ».

« Très bien », fit le colosse. « Dans ce cas, suis-moi rapidement et écoute bien ce que je vais te conter… Nous allons commencer par descendre vers les galeries ».

Nous nous dirigeâmes vers le fond du corridor d'entrée, qui après s'être prolongé pendant deux cents mètres, bifurqua sur la droite. Avant d'atteindre cette bifurcation, nous passâmes plusieurs salles fermées par des portes de jaspe vert. Une de ces portes était beaucoup plus grande que les autres, et était sculptée et peinte, représentant un homme en son centre avec toutes les étapes de la vie (enfance, adolescence, jeune adulte, âge mûr et vieillesse)

représentées tout autour. Je m'arrêtai deux secondes pour examiner cette porte, et Manakiel me dit : « Oui, Aymeric… En effet, nous aurions dû d'abord nous arrêter ici, dans la Salle des Souvenirs, pour commencer ta préparation et ta purification. Mais hélas, le temps presse, et il nous faut nous hâter ».

Nous empruntâmes donc le nouveau corridor sur la droite, qui descendait en pente douce. Les torches, dans ce passage, étaient de plus petite taille, et leur luminosité était moindre. Au bout de quelques dizaines de mètres, nous parvînmes à une porte taillée dans de la roche, sculptée elle aussi, mais exempte de peinture. Une tête de démon grimaçait en son centre, en signe de lugubre avertissement. Tout autour, des séries de signes qui m'étaient totalement inconnus avaient été gravés, et devaient constituer un texte qu'il m'était impossible de déchiffrer. Ce n'étaient ni des hiéroglyphes, ni des idéogrammes chinois, ni des runes, ni de l'écriture cunéiforme sumérienne.

« Derrière cette porte se trouve le Puits des Ames », dit le géant. « La salle que nous devons atteindre se trouve tout en bas ». Devant mon regard interrogateur, il poursuivit : « La Ziggourat de Boréa est la toute première construction du genre à avoir été érigée. Elle remonte à une époque fort reculée à laquelle, selon vos historiens qui ont faussé l'héritage de l'humanité, il n'y avait aucune civilisation ».

Je hasardai une question : « Y a-t-il un roi enterré ici, dans cette ziggourat ? ». Manakiel sourit, et me répondit : « Absolument pas. Les ziggourats et pyramides ne furent jamais des tombeaux royaux. Elles constituent plutôt des centrales énergétiques naturelles, ainsi qu'un moyen de communication avec d'autres constructions du même genre et avec l'univers ». Il enfonça ensuite son poing dans une zone de la porte. Je remarquai que la grosse bague en forme de scarabée sacré qu'il portait à l'index gauche, épousait exactement les formes d'une cavité située sur le portail. Un grondement sinistre retentit alors, et la lourde porte de pierre coulissa avec un crissement désagréable. Derrière, seule une obscurité complète nous attendait. Manakiel tendit alors les bras et se retourna afin d'atteindre quelque chose localisé au-dessus de la porte. Quelques raclements parvinrent à mes oreilles, puis un « vlouf ! » se fit

entendre, immédiatement suivi par une traînée de flammes qui se dirigea le long des murs, et descendit tout le long d'une profonde volée d'énormes marches qui s'enfonçaient longuement en spirale dans le Puits des Ames. Les murs du puits étaient entièrement sculptés et décorés avec des faces de monstres rugissants ou menaçants. Clairement, le message semblait être : « Ne vous aventurez par ici qu'à vos risques et périls »…

Manakiel me dit : « Suis-moi, et marche exactement là où je poserai les pieds ». Je compris à ce moment que le puits était piégé, et qu'il nous fallait éviter certains endroits précis qui déclenchaient des mécanismes mortels.

Nous descendîmes en silence pendant au moins une centaine de mètres, louvoyant afin de contourner les pièges. Finalement, nous arrivâmes tout dans le fond, devant une nouvelle et gigantesque double porte de granit. A nouveau, il faisait sombre. Manakiel alluma deux torches situées de chaque côté de la porte. « La salle que nous cherchons se trouve au milieu du dédale souterrain qui s'étend sous la ziggourat. Nous l'appelons le Sanctuaire. Oui, chaque pyramide et ziggourat possède un tel labyrinthe sous le sol, avec plusieurs salles et sorties. Mais le centre de cet enchevêtrement de galeries est le plus difficile à atteindre. Tu n'as aucune inquiétude à avoir, car je suis le seul à connaître le plan précis de ces entrelacs. Tout à l'heure, je t'ai dit qu'il n'y avait pas de tombe royale dans la ziggourat, et ceci est l'entière vérité. Nous allons cependant nous diriger vers le caveau d'une personne célèbre, mais qui se trouve sous la ziggourat, dans un lieu éloigné de celle-ci ». Après quoi, il poussa sur un bloc situé au milieu du linteau de la porte, et les deux portes se murent dans un fracas qui se perpétua en un long écho dans le vaste réseau de galeries et de tunnels souterrains.

S'ensuivit alors une marche de plusieurs kilomètres dans un formidable réseau de corridors, à la seule lueur d'une grosse torche que le Passeur tenait en main. Malgré l'aspect sinistre et très rudimentaire de ces galeries hautes d'une dizaine de mètres, je me sentais étrangement bien - presqu'euphorique, en fait. A nouveau, Manakiel m'avait recommandé, à certains endroits, de poser les pieds là où il mettait les siens. Finalement, nous atteignîmes une

espèce de place ronde et large d'une cinquantaine de mètres, au centre de laquelle se dressait un monument de sept mètres de haut et de trente mètres de long. Cette construction, constituée de blocs de pierre de couleur vert foncé et couverts de mousse et de lichens, contenait des gravures très anciennes qui s'étaient à moitié effacées avec le temps. Mais je pus reconnaître le même type d'écriture que celle qui se trouvait sur la porte du Puits des Ames.

« Voici le Mastaba d'Hapsatou », me dit mon guide et protecteur. « Ce que nous cherchons a été enterré ici, loin de la Ziggourat de Boréa, avec la dépouille de la légendaire architecte qui a présidé à sa construction. Mais avant d'ouvrir ce tombeau, nous allons reprendre des forces ». Il planta sa torche dans le sol, détacha une petite bourse qui pendait à son côté, et en déballa le contenu sur un monolithe qui fit office de table rudimentaire. Un grand pain plat, une cuisse de volaille et un gros jambon apparurent, ainsi qu'une outre de plusieurs litres. Manakiel s'empara du jambon, rompit le pain en deux, et me tendit la cuisse de dinde. Les quelques minutes qui suivirent ne furent remplies que du seul bruit de nos mastications… Etonné, je contemplai aussi pour la toute première fois l'appétit vorace du géant, qui ne fit que quelques grosses bouchées du jambon. Je bus un peu du liquide contenu dans l'outre – une bière rustique légèrement amère mais néanmoins rafraîchissante – et vis ensuite le géant vider les 3 litres restants sans sourciller. Suite à quoi, il se leva d'un geste leste, et me dit : « Allons-y ! ». Je m'engageai à sa suite.

Nous fîmes le tour de la place, jusqu'au moment où nous aperçûmes la porte d'entrée du tombeau, entièrement faite d'or massif et dont les toiles d'araignées n'avaient pu ternir l'éclat. Deux humanoïdes gravés et à tête de rapace se faisaient face sur la porte, semblant monter la garde depuis des temps immémoriaux. Au milieu du linteau de la porte – réalisé en or massif lui aussi – se trouvait une énorme empreinte de main. Sans hésitation, Manakiel tendit le bras, et plaça sa main droite dans l'empreinte. Après quelques secondes, un déclic retentit depuis l'intérieur, et la porte se leva alors dans un vrombissement. Etonnamment, cette porte antédiluvienne semblait dotée d'un mécanisme très avancé. Déchirant les toiles d'araignée de son bras, Manakiel s'introduisit dans le mastaba, la torche à la main. M'engouffrant à mon tour dans le tombeau, je découvris des

tubes métalliques et des objets usuels ayant vraisemblablement appartenus à la défunte. Un pilleur de tombe aurait été pleinement satisfait, car la plupart des objets étaient réalisés en or. Immédiatement, mon attention fut attirée sur le mur opposé, vers lequel Manakiel s'était dirigé. Le géant faisait face à une espèce de petit autel surmonté d'un sarcophage transparent. Je m'approchai, et ma bouche s'ouvrit tant la surprise était grande…

Le sarcophage en cristal était tout petit, et les restes d'une créature humanoïde mais non-humaine se trouvaient à l'intérieur, plongés dans un liquide conservateur. Il ne restait plus que les os, mais le crâne allongé doté d'orbites en amande et trop grandes pour le reste de la tête, démontrait bien qu'il ne s'agissait ni d'un humain, ni d'un géant. Hapsatou, la brillante architecte de la ziggourat, était une créature menue et non-humaine, d'un peu plus d'un mètre de haut. Son frêle squelette était encore revêtu de la robe cousue de fils d'or qu'elle portait lors de son ensevelissement dans le mastaba. La bouche d'Hapsatou ne possédait pas de dents, mais se terminait par une espèce de bec cornu. S'apercevant de mon émoi, Manakiel me dit : « Ne sois donc pas étonné, Aymeric : de nombreuses espèces se sont succédées sur cette planète, et de nombreuses autres peuplent l'univers. La bonne nouvelle est que notre mission touche à sa fin. Désormais, c'est à toi de libérer le trésor contenu dans la partie inférieure du sarcophage… ».

Je détachai le regard de la dépouille de l'illustre architecte, pour observer l'épaisse base du sarcophage, réalisée en platine : deux anges sculptés la décoraient, agenouillés en signe d'adoration, tenant une épée de feu dans la main gauche. Au centre, une nouvelle empreinte de main droite - de taille humaine, cette fois – m'invitait à placer ma paume contre le caveau. Je ne tardai pas, et fis ce qu'il me fallait faire, plaçant ma main contre la paroi du sarcophage. La surface froide du caveau se réchauffa alors. Soudain, je ressentis une douloureuse piqûre au centre de mon index. Je retirai vivement la main du mécanisme. Une goutte de sang perlait au bout de mon doigt. Un bourdonnement retentit, suivi directement par l'ouverture vers le haut de la face avant de la partie inférieure du sarcophage. Je découvris alors un compartiment contenant une espèce de grande coupe pleine d'un liquide rouge foncé ressemblant à du vin ou à du sang. Cette coupe était

richement rehaussée d'or et ornée de l'écriture inconnue que j'avais déjà aperçue deux fois auparavant. « Parfait », dit le Passeur. « Ta mission est accomplie, Aymeric. Il ne me reste plus, désormais, qu'à répandre cette coupe depuis le sommet du mastaba. Viens ! ».

A la sortie de la tombe, le Passeur plaça la coupe en équilibre sur le sommet de son crâne et entreprit d'escalader le tombeau avec agilité, sans bouger la tête, et en prenant soin d'éviter les zones glissantes couvertes de lichens ou de mousse. Une fois au sommet, il me dit : « Regarde ! ». Se tournant vers le côté où se trouvait l'entrée du mastaba, Manakiel leva le bras, et commença à verser le contenu de la coupe, qui se répandit sur le sol. Au moment même où la première goutte touchait le sommet du mastaba, un grondement inquiétant venu des profondeurs de la Terre roula comme le tonnerre, s'amplifiant jusqu'à devenir assourdissant. Manakiel déposa ensuite la coupe sur le sommet du mausolée, puis redescendit. Il me dit alors d'une voix forte qui dominait le vacarme ambiant : « A présent, laissons s'accomplir ce qui a été prédit. Après avoir libéré et activé le trésor du Sanctuaire dans les souterrains, nous allons rejoindre le sommet de la ziggourat. Je vais maintenant te montrer quel est ton destin, ainsi que le rôle et le secret le mieux gardé de ce monument ».

[image]

VIII. La plaie de l'indignation divine

« Bon sang ! Mais que faisaient donc les renforts ? », pesta intérieurement Cerbère. Cela faisait plus d'une heure qu'il avait envoyé Fisher chercher les hommes et le matériel nécessaire pour évacuer les débris de cette foutue grotte, et il n'y avait toujours aucun signe de leur retour !

Dans l'intervalle, le caporal s'était occupé de la morbide tâche consistant à sortir les cadavres de Scum et du cyborg hors de la grotte. Restait celui de la chimère, mais il était trop lourd pour qu'il pût le déplacer seul. Les éboulis devaient également être déplacés, afin de vérifier si ce chien d'Aymeric Tanat était bien mort dans sa tentative d'évasion.

Le cadavre du cyborg, en particulier, s'était avéré très utile : la caméra de l'homme-machine avait pu enregistrer ce qu'il s'était passé exactement dans la grotte avant l'attaque. Tanat avait été blessé par la chimère, et il était donc peu probable qu'il eût pu échapper aux dégâts de l'explosion. Quelle joie cela allait être que de découvrir son corps mutilé, écrasé et déchiqueté !

Cerbère avait eu la brillante idée de faire venir de la main-d'œuvre gratuite : les prisonniers mâles les plus robustes et les moins amochés du camp allaient enfin pouvoir servir le Régime mondial en débarrassant la caverne des fragments de pierre résultant de l'utilisation des explosifs. Un petit rictus cruel secoua le caporal de la Division Cerbère : son génie maléfique avait mis en place un autre plan malfaisant afin de voir les prisonniers désespérer totalement avant de mourir. Ainsi, non seulement allait-il les faire travailler très dur, mais ils finiraient par retrouver le cadavre du chacal chrétien qui avait osé tenter de s'évader ! Sans doute comprendraient-ils alors que toute tentative d'évasion était futile, et que même Dieu les avait abandonnés, et ne pouvait venir à leur

aide. Et pendant que ces immondes cafards dissidents œuvreraient et s'affaireraient afin de déblayer les décombres de la caverne, leurs femmes et enfants seraient torturés puis décapités dans l'enclave de son camp de la mort ! De cette façon, il aurait la satisfaction de voir ces ennemis du Système désespérer à leur retour au camp, découvrant la souffrance et la mort de leurs proches… et qui pouvait savoir ? Peut-être que la folie du désespoir les convaincrait enfin d'adhérer au Nouvel Ordre du monde ? Après tout, il fallait parfois qu'un homme n'ait plus aucune illusion, aucun rêve, aucun futur et aucun espoir, pour qu'il accepte l'inacceptable…

Les yeux fous et remplis de ces idées infernales, Cerbère se retourna vers l'horizon, d'où un bruit et une fumée émanaient : le bulldozer venait de faire son apparition, suivi d'un groupe d'une dizaine de prisonniers en haillons encerclé par cinq soldats. A la tête de ces derniers, il reconnut la silhouette familière de Fisher.

« Nous voici, caporal ! », dit Fisher, tirant le diabolique militaire de ses rêveries sanguinaires. Les prisonniers, effrayés et à la mine déconfite, le suivaient et profitaient du dialogue, ce qui n'échappa pas au chef malintentionné de la Division.

« Très bien, soldat ! », ricana Cerbère, dont l'impatience légendaire avait été calmée par les visions abominables provenant de son esprit malade. « Alignez les prisonniers ici, donnez-leur une pelle, et assurez-vous qu'ils s'activent pour retrouver le corps de leur misérable codétenu ». Il réprima un ricanement de folie lorsqu'il ajouta : « Je suis certain qu'ils ont hâte de quitter la température peu clémente de cette grotte, et de retrouver la chaleur du camp et la présence de leur famille. Mais avant cela, faites intervenir le bulldozer ».

Malheureusement pour lui, ses plans furent gravement perturbés, et prirent une tournure totalement inattendue…

Au moment où le bulldozer se mettait en marche et où les pelles étaient distribuées aux détenus, un son assourdissant éclata dans la grotte, faisant trembler la terre et les décombres et provoquant une onde de choc qui força chaque personne présente à se protéger en un réflexe de survie. Le son s'amplifia au point de retentir dans toute la vallée et de se propager à l'infini, s'éloignant enfin pour

disparaître quelques secondes plus tard.

Cerbère était loin de se douter que ce son était en réalité une puissante série d'ondes radiofréquence qui allait balayer la planète tout entière, des ondes qui provenaient de loin sous la surface de la terre, là où un géant avait versé une coupe sacrée sur le sommet d'un antique tombeau. Il n'aurait jamais pu imaginer ce qu'il se passa ensuite non plus.

Après que la secousse se fût calmée, Cerbère se redressa et se prépara à donner l'ordre de poursuivre. Mais au moment où sa bouche s'ouvrait pour donner ce commandement, une douleur abominable lui vrilla le cerveau, à l'endroit exact où avait été injecté l'implant, la marque de la dictature mondiale qu'il avait acceptée, renonçant ainsi volontairement à son libre-arbitre et à son statut d'être humain. Se prenant la tête entre les mains, le caporal s'effondra sur le sol, contemplant l'incroyable tableau qui se dressait devant lui.

Les autres soldats et le conducteur du bulldozer - qui avaient eux aussi été implantés -, se tenaient la tête ou la main droite selon l'endroit du corps où ils avaient été pucés, frappés d'incapacité par la souffrance, jurant et hurlant de terreur et de douleur.

La dernière chose que l'esprit dérangé de Cerbère pût percevoir avant de sombrer dans l'inconscience, ce fut l'image des prisonniers – qui, eux, n'avaient pas encore pu être « persuadés » d'accepter l'implant maudit –, ces prisonniers qui, maintenant, s'enfuyaient à toutes jambes, profitant de la tournure inespérée qu'avaient pris les événements.

IX. La Porte des Miracles

Après avoir rebroussé chemin, revisité le labyrinthe, remonté le Puits des Ames et retraversé le « rez-de-chaussée » de la ziggourat, nous arrivâmes devant une galerie qui montait en pente douce vers le premier niveau.

Le Passeur me précédait toujours, et me signala que nous avions quatre niveaux ou étages à traverser afin de parvenir au dernier niveau de la pyramide, qui était notre destination. La Ziggourat de Boréa totalisait cinq grands étages au total. Pendant que nous cheminions, Manakiel m'apprit que chaque époque et chaque civilisation, depuis la préhistoire, avait envoyé un grand artisan connu pour son immense talent afin de décorer des parties de la pyramide. C'est ainsi que l'on trouvait différentes influences, cultures et écritures présentes en ces murs. C'était un peu comme voyager à travers le monde et à travers le temps. La ziggourat était ainsi le témoignage vivant de la richesse et de la beauté de chaque époque, de chaque civilisation. Les nombreuses salles renfermaient d'innombrables trésors en termes de peintures, sculptures, artefacts et œuvres antiques. La première pièce à attirer mon attention fut la bibliothèque, qui contenait de nombreuses œuvres antiques disparues, et dont certaines avaient été léguées par la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Le géant m'expliqua que le rayon consacré à l'histoire de la Terre était particulièrement bien fourni, et aurait certainement ébahi paléontologues, archéologues et historiens, tant l'histoire réelle de la planète était différente des théories et connaissances erronées que l'homme moderne avait érigées en certitudes absolues… Une autre salle qui m'intrigua beaucoup fut celle qui était réservée aux animaux disparus - une salle qui, hélas, avait considérablement agrandi sa collection de bêtes éteintes pour toujours durant les derniers siècles. Le troisième niveau était dédié tout entier aux inventions qui, depuis des éons, avaient été censurées et auraient pourtant pu délivrer l'humanité du joug des tyrans et de plusieurs catastrophes majeures. Le quatrième niveau était inaccessible à toute personne, sauf au gardien et à ceux

qu'il jugeait digne de confiance. Je fus particulièrement heureux de faire partie de ce petit nombre d'élus… Ce niveau contenait notamment la grande salle d'armes, qui renfermait bien entendu de dangereux secrets, surtout si l'on tenait compte du fait que plusieurs civilisations antédiluviennes avaient égalé ou même dépassé notre époque en termes de technologie. Enfin, le cinquième et dernier étage recelait tout ce qui était relatif au fonctionnement et au but ultime de la ziggourat.

« Vois-tu, Aymeric, ce monument a été créé en tant que centrale énergétique naturelle et écologique. Il produit toute une série d'ondes bénéfiques qui aident à maintenir le corps en vie et en bonne santé. Ceci est également vrai pour le Sanctuaire, ce labyrinthe que nous avons visité tout à l'heure. En outre, la Ziggourat de Boréa a été conçue en tant qu'un puissant capteur et générateur d'énergie. En tant que tel, elle peut aussi transmettre des informations sur d'immenses distances. Par exemple, lorsque tu es arrivé devant cette pyramide et que tu as déclenché cet éclair entre les deux statues félines, tu as réactivé la pyramide et as provoqué la transmission d'un message : c'était cette lumière très puissante que tu as vue et qui a illuminé pendant quelques secondes le sommet de la pyramide ».

« Mais qui avait besoin de savoir que j'étais là ? », demandai-je.

« Les gens chez qui tu te retrouveras peut-être tout à l'heure », me dit Manakiel avec un sourire malicieux. « De plus, c'est ta venue et le déclenchement des gardiens félins que tu as provoqué qui m'ont réveillé, alerté et fait venir jusqu'à toi ».

« Je vais donc voyager ? », hasardai-je naïvement.

« Certes, mon ami », dit Manakiel. « Mais d'abord, tu dois te reposer afin de récupérer des nombreux traumatismes que la vie t'a prodigués ». Ce faisant, nous étions parvenus devant la porte monumentale du dernier niveau, qui semblait avoir été réalisée dans le matériau le plus dur de la planète : du diamant brut. Les statues de deux archanges munis d'épées de feu - apparemment, les mêmes anges que ceux que j'avais aperçus gravés sur la porte du mastaba - encadraient la porte, et semblaient monter la garde. Manakiel disparut en un clin d'œil, et je compris qu'il s'était

téléporté comme il l'avait déjà fait lorsque je l'avais rencontré devant la ziggourat.

Soudain, la porte se dématérialisa, faisant place à mon guide et protecteur, le bienveillant Passeur géant de la Ziggourat de Boréa, Manakiel. « Tu peux entrer, à présent », me dit-il avec un sourire étincelant. Dès que j'eus passé la porte, celle-ci se rematérialisa derrière moi. Mais je n'eus pas le temps de souffler, car ce qui s'étendait devant moi était tout simplement fascinant…

Un énorme sarcophage trônait dans la première chambre dans laquelle je pénétrai. Je n'eus aucune peine à reconnaître le visage sculpté dans la roche, car il s'agissait de celui de Manakiel, réalisé avec une perfection, une ressemblance et une maestria saisissantes. La seconde salle contenait une piscine colossale, et était décorée de motifs égyptiens. Sur la droite s'ouvrait une salle plus petite. Celle-ci contenait une machine étrange de forme ovoïde.

« Ah… Je vois que tu as trouvé tout seul ton nouveau lit », me dit le colosse d'un sourire moqueur. « Je te conseille de faire un petit somme avant de poursuivre… cela te fera le plus grand bien, tu verras. Et lorsque tu te réveilleras, je te présenterai un vieil ami ». Ce faisant, il passa la main au-dessus de ce qui ressemblait à un boîtier de commande. L'œuf géant se coucha. Une ligne lumineuse apparut, et fit tout le tour de la machine, après quoi le couvercle ainsi créé se souleva. Je m'allongeai à l'intérieur de cet étrange engin, qui me rappelait vaguement un lointain souvenir. La forme de la machine m'obligea à me mettre en position fœtale. J'entendis un bip, et vis Manakiel qui venait d'appuyer sur une commande invisible. Le couvercle se referma alors, et une fatigue telle que je n'en avais jamais connue s'empara de mon corps épuisé… Je m'endormis en un clin d'œil.

***

Lorsque je m'éveillai, Manakiel m'attendait. Il avait changé de tenue, et portait à présent ce qui ressemblait à une longue toge cérémonielle. Son sourire n'avait jamais été aussi large…

« Alors… bien dormi ? », demanda-t-il évasivement.

« Merveilleusement bien », répondis-je en baîllant nonchalamment.

« Lève-toi, et vois si tu peux sentir la différence », me dit le colosse.

Je me levai et fis quelques pas. La sensation était réellement incroyable, et véritablement grisante ! On aurait dit que j'avais porté une armure lourde et encombrante, et qu'à présent, j'avais regagné une souplesse et une fraîcheur nouvelles. Je remarquai également que j'étais propre et parfumé comme un futur époux. Les vêtements rapiécés que je portais constituaient la seule fausse note dans ce bonheur retrouvé. Semblant lire dans mes pensées, Manakiel me dit : « Si tu le souhaites, il y a quelques vêtements à ta taille dans ce compartiment, là-bas.

Le compartiment en question ressemblait à un ancien coffre à trésor. Soulevant le couvercle, je découvris une tunique à motifs celtiques, une paire de braies en toile épaisse et des bottes en cuir de bonne qualité. Je revêtis le tout, et me sentis plus élégant - malgré le fait que mon nouveau costume appartenait à une époque depuis longtemps révolue.

« A présent que tu es plus présentable, je pense qu'il est temps que je tu fasses la connaissance de ce vieil ami dont je te parlais tout à l'heure », énonça Manakiel.

« Je suis prêt », répondis-je simplement.

« Bien. Dans ce cas, suis-moi », me dit le géant.

Il m'emmena dans une pièce que je n'avais pas encore vue. Sur le mur faisant face à la porte, était placé ce qui ressemblait à s'y méprendre à un miroir rond et de taille gargantuesque. Cela y ressemblait, mais ce n'était assurément pas un miroir, car à l'endroit où la surface réfléchissante et claire aurait dû se trouver, on ne voyait qu'une espèce de pierre de couleur violette et terne. Le cadre semblait constitué d'argent massif, et était orné de sculptures enchâssées chacune dans un cercle qui formait un sous-cadre : au nord, une tête d'ange, au sud, une tête d'aigle, à l'ouest, une tête de lion et à l'est, une tête de taureau. Au nord-est, au nord-ouest, au sud-est et au sud-ouest, de plus petites têtes représentaient un apatosaure, un smilodon, un mammouth et un ptéranodon. Entre

chaque tête du cadre, des sigles étaient représentés : la même écriture inconnue que celle que j'avais aperçue à plusieurs reprises au cours de mon périple dans cet édifice.

« Voici l'objet le plus précieux de la Ziggourat de Boréa, l'âme de ce lieu et sa raison d'être ; voici aussi la raison pour laquelle ce bâtiment mythique a également été tenu secret depuis une éternité, et a attiré la convoitise des pires tyrans. Voici… la Porte des Miracles ! ».

S'approchant du cadre, Manakiel devint luminescent. Puis, il toucha le pourtour du « miroir » de la main. Celui-ci commença alors à dégager de la lumière, morceau après morceau, dans un ordre précis qui m'échappa. Alors que la dernière partie de l'encadrement – celle de la tête d'aigle – s'allumait ainsi, la ziggourat trembla, et un flux d'énergie fabuleux fit scintiller les murs, ainsi que le cadre tout entier. La surface pierreuse violette s'illumina, et sembla devenir scintillante comme une améthyste. La puissance lumineuse s'accentua, et la température grimpa dans la pièce, jusqu'au moment où, après une vingtaine de secondes, la surface au centre du miroir passa du violet de l'améthyste à une couleur incandescente comme du métal en fusion. La ziggourat cessa de trembler sur ses fondations, et les murs reprirent leur apparence normale. Le cadre, qui faisait en réalité partie intégrante du mur, s'éteignit lui aussi, et à ce moment, la surface incandescente du centre de la Porte des Miracles s'assombrit, faisant place à un vide complet et noir comme du jais. Ce vide commença à tourner lentement sur lui-même, puis une spirale blanchâtre apparut, tournoyant elle aussi… Finalement, un trou béant apparut, donnant apparemment sur le néant.

« Très bien, Aymeric. Nos routes se séparent ici. Mon vieux comparse, Hénoch, t'attend de l'autre côté. Tu peux le rejoindre si tu le veux, car il a des choses importantes et des projets prometteurs en réserve pour toi, si tu es d'accord. Sache cependant que tu ne pourras jamais revenir ici. Nous nous reverrons peut-être, et peut-être reverras-tu même un jour la ziggourat. Mais cet endroit – la Terre -, non, je te le dis, tu ne le reverras plus jamais comme tu le vois à présent. Alors, mon ami… quelle est ta décision ? ».

Ma décision avait été prise il y avait bien longtemps déjà. N'ayant

plus rien à perdre ici, et refusant la société malfaisante et corrompue qui avait été instaurée par le nouvel ordre mondial maléfique, je répondis immédiatement : « Je suis prêt, Passeur ».

« Fort bien. Il te suffit de t'engouffrer dans ce trou que tu vois. Et ne t'inquiète pas : rien de mauvais ne peut t'arriver. Je sais que c'est un saut dans l'inconnu, mais crois-moi, tu n'as aucune raison de craindre quoi que ce soit. Oh, encore une dernière petite chose : lorsque tu arriveras, demande donc à Hénoch s'il possède toujours le miroir que je lui ai donné en souvenir… ». Prenant mon inspiration, je fis un pas en avant, puis m'élançai dans le Tunnel du Néant…

[image]

X. Le passage vers l'infini

Porte des miracles, vortex, trou noir et trou de ver, passage inter-dimensionnel, escalier du paradis, échelle de Jacob, tunnel spatio-temporel, saut quantique vers l'inconnu… Ce portail était tout cela, et bien plus encore. Au moment où j'en franchis l'entrée, j'étais loin de m'imaginer à quel point ce passage était crucial, et allait changer ma vie du tout au tout. Car il s'avéra que ce corridor cosmique constituait le point de départ et d'arrivée de mes nombreuses aventures et voyages, et l'accès étroit à une nouvelle vie dont un être humain aurait seulement pu rêver.

Lorsque je pénétrai dans le tunnel, je ressentis une forte aspiration. Mon être tout entier était avalé et propulsé à une vitesse de plus en plus folle… Regardant autour de moi attentivement, je vis des étoiles qui tapissaient, semblait-il, la paroi de ce tunnel. Quelques instants plus tard, la vitesse s'était encore accrue, au point que je vis les étoiles se ruer vers moi, puis se transformer en traits de lumière. Cette traversée dura quelques minutes, à une vitesse de plus en plus effrénée et grisante. Finalement, le tunnel sombre devint lui-même lumineux et, soudain, je vis des arbres, des prairies, le ciel et les nuages s'enrouler autour du « tube » à travers lequel je voyageais. Juste après cela, il y eut un « Pop ! » sonore, exactement comme si l'on avait sabré le bouchon d'une bouteille de champagne, et je fus éjecté contre une masse cotonneuse et flasque. Je retombai mollement sur le sol, et perdis brièvement connaissance…

***

J'ouvris laborieusement un œil, puis l'autre. J'étais étendu dans une prairie d'un vert éblouissant, d'une couleur comme je n'en avais jamais vue auparavant. La santé, la luxuriance et le sentiment de pureté que cet endroit dégageait, étaient tout bonnement prodigieux. Levant paresseusement la tête, je me rendis compte que j'étais au beau milieu d'une clairière. Le ciel était d'un bleu azur à

peine croyable, et une lumière chaleureuse et puissante inondait l'endroit. Peut-être était-ce dû aux deux soleils qui se dressaient dans le ciel… ? Depuis ce moment, ce lieu est devenu pour moi la Clairière de l'Eté Eternel. Un vent doux et vivifiant balayait le paysage, transportant une lointaine mélodie emplie de sons envoûtants. Curieux, je me relevai et me mis à genoux, tendant l'oreille afin de percevoir l'origine de cette mélodie. Le vent s'arrêta de souffler, et la mélodie disparut. Je m'assis un moment, encore groggy suite à ma traversée du tunnel. Tournant la tête, je sursautai soudain : l'énorme masse blanchâtre et cotonneuse que j'avais heurtée lors de mon arrivée se trouvait juste derrière moi, et elle semblait vibrer et avancer. On aurait dit un nuage lourd, mou et animé de vie. Mais un bruit de mastication me fit réaliser que cette chose était en réalité… une espèce d'animal !

Contournant la masse extraordinaire de la bête – elle était haute de plus de trois mètres et longue de plus de dix –, je découvris son faciès de cauchemar : des mandibules puissantes menant sur une gueule tubulaire remplie de petites dents pointues et inégales - une gueule qui semblait étrangement et incompréhensiblement me « sourire » de façon débonnaire… Malgré son aspect repoussant et ses mandibules tranchantes, cette chose semblait épanouie et inoffensive. Fort heureusement, cette bestiole improbable était herbivore : elle mâchouillait avec entrain et détermination de grandes quantités d'herbe. Trois paires d'yeux garnissaient ce qui devait lui servir de tête… Ces yeux parurent m'observer avec attention et insistance pendant deux secondes, puis la créature se désintéressa totalement de moi, se retourna et continua d'aller ruminer paisiblement plus loin. Lorsqu'elle déplaça sa formidable masse, je pus constater qu'elle était dotée de minuscules mais robustes pattes noires en forme de pointe. Celles-ci s'affairaient, propulsant lentement ce que je percevais comme étant une espèce de ver des cocotiers géant.

Alors que l'animal insolite se mouvait, un léger grincement arriva à mes oreilles. Le ver avança encore, et je pus commencer à apercevoir un individu assis dans un vieux rocking-chair qui émettait des grincements et des craquements de protestation. Juste derrière lui se dressait un monument colossal en forme d'anneau, et je compris soudain que c'était de cet « anneau » que j'avais été

expulsé hors du tunnel, me cognant violemment contre la masse molle et gélatineuse du ver ruminant… Du tunnel, il ne restait aucune trace ; cependant, des sigles étrangers et des têtes d'animaux qui m'étaient inconnus ornaient l'anneau, qui devait sans doute être activé afin de faire apparaître le portail.

L'homme assis dans son fauteuil à bascule était penché, et semblait fort occupé à se curer les orteils… C'était un Africain d'un âge avancé, dégingandé et de taille moyenne ; sa peau luisait sous le soleil de la clairière, et son visage était couvert d'une courte barbe noire qui s'éclaircissait et devenait blanche à mesure qu'elle s'étendait vers le menton. Ses cheveux crépus s'épanouissaient en un généreux champignon qui lui entourait la tête, et une mèche blanche ornait le côté gauche de cette chevelure fournie. Au début, je crus qu'il fumait la pipe mais, à y regarder de plus près, je constatai que ladite « pipe » ne dégageait pas de fumée, et n'était en réalité qu'une grosse feuille foncée et un peu tordue qu'il mâchait comme s'il se fût agi d'un bâton de réglisse… Le vieillard était couvert d'un vêtement immaculé en lin et à l'apparence antique : une espèce de robe ou de longue tunique. Un unique mais épais bracelet finement ciselé et doré – ou était-ce de l'or ? – ornait avantageusement son poignet droit. Ses membres, secs mais néanmoins musculeux et ligneux, lui conféraient une aura de respect.

« Bonjour ! », dis-je.

Le vieil homme ne s'attendait apparemment pas à me voir. Il fut si surpris qu'il tomba de son fauteuil ! Se redressant maladroitement avec le peu de dignité que la situation lui laissait, il me dit : « Bonjour, mon fils ! Je ne m'attendais pas à te voir sur pied aussi vite… ».

Je trouvai déconcertant qu'il m'appelle « mon fils », alors qu'il n'avait apparemment que quelques années de plus que moi.

« Excusez-moi de vous avoir importuné… je cherche une personne nommée Hénoch », ajoutai-je.

« Ah !? Dans ce cas, ne cherche plus, car tu viens de trouver celui que tu cherchais », me fit-il avec un grand sourire et un regard

malicieux. Malgré son grand âge, il avait conservé presque toutes ses dents – à l'exception de deux quenottes qui manquaient de façon très visible -, et dégageait un sentiment d'amabilité.

« C'est Manakiel qui m'envoie et… »

« Je sais tout cela, Aymeric », coupa-t-il. « Manakiel m'a contacté lorsque tu te reposais, et m'a expliqué ta situation. Je suis au courant de tout ».

« Où suis-je ? », demandai-je, décontenancé et dévoré par la curiosité.

« Aussi loin de tes ennuis que tu puisses l'imaginer », me dit-il en serrant ma main entre les siennes. « Ici, personne ne peut te faire de mal. Le Mal est interdit dans la région, vois-tu, et les secrets n'existent pas… Tu as voyagé jusqu'aux confins des univers, à des années-lumière de ton monde, et te voici arrivé ici, au centre du cosmos, dans ce lieu béni situé en dehors de l'espace et du temps. Viens, je vais te faire visiter ! », me dit-il avec un sourire rayonnant.

Nous dépassâmes le ver géant, et soudain j'entendis un « Bonne chance ! » derrière nous. Je me retournai, et vis l'énorme invertébré qui se trémoussait comme s'il tentait d'effectuer une espèce de danse.

Devant mon air médusé, Hénoch ajouta : « Ah ! J'avais oublié de te prévenir, mon jeune ami : les animaux parlent, ici. Ou plutôt, ils peuvent envoyer des messages par la pensée. Et ils sont considérés comme nos égaux et nos frères. Par conséquent, il est interdit de les chasser, de les tuer ou de les manger. Je te présente Bugsy, qui est le jardinier de cette clairière ».

J'adressai un remerciement au ver géant en balbutiant poliment, sans trop savoir s'il m'avait compris, et poursuivis ma route, abasourdi.

Le vieux n'avait pas lâché ma main, et m'entraînait à présent à sa suite. Je me laissai guider, tel un enfant. Hénoch me menait vers un lac situé à quelques centaines de mètres de là, agrémenté d'une

petite chute d'eau et autour duquel de nombreuses personnes de tout âge (mais il y avait beaucoup d'enfants et d'animaux) jouaient, batifolaient, se baignaient ou discutaient, profitant agréablement de la chaleur du soleil, du confort prodigué par la prairie et de l'onde rafraîchissante du lac. En portant le regard plus loin encore, j'aperçus l'orée d'une vaste forêt constituée de grands arbres aux couleurs surprenantes. Laissant glisser les yeux le long de cette frontière touffue, je constatai que la forêt en question entourait complètement la clairière, et s'étendait aussi loin que la vue pouvait porter.

Un quart d'heure plus tard, Hénoch et moi parvînmes à la limite de la clairière. Désormais, je pouvais admirer les arbres, de taille impressionnante à gigantesque, ainsi que les arbustes et autres fleurs décorant le paysage. Il y avait des plantes et végétaux que je connaissais déjà, ainsi que de nombreuses variétés colorées qui, on le voyait bien, n'étaient pas présentes sur Terre. Des arbres au tronc vert et aux frondaisons violettes, par exemple, ne pouvaient forcément pas faire partie des espèces terrestres… De petits sentiers permettaient de s'enfoncer dans la pénombre forestière. Des fruits odorants et tentants parfumaient l'atmosphère, des bourdonnements d'insectes signalaient une activité ininterrompue, et l'on pouvait deviner de temps à autre, çà et là, les yeux perçants d'animaux sauvages - mais l'étaient-ils réellement, ici ? – qui épiaient les visiteurs depuis leur tanière ou leur nid…

Hénoch emprunta résolument un chemin précis, sans hésiter une seconde. Au bout de cinq minutes d'une marche zigzagante entre les racines, les plantes et les troncs, il s'arrêta fièrement et me dit : « Nous voici arrivés à mon logis »…

Nous nous étions arrêtés devant un arbre aussi énorme qu'un séquoia géant. Aucune porte, et pas de façade non plus. Hénoch habitait-il donc dans les arbres, ou se pouvait-il que je sois tombé sur un original ou sur un fou ? J'allais me risquer à lui demander s'il me faisait une blague, lorsqu'il se pencha entre deux énormes racines, et leva une trappe donnant sur des escaliers qui s'enfonçaient sous terre. Il cueillit prestement deux fruits violets qui semblaient bien mûrs et qui pendaient à une branche basse d'un arbre voisin, puis m'invita à le suivre à l'intérieur de son

habitation…

***

Contre toute attente, l'intérieur de la maison d'Hénoch était frais et confortable, sans une seule trace d'humidité. Le vestibule donnait sur un petit vestiaire, puis sur un grand salon bien meublé. Des portes latérales indiquaient la présence d'autres pièces, un peu plus loin. Le sol était carrelé avec soin, et les meubles étaient tous réalisés en bois massif et clair. Le style du mobilier était original et se démarquait de tout ce que j'avais pu voir sur Terre, mais l'esthétique était irréprochable. Le plafond était voûté et semblait avoir été réalisé dans une espèce de terre cuite…

Il me fit asseoir dans un large fauteuil spongieux en forme de noix, et me tendit un des fruits violets qu'il avait cueillis précédemment. Devant mon air méfiant, il croqua un morceau du sien, et se mit à le dévorer goulûment. Sous la pelure, le zeste était blanchâtre ; l'intérieur était d'un rouge grenat, et contenait de nombreuses graines minuscules de la même couleur. Rassuré, je croquai dans le fruit à belles dents. Dès la première bouchée, ce fut un émerveillement : ce fruit-là tenait à la fois du citron, de la cerise, de la pomme et du fruit de la passion, et son parfum était aussi agréable que son goût. Décidément, il semblait bien que de nombreuses et plaisantes surprises m'attendissent dans cet endroit ! Le sourire satisfait d'Hénoch me démontra nettement qu'il savait ce qu'il faisait, ce vieux grigou !

« - J'aime vraiment le style écologique et unique de cette maison, dis-je. Mais une question me vient à l'esprit : comment faites-vous pour chauffer votre logis quand les températures sont plus basses ?

- Nous exploitons une énergie naturelle, non fossile, propre et… gratuite pour tous, qui provient de l'énergie dégagée par l'explosion des étoiles dans l'univers.

- Mais comment faites-vous pour capter cette énergie ?

- Nous avons tout simplement des antennes spécifiques qui sont placées à la cime des arbres et une petite centrale dans nos logis… la mienne se trouve à la cave, au niveau inférieur.

- Au fait, dis-je, je me rappelle que Manakiel m'a demandé si vous aviez toujours le miroir qu'il vous avait offert. Je pense qu'il voulait que je puisse l'admirer, moi aussi.

- Mais bien entendu, que je l'ai encore ! Il est là, juste au-dessus de la commode, dans le vestibule… »

Je me levai et me déplaçai donc afin d'admirer le miroir… C'était un artefact très lourd, digne de la Ziggourat de Boréa et qui possédait la même aura de solidité (et de résistance au temps) que l'impressionnant édifice d'où il provenait. Hénoch avait dû se donner beaucoup de mal pour le fixer au mur, pensai-je… Le cadre rectangulaire du miroir était constitué, à gauche et à droite, de deux statues droites comme un i accolées contre une colonne de style égyptien. Deux cartouches contenant les fameux glyphes inconnus décoraient les côtés horizontaux du miroir. Quant au miroir lui-même, il était d'un poli parfait et apparemment réalisé de façon antique, dans un métal qui… « OH ! », m'exclamai-je soudain, « Dites-moi que je rêve… Non, ce n'est pas possible ! ».

Devant moi, dans le reflet du miroir, un jeune homme d'une vingtaine d'années me fixait, le regard incrédule. Un jeune homme qui ressemblait exactement à ce que j'avais été quarante ans plus tôt. « Cela ne peut pas être moi… ce n'est pas faisable ! », ajoutai-je en me palpant les joues, puis en admirant mes cheveux qui avaient regagné leur couleur châtain d'origine. Je me demandai si la raison de ce miraculeux rajeunissement était mon voyage dans le tunnel, ou bien mon repos passé dans la machine de forme ovoïde… Je décidai que la seconde possibilité était sans doute la plus logique.

Clopinant gaiement afin de me rejoindre, Hénoch commenta en accentuant avec emphase : « Ah ! On dirait que tu apprécies pleinement le petit cadeau dont Manakiel t'a gratifié, mon JEUNE ami ! ».

Plein d'euphorie et de gratitude, louant intérieurement le nom du Passeur, je ris alors à gorge déployée, tout en me mirant et en contemplant la deuxième jeunesse que le géant de la ziggourat m'avait conférée…

« Sache cependant que ce présent t'a été offert aussi pour une raison

particulière », ajouta l'ancêtre. « Demain, nous nous rendrons dans la capitale afin de déterminer devant le Grand Conseil la mission pour laquelle tu as été envoyé ici. Profite donc bien de cette belle journée, et repose-toi car nous partirons de bonne heure ».

Etonné par cette déclaration – Manakiel ne m'avait jamais parlé de quelque mission que ce fût -, je me demandai quelle pouvait bien être la tâche que l'on attendait de moi, et essayai de me représenter en esprit ce à quoi pourrait bien ressembler la ville où nous allions nous rendre le lendemain.

XI. La Cité de Cristal

Une odeur délicieuse me tira de mon sommeil au petit matin. Mon flair exercé reconnut l'odeur d'une omelette et de légumes. Je me levai en grande forme, frais et dispos comme je ne l'avais plus été depuis bien longtemps. Je m'étais rafraîchi la veille dans la salle de bain de mon hôte, et avais été épaté par l'ingéniosité avec laquelle l'eau était recueillie dans une citerne, puis chauffée par le système électrique exploitant l'énergie cosmique dont Hénoch m'avait entretenu la veille. Ensuite, le lit merveilleusement douillet et chaud m'avait permis de profiter d'un sommeil divinement réparateur.

J'enfilai mes vêtements celtiques en toute hâte, et me dirigeai vers la cuisine, où je trouvai le vétéran fort affairé. Je tâchai de m'approcher sans qu'il me repérât, mais il se tourna à ce moment précis et, m'apercevant, il me lança avec bonne humeur : « Alors… bien dormi ? ». Je hochai la tête avec enthousiasme, et humai le délicieux fumet qui s'échappait de la poêle. L'ancêtre me dit alors : « Va voir dehors, près des arbres, et prends les fruits que tu désires. Tu les presseras ensuite pendant que je mets la table ».

Je m'exécutai immédiatement. Dehors, une série d'arbres fruitiers surchargés d'appétissantes grappes de fruits ne demandaient qu'à être soulagés de leur fabuleuse production. Je cueillis quelques clémentines, deux citrons et trois des succulents fruits violets qu'Hénoch avait pris la veille. De retour à l'intérieur, je me dirigeai à nouveau vers la cuisine, où je m'empressai de préparer le jus. Hénoch vint chercher le tout, et nous nous dirigeâmes vers la salle à manger, où nous nous délectâmes des omelettes aux légumes et bûmes le jus jusqu'à satiété. Revigorés par ce repas, nous nous préparâmes à partir.

***

Je fus vraiment ébahi de voir Hénoch apparaître muni d'un gros sac-à-dos en cuir qui ressemblait un peu à un coffre. Ce sac

possédait une apparence quelque peu médiévale, car des décorations métalliques ornaient le cuir çà et là, notamment au niveau des coins. Mon mentor l'enfila apparemment sans le moindre problème, et me dit : « Tu vas à présent découvrir la façon dont nous voyageons, ici. Mais nous allons devoir marcher un peu avant d'atteindre la piste de décollage ».

Envisager un aéroport dans ce monde aussi vierge, sauvage et non pollué, était en vérité une idée que je trouvais réellement saugrenue. De quel type d'avion bénéficiaient-ils ? Quel carburant utilisaient leurs engins de vol ? Fonctionnaient-ils avec du kérosène, ou exploitaient-ils eux aussi l'énergie céleste provenant de l'explosion des étoiles ? J'en doutais fort, mais je renonçai à m'attarder sur ce point. La marche dans cette forêt extrêmement dense et sauvage nécessitait toute ma concentration et toute ma prudence : je me sentais comme un étranger perdu au milieu d'une forêt pluviale pleine de vie et d'animaux inconnus. Et si je n'avais « rien à craindre des animaux ni des plantes d'ici » - comme me l'avait assuré à plusieurs reprises mon vieux guide -, la route était cependant parsemée d'embûches : terrain accidenté, arbres déracinés, branches tombées en raison du vent, cailloux ou rocs encombrant le chemin, mousses et lichens glissants, déjections animales, brindilles de toute sorte craquant sous les pieds, marais à contourner… constituaient autant d'obstacles à franchir. Chose remarquable, Hénoch semblait parfaitement retrouver sa route dans cet inextricable dédale végétal, comme s'il avait vécu dans cet endroit depuis toujours – et je me dis que c'était d'ailleurs peut-être le cas. Il avançait d'un pas sûr, et était même tout guilleret : la chanson qu'il fredonnait depuis plusieurs minutes dans un idiome qui m'était totalement étranger, démontrait largement son état d'esprit joyeux et enthousiaste. En outre, il allait pieds nus, et je constatai que la plante de ses pieds s'était endurcie au point de s'être changée en corne, remplaçant avantageusement n'importe quelle semelle. Le soleil se glissait entre les frondaisons, mettant en évidence les pollens présents dans l'air et faisant briller les feuilles de certains arbres et arbustes ; les bourdonnements, chants, piaillements ou grognements de la faune locale proche ou lointaine, conféraient à notre promenade des allures de safari.

Au final, malgré les bottes en cuir d'excellente qualité que Manakiel

m'avait fournies, j'étais plus épuisé qu'Hénoch lorsque nous atteignîmes, après environ une demi-heure de marche, la « piste de décollage » : la souche polie d'un arbre gigantesque, large de vingt ou trente mètres de diamètre. Sa surface semblait avoir été méticuleusement cirée, mais on ne trouvait aucun éclairage, aucun système de sécurité, pas plus que de tour de contrôle ni de moyen de communication. L'absence de pilote ou de personnel, ne fût-ce que pour porter les bagages, était absolument déroutante, elle aussi.

Hénoch se plaça bien au centre de la « piste » de ce drôle d'aéroport, déposa son sac-à-dos sur le sol, l'ouvrit et en sortit un gros pot obturé par de la cire d'abeille. Il se hâta d'enlever le bouchon, et un parfum de miel très fort me chatouilla les narines.

Nous n'eûmes pas à attendre bien longtemps : au bout d'une ou deux minutes, les feuillages au-dessus de nous bruissèrent, et un énorme « POC ! » retentit derrière nous. Lorsque je me retournai afin d'identifier l'origine de ce bruit, je bondis en arrière : un animal effrayant et d'apparence insectoïde, tout noir et recouvert d'une carapace chitineuse, fixait avec avidité le gros pot de miel. En y regardant de plus près, je reconnus une puce titanesque, qui faisait au moins un mètre quatre-vingt au garrot. La trompe de la créature s'agitait en tout sens, en anticipation du repas royal qui l'attendait, et laissait dégouliner de la bave épaisse sur le sol. Les pattes de la bête étaient dotées de solides griffes qui s'agrippaient en ce moment à la surface de la souche, sans pouvoir l'abîmer. Je remarquai sur le dos de la puce géante une grosse selle en cuir épais et lustré. A ce moment précis, je remarquai qu'elle possédait des élytres, qu'elle fit bouger dans un vrombissement intense, et je pus distinguer des ailes irisées en-dessous. Les puces de ce monde-ci étaient non seulement d'une taille énorme, mais étaient aussi capables de voler !

Je compris immédiatement… Je me retournai vers Hénoch. « Non, dites-moi que c'est une blague ! Nous n'allons quand même pas monter sur ce… ce… ». POC ! Une seconde puce monstrueuse venait d'atterrir devant nous.

Hénoch piocha dans son sac-à-dos, et en tira un second pot de miel, qu'il se dépêcha de décacheter, puis il me répondit : « Et si, mon ami ! C'est sur ces merveilleux coursiers que nous allons voyager.

Tu vas voir comme c'est épatant et grisant ! ».

Les deux invertébrés de taille gargantuesque s'étaient approchés avec précaution de leur pot de miel respectif, et commencèrent à festoyer bruyamment et avec des bruits de succion écœurants. Hénoch s'approcha de l'un d'eux, et lui dit quelque chose. Pour toute réponse, le formidable insecte émit un vrombissement avec ses ailes, comme s'il avait compris. Hénoch répéta ce rituel auprès de l'autre puce, qui lui répondit par un vrombissement légèrement plus aigu. Apparemment, si ces animaux étaient capables de communiquer, ils étaient de nature plutôt taciturne…

« Je viens de donner à nos montures notre destination : Immua, la légendaire Cité de Cristal. Elles connaissent le chemin, et vont nous y emmener sans problème dès qu'elles auront terminé de se nourrir ».

« Se nourrir » était un euphémisme : se goinfrer était une expression qui reflétait mieux la réalité. Elles bâfraient comme des truies, et laissaient de répugnantes traces de bave derrière elles ! Non contentes d'avoir ainsi souillé la piste de décollage, elles entreprirent ensuite de patauger dans leur odieuse salive, et de l'étaler en mouvements circulaires avec leurs pattes griffues. Ce n'est que lorsqu'elles eurent terminé cet étrange ballet que je compris : la bave était déjà en train de se solidifier, conférant un brillant incomparable à la surface de la souche. J'avais beau m'émerveiller devant l'ingéniosité et l'efficacité de ces insectes, je ne pouvais cependant réprimer un certain dégoût.

« Allez, monte vite, Aymeric ! Ces sympathiques montures sont fidèles et utiles, certes, mais elles n'ont pas beaucoup de patience… ».

Hénoch passa le pied dans l'un des étriers, et passa sans peine au-dessus de la selle, sur laquelle il s'assit confortablement, sans oublier d'attacher sa ceinture. Ma tentative fut, j'en ai bien peur, autrement plus périlleuse et ridicule : après m'être appuyé sur l'étrier, je m'élançai trop fort, et faillis me casser la figure de l'autre côté. Je m'agrippai de justesse au pommeau de la selle, et me hissai jusqu'à me retrouver sur le ventre. Après quelques essais peu élégants, je parvins néanmoins à me maintenir en position assise, et

à boucler mon épaisse ceinture de sécurité en cuir. A peine avais-je terminé, que « pupuce » s'abaissa subitement et détendit ses pattes en un formidable « Sssssshtong ! ».

Le bruit avait été le même que celui qu'eût produit un puissant arc à flèche, mais c'est ce qui suivit qui m'alarma davantage : je m'élevais vers le ciel à une vitesse fulgurante, dépassant à présent la cime des plus grands végétaux, mais l'ascension était si brutale que j'en eus l'estomac retourné !

Plus bas, je vis la monture d'Hénoch décoller à son tour. C'est à ce moment que le vertige s'empara de moi. Je me cramponnai de toutes mes forces au pommeau de la selle. Mon visage devait probablement être vert, tant ma peur était grande !

Un grand « Yeeeeeehhhaaaaaaaaa ! » parvint à mes oreilles, et le destrier d'Hénoch me dépassa en hauteur, et fila quelques mètres plus haut. Contre toute attente, le patriarche semblait s'amuser follement, et apprécier les sensations fortes de ce vol peu banal. C'est à ce moment précis que la maudite bête qui me servait de monture commença à retomber, et décida de déployer ses ailes, provoquant un creux insupportable au centre de mon estomac ! Cette fois, je ne pus me retenir, et un puissant jet de bile jaillit de ma bouche, tapissant la selle, mes braies, mes bottes, mon visage, le dos de ma monture et une partie de mes cheveux. Je m'estimai encore heureux de ne pas avoir décollé juste après avoir mangé. Et c'est ainsi « paré » que j'effectuai tout le reste du voyage vers Immua, la Cité de Cristal. Fort heureusement, une fois que les ailes de l'insecte géant eurent été déployées, le vol fut plus agréable et se déroula sans autre désagrément.

Hénoch et sa monture me rejoignirent bientôt, et nous volâmes côte à côte pendant le reste du trajet. Alors que je m'essuyais avec difficulté, je ne pus m'empêcher de constater que le vieux pouffait en me regardant, sans même avoir la décence d'essayer de se contenir… aussi lui tournai-je le dos, blessé dans mon orgueil et renfrogné pour le reste du voyage.

***

Après un peu plus d'une heure de vol, nous approchâmes de la Cité

de Cristal, le joyau de ce monde dont les bâtiments blancs ou transparents, les rues étincelantes et les temples élancés, scintillaient merveilleusement au soleil.

Laissez-moi immédiatement vous dire que l'atterrissage fut aussi désagréable que le décollage, car la chute vertigineuse vers le sol de ces satanées puces géantes me donna encore une fois la nausée. Fort heureusement, cette fois-ci, je parvins à me contenir et à ne pas vomir, mais cette façon de parvenir à destination ruina totalement la magie du moment, et ce n'est que lorsque j'eus rejoint la terre ferme et eus pris le temps de me débarbouiller et de me changer, que j'eus l'opportunité de profiter pleinement des splendeurs de la ville…

La taille, l'activité et la magnificence d'Immua rompaient de façon choquante avec le calme reposant de l'immense forêt environnante… Tout d'abord, il y avait deux douzaines de petits « aéroports » où les puces géantes et volantes allaient et venaient. En conséquence, il y avait aussi, non loin de chaque aéroport semblable, des points d'apiculture et des échoppes où l'on vendait du miel en grande quantité ou… des masques en cuir dotés d'un sac au niveau de la bouche, et dont je devinais parfaitement l'utilisation. Je mis un point d'honneur à me souvenir de ce détail, tout en priant le Ciel de ne plus jamais avoir à utiliser ce type de monture…

L'élément le plus singulier de cette mégalopole était sans aucun doute les bâtiments et la structure de la ville elle-même : tout d'abord, les rues étaient pavées en or pur et, aussi délirant que cela puisse paraître, Hénoch m'informa que l'or n'avait pas de valeur marchande ici, ni aucune espèce de valeur monétaire, économique, financière ou bancaire. Il servait simplement d'ornementation suprême, et était destiné à décorer la seule et unique ville du monde dans lequel j'étais arrivé : Immua, la Cité de Cristal, aussi magnifique que la perle la plus pure, et aussi immuable que l'éternité.

Le système économique était lui aussi très particulier : aucune monnaie n'existait. L'économie tout entière reposait sur l'exploitation raisonnable, modérée, responsable et non polluante des matières premières, ainsi que sur le troc et l'échange de

services. La hauteur du « paiement » était calculée selon l'importance du service rendu. Ainsi, par exemple, sauver la vie d'une ou plusieurs personnes, constituait l'acte qui avait la plus haute valeur. La corruption n'existait pas, car l'unique but était le bien commun. De plus, les membres du Grand Conseil, par exemple, n'étaient pas et ne pouvaient pas être « payés » davantage qu'un médecin ou qu'un pompier.

Outre les rues pavées d'or, les bâtisses d'Immua étaient blanches et rehaussées de décorations en or. Les places de la ville regorgeaient de fontaines, de sculptures, de chutes d'eau artificielles ou utilisant les structures naturelles préexistantes, et tout un système de canaux entourait la cité, accueillant les embarcations les plus diverses qui transitaient par le grand port situé près de la porte méridionale.

Deux mots-clés semblaient définir Immua : beauté et prospérité, le tout dans le respect de la nature et des êtres vivants. Les toits des maisons étaient soit rehaussés d'or, soit de couleur turquoise, ou exhibaient encore un savant mélange de ces deux couleurs. Certaines toitures possédaient même des motifs ou des dessins dorés sur fond turquoise. Les seules touches sombres des constructions étaient les portes et les châssis de certaines demeures. Je pus m'en rendre compte lorsque je pénétrai dans le premier estaminet venu afin de me laver et de me changer. L'aubergiste, un homme aimable et accueillant dont la grosse moustache noire frémissait de joie et de civilité, avait eu l'extrême bonté de reprendre mes vêtements sales et malodorants, et de me prêter une tenue propre gratuitement jusqu'au soir, le temps que mes braies et ma tunique, une fois lavées, puissent sécher au soleil.

Les bâtiments publics, en particulier, avaient été construits dans les matériaux les meilleurs, les plus nobles et les plus durables, en vue de défier le temps lui-même. A tel point que l'édifice le plus impressionnant, la Tour des Peuples, avait été conçu en utilisant du diamant taillé. Dieu seul savait quelles techniques et technologies avaient été utilisées pour parvenir à un résultat aussi époustouflant ! Cette véritable flèche de cristal était entièrement transparente, tout en étant d'une robustesse faramineuse. Cependant, elle ne dépassait pas la centaine de mètres.

Un autre joyau d'Immua était le Musée Universel, une pyramide

immaculée et aux surfaces lisses de plusieurs centaines de mètres de haut dont les énormes blocs de marbre blanc étaient ennoblis par le pyramidion en or massif qui en couronnait le sommet. Ce musée, m'assura Hénoch, faisait la fierté d'Immua et constituait un vibrant hymne à toute la Création et à chaque être vivant. On pouvait y admirer, précisa-t-il, chaque créature née de la volonté de Dieu.

Enfin, la Bibliothèque Céleste renfermait une collection unique d'œuvres en tout genre, contemporaines ou antiques, ainsi qu'une quantité phénoménale d'informations, puisqu'elle renfermait les Annales Cosmiques, un récit précis et réel de l'histoire connue des univers. Cette bibliothèque possédait la particularité d'être troglodytique, et s'étendait sur des kilomètres. En réalité, il s'agissait d'un exceptionnel labyrinthe souterrain qui formait une « ville sous la ville ».

- Nous devons à présent nous diriger sans plus tarder vers le Grand Conseil, car nous sommes attendus ce soir, me dit Hénoch.

- Allons-nous nous rendre dans la Tour des Peuples pour rencontrer le Conseil ?, hasardai-je.

- C'est là que nous devrions normalement nous rendre, en effet, mais étant donné la nature de ta mission, nous avons rendez-vous dans le lieu le plus secret de la ville…

- Je pensais que les secrets n'existaient pas ici…, fis-je remarquer sur un ton sarcastique.

- Tu as raison, Aymeric, mais toute règle possède une exception. Aussi n'y a-t-il qu'un seul secret en ce monde, et ce secret est lié au souvenir de tout ce qui est mauvais, puisque je t'ai dit que le mal n'existe pas ici.

- Où allons-nous, alors ?

- Vers le septentrion, à l'extrémité nord d'Immua. C'est là qu'est situé l'endroit où nous devons rencontrer le Conseil.

- Apparemment, c'est assez loin d'ici, notai-je. Comment allons-nous voyager jusque-là ?

- Nous allons utiliser un char qu'un ami très cher va nous prêter, répondit-il avec assurance.

Il me conduisit ensuite à travers les ruelles gorgées de soleil de la ville, jusqu'à ce que nous rencontrassions la porte d'une auberge très avenante : La Licorne Chantante. Sans hésiter, mon vieux mentor frappa et entra…

[image]

XII. La butte des Titans

Chaleur et animation caractérisaient l'intérieur de la taverne. La Licorne Chantante n'était qu'une auberge parmi les nombreux établissements d'Immua qui accueillaient et logeaient avec plaisir les habitants et les voyageurs de ce monde forestier et joyeux, mais elle était pourtant unique en son genre. Ce qui la rendait aussi exceptionnelle, ce n'était pas tant sa décoration ou son menu, mais bien le public qui la fréquentait et, surtout, le personnel qui la dirigeait et lui donnait vie. Dès l'entrée, de délicieuses odeurs vous mettaient déjà en appétit, et la seule vue des boissons vous aiguisait la soif…

Ce lieu était fort différent de ce que l'on trouve sur Terre : outre le fait que l'on ne payait pas ses consommations avec de l'argent, les tables étaient entourées non seulement de chaises, de tabourets ou de bancs bien rembourrés, mais aussi de confortables paniers pour les animaux qui, comme cela a déjà été mentionné, étaient considérés comme des égaux. Des bols, des bassines et des écuelles de taille diverse étaient déposés près des paniers, afin que les compagnons à poils ou à plumes puissent se désaltérer et manger eux aussi. Autre différence : l'endroit était beaucoup plus vaste que sur Terre, en raison justement de la présence des animaux. Le bar, très long et réalisé dans un bois sombre et noble, était soigneusement ciré et abritait l'aubergiste et sa famille, qui servaient les boissons ou les portaient vers les tables des clients.

Suivant Hénoch qui se frayait un chemin parmi la foule bigarrée de cet endroit, je me surpris à contempler une table où une cigogne s'entretenait avec des humains. Un peu plus loin, des souris avaient trouvé place sur la table, dans de petits paniers douillets, et pépiaient dans leur langue, échangeant avec des enfants qui les écoutaient attentivement et riaient de joie. Une espèce de dé à coudre non percé leur tenait lieu de gobelet, et les souris plongeaient parfois leur museau dans ce récipient afin de boire le lait qu'il contenait. Le plus impressionnant fut sans doute

d'apercevoir cet énorme panier où trônait un lion, dont le museau lapait le liquide qui était contenu dans la grosse bassine qu'on venait de lui servir. Juste à ses côtés, on trouvait un agneau qui bêlait à s'en rompre les poumons suite à la blague qu'un habitué venait de lui conter.

Une autre particularité de ce lieu tenait dans la variété et le mélange des races qui le fréquentaient : on y trouvait aussi bien des Asiatiques que des Africains, aussi bien des Peaux-Rouges que des Blancs ou que des personnes au teint café au lait. Bref, le public reflétait l'extrême diversité et la beauté de toute la Création.

Tout ce petit monde grouillait d'effervescence, et se mélangeait étonnamment, bruyamment et merveilleusement bien, sans le moindre choc ni la moindre dispute.

Nous parvînmes enfin à notre table. Je m'étais laissé entraîner par Hénoch et, tout absorbé par mes observations, je ne m'étais pas aperçu qu'une personne nous attendait déjà.

Une silhouette enfantine et fluette d'un peu plus d'un mètre de haut, revêtue d'une tunique à larges manches et emmitouflée dans une fine cape de lin beige, sirotait un jus de fruit dans un gobelet en bois. Une large capuche lui recouvrait la tête, si bien que l'on ne pouvait apercevoir son visage. J'étais sur le point de demander à Hénoch si son ami avait moins de dix ans, lorsque je remarquai un détail qui me laissa pantois : la main de « l'enfant » était de couleur brun rougeâtre, et ses doigts potelés se terminaient en petites boules ovales qui semblaient coller au gobelet, un peu à la façon des pattes des geckos. Je me ravisai donc, et attendis impatiemment ce qui allait suivre.

Sans même lever la tête de son gobelet, la créature nous salua. « Bonsoir, Hénoch ! Je suis enchanté de te revoir… Bonsoir, voyageur de la Terre ! ».

Je saluai maladroitement le petit être qui se tenait assis devant nous, sans trop savoir à qui – ou à quoi – j'avais affaire, et me présentai en donnant mon prénom et mon nom.

Soudain, un pépiement aigu atteignit mes oreilles. De la large

manche droite de la tunique de notre hôte, apparut une tête joufflue de rongeur, aussi ronde que celle d'un cochon d'Inde, mais affublée d'une corne au-dessus de chaque œil. J'entendis alors, à l'intérieur de mon crâne, une voix semblable à celle d'un dessin animé, et qui me disait : « Bienvenue ! Bienvenue ! Nous t'attendions depuis si longtemps ! Sois béni pour ta présence parmi nous, car tu vas accomplir de grandes choses ! ».

Décontenancé tant par l'apparence de la créature que par son chaleureux et prophétique message d'accueil, je bredouillai un vague salut, et m'assis à la table. Hénoch fit de même, prit place à ma gauche et dit : « Bonsoir, Méneptah ! C'est bon de te revoir, vieux frère ! Buvons à ces retrouvailles ! ». Sur ce, il appela une serveuse d'un geste de la main.

Le petit mammifère, qui n'était guère plus long qu'un gros rat ou qu'un cochon d'Inde, profita de l'occasion pour s'aventurer avec hardiesse hors de la manche qui l'abritait, et déambula rapidement sur la table afin de venir renifler ma manche.

C'est à ce moment que le petit être enfantin leva les mains, et enleva sa capuche avec grâce, réprimandant l'intrépide animal : « Titou ! Un peu de retenue, voyons ! Tu auras tout le temps de faire connaissance avec notre ami fraîchement arrivé… ». Mais le rongeur persista dans son effort, et finit par venir se blottir contre mon bras.

Je levai alors les yeux pour découvrir le visage de notre interlocuteur, et m'étranglai de surprise : l'ami d'Hénoch n'était pas un humain, mais une créature humanoïde ! Une créature humanoïde qui me rappelait vaguement quelque chose…

Pas de bouche, mais un bec corné un peu semblable à celui de certains oisillons ou d'une tortue ; des yeux trop larges, légèrement en amande et d'une inquiétante couleur rouge ; des membres très minces, des doigts semblables à ceux de certains amphibiens ou reptiles, et un crâne totalement chauve. Cette silhouette me semblait pourtant familière, et je tentai de me souvenir de l'endroit où j'avais déjà aperçu ce type d'humanoïde… Je n'eus pas à chercher bien loin. J'avais aperçu le squelette d'une semblable créature tout récemment, dans la Ziggourat de Boréa : les restes de

la grande architecte Hapsatou. Etre en présence d'un squelette était déjà troublant, mais voir une telle créature vivante était plus étrange encore…

Je ne pus m'appesantir davantage sur l'apparence de Méneptah, car la serveuse était arrivée à notre table, déjà chargée d'un plateau comprenant quatre boissons réparties dans des récipients en bois…

« Bonjour, Hénoch-le-Vénérable ! », dit-elle. « Cela fait bien longtemps que notre établissement n'avait pas reçu l'honneur de votre visite… ».

« En effet, Rachel. Et comme tu as grandi depuis notre dernière rencontre ! Tu es devenue une belle jeune fille, à présent… Je voudrais aussi une bouteille de ce merveilleux vin blanc de la Roche aux Fées, si vous en avez toujours. »

Rougissant de plaisir, la jeune Rachel acquiesça, et se hâta d'aller chercher la boisson qu'Hénoch lui avait demandée. Elle réapparut une minute plus tard, avec cette fois la bouteille de vin et des verres en cristal sur son plateau. Hénoch la remercia, la serra affectueusement dans ses bras, puis la laissa retourner vaquer à ses occupations.

Pendant qu'Hénoch s'affairait à remplir nos verres et à les distribuer, je ressentis un grattement sur le bras : Titou, le rongeur à deux cornes, était en train d'attirer mon attention à l'aide de sa petite patte griffue. Baissant le regard, je l'aperçus près de ma manche, ses grands yeux noirs implorants et remplis d'espoir. « Puis-je… ? », entendis-je à l'intérieur de mon crâne. Compatissant, j'ouvris ma manche droite, et la petite boule de poils se réfugia dans cet abri de fortune, qu'elle ne quitta plus avant notre départ de l'auberge. A partir de ce moment, Titou se fit muet et calme et, apaisé, sirota son dé à coudre de vin, puis s'endormit bien au chaud dans la manche de ma tunique, pendant que nous discutions.

Nous bûmes en silence et avec respect le vin qu'Hénoch avait commandé. Ce nectar était merveilleusement fruité, gouleyant et frais, légèrement sucré, et descendait agréablement dans l'estomac, sans aucune acidité. Un vrai bonheur ! L'esprit et le corps ravigotés par cette boisson, nous abordâmes ensuite la raison pour laquelle

nous étions venus ici.

« Très bien, vieux complice… Tu es celui que j'ai choisi afin de nous guider vers le Grand Conseil, qui se réunira ce soir dans le lieu le plus secret de cette planète », dit Hénoch.

« Aucun problème, ami millénaire », répondit Méneptah.

Millénaire ? Avais-je bien entendu ? Se pouvait-il qu'Hénoch soit si vieux ? Il n'avait pourtant pas l'air d'être âgé de plus de 75 ans…

« Comme convenu, j'ai amené mon char… Il nous attend non loin, dans le hangar de l'auberge », ajouta l'humanoïde.

« Nous devrons voyager de façon discrète, même s'il n'y a pas grand risque ici », précisa mon mentor.

« Dans ce cas, nous voyagerons en mode furtif. Personne ne pourra nous voir, et nous pourrons atteindre rapidement la zone où vous souhaitez vous rendre », rassura Méneptah.

« Je crains que nous ne devions nous hâter, car nous avons rendez-vous au coucher du soleil », indiqua le vieil Africain.

« Ne t'inquiète pas pour cela… Mon char est plus rapide que jamais, grâce à quelques améliorations que je lui ai apportées », fit Méneptah avec un sourire malicieux. « Mais explique-moi donc comment Aymeric est arrivé ici… Quant à toi, Aymeric, je voudrais que tu me développes ce qui se passe en ce moment sur Terre. La dernière fois où j'ai visité ton monde, une extinction de la faune était sur le point de se produire. C'est depuis ce moment que j'ai recueilli Titou comme compagnon ».

J'eus beaucoup de mal à croire à cette version car, si elle était vraie, alors cela signifiait que Méneptah était bien plus vieux encore qu'Hénoch… et que la mignonne bestiole qui roupillait avec des ronflements sonores au fond de ma manche était tout aussi ancienne !

Nous passâmes donc les vingt minutes suivantes à informer Méneptah, et à le mettre au courant de la triste situation terrestre. A la fin de mon récit, une larme rosée coula des yeux rougeoyants de

notre étrange compagnon, et il déclara : « La situation est très grave, en effet… Je comprends mieux pourquoi le Grand Conseil souhaite te voir, Aymeric. Vous pouvez compter sur mes services. Je vais vous conduire sans plus tarder sur les lieux de votre rendez-vous ».

Suite à ceci, Méneptah glissa subrepticement sa main dans ma manche, et en retira délicatement Titou, qui dormait paisiblement, les pattes en l'air. Il le déposa tout aussi adroitement à l'intérieur de sa tunique, puis se leva de table et se dirigea vers la porte d'entrée. Hénoch salua l'aubergiste et la jeune Rachel – à qui il donna quelque chose que je ne pus apercevoir, et qu'il glissa dans la poche de son tablier -, et nous rejoignit sans plus attendre. Une fois dehors, Méneptah se dirigea sur le côté gauche de l'auberge, et entra dans le hangar. Nous le rejoignîmes rapidement, alors qu'il était en train d'enlever une bâche. Sous l'étoffe de cette bâche, un grand disque métallique et rutilant sommeillait… Ce n'était pas un char attelé tel que je me l'étais représenté, mais bien un véhicule technologique perfectionné.

D'un geste, Méneptah « réveilla » l'engin, qui lévita à 30 centimètres au-dessus du sol, accompagné de lumières clignotantes. Notre conducteur éteignit tous les feux en touchant un bouton sur le côté de l'appareil, et se plaça au poste de pilotage en un bond. Hénoch et moi-même montâmes à bord également. Méneptah revêtit deux bracelets métalliques, et toucha un bouton : une bulle transparente recouvrit le disque, formant un dôme protecteur autour de nous. Il effleura ensuite un écran intégré sur le bracelet gauche, et la structure métallique sur laquelle nous nous trouvions devint transparente et virtuellement invisible. D'un geste des mains, il fit avancer le disque jusqu'à ce que ce dernier se trouvât hors des écuries. Finalement, il tendit brutalement les bras à hauteur du front, et le disque aéroglisseur fila à une vitesse vertigineuse au-dessus des toits de la Cité de Cristal. Quelques minutes plus tard, nous apercevions l'extrémité nord d'Immua où nous attendait, quelque part, le Grand Conseil…

***

Méneptah fit atterrir son disque volant non loin d'une colline calcinée qu'Hénoch lui avait indiquée. Des arbres carbonisés en garnissaient le sommet, et le sol lui-même avait été noirci, comme si un incendie de forêt avait ravagé l'endroit. Pour la première fois depuis mon arrivée sur cette planète, j'eus l'impression de me retrouver en paysage terrestre connu, comme si nous nous étions retrouvés non loin des flancs désolés d'un volcan…

« Merci, mon ami… Tu nous as permis de gagner un temps précieux. Grâce à toi et à ton char, nous arrivons à l'heure », dit Hénoch. « Malheureusement, le Conseil a été clair, et tu ne peux nous accompagner. Nos routes se séparent donc ici, mais nous nous reverrons sans aucun doute très bientôt, car de grandes choses sont à l'œuvre ».

« Tu n'as pas à te justifier, Hénoch-le-Vénérable… Je te dois la vie, ne l'oublie pas. Je suis heureux d'avoir pu racheter une partie de ma dette aujourd'hui, et de rencontrer Aymeric. Je me souviendrai chaleureusement de nos conversations, et de ce succulent nectar que nous avons partagé à la Licorne Chantante ! Mais avant de vous laisser et de retourner à mes occupations, il y a encore une chose que je dois faire… ».

Méneptah glissa la main gauche dans sa manche droite, et en ressortit Titou, qui commençait à se réveiller en se nettoyant les vibrisses d'un air encore passablement endormi.

« Titou est mon compagnon depuis des années… Mais lorsqu'il t'a vu pour la première fois, j'ai tout de suite senti que sa place était désormais auprès de toi, Aymeric. Son petit cœur insiste pour t'accompagner dans ton voyage, et même s'il ne m'a rien dit, je sais ce qu'il désire réellement. Prends-en donc bien soin, et ramène-le-moi en bonne santé plus tard… car il va me manquer énormément ».

Pour la seconde fois, je vis une larme rosée briller dans les yeux écarlates de Méneptah. Il déposa le petit rongeur cornu dans le creux de ma manche, puis fouilla dans une bourse qui pendait à sa ceinture. Il en retira quelques graines, qu'il tendit à Titou. La voix de Titou retentit dans nos pensées ; il remerciait son ami aux yeux vermillon en le rassurant qu'il reviendrait bientôt. Puis il sauta le

long du bras de son vieux comparse, et courut frotter sa petite tête contre les joues de Méneptah. Il se hâta ensuite de regagner la chaleur de ma manche, et ne bougea plus.

« Je te remercie pour la confiance que tu me témoignes, Méneptah. Je prendrai bien soin de Titou, tu as ma parole », dis-je solennellement.

Après que Méneptah m'eût prodigué quelques conseils concernant la race, les habitudes et le régime alimentaire de Titou – j'appris qu'il était un ceratogaulus, une espèce disparue depuis des centaines de milliers d'années sur Terre -, Méneptah, visiblement ému, nous serra chacun dans ses bras, fit une caresse au petit rongeur, et repartit sans se retourner sur son char à lévitation gravitationnelle…

« Viens, Aymeric… Nous devons nous dépêcher, à présent », me dit Hénoch en me touchant l'épaule avec compassion. « Il nous faut trouver l'entrée de ce bâtiment. J'ai reçu du Conseil des instructions précises sur la façon d'y pénétrer ».

Nous gravîmes péniblement la colline carbonisée, nous accrochant parfois aux arbres calcinés ou à leurs racines afin de ne pas tomber. Au bout de cinq minutes, nous en atteignîmes le sommet. Outre les troncs noircis, je fus surpris de constater que ce dernier était orné de menhirs imposants et aussi hauts que certains résineux…

Baissant le regard vers la base de la colline, je m'aperçus que celle-ci était de forme arrondie… un cercle un peu trop parfait, que la nature seule ne pouvait que très rarement générer. « Cette colline est-elle artificielle ? », demandai-je.

« Tout à fait, mon jeune apprenti », répondit le vieux qui était en train de chercher quelque chose… « Nous sommes en réalité sur un énorme tumulus qui a été construit, puis abandonné après une âpre bataille, lorsque les dernières forces maléfiques furent chassées à tout jamais de cette planète… ». Soudain, son regard s'éclaira ; il se dirigea vers une espèce de petit puits construit à l'aide de moellons, à moitié effondré et situé à l'ouest, sur le bord du sommet.

« Voici notre entrée », dit-il fièrement en montrant cette ruine de la

main et en m'adressant un clin d'œil. Il déposa son gros sac-à-dos en cuir, l'ouvrit et en ressortit une longue corde de lianes, ainsi qu'un grappin de taille modeste. Après avoir effectué plusieurs essais, le vénérable vieillard parvint à accrocher solidement le grappin à une partie du puits à moitié démoli, et lança la corde dans le vide…

« Descends en premier lieu », me demanda-t-il. « Lorsque tu seras dans le fond, fais-moi signe ou appelle-moi ».

Je commençai donc la descente le long de la corde… Soudain, Titou jaillit de ma manche, s'agrippa à la corde avec ses petites pattes, et commença à se diriger agilement vers le fond du puits. Je n'avais pas prévu cette réaction, aussi commençai-je à m'inquiéter de l'insouciance ou de la témérité de mon petit compagnon à quatre pattes…

Il y avait quand même un problème de taille : je ne voyais absolument rien de l'endroit où je me plongeais petit à petit ; l'obscurité était totale. Seul subsistait le faible petit rai de lumière provenant des soleils couchants… Au bout de ce que j'estimai être une petite vingtaine de mètres, mon pied toucha le sol. N'osant pas crier, je me baissai et ramassai un caillou, que je lançai de toutes mes forces hors du puits… Je sursautai en sentant quelque chose grimper sur mes bottes, mais je compris rapidement que Titou tentait de rejoindre son abri, dans ma manche droite. Je le pris dans mes mains et le plaçai sur mon épaule, que je considérais comme un endroit plus sûr dans ce lieu obscur.

Apparemment, Hénoch avait bien reçu le signal. Il passa au-dessus du rebord du muret défoncé, attrapa la liane, et descendit à son tour avec l'habileté d'un singe. Deux minutes plus tard, il me rejoignait dans les ténèbres… Je l'entendis fouiller dans son sac et en sortir des objets. Après un court moment, une flamme rougeoya, et il leva bien haut la torche qu'il venait d'allumer.

Je scrutai attentivement le fond du puits : un mur parfaitement rond, de trois ou quatre mètres de diamètre, nous encerclait. Mon guide toucha fébrilement les moellons humides du puits. Au bout de quelques minutes d'essais infructueux, une des pierres s'enfonça, et un choc se fit sentir sous nos pieds. Le fond du puits descendait ! Nous descendîmes ainsi de deux ou trois mètres, puis la plateforme

s'immobilisa. Sur notre droite, une ouverture triangulaire béait, donnant sur un corridor sinistre qui s'enfonçait plus bas. Hénoch s'engouffra sans crainte dans le tunnel ; je le suivis avec la même résolution. La plateforme remonta alors, scellant à nouveau le puits.

Au bout d'une trentaine de mètres, le tunnel dans lequel nous cheminions bifurqua sur la droite. Après ce coude, le tunnel s'agrandit, et devint plus haut. Quelques mètres plus loin, nous atteignîmes un mur cyclopéen scellé par un énorme monolithe de plus de cinq mètres de haut. Hénoch s'empara d'un caillou sur le sol, et commença à frapper les blocs de moindre taille qui constituaient le mur. Soudain, un son sourd retentit. Mon mentor frappa alors 7 coups bien distincts.

Des bruits étouffés nous parvinrent. Subitement, sur le côté du tunnel, un pan de mur pivota, révélant une porte dérobée qui donnait sur une salle éclairée.

« Venez vite ! », nous pressa une voix féminine. Nous franchîmes le passage secret, et nous retrouvâmes dans une immense salle ronde.

***

La première chose qui marqua mon esprit, c'est que nous étions arrivés dans la colline, au centre de celle-ci. Comme Hénoch me l'avait dit, il s'agissait d'un énorme tumulus. Le savoir était une chose, mais l'apercevoir était nettement plus impressionnant. Des menhirs gigantesques, de plusieurs mètres de haut, avaient été dressés ici. La voûte, elle, était constituée d'énormes poutres blanches qui, tantôt arrondies, tantôt plates, ressemblaient à… mais oui ! Il ne s'agissait pas de poutres, mais bien d'os démesurés qui constituaient le « plafond » de la salle où nous nous trouvions ! Je frissonnai rien qu'à l'idée d'imaginer la taille des animaux dont les corps avaient servi à la construction de ce mausolée…

Mais il y avait de nombreuses autres choses totalement folles, dans cette salle. Et la dame qui nous avait fait entrer en faisait partie ! Toute de blanc vêtue, elle était enveloppée dans une grande cape à capuche de couleur immaculée et éclatante. Son visage, d'une

grande beauté, était cependant angoissant car, bien que très proche d'un visage humain, il était étranger : la peau de cette femme superbe était aussi blanche que ses habits. Comprenez-moi bien : elle n'était pas de race blanche, mais sa peau était aussi blême qu'une feuille de papier ! Les lèvres, elles aussi, possédaient ce teint excessivement blafard. Même dans la nature, un cadavre n'atteint jamais cette pâleur surnaturelle, et la conjonction de ce visage opalin et des habits tout aussi immaculés, lui donnait une apparence presque spectrale. Ses yeux, ensuite, étaient bleus… trop bleus, d'une couleur royale prononcée qui n'existe pas chez les humains, et ils ne clignaient pas. L'intensité de ces yeux semblait irradier, et l'on aurait pu croire qu'une aura luminescente et bleue entourait cette curieuse dame. Ses traits parfaits, son nez étroit et l'aspect lisse de sa peau… tout était à la fois merveilleusement beau, mais exotique, allogène et quelque peu inquiétant à la fois. On aurait dit une statue d'albâtre à laquelle on avait insufflé la vie…

Le centre de la salle était occupé par un dolmen énorme et plat, qui faisait office de table. Le long des énormes monolithes qui constituaient les limites du cercle de cette pièce, les ossements dépareillés de créatures humanoïdes étaient entassés pêle-mêle… des créatures bien trop grandes que pour pouvoir avoir appartenu au genre humain. Des armes formidables et primitives jonchaient le sol, mélangées aux restes de leurs anciens propriétaires.

Mon regard revint rapidement au dolmen central ; autour de cette « table » rocheuse, trois créatures plus bizarres et fantastiques encore que la Dame Blanche ou que les squelettes géants entassés le long des murs, nous contemplaient.

Je reconnus un humanoïde à l'apparence sauvage, vêtu de peaux de bêtes et de colliers constitués d'os, de griffes et de crocs. Son front fuyant, son nez large, ses arcades sourcilières proéminentes, ses os saillants et sa musculature prononcée me rappelèrent certains hominidés de la préhistoire. A ses côtés, un ours énorme à la fourrure marron siégeait dans un panier fait à sa mesure. Désormais, je ne m'étonnais plus de voir des animaux être traités au même titre que des humains – puisqu'ils étaient considérés comme nos égaux sur cette singulière planète -, mais le plantigrade ici

présent possédait une taille nettement supérieure à celle que j'avais eu l'occasion d'admirer sur Terre dans les zoos…

La dernière créature était la plus étrange de toutes : il s'agissait d'un humanoïde de près de 2 mètres de haut et qui tenait davantage de la mante religieuse que de l'humain. Comme les insectes, il possédait un exosquelette ; comme eux, il était muni de deux grands yeux à facettes, d'élytres, de membres longs et grêles terminés par des « doigts » segmentés en forme de crochets, et sa « bouche » était dotée de mandibules effrayantes, qui s'agitaient en silence en ce moment même… Une longue capeline de couleur bleu cobalt et bordée de fourrure blanche constituait son seul vêtement, et lui couvrait le dos.

Hénoch m'extirpa de mes observations en me tirant doucement par la manche. La Dame Blanche parla alors :

« Soyez le bienvenu à l'intérieur de la Butte des Titans, Hénoch-le-Vénérable. Et vous aussi, monsieur Tanat. Je m'appelle Ouvéa. Rejoignez-nous, et prenez place autour de ce qui nous servira aujourd'hui de table du Conseil ». Alors qu'elle parlait et que les sons lui sortaient de la bouche, je ne pus m'empêcher de remarquer que l'énigmatique Ouvéa n'avait pas bougé ses lèvres pâles d'un seul millimètre…

Je m'approchai de la « table », et m'aperçus que deux gros rochers faisaient office de tabourets. Je posai donc mon séant, suivant l'exemple d'Hénoch. A peine avais-je posé les mains sur le dolmen, que Titou en profita pour bondir depuis mon épaule et rejoindre notre assemblée, finissant son entrée en se frottant la tête à l'aide de ses pattes. Apparemment, il était bien résolu à écouter tout ce qui allait se dire ici…

- « Très bien. Commençons cette session extraordinaire du Grand Conseil », dit Ouvéa. « Honorables membres du Conseil, je vous présente Aymeric Tanat, dont Hénoch-le-Vénérable nous a déjà entretenus ». Elle se tourna ensuite vers moi. « Cher Aymeric, je suis honorée de vous présenter les autres membres du Grand Conseil : voici Arnd, qui fait partie de la race que vous appelez sur Terre « homme de Neandertal » ; à ses côtés repose Boun, l'ours des cavernes ; enfin, voici Valak, qui présidera aujourd'hui à notre

réunion et qui représente les peuples exogènes ».

Mon regard intrigué se dirigea vers Arnd et Boun, les représentants d'une époque que je pensais fort lointaine et révolue, puis vers l'extraterrestre à l'apparence insectoïde… Celui-ci émit un grésillement aigu, et j'entendis à l'intérieur de mon crâne une voix qui me disait : « Bienvenue, jeune humain… Nous avons de grands projets à te confier. Mais d'abord, nous te devons des explications ».

A ce moment, Arnd prit la parole : « Ta présence parmi nous n'est pas fortuite. Nous savions que tu devais venir, et j'ai pressenti ta venue dans le Temps du Rêve ».

Ouvéa poursuivit : « Tu es arrivé ici, sur la planète Perpetua, car tu es celui qui a été choisi par Manakiel pour verser la Coupe de l'Indignation Divine sur ton monde. C'est grâce à cet acte et à la foi dont tu as fait preuve, ne reniant jamais ton libre-arbitre ni ton Messie, que Manakiel t'a envoyé ici. Tu es l'un des rares Terriens qui soient arrivés sur Perpetua avant d'avoir trépassé, et qui ait mis les pieds à Immua, notre bien-aimée Cité de Cristal. Il y a bien longtemps qu'Hénoch nous rejoignît. A l'époque, il avait 365 ans, car c'était l'Age d'Or où les humains vivaient dans un monde encore très peu pollué par leurs actes immondes… Depuis lors, quelques milliers d'années se sont écoulés. Contre toute attente, la mentalité des humains n'a pas beaucoup évolué... Ici, tu te trouves dans un monde qui est protégé contre la souillure du Mal. Un mal qui ronge ta planète, à présent… Ton Messie, Lui aussi, est passé par ici. Il prépare désormais ailleurs la suite des événements cosmiques qui vont affecter le monde dont tu proviens… Néanmoins, le temps du repos et de la félicité éternelle n'est pas encore arrivé pour toi : il te reste encore certaines missions à accomplir. Des missions d'une portée vitale, et qui vont permettre un enchaînement harmonieux des événements à venir. Pour l'instant, celui que tu appelles ton Père Céleste est en train de préparer une Deuxième Terre, pure et généreuse, où ceux qui ont refusé la marque maudite - l'implant - et qui ont résisté au dictateur mondial qui règne sur Terre ainsi qu'à son faux prophète, pourront vivre heureux, dans la prospérité et la paix, sans être inquiétés par l'ombre de la terreur et de l'ignominie. Ton Seigneur et Messie, Lui, met en place la suite des événements terrestres, et prépare les nuées célestes par rapport à ce qui doit

désormais se produire dans ton monde. Quant à ceux qui ont rejoint le camp du tyran maléfique et qui ont accepté son système bestial et dégénéré, ils ont déjà commencé à payer pour leurs abominations, suite à la Coupe que tu as récupérée et que Manakiel a versée du haut du mastaba d'Hapsatou. Mais ce n'est que le début de leurs déboires… Il y a deux raisons pour lesquelles nous t'avons fait venir aujourd'hui : tout d'abord, nous voudrions obtenir ton accord pour ces missions que nous allons te confier, et établir un pacte avec toi – mais tu n'es pas obligé d'accepter, car tu es totalement libre de tes choix - ; ensuite, nous souhaiterions te donner une bénédiction spéciale… Ces missions te permettront de découvrir que derrière le tyran mondial, derrière le système malfaisant de ton monde, il existe des ennemis perfides et tapis dans l'ombre. Tu prendras connaissance de ces adversaires, et tu participeras à l'effort visant à les neutraliser ou à les anéantir. Bien entendu, ces missions ne seront pas dénuées de dangers… ».

Tout ceci était trop lourd pour mes frêles épaules, et je me sentis soudain opprimé par le poids et l'importance de ce que l'on attendait de moi. J'articulai faiblement : « Etes-vous bien sûr que j'ai les compétences requises pour tout cela ? ».

Cette fois, ce fut Boun, l'ours des cavernes, qui leva sa lourde patte et qui l'abattit sur le dolmen en me disant par voie télépathique : « C'est justement parce que tu es modeste que nous avons foi en toi : un orgueilleux accepterait tout de suite en ne voyant que les avantages, sans même se soucier du fait d'avoir ou non la compétence ; mais toi, tu te rends compte de l'importance de ce qui t'est demandé, et tu te soucies de la question de la compétence. C'est pour cela que nous croyons que tu feras tout ton possible pour mener à bien ces missions ».

Arnd ajouta : « De plus, tu ne seras jamais plus aussi seul que tu l'étais sur Terre, Aymeric. Tu garderas un contact permanent avec nous, par la prière et par les rêves, et nous pourrons t'envoyer directement des messages et des conseils ».

Valak compléta l'argument d'Arnd en ajoutant : « Qui plus est, tu bénéficieras d'une bénédiction et d'avantages qui n'étaient pas disponibles sur Terre… ».

Il se tourna ensuite vers Hénoch et les autres membres du Grand Conseil en concluant : « Je pense que nous avons bien résumé à monsieur Tanat, de la façon la plus succincte possible, les raisons de ce Conseil extraordinaire, avec tous leurs tenants et aboutissants… Je propose que nous le laissions délibérer pendant quelques minutes. Il nous donnera ensuite sa réponse ».

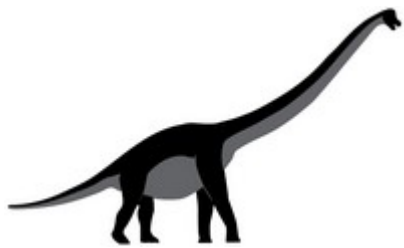
Valak, Ouvéa, Arnd, Boun et Hénoch se retirèrent alors l'un après l'autre, sortant dans la galerie extérieure en file indienne. Après que la porte se fût fermée, je me retrouvai seul à méditer sur tout ceci. La vérité, c'est que je me sentais si bien sur Perpetua, si heureux et tellement à l'aise, que je n'avais plus envie de repartir ! C'était un peu comme si j'étais enfin revenu « à la maison », ma demeure céleste, dans un monde de joie et de paix. Dans ces conditions, repartir me semblait particulièrement pénible…

C'est alors que des grattements frénétiques ramenèrent mes tristes pensées à la réalité : Titou se rappelait à mes bons souvenirs, avec une insistance que je ne lui avais pas encore connue jusqu'ici. Le prenant dans mes mains et l'élevant près de mon visage, j'écoutai alors son plaidoyer…

« Tu es parvenu jusqu'ici, Aymeric… Regarde tout le chemin que tu as déjà parcouru, les choses incroyables que tu as découvertes, la bonté et les beautés que tu as contemplées ! Et cette fois, tu ne seras pas seul, car je t'accompagnerai dans tes aventures ! Dieu seul sait quelles surprises et merveilles nous attendent… Et puis, ne me dis pas que tu n'as pas un tout petit peu envie de botter les fesses des véritables instigateurs de tant d'horreurs sur Terre ! ».

Et je sus alors que Titou avait raison : si des forces obscures se cachaient derrière la catastrophe qui s'était produite sur Terre, alors il était juste que ces conspirateurs de l'ombre paient pour les crimes qu'ils avaient commis ! Au même moment, des souvenirs excessivement douloureux firent surface dans mon esprit : les mémoires d'événements qui étaient la raison exacte pour laquelle j'avais fini dans le camp d'extermination de Cerbère, et qui constituaient la cause précise de mon acceptation des missions qui m'avaient été confiées jusqu'à présent. Cette raison avait pour forme un visage, une personne que j'avais jadis aimée et qui, désormais, était très certainement perdue à jamais…

Je pris une grande inspiration, et me dirigeai vers la galerie, où les membres du Grand Conseil attendaient que je leur communique ma décision.



XIII. Le pacte

Lorsque je donnai mon consentement aux membres du Grand Conseil, ils semblèrent tous à la fois soulagés et transportés de joie. Hénoch me félicita de façon particulièrement chaleureuse, et même le visage d'Ouvéa - d'ordinaire inexpressif – se fendit d'un grand sourire, découvrant des dents d'une blancheur un peu trop parfaite.

Cependant, intérieurement, j'étais loin d'être aussi réjoui. Car je pressentais que ce que je venais d'accepter un peu vite allait entraîner de nouveaux dangers, et allait m'éloigner de la paix, du calme et de la bienveillance de Perpetua. En outre, je n'avais pas eu l'occasion d'explorer plus avant cette planète, ni même d'en visiter la capitale, Immua, ce qui me laissait un goût amer dans la bouche… Toutefois, je me gardai bien de laisser transparaître quoi que ce soit concernant ma détresse. Le vin était désormais tiré, et il allait falloir le boire jusqu'à la lie. Titou dut ressentir mon trouble, car il se tint coi au fond de ma manche, et ne se joignit pas à la liesse générale.

Arnd m'annonça que la cérémonie aurait lieu immédiatement et de façon secrète elle aussi, afin « de ne prendre aucun risque »… C'est donc dans l'ombre et la clandestinité que j'allais devoir opérer. Perpetua n'avait qu'un seul secret, mais elle le gardait jalousement.

Avant que la cérémonie ne débute, les membres du Conseil se placèrent près du dolmen qui nous avait servi de table, tous du même côté, et ils s'arc-boutèrent afin de déplacer l'énorme monolithe. Boun, l'ours des cavernes, était étrangement absent. Devant leurs efforts qui, au départ, n'avaient produit aucun résultat, je proposai généreusement mon aide. Mais Valak me répondit aussitôt que je devais garder mes forces, et que le bénéficiaire de la cérémonie ne devait pas participer aux préparatifs…

Ce n'est que lorsque Boun les rejoignit, un étrange paquet allongé attaché sur le dos, que la pierre commença à vaciller et à bouger, centimètre après centimètre. La formidable puissance de l'animal fit

toute la différence… Au bout de quelques minutes, l'énorme dolmen avait été déplacé de moitié, laissant apparaître une espèce de puits qui n'était en réalité qu'un trou béant dans le sol.

Transpirant et soufflant suite à leurs efforts, ils s'approchèrent ensuite, me demandèrent de m'agenouiller, et posèrent leurs mains sur ma tête. Hénoch saignait un peu le long du bras gauche : il avait dû se blesser en poussant trop fort contre une aspérité légèrement tranchante du monolithe. Mon vieux mentor m'expliqua qu'il allait prononcer les termes du pacte dans le langage des anges, et qu'il me suffirait de dire « oui » lorsqu'il me ferait signe. Je commençais à formuler des soupçons en mon for intérieur : quel était ce pacte dont les termes ne m'étaient pas donnés à l'avance ? Cela ressemblait de plus en plus à une espèce de piège… Mais Hénoch me réconforta en me rappelant que rien de mauvais ne pouvait m'arriver ici, et qu'aucune malveillance ne régnait d'ailleurs sur Perpetua.

Il commença alors à réciter une litanie dans une langue qui semblait très ancienne. Un langage à la fois rugueux et mélodieux… Le texte qu'il récitait – et qu'il était apparemment le seul à connaître – contenait des rimes. Les termes du pacte prenaient donc la forme d'un poème ou d'une chanson. Cela ne dura que quelques courtes minutes. Lorsqu'il eut terminé de déclamer les spécificités du contrat, il me fit signe. Comme convenu, j'acquiesçai, puis je dis « oui » à haute et intelligible voix. Ouvéa s'approcha fébrilement, un pot à la main. Elle en enleva le couvercle, plongea l'index de la main droite à l'intérieur, et le ressortit. La substance que contenait le récipient ressemblait à du gel renfermant des paillettes argentées. Elle m'oignit le front avec cette mixture, traçant une croix entre mes yeux. Humide et froid au départ, cet onguent commença rapidement à se réchauffer, à picoter et à finalement me brûler la peau. Mais cette sensation désagréable cessa au moment même où la douleur allait devenir déplaisante. Je me relevai ; il subsistait sur mon front une démangeaison qui disparut après un peu moins d'une minute…

Boun dit alors : « Tu es désormais oint par ce chrême sacré. Tu viens d'être désigné en tant que combattant élu. Et comme tout combattant, tu dois recevoir une arme… ».

Aussitôt, Arnd détacha l'objet oblong qui était fixé sur le dos de Boun par le biais d'épaisses lanières. Je remarquai alors que ledit objet était de taille imposante ; le corps de l'énorme plantigrade l'avait fait paraître plus petit que ce qu'il n'était réellement. Un drap enveloppait l'artefact. Arnd me tendit ce curieux colis, et lorsque j'enlevai le drap, je découvris une énorme épée à deux mains, soigneusement rangée dans son fourreau doté de sangles en cuir. Le pommeau et la garde, de couleur or, scintillaient à la lueur des torches ; le pommeau avait la forme d'une couronne, alors que la garde représentait, en son centre, une tête de lion, et sur chacune de ses extrémités, une patte de félin griffue.

« Ne la dégaine pas ici », m'instruisit Hénoch. « Cette épée n'appartient pas à ce monde, et ne doit être brandie que dans les lieux obscurs où se terrent les ennemis ». Je revêtis donc la ceinture et le harnais. Le fourreau pendait désormais dans mon dos, et le pommeau et la garde dépassaient de mon épaule gauche…

« Aymeric, il faut nous hâter, à présent… », me dit Ouvéa. « Il ne nous reste que très peu de temps pour pouvoir ouvrir le passage qui te mènera là où tu dois te rendre pour ta première mission ».

Valak s'approcha du monolithe, qu'il effleura avec les crochets qui lui tenaient lieu de main. Alors que rien ne laissait présager quoi que ce soit, des hiéroglyphes (les mêmes que ceux que j'avais pu voir auparavant) apparurent tout autour de la tranche de la roche, et émirent une lumière jaunâtre. Le trou dans le sol émit lui aussi une lueur, et de la brume noire commença à y tournoyer. La suite, je la connaissais déjà : la lueur devint de plus en plus forte, la température augmenta dans la pièce, et une lumière intense finit par emplir toute la surface de la cavité. Le tunnel était prêt à m'emmener vers ma nouvelle destination…

« Mais au fait, » dis-je… « Vous ne m'avez pas encore donné le but de ma mission ! ».

« C'est exact », répondit Hénoch. « Nous allons t'envoyer sur une planète précise située dans la constellation d'Orion. Tu y découvriras ses habitants, ainsi que des indices concernant ceux qui se cachent réellement derrière le gouvernement mondial totalitaire qui s'est installé sur Terre… Ta mission consiste à récupérer un

artefact qui permettra à notre cause de progresser quant aux événements qui doivent se produire sur Terre. Cet artefact est une coupe qui ressemble exactement à celle que tu as découverte dans le mastaba d'Hapsatou. Il faut absolument que tu nous rapportes cet objet. Tu devras aussi découvrir une clé spéciale. Nous te demandons également de retrouver cette clé. Ainsi, ta mission sera double : retrouver la seconde Coupe du Courroux, et recouvrer la Clé de l'Abîme, puis nous les ramener ». Sur ce, Hénoch me tendit le gros sac-à-dos en cuir qu'il avait porté jusqu'ici. « En ma qualité d'ancien scribe, j'ai rédigé les détails de ta mission sur un rouleau de papyrus. Lorsque tu seras sur place, il te suffira de le lire pour obtenir tous les éléments qui pourront t'être nécessaires ».

J'ouvris le sac et y aperçus en effet un rouleau de papyrus. Je remerciai mon vénérable mentor.

« Vous retrouverai-je bientôt ? Et reverrai-je Perpetua ? », demandai-je d'une voix rendue légèrement chevrotante en raison de l'émotion.

« Dès que ta mission sera terminée, tu te rendras sur le lieu où tu es arrivé, et tu pourras retraverser le Tunnel jusqu'ici », m'assura Ouvéa.

« Et si tu te demandes pourquoi c'est toi qui dois mener à bien cette mission et récupérer ces objets, sache que c'est parce que tu es le seul Terrien ici présent, et que le Très-Haut a demandé que ce soit précisément un Terrien qui accomplisse ces tâches », ajouta Hénoch.

« Il est temps ! », cria soudain Valak. « Le passage est en train de faiblir… Il faut que tu partes maintenant, Aymeric ! ».

Je saisis le sac-à-dos, et m'approchai du vortex.

« Bonne chance, Aymeric ! », me dit Hénoch. Lorsqu'il me serra la main, je constatai qu'il tremblait un peu. Chaque membre du Grand Conseil me salua chaleureusement, et me souhaita un franc succès dans ma mission. Après les avoir remerciés, je les contemplai une dernière fois puis, sans me retourner, je me propulsai dans le vortex…

XIV. Le Traqueur

Sam Yaza ruminait de noirs desseins, assis dans la grande chaise en cuir confortable de son bureau impérial. Ce colosse d'1,9 m. avait beaucoup trop réfléchi à la succession des derniers événements fâcheux, et une migraine s'était emparée de son cerveau malsain. Il craignait qu'un début de grippe ne soit en train de l'affaiblir.

S'il n'y avait eu que cela pour occuper ses pensées, il eût encore été chanceux. Mais la situation était bien plus grave que tout ce qu'il eût pu imaginer dans ses pires cauchemars ! Néanmoins, il devait d'abord obtenir la confirmation que ce qu'on lui avait révélé était exact…

Le dictateur mondial, installé devant son bureau cossu richement paré de toute la technologie dernier cri et des bibelots les plus luxueux et les plus extravagants qui soient, se repassait en boucle les événements étranges de ces derniers jours. Il fulminait. Il n'avait trouvé réponse à son effroi que la nuit passée, dans une vieille Bible qu'il s'était empressé de piétiner, de profaner et de déchirer, envahi par une rage aveugle. C'était sur le conseil d'un de ses Maîtres qu'il avait lu le passage recommandé, et que la peur s'était saisie de lui.

Il avait pourtant réalisé l'impossible, et assouvi pratiquement chaque désir de son cœur orgueilleux et suffisant. Il avait aussi obéi à chaque commandement qu'il avait reçu de ses ténébreux Maîtres… Le remplacement de l'argent cash par un système mondialisé de paiement entièrement électronique, il l'avait obtenu. La propagande et les mensonges éhontés concernant les puces implantables qui lui permettaient de régner en tyran global sur chacun de ses misérables sujets, il les avait implémentés avec succès. La légalisation de l'euthanasie qui permettait d'éliminer légalement toute personne trop encombrante, il l'avait faite voter. Les recherches transhumanistes qui avaient rendu possible les innombrables abominations qui avaient suivi – machinisation et réification de l'humain via la cybernétique et les implants, création

de robots guerriers ou de chimères génétiques possédées -, il les avait encouragées et financées. La répression de tout dissident opposé à son système malfaisant, il l'avait menée avec succès, notamment via la création des camps de « réhabilitation ». Seules quelques poignées de personnes isolées et marginalisées, ainsi que certains chrétiens qu'il jugeait extrémistes, avaient résisté à ses efforts. La grande majorité, cependant, avait délibérément embrassé la nouvelle religion New Age, universelle et permissive que son allié de toujours, le Pape, avait promue.

Il s'était hissé au sommet du pouvoir, s'enrichissant immensément et écrasant ses concurrents sous ses talons sans la moindre pitié. Il avait réalisé avec succès ce qu'aucun autre n'était parvenu à effectuer au cours de l'histoire : unifier le monde en un seul gouvernement planétaire ! Il pouvait aussi s'enorgueillir d'avoir ruiné les pays ennemis via son économie virtuelle (de savants piratages informatiques déguisés en malencontreux « bugs » avait suffi), et d'avoir pillé leurs ressources. Ses opposants les plus faibles, il les avait ralliés à sa cause par le biais de la corruption et du chantage. Dans le cas des adversaires plus rebelles, il leur avait déclaré la guerre, rasé leurs villes, massacré ou asservi leur population, et exécuté leur gouvernement. Quant à la jeunesse, il l'avait enchaînée via les implants, des mouvements de jeunesse dévoyés et des loisirs plus décadents les uns que les autres… sans compter la drogue, la prostitution, la nouvelle religion hérétique, ainsi que les promesses illusoires d'un futur meilleur. Il avait aussi veillé à la mise en place du système de la « justice » pour les mineurs, qui alimentait les trafics d'enfants et les réseaux pédophiles dans le monde entier. Il avait trompé, trahi, tué, pillé, violé et accompli tout ce qu'il fallait afin de servir ses propres buts et d'atteindre ses objectifs. Et aucun remords ne s'était emparé de son esprit, aucun regret n'avait frappé à la porte de son âme… Si cela avait été à refaire, il eût tout recommencé sans hésitation.

Et alors que la victoire était à portée de main, voilà qu'un grain de sable inattendu était venu gripper la machine infernale de son succès et de ses projets ! Engoncé dans son costume immaculé à 40.000 cyber-dollars (il avait eu la délicatesse et l'arrogance d'exiger que celui-ci soit cousu avec des fils d'or, afin de lui conférer une apparence digne d'un dieu de l'Olympe), il n'avait

rien vu venir…

Son visage de parfait petit gendre – un minois qui lui avait permis de charmer et de berner tant d'imbéciles qui avaient voté pour lui –, se contracta en une épouvantable expression de fureur. Mais cet accès de folie passager fit immédiatement place à davantage de self-control : celui qui était à l'origine de cette chute inattendue, le pitoyable asticot qui avait été, d'une façon ou d'une autre, responsable de ce fiasco, il allait le rencontrer dans une minute. Un rictus proprement diabolique s'épanouit sur son faciès : au moins, il aurait le plaisir de voir la personne responsable de son échec le supplier, avant de disparaître dans l'abîme de l'oubli.

***

On frappa à la porte du bureau, et d'une voix sèche, Yaza ordonna aux deux soldats qui montaient la garde de faire entrer le prévenu.

La double porte s'ouvrit, faisant apparaître une chaise roulante dans laquelle le caporal Cerbère tremblotait, frappé par un mal inconnu. Les deux gardes, quant à eux, n'étaient pas mieux lotis : comme tous ceux qui avaient accepté la puce électronique sous la peau de la main droite ou à la surface du cerveau, des douleurs diffuses s'étaient déclarées au niveau du site de l'implantation.

Le tyran revêtit alors son sourire le plus hypocrite, et accueillit l'infortuné caporal les bras ouverts.

« Caporal Cerbère ! », s'écria-t-il avec une joie toute simulée, « comme je suis heureux d'enfin vous rencontrer ! ». Ce simulacre de bienvenue alla jusqu'à s'accompagner d'un baiser perfide glissé sur la joue du caporal, dont le regard fanatique s'illumina sottement.

Les gardes refermèrent les portes, et Cerbère resta seul avec le chef suprême du gouvernement mondial. Sam Yaza s'empressa de lui demander de s'approcher de son bureau, afin de pouvoir s'asseoir confortablement dans son fauteuil et de savourer tout ce qui allait suivre… Il ne fallait surtout pas effrayer le pauvre Cerbère. Du moins, pas tout de suite, pas avant qu'il n'ait effectué son compte-

rendu des événements le plus précisément possible.

« Alors, fidèle caporal, expliquez-moi vos mésaventures, et n'omettez aucun détail quant à ce qui s'est produit au cours de votre traque de ce rebelle fanatique, voulez-vous ? », dit le tyran, enclenchant son dictaphone.

Paralysé des jambes, bavant sans pouvoir s'en empêcher, le nez et le front bouffis en raison du mal qui le rongeait inexorablement, Cerbère redressa lentement la tête dans une mimique militaire totalement grotesque, se mit autant qu'il le pouvait au garde-à-vous, salua et commença à relater toute l'histoire, depuis la capture du détenu Aymeric Tanat jusqu'à son évasion et à sa disparition toujours inexpliquée dans la grotte. Cela dura plus de trente minutes, car Yaza prit le soin de passer chaque point de l'histoire en revue. Tout fut enregistré et consigné grâce au dictaphone.

Si Cerbère était convaincu que Tanat était décédé suite à l'explosion de la grotte, le despote mondial, lui, l'était beaucoup moins. En vérité, dès qu'il avait eu entre les mains le rapport écrit de Cerbère, il avait mandaté une équipe de spécialistes ainsi que du matériel (grues, bulldozers etc.) afin de faire dégager le site et d'y effectuer des fouilles.

Ce que les excavations avaient révélé était tout bonnement incroyable : d'autres cavités gigantesques avaient été découvertes sous le sol, ainsi qu'une série de longues galeries souterraines. Les fondations carrées d'un énorme bâtiment antique avaient été mises à jour mais surtout, un mastaba contenant les restes d'une entité biologique extraterrestre avait été dévoilé. Et sur le sommet de ce mastaba, une grande coupe vide avait été récupérée. Yaza aurait été bien incapable de savoir ce que cela signifiait, si ses Maîtres ne lui en eussent expliqué la symbolique apocalyptique… Désormais, il savait que chacun de ses loyaux et stupides sujets, chaque personne qui avait été implantée, était atteinte des prémices d'une tumeur cancéreuse. Et clairement, dans le cas de Cerbère, cette tumeur allait lui enlever la vie prochainement. Bien entendu, ce qui rendait le dictateur global enragé au-delà de toute limite, c'était le fait que tout ceci annonçât le début de ce qui allait mener à son échec final…

« J'ai reçu votre dossier et vos résultats médicaux », annonça le tyran d'une voix mielleuse. « Les analyses sont catégoriques et sans appel, Cerbère : vous souffrez d'une tumeur cérébrale qui est la raison de votre état actuel. Mais surtout, ne vous inquiétez pas ! Vous avez foi en moi, n'est-ce pas ? », susurra-t-il de sa voix la plus enjôleuse et la plus fielleuse.

Immédiatement, l'expression accablée de Cerbère se changea en lueur d'espoir, tel un chien condamné auquel le maître aurait tendu un os, et il acquiesça avec vigueur.

« Vous n'avez absolument rien à craindre concernant cette tumeur », martela Yaza. « Vous allez bénéficier des soins les plus modernes et les plus appropriés, et je veillerai personnellement à ce que cette maladie ne vous tue pas. Car vous le savez : avec moi, il n'y a que des solutions ! Vous êtes par ailleurs mon hôte, et vous pourrez rester ici à mes côtés. Je vous ai fait réserver une chambre ici même ! ».

C'en était trop pour le naïf Cerbère, qui releva la tête, les yeux baignés de larmes de reconnaissance, et qui baisa maladroitement la main de son idole. Après quoi, Yaza appela un garde, et lui donna l'ordre de raccompagner Cerbère jusqu'à ses « nouveaux appartements ».

Oh, le tyran mondial garda parole ! Il venait d'avoir confirmation de ses pires craintes, et il était désormais bien décidé à faire payer à Cerbère son incompétence et son étourderie… Cerbère fut sans aucun doute étonné de découvrir ses nouveaux quartiers, dans une cellule des caves présidentielles. Et sa stupéfaction dut encore croître lorsqu'il constata qu'on l'enfermait à double tour dans ce cachot putride et humide, doté d'une solide porte en acier. Ce n'est qu'alors qu'il comprit ce qu'il lui arrivait.

Pendant trois nuits, les murs du sous-sol de la présidence retentirent des hurlements de douleur de Cerbère… Toutefois, le despote mondial, dans son immense « mansuétude », lui permit de dormir en journée, afin qu'il puisse suffisamment récupérer que pour ne pas mourir trop vite.

La première nuit de ces « réjouissances » fut une surprise : Cerbère

fut réveillé par des douleurs abominables au niveau de la tête. Il était loin de se douter que la cause de ses tourments était Yaza lui-même, qui jouait avec une télécommande. Il lui suffisait d'appuyer sur un bouton, et des ondes étaient envoyées jusque dans le crâne de Cerbère. Là, un émetteur-récepteur électrisait la puce, qui était elle-même implantée tout près du centre de la douleur du cerveau. Les neurones ainsi électrisés déclenchaient des migraines insoutenables, des convulsions nerveuses ou des crises d'épilepsie, permettant cette torture à distance.

Cerbère fut suffisamment naïf que pour croire qu'il s'agissait là des effets liés à la tumeur dont il était accablé. Il dormit pendant la journée qui suivit. Bien entendu, Yaza aurait pu envoyer la commande consistant à ce que la puce électronique libère une dose de cyanure mortelle, comme l'ex-caporal l'avait fait jadis pour un de ses hommes, mais cette mise à mort eût été bien trop rapide et miséricordieuse…

A la nuit tombée, l'ex-caporal fut désagréablement surpris lorsque les gardes l'attachèrent au lit métallique rudimentaire - mais très solide - de son cachot. Il fut encore plus ahuri lorsque le Pape lui-même lui rendit visite dans sa cellule, afin de « préparer spirituellement son âme à son salut tout proche ». La préparation en question consistait à lui taillader les chairs en surface, à l'aide d'un scalpel, tâche dont le ténébreux et industrieux Pape s'acquitta avec un mélange de curiosité, d'enthousiasme et de plaisir non dissimulé (une protubérance fort peu catholique lui déformait en effet le pantalon au niveau de l'entrejambe). Des cris effroyables emplirent l'air et firent résonner les couloirs des caves présidentielles… Lorsque l'aube approcha, l'ex-caporal Cerbère était couvert de sang et de scarifications ésotériques, que le Pape s'était fait une joie de lui prodiguer graduellement et avec une minutie diabolique. Dire que Cerbère avait été écorché vif n'était pas loin de la réalité. Mais à nouveau, on prit soin de ne pas le tuer et de le maintenir dans un état conscient, aussi les gardes laissèrent-ils ce pantin sanguinolent « en paix » pendant la deuxième journée, comme le « Saint » Père le leur avait recommandé.

Au crépuscule, des soldats se saisirent de lui et l'emmenèrent sans

ménagement vers une salle plus grande, située dans une autre partie des souterrains de la présidence. Là, il fut reçu par le dictateur lui-même, qui lui présenta sa salle de torture raffinée et extrêmement bien équipée. Yaza alla même jusqu'à lui avouer que plusieurs de ses ennemis avaient rencontré une fin prématurée en ces lieux…

Les supplices qui suivirent furent prodigués par Yaza en personne, et furent clairement inspirés par les délicates attentions médiévales de l'Inquisition. Le tyran trouva un plaisir particulièrement sadique et démoniaque à tourmenter longuement sa victime, et veilla à ce qu'elle ne meure qu'en fin de parcours, à savoir aux petites aurores. Les supplications de l'ex-caporal firent bientôt place aux cris les plus effroyables… des cris qui firent frémir même les soldats les plus aguerris du président.

Cela commença par de violentes gifles et des coups de poing qui allégèrent Cerbère du poids de chacune de ses dents, et lui brisèrent le nez, la mâchoire et les pommettes. Après quelques électrochocs, le « bon » président entreprit ensuite de lui arracher un à un tous les ongles des mains et des pieds, à l'aide d'une tenaille. Une petite guillotine fut ensuite amenée, et aida à débarrasser pour toujours la victime de ses attributs masculins. Enfin, Yaza fit ligoter un Cerbère sanguinolent sur une roue qui tournait lentement, et entreprit de lui briser les membres à l'aide d'une masse. A ce stade, les cris s'apparentaient davantage à ceux d'un goret que l'on eût égorgé qu'à ceux d'un humain. L'autocrate eut cependant la prévenance de s'arrêter avant que Cerbère ne puisse succomber ou tomber dans le coma. Afin de le punir de son manque de clairvoyance, Sam Yaza lui creva les yeux à l'aide d'une perceuse électrique, et enleva ce qu'il subsistait des globes oculaires à la petite cuillère. Une rumeur persistante - provenant sans aucun doute de mauvaises langues au sein de la garde -, prétendit même que le tyran avait consommé avec délectation les yeux de sa victime… Enfin, il lui donna le coup de grâce en lui perçant le crâne à l'aide d'un piolet. Désormais mû par une folie frénétique qui s'apparentait davantage à de la possession, Yaza s'acharna sur la dépouille de Cerbère à coups de pied, puis de masse. Il éviscéra le cadavre, puis le fit démembrer par ses soldats. Enfin, il fit incinérer ce qu'il restait petit à petit, dans le grand feu ouvert de son bureau, pendant toute la durée de la troisième journée où, encore maculé du sang de son souffre-

douleur, il travailla avec ardeur à la suite de ses sinistres plans.

Après ce désagréable et très malencontreux épisode, aucun garde n'osa déranger le despote ni même lui adresser la parole pendant plus d'une semaine. Une légende se répandit selon laquelle la famille subsistante de Cerbère avait reçu la visite impromptue de certains éléments de la garde présidentielle. Ces personnes auraient ensuite été amenées par les gardes dans un centre de vacances très particulier afin de les « récompenser, comme il se devait, pour les excellents services rendus par leur parent »… Bien entendu, on ne les revit plus jamais.

***

Le Faux Prophète Pierre se remettait de sa sculpture sur chair de la nuit précédente en se « consolant » avec son enfant de chœur personnel, le petit Gregorio… Soudain, on frappa violemment à la porte de la chambre.

« Pierre, ouvrez tout de suite, vieille charogne pédophile ! C'est Samuel… », dit la voix du tyran mondial.

Le Pape Noir Pierre soupira de frustration, et lâcha un juron… Décidément, le président-dictateur devenait de plus en plus pénible à chaque jour qui passait ! Il ne montrait plus aucun égard - ni même la politesse la plus élémentaire - envers sa personne. Il allait être temps pour Pierre de retourner à Rome, dans ses appartements feutrés du Vatican, où personne n'oserait le déranger lors de ses ébats nocturnes.

La porte en bois sculpté et richement décoré se déverrouilla puis s'ouvrit, et le petit Gregorio, affublé d'un simple lange, s'encourut en pleurant et en boitillant douloureusement le long du corridor. C'est un Pierre tout déplumé qui passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

« Que me voulez-vous donc à cette heure, Sam ? Et dois-je vous rappeler que « l'amour des enfants » a été légalisé depuis bientôt six ans ? », demanda-t-il au despote.

« J'ai besoin de votre aide immédiatement… Nos Maîtres souhaitent que nous envoyions un Traqueur à travers un Portail, afin de nous débarrasser définitivement de ce Tanat. Selon eux, il est en route afin de nous causer d'autres désagréments… Vous seul pouvez m'aider à ouvrir ce portail ».

« Fort bien. Donnez-moi deux minutes, le temps que je me rhabille », maugréa le Faux Prophète.

***

Une heure et demie plus tard, au sommet de l'immense tour présidentielle balayée par les vents, le tracé du cercle du Portail était terminé, et les incantations prononcées. A présent, il restait à faire l'offrande du sacrifice : une offrande de sang humain…

Pierre se saisit du ciboire dans lequel les soldats avaient placé le sang de la victime innocente, et il en répandit le contenu tout le long du cercle. Au moment où les dernières gouttes d'hémoglobine touchaient le sol, une fumée âcre apparut, faisant place ensuite à des flammes. La température augmenta au centre du pentacle… Des tentacules noirâtres apparurent brièvement, puis retournèrent dans les profondeurs de l'abysse qui se dressait désormais au centre du cercle.

A ce moment, Yaza fit entrer le « Traqueur » : un exemplaire du robot humanoïde qu'il avait fait créer afin de remplacer ses troupes par un « super-soldat » sans conscience et capable de résister aux pires assauts, tout en infligeant de lourdes pertes à l'armée ennemie… Il ne s'agissait encore que d'un prototype, mais les tests s'étaient avérés concluants. Bientôt, le despote aurait une armée de plusieurs milliers de ces abominations à son service… De la taille d'un homme de grande stature – 1,9 m, à savoir la taille de Yaza lui-même – et revêtu de peau synthétique plus vraie que nature, le golem moderne, armé jusqu'aux dents, fit un pas, puis un autre, s'arrêtant devant le dictateur mondial. Yaza lui tendit alors une photo : celle d'Aymeric Tanat. L'androïde scanna rapidement celle-ci, et la mit en mémoire. Samuel Yaza lui indiqua ensuite le Portail, et la terrible machine s'y engouffra d'un pas décidé, sans sourciller.

Un éclair lumineux se produisit. L'instant d'après, le Portail était refermé. Ne subsistaient sur le sol que des traces calcinées et des fumeroles rampantes…

Le Faux Prophète Pierre ne put retenir un sanglot.

« Ne vous inquiétez pas, mon ami : vous savez bien qu'ils sont tous remplaçables… », chuchota Yaza. « Dites-vous que votre petit Gregorio a servi des desseins plus élevés », ajouta-t-il avec emphase.

Le regard vide du Pape Noir rencontra le ciboire qui traînait sur le sol, et duquel les ultimes gouttes de sang de Gregorio s'écoulaient encore. Comme il allait être difficile de le remplacer, pensa-t-il. Il faisait un si charmant petit Jésus pour la crèche de Noël…

XV. L'épître

Zigzagant dans le vortex, je remarquai une différence avec la première fois où j'étais passé à travers la Porte des Miracles… La célérité était différente ; il me semblait que la vitesse était un peu moindre, bien que tout à fait surprenante et supraluminique. Il y avait davantage de tournants, de détours, de changements de direction. Et puis, il y avait aussi un son, une vibration nettement plus basse que lorsque j'étais passé dans le tunnel qui m'avait amené sur la planète Perpetua. Enfin, lorsque je parvins à ce qui semblait être l'autre bout du vortex (le trou de ver), ce ne fut pas du ciel et du gazon vert que j'aperçus tapissant le tunnel, mais de l'eau noirâtre. Cette eau ralentit ma course, et me permit de ne pas être éjecté hors du tunnel. Au lieu de cela, je fis violemment surface, et me retrouvai dans un endroit très sombre…

Premier constat : ce côté-ci du tunnel était une espèce de grand puits ou de mare. Cette citerne était entourée d'un muret de pierre ; les habituels hiéroglyphes inconnus en décoraient le pourtour.

Je sortis aussi rapidement que possible du puits. J'avais froid et j'étais trempé. Malgré les ténèbres qui régnaient ici, je fus capable de conclure que mon point d'arrivée était une espèce de grotte : des stalactites et stalagmites étrangement phosphorescentes émettaient une lueur spectrale et permettaient à mes yeux de découvrir le nouveau milieu dans lequel j'avais émergé.

Je vidai prestement le contenu du sac-à-dos qu'Hénoch m'avait donné. Fort heureusement, l'eau n'avait pas eu le temps d'en inonder l'intérieur. Néanmoins, le sac lui-même allait devoir sécher rapidement. Je m'assurai ensuite que l'épée que l'on m'avait confiée était toujours bien attachée par ses sangles. Il faudrait néanmoins que je fasse sécher dès que possible les lanières et le fourreau de cuir. Le rouleau de papyrus qu'Hénoch m'avait confié était tout humide, et probablement inutilisable et illisible à présent… comment allais-je donc faire pour savoir ce que je devais effectuer

de façon précise ? Deux besaces supplémentaires tapissaient le fond du sac-à-dos. Je les déposai sur le sol, et vérifiai leur contenu respectif. La bonne nouvelle était que ces musettes étaient toutes deux imperméables et constituées d'une toile spécifique dont la nature m'échappait. La première besace contenait des provisions de nourriture et une gourde. Au fond de la seconde, je découvris quelques torches sèches, une corde munie d'un grappin ainsi qu'un briquet à amadou ; un rouleau métallique scellé à la cire venait compléter le tout. Je commençai par manger un peu. Mon frugal repas consista en un morceau de pain épais et nourrissant, ainsi qu'un peu de fromage et quelques mûres. Après avoir bu une rasade de l'eau contenue dans la gourde, j'entrepris d'allumer une torche. Il me fallut de longues minutes avant de parvenir à mon but : l'utilisation du briquet à amadou ne m'était pas familière, et je dus m'y reprendre à plusieurs reprises avant d'obtenir le résultat escompté.

Un mouvement rapide et furtif sur ma droite me fit sursauter. Avec soulagement, je constatai que c'était Titou. Où était donc passé ce sacripant depuis notre arrivée ? Je lui posai la question à haute voix, mais aucune réponse ne me parvint. Je compris alors que dans ce monde-ci, le dialogue télépathique qui avait cours sur Perpetua était malheureusement impossible. Cependant, l'incorrigible rongeur frotta ses petites pattes contre ma chaussure, courut sur quelques mètres, puis se retourna et s'assit comme s'il m'attendait. Je supposai donc que Titou voulait que je le suive. Il m'entraîna au fond de la grotte, près d'une paroi. En approchant, je saisis tout de suite la raison pour laquelle mon ami cornu avait attiré mon attention de la sorte : une grosse pierre plate trapézoïdale de plus de 2 mètres de haut faisait office de porte, et était encadrée de pierres plus petites. Ne voyant aucune poignée ni aucune serrure, je tentai de faire bouger la formidable dalle, mais celle-ci était trop lourde que pour que je parvienne à la déplacer ne fût-ce que d'un cheveu. Je notai alors que Titou se débattait dans tous les sens, avec une expression désespérée. Dès qu'il s'aperçut que je le regardais, il mima la solution : pousser sur une pierre. Je me mis donc en quête de la roche qui, une fois enfoncée, pourrait ouvrir la lourde porte. Mes tentatives ne furent pas couronnées de succès tout de suite, mais au cinquième essai, je sentis qu'une des pierres bougeait. Je dus appuyer de toutes mes forces, mais finalement, j'entendis un

déclic. A ce moment, le grondement sourd d'un mécanisme ancien se fit entendre. La porte commença alors à pivoter petit à petit, pour finalement s'immobiliser quelques secondes plus tard. La voie était libre. De l'autre côté, l'obscurité régnait. Je levai donc ma torche et m'avançai, Titou sur les talons…

***

Lorsque je pénétrai dans la salle attenante, un spectacle aussi inattendu que morbide s'offrit à mes yeux : deux cercles constitués de squelettes tapissaient le sol de la pièce. Contrairement à la salle précédente, il ne s'agissait pas d'une grotte, mais d'une chambre construite à l'aide de gros blocs de granit. Au centre de chaque cercle macabre, se trouvait un squelette plus grand que les autres. Les cercles lugubres consistaient en une douzaine de corps décomposés depuis longtemps et revêtus de vêtements rongés par la pourriture et par le temps. Ils étaient allongés les uns à côté des autres ; leurs pieds pointaient vers l'intérieur du cercle. Les deux cadavres qui se trouvaient au centre étaient revêtus d'une armure en bronze, et détenaient entre leurs mains sépulcrales une petite boîte en or décorée de gemmes. Des sculptures de type aztèque, en forme de serpents, ornaient les murs.

Explorant plus avant les parois rocheuses, je découvris qu'elles ne possédaient aucune porte, aucune fenêtre et aucune ouverture.

Ce n'est que lorsque je levai la torche à bout de bras que j'aperçus, dans le plafond, une dalle qui scellait la chambre funéraire. Le plafond n'était pas très haut ; je sortis la grande épée de son fourreau et l'utilisai afin de pousser la dalle vers le haut. Celle-ci bougea sans trop d'efforts et, une minute plus tard, je l'avais entièrement déplacée vers la gauche, à l'extérieur du caveau. J'accrochai la torche à une attache sur le mur prévue à cet effet… le dispositif, bien que rongé par la rouille, était cependant toujours capable d'accomplir son office.

Je lançai le grappin et la corde une bonne vingtaine de fois avant de rencontrer une prise solide. Déposant Titou dans mon sac-à-dos, je me hissai lentement en vue de gagner l'air libre.

***

Le soleil semblait être au zénith lorsque je sortis du tombeau par lequel j'étais arrivé sur cette planète. Deux menhirs de taille gigantesque se dressaient de chaque côté de la sortie ; ces monolithes étaient recouverts par un dolmen tout aussi énorme qui culminait à quatre ou cinq mètres du sol, et qui me faisait un peu d'ombre. Je replaçai précautionneusement la dalle sur l'ouverture, afin de ne laisser aucune trace de mon passage.

J'étais au centre d'un cercle de mégalithes tel que l'on peut en voir sur Terre à Stonehenge ; les énormes blocs de granit qui se trouvaient de chaque côté et au-dessus de moi, formaient le centre de ce cercle. Cette structure était située en hauteur, au sommet d'une colline ; en contrebas, dans le lointain, la vallée était parsemée d'autres structures lithiques, mais aussi de constructions en bois. Le cercle et la spirale semblaient être les formes géométriques de prédilection de la civilisation qui s'offrait à mes yeux. De petits villages, dont les palissades possédaient elles aussi la forme d'un cercle, étaient disséminés dans le paysage et, plus loin à l'horizon, une pyramide immaculée se dressait dans toute sa splendeur.

Profitant du calme environnant, du soleil ainsi que de ma position imprenable sur mon promontoire, je déposai Titou sur le sol, puis vidai mon sac-à-dos et le mis à sécher au soleil, de même que l'épée, son fourreau et son système de sangles. Saisissant l'opportunité, je décachetai le conteneur métallique, et en sortis un rouleau de papyrus. Il s'agissait d'une lettre qu'Hénoch m'avait adressée en utilisant une calligraphie irréprochable. Voici ce dont cette lettre m'informait :

« Cher Aymeric,

Je t'envoie cette épître sur ordre du Très-Haut… En effet, la nuit passée, j'ai eu un songe par lequel Notre Seigneur m'exhortait à t'écrire cette lettre d'avertissement. Je Lui ai donc obéi sans poser de question. En dépit du fait que j'aie détaillé ta mission sur l'autre rouleau de papyrus, il semblerait que celui-ci finisse par être détruit ou effacé d'une façon ou d'une autre. Aussi ai-je reçu l'ordre de rédiger cette missive et de la sceller à la cire dans un étui métallique que je devais rendre aussi étanche que possible. Je l'ai donc placé dans deux sacoches contenant un sac totalement

imperméable réalisé en filaments de ver géant ; ces sacs sont un cadeau de Bugsy (qui te remet par ailleurs un grand bonjour et te souhaite bonne chance dans ta mission).

J'ai également reçu, via cette recommandation onirique, une information particulièrement choquante et sensible : il semblerait que le Grand Conseil ait été infiltré par un traître ou une traîtresse, et que nos projets soient donc connus de nos ennemis. Bien que je ne puisse comprendre comment cela a bien pu être possible, je te relaie fidèlement cette mise en garde, afin que tu puisses agir avec prudence et discernement. Voici donc mon conseil : ne t'attarde pas trop sur le lieu de ton arrivée, car il est probable que nos ténébreux adversaires envoient des éclaireurs afin d'assurer ta capture.

La clé que tu cherches devrait se trouver dans un reliquaire gardé par des squelettes, dans le secteur même où tu es directement arrivé. Quant à la coupe que tu dois découvrir, elle est supposée se trouver dans le lieu le plus sacré de la planète : un temple situé à proximité de la plus grande pyramide des « Scruteurs ». Cette dernière est située au plus profond de la planète, c'est-à-dire sous terre et en son centre. L'entrée vers ce monde souterrain, tu la trouveras dans la pyramide proche du cromlech où nous t'avons envoyé. Mais il y a de fortes chances pour que tu y sois attendu de pied ferme… Si j'étais toi, je me rendrais donc au centre de la planète via la seule autre entrée connue : une grotte située sur les flancs du volcan Petufo. Tu pourras t'y rendre en étudiant la carte que j'ai copiée au dos de cette lettre… Avant toute chose, tente autant que possible de rester discret, car le monde où tu as atterri n'est pas sans dangers.

Je te souhaite beaucoup de courage et de chance. Mon cœur t'accompagne,

Ton vieil ami, Hénoch. »

Une succession d'hiéroglyphes terminait la lettre, et je compris qu'il s'agissait de la suite de dalles que j'allais devoir effleurer afin d'activer le tunnel pour me rendre à nouveau sur Perpetua à la fin de ma mission.

Je jetai un coup d'œil au verso de l'épître : une carte avait été

dessinée à main levée. Elle n'était pas très précise, mais possédait suffisamment de détails et de points de repère que pour que je pusse m'orienter sans trop de désagréments. Le volcan Petufo y était représenté, accompagné d'une grosse croix écrite à l'encre rouge. Je rangeai la lettre dans son étui métallique, et remis tout ce que je pouvais dans les sacs étanches et les besaces, puis dans le sac-à-dos encore à moitié humide. Après avoir enfilé le baudrier de la grande épée, j'ôtai à nouveau la dalle de son emplacement, et me glissai dans le caveau afin de découvrir la clé que l'un des deux cadavres gardait dans un reliquaire réalisé en or et en pierres précieuses…

XVI. L'enfant terrible

La fraîcheur de l'antique tombe me donna la chair de poule, malgré la faible chaleur dégagée par ma torche qui diffusait sa lumière chancelante. Figés dans leur ultime position, les deux squelettes offraient avec ostentation leur précieuse châsse… Restait à présent à sélectionner laquelle ouvrir en premier lieu. Je me remémorai les innombrables films d'aventure que j'avais visionnés par le passé : c'était toujours à ce moment-ci – à l'instant où le trésor était enfin à portée de main – qu'un quelconque piège mortel se déclenchait, mettant en péril la vie de celui ou de celle qui venait déranger le repos éternel des morts… N'escomptant point rencontrer une fin prématurée, je sortis l'espadon de son fourreau, et tentai d'ouvrir à bonne distance la première boîte – celle de gauche – à l'aide de celui-ci. La fermeture – un simple loquet qu'il me fut aisé de soulever – ne présenta aucune résistance, et le reliquaire s'ouvrit. Je m'approchai ; la boîte était vide. Je reportai donc toute mon attention sur la deuxième châsse… Le système de fermeture était différent, et un cadenas empêchait toute ouverture trop facile. Je soupirai d'impatience ; puisque je n'avais pas le temps de chercher après la clé du reliquaire précieux – si tant était qu'on pût la trouver à l'intérieur du caveau –, je me résolus à fracasser le cadenas à l'aide de la lourde lame que le Conseil m'avait confiée. Quel gâchis que de vandaliser ainsi une telle œuvre d'art, pensai-je avec regret… Je levai légèrement la grande épée, et l'abattis de tout son poids sur la châsse, qui éclata dans un craquement sinistre. De la terre s'échappa du reliquaire brisé, et se déversa sur le sol. Il n'y avait aucune trace d'une clé… seules deux petites semences s'étaient répandues sur le sol. Je me saisis du reste de la boîte, et l'observai attentivement, de même que son couvercle, mais rien ne restait à l'intérieur. Était-il possible qu'Hénoch et tout le Grand Conseil se fussent trompés ? Ou quelqu'un était-il déjà passé avant moi afin de récupérer l'inestimable clé !?

La présence de semences dans une boîte en or et en gemmes était pour le moins étonnante… ces grains devaient certainement

représenter un bien inappréciable pour celui qui les avait placés là. Je ramassai donc les graines (il y en avait une blanche et une noire) et les fourrai négligemment dans ma poche gauche. Je me dirigeai à nouveau vers le premier coffret, et l'inspectai attentivement. A première vue, il ne contenait rien, ni ne présentait de caractéristique inhabituelle. Ce n'est que lorsque je le secouai qu'un léger tintement résonna contre sa paroi. Ainsi donc, il y avait un double fond… La pointe de mon espadon défonça en douceur le morceau de bois recouvert d'une feuille d'or qui tapissait le fond de la châsse. Enlevant celui-ci d'un habile mouvement, j'aperçus enfin ce que j'étais venu chercher : une clé argentée et très brillante, couverte de rubis de couleur carmin. Dès que je pris le précieux sésame entre les mains, je sentis que cette clé n'était pas un vulgaire objet : son poids était beaucoup trop léger pour sa taille – quelques dizaines de grammes pour une demi-douzaine de centimètres –, et elle présentait de très légères nervures de couleur dorée. Dans tous les cas, il ne s'agissait pas d'un objet médiéval ou primitif réalisé dans du métal massif, mais d'un article beaucoup plus sophistiqué… Je glissai vivement la clé dans ma poche droite, et me préparai à remonter à la surface. Le grappin était toujours bien en place.

Soudain, des couinements d'alarme fendirent l'air, suivis par un cri assourdissant. C'est alors que je compris : Titou était resté à l'extérieur, et il semblait en difficulté face à un ennemi bien plus féroce que lui !

Je grimpai le long de la corde aussi vite que possible… Des chocs sourds faisaient vibrer le sol et envoyaient un peu de terre dans ma direction.

Lorsque je parvins à me hisser sur le rebord, je vis que je me trouvais entre les jambes d'un individu gigantesque, plus grand encore que Manakiel ! Il tenait Titou par sa courte queue, et il essayait de l'écraser entre son pouce et son index tout en ricanant avec malveillance… mon pauvre ami à quatre pattes, lui, hurlait de peur et de douleur. Fort heureusement, le géant ne m'avait pas aperçu. Je n'hésitai pas une seule seconde : je sortis la grande épée à deux mains, sautai et donnai un grand coup vers le haut… La pointe et une bonne partie de la lame disparurent dans l'aine du géant. Tirant sur l'espadon, je le délogeai de sa cible…

Un sang épais et rouge foncé gicla hors du corps du colosse surpris, qui poussa un cri de rage et de souffrance et laissa tomber Titou. Mais déjà, l'horrible créature se retournait et s'abaissait, bien décidée à découvrir l'origine de son affliction… Mauvaise idée de sa part ! Dès que son faciès fut à portée de ma lame, je sautai de nouveau et enfonçai l'épée dans un de ses yeux. La lame aiguisée perça le globe oculaire, et poursuivit sa trajectoire en direction directe du cerveau ; propulsée par mon poids, elle s'enfonça presque jusqu'à la garde. Le gargantuesque individu hoqueta, puis bascula. Lâchant la poignée de mon arme, je n'eus que le temps de m'éloigner d'un bond avant que le corps massif de la brute ne s'écrasât sur le sol, secoué par les affres de l'agonie et de la mort. Quelques secondes plus tard, l'abominable titan gisait immobile et sans vie… Seul son sang continuait de se répandre de ses plaies, imbibant l'herbe d'une robe cramoisie.

Je retirai alors vivement l'épée de l'œil droit du macchabée, et observai mon adversaire plus attentivement. Il était vêtu d'une tunique de toile blanche réalisée dans une espèce de coton, et adroitement tissée. Les bords de cette tunique étaient décorés d'un motif pourpre et complexe qui rappelait un peu la Grèce antique, et d'innombrables perles en cuivre venaient rehausser ce motif. Le bas de la tunique était maculé de sang. Une épaisse ceinture de cuir lui ceignait la taille. Un énorme poignard en bronze venait compléter la ceinture, bien rangé dans son fourreau en daim. Mes yeux remontèrent le long du thorax et se fixèrent sur un collier constitué de gros coquillages et de griffes ou de dents d'animaux. Continuant l'observation, mon regard se braqua soudain sur la tête. Outre le sang et l'œil crevé, je frissonnai soudain d'horreur : ces joues potelées, cette absence de rides ou de barbe… Il ne pouvait y avoir aucun doute : il s'agissait d'un enfant ! Mon Dieu… J'avais tué un enfant ! Mais si celui-ci n'était qu'un enfant et mesurait déjà 4 mètres de haut (il n'avait pas l'air d'avoir plus de 5 ou 6 ans, du moins si ces hominidés vieillissaient au même rythme que les humains), alors quelle taille pouvaient bien atteindre les adultes !? Le reste du corps était lui aussi replet, et caractéristique d'un enfant.

De la bave rougie par le sang s'écoulait de la bouche ouverte de la dépouille… Et c'est alors que je remarquai la mâchoire

anormalement épaisse et carrée, le menton profond et… une double rangée de dents le long de chacune des mâchoires ! Les dents de cet enfant monstrueux étaient réparties de façon ordonnée et droite, mais elles étaient bien plus grosses et robustes que celles d'un humain. Leurs fonctions semblaient les mêmes, cependant : des incisives, des canines, des prémolaires et des molaires. Dans le cas présent, il s'agissait vraisemblablement de dents de lait. L'unique œil restant était d'un bleu clair et profond, et était surmonté de sourcils broussailleux et épais de couleur presque blanche… Les cheveux, drus, fournis et hirsutes, ressemblaient presque à de la laine, et descendaient jusqu'au bas du cou. Ce n'est que lorsque je terminai mon inspection que je remarquai les traits les plus distinctifs, que j'avais éludés jusqu'à présent : le crâne était anormalement allongé vers le haut ; les mains possédaient chacune six doigts, et les pieds étaient dotés chacun de six orteils ! Un dernier détail attira mon attention : le pantagruélique garçonnet avait dans les cheveux une espèce de bandeau en cuir serti de plaques de bronze. Ces géants étaient-ils tous vêtus de la même façon, ou ce diadème représentait-il une quelconque position sociale ?

Un grattement frénétique le long de mes bottes me fit sortir de mes cogitations. Titou était revenu, et il semblait très agité… Mon petit rongeur, aiguillonné par quelque urgence, courut près de la dalle et fit avec ses petites pattes des gestes désespérés et très comiques. Puis il courut vers une partie du plateau que je n'avais pas encore explorée. Je le rejoignis, et vis en contrebas une colonne de géants qui se rapprochait. La troupe venait de dépasser un cromlech de bien plus grande taille que celui dans lequel je me trouvais en ce moment, et dont les menhirs devaient dépasser les 10 mètres de haut… Le fils d'un de ces géants, dans son excitation juvénile, les avait sans aucun doute devancés, et j'avais eu la chance de l'attaquer par surprise et de pouvoir m'en sortir à temps. Comme Hénoch me l'avait écrit dans sa missive, une troupe d'éclaireurs venait vérifier si aucun intrus n'était arrivé dans les parages dernièrement…

Je ne tardai pas une seconde de plus : je sautai dans le trou par lequel j'étais arrivé, et atterris lourdement et maladroitement dans la salle aux squelettes. A la vitesse de l'éclair, je me saisis de la

torche, courus dans la grotte adjacente et éteignis la flamme dans l'eau du puits. Je déposai soigneusement la torche encore fumante à côté de celui-ci, puis fis vivement demi-tour. Je remis les reliquaires dans leur position initiale, entre les mains de leurs lugubres propriétaires. Pour celui que j'avais fracassé, je dus l'assembler tant bien que mal et le déposer aussi rapidement que possible, ce qui donnait un résultat approximatif. Je ne souhaitais pas que mes poursuivants puissent trouver trace de mon passage… Dès que cette opération fut terminée, je remontai aussi lestement et prestement que possible le long de la corde. Ayant regagné le rebord, j'enlevai la corde et son grappin, puis scellai de nouveau l'entrée du caveau à l'aide de la dalle… Titou regagna son refuge dans ma manche droite. Je nettoyai grossièrement mon épée en la traînant dans l'herbe, la rangeai dans son fourreau et courus dans la direction opposée à celle où la faction de géants était en train d'arriver… Dévaler la pente de la haute colline fut chose aisée, car de grosses et longues marches avaient été aménagées dans le flanc de celle-ci. Quelques minutes plus tard, j'avais rejoint la vallée. J'aperçus alors, sur ma droite, une immense zone boisée : l'endroit idéal pour semer ce groupe d'importuns titanesques qui était à ma recherche, pensai-je…

Au bout d'une longue heure de marche, je finis par atteindre l'orée de la forêt. Les arbres étaient impressionnants et d'une taille démesurée. Les plus gros devaient atteindre une centaine de mètres de haut, voire davantage. Sans tergiverser, je m'enfonçai résolument dans cette futaie…

XVII. Le testament

L'épaisseur et la densité de la végétation des bois dans lesquels je venais de pénétrer étaient surprenantes… La luxuriance de cette sylve n'avait rien à envier à celle de Perpetua, et pourtant, les deux étendues boisées étaient très différentes en raison de leur nature diamétralement opposée. On ne s'en rendait bien compte qu'après s'y être enfoncé et y avoir déambulé pendant une demi-heure. En effet, si sa lisière revêtait une apparence somme toute fort banale, cette jungle traîtresse ne vous dévoilait son véritable caractère que par la suite. Autant la forêt de Perpetua était apaisante, calme et accueillante, toute remplie du chant harmonieux des oiseaux, de la présence majestueuse des animaux et de la générosité des végétaux qui la constituaient, autant celle-ci était angoissante. Tout d'abord, il y avait cette moiteur tropicale doublée d'une humidité marécageuse… Chaque pas était un challenge, car les bottes se prenaient dans un enchevêtrement de racines, de ronces ou de lianes. Après trente minutes, à l'odeur de l'humus se joignait une senteur de moisissure ou de plantes en décomposition, et vos pieds s'enfonçaient dans une fange épaisse. La chaleur devenait rapidement accablante voire étouffante, et la sueur vous couvrait le visage et le corps entier. Les étranges insectes et parasites de cette planète venaient s'ajouter à cet inconfort afin de mieux vous tourmenter. Des cris rauques et courroucés se faisaient parfois entendre ; à ce moment-là, vous vous immobilisiez pendant un instant et remerciiez la Providence de ne pas avoir été trop proche de l'origine de ces rugissements, tout en sachant pertinemment que vous finiriez bien par découvrir tôt ou tard de la gueule de quel animal ils provenaient. Quant aux oiseaux, leurs « chants » s'apparentaient davantage à ceux des corbeaux ou des vautours, tout emplis de furie et de rapacité prédatrice…

La disposition des arbres était anarchique : à mesure que vous progressiez, vous découvriez qu'ils étaient de plus en plus penchés, tordus, cassés et torturés, et qu'ils faisaient obstacle à la lumière. Dans la pénombre régnante, vous vous surpreniez alors à prier pour

que rien de fâcheux ne se produisît, car l'appréhension d'une attaque au beau milieu de cet enfer vert finissait par s'insinuer dans votre esprit, et par remplir vos pensées de façon obsessionnelle.

C'est dans ces conditions que j'atteignis tant bien que mal le bord d'un grand marais. Je ne comptais absolument pas le traverser, mais une cabane délabrée et toute proche, décorée de mousses et de lichens, attira mon attention. Elle semblait abandonnée depuis longtemps, car les planches de bois étaient en très mauvais état, attaquées par l'humidité et la moisissure. Je m'approchai lentement, mes bottes s'enfonçant dans la vase à chaque pas et effectuant un bruit de succion peu ragoûtant. Vue de plus près, la cabane était légèrement de travers, et il devenait clair que le sol, à cet endroit, n'était pas trop ferme. Lorsque je parvins à atteindre le seuil, la fange me montait jusqu'aux genoux, et pénétrait désagréablement à l'intérieur de mes bottes. La porte grinçait lugubrement sur ses gonds, ou plutôt sur l'unique charnière qui la maintenait encore en place - une charnière en laiton que je reconnus immédiatement comme étant de fabrication terrestre : son aspect, l'agencement des trous dans lesquels les vis avaient été placées… tout indiquait que la personne qui avait construit ceci avait dû obtenir du matériel moderne sur Terre d'une façon ou d'une autre.

Je frappai naïvement… Seuls le silence et le grincement de la charnière me répondirent. Je poussai alors prudemment ce qu'il restait de l'huis, et entrai dans la masure. Le sol avait autrefois été recouvert de bois, mais avait été rongé depuis par l'humidité et les insectes de cette jungle. Les parois pourrissantes de la hutte étaient couvertes de photos depuis longtemps abîmées au point de ne plus pouvoir en distinguer le contenu, d'un poster automobile défraîchi et déchiré, ainsi que d'une carte dessinée à la main qui était encore à peu près lisible. Au fond de la bicoque, un lit éventré longeait le mur de gauche, tandis qu'un bureau ornait le mur de droite. Assis à la chaise bancale et affalé sur ce pupitre, un squelette humain finissait de se décomposer… il était vêtu d'un pantalon militaire miteux, de grosses bottines de marche maculées de boue, d'un T-shirt élimé et d'une veste dépenaillée.

Quelques pas suffirent à me rapprocher de l'infortuné occupant de ces lieux. Aux pieds du mort gisait un sac-à-dos apparemment bien

rempli. Je décidai de le fouiller plus tard, car un autre détail, plus important à mes yeux, retint mon attention : le cadavre tenait encore en main un stylo à bille, et avait rédigé une lettre sur un grand morceau de parchemin au moment de sa mort. Je m'emparai délicatement du parchemin ; il était relativement sec et tout à fait lisible. L'écriture, droite et résolue au départ, relatait les derniers moments de celui qui avait trépassé en ces lieux, et devenait plus irrégulière et chancelante vers la fin de la lettre, pour finalement se terminer par un trait glissant vers le bas. Clairement, cette personne était décédée en rédigeant son ultime message… Voici ce que révélait la lecture de ce manuscrit :

« Jeudi 17 septembre 2015.

A l'intention de celui ou celle qui lira ce message :

Je m'appelle Carl Robert. Je suis originaire d'une autre dimension et d'une planète que l'on nomme Terre. Là, j'étais canadien et exerçais la profession de charpentier… J'ignore si quiconque pourra un jour lire et comprendre ceci, mais il s'agit de la dernière chose utile que je puisse faire avant de mourir. Ce message est donc, en quelque sorte, mon testament.

Je suis parvenu ici il y a quelques jours, par le biais d'une espèce de vortex qui s'est ouvert devant moi alors que je rentrais d'une journée de travail bien remplie. A mon arrivée, le tunnel s'est refermé, et me voici désormais prisonnier de ce monde, où je vis mes derniers instants.

En récoltant des fruits sauvages, je me suis fait piquer au bras gauche par un insecte volant qui ressemble un peu à une cigale ou à une guêpe grosse comme une main, de couleur vert clair et dont l'abdomen est zébré de noir. Un petit conseil d'ami : restez à l'écart de ces sales bestioles… Depuis, je sens le venin qui me brûle le bras. J'éprouve des hallucinations. Je souffre d'une forte fièvre ; mon bras a doublé de volume et a pris une couleur violacée. La douleur est intenable… je sais que je suis condamné.

En une semaine vécue dans ce monde, j'ai eu le malheur d'observer des tribus de géants malfaisants dont les actes abominables me font encore trembler d'effroi, et de croiser des créatures

cauchemardesques et antédiluviennes que je pensais reléguées aux livres concernant la préhistoire, ou aux monstres des mythes et contes de fée…

Si vous souhaitez rester loin des ennuis et survivre, évitez à tout prix la forêt et le marais, qui abondent de dangers et qui constituent la source de ma perte.

Les géants sont des êtres malintentionnés et cruels, incroyablement puissants mais sans conscience et sans aucune pitié. Il en existe plusieurs tribus. Ils se donnent le nom de Tanaks. Certains souffrent de difformités ; ainsi, quelques-uns d'entre eux ont le crâne allongé, d'autres n'ont qu'un seul œil, d'autres encore ressemblent à des enfants ou possèdent des cornes… Ne les sous-estimez pas, car ils sont excessivement intelligents et possèdent des dons psychiques très développés. Restez hors de leur portée si vous ne souhaitez pas rencontrer une fin prématurée.

Enfin, il existe un danger plus grand encore, qui concerne les créatures effroyables qui ont construit les pyramides. Ces dernières sont… ».

Un trait vertical et louvoyant signalait la fin de la lettre, et le décès de son auteur.

Je rangeai le morceau de parchemin dans mon sac, et fouillai le sac-à-dos de mon infortuné camarade terrien : le sac contenait une boussole, une paire de jumelles, un couteau de survie, un sac de couchage. Je transférai ces articles dans mon propre sac. Il y avait aussi dans le sac du Canadien quelques friandises périmées dont je me débarrassai…

Une phrase m'avait particulièrement marqué lorsque j'avais lu la lettre de Carl Robert : le fait que certains géants étaient affligés de certaines anomalies ou difformités, et notamment que certains parmi eux ressemblaient à des enfants. Le géant que j'avais tué dans le cercle de mégalithes était-il donc un adulte, ou réellement un enfant ?

Une autre chose me taraudait l'esprit : je devais me rendre dans la plus grande pyramide, au centre même de la planète, et des

créatures plus dangereuses encore que les géants s'y trouvaient ! Malheureusement, je n'avais aucun indice supplémentaire concernant ce nouveau péril…

Je me dirigeai fébrilement vers la paroi de gauche, et en détachai la carte approximative que Carl avait dressée depuis le début de sa présence en ce monde : elle était peu claire et peu détaillée, mais contenait des points de repère et quelques annotations. J'allais l'étudier plus avant, lorsque Titou passa sa petite tête hors de ma manche, et commença à émettre des couinements de détresse… Au moment même où je venais de ranger la carte de Carl dans mon sac, un formidable coup fit éclater ce qu'il restait de la porte délabrée de la cabane, et je ne pus que regarder, bouche bée et incrédule, la formidable créature qui se dressait à quelques mètres de moi.

[image]

XVIII. L'abomination venimeuse

Un animal qui semblait tout droit sorti de la mythologie se tenait à un jet de pierres de l'entrée fracturée de la cabane. Ce que j'aperçus d'abord, ce fut la couleur sombre de la bête, qui contrastait avec les derniers rayons du soleil couchant. D'un noir de jais, les écailles brillantes formant une armure naturelle, seul le ventre légèrement gris et presque blanchâtre permettait de discerner la forme exacte de la créature. La taille du monstre fut le second élément qui frappa mon esprit de stupeur : d'une longueur de plus de douze mètres et plus large qu'un tronc d'arbre, une puissance extraordinaire suintait de la sinueuse silhouette qui m'observait, déjà dressée et prête à frapper. Et ce regard ! Des yeux jaunes et glaçants, étincelant de façon intense et contrastant singulièrement avec la noirceur de la tête et du corps, fendus par une pupille verticale sombre comme la nuit, mais légèrement encerclée de veinules rouges… On y lisait un appétit vorace et l'instinct du prédateur. La tête vipérine, légèrement triangulaire, dardait par moment une langue fourchue de couleur lilas dans ma direction. Bien que serpentine, la monstruosité qui m'observait en silence n'était pas un reptile ordinaire. Tout d'abord, deux cornes lisses, huileuses et recourbées vers l'arrière, de couleur ébène, lui sortaient du crâne. Ensuite, une crête constituée d'épines dorsales reliées par une membrane, lui ornait l'échine. Et au bout de cette crête émergeait une queue singulière, gonflée de colère et dont les écailles pointues s'écartaient pour former une masse d'armes naturelle.

Les cornes se dressèrent soudain à la verticale, les anneaux tortueux avancèrent légèrement via une reptation souple, puis se ramassèrent sur le sol et s'immobilisèrent. La langue rentra tout à coup dans la gueule : la guivre venait de prendre sa position d'attaque. Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'une membrane dentelée, cramoisie et gonflée de sang reliait chaque corne au crâne…

Avec une lenteur mesurée, la gueule s'ouvrit, offrant au regard un palais rose et orné de dents courbées et orientées vers l'arrière de la gorge. Enfin, les deux crocs venimeux, qui étaient restés cachés, se déplièrent, longs comme mon avant-bras, et laissèrent perler une goutte de venin poisseux. Un sifflement semblable à un cri de bataille lourd de menaces fit vibrer l'air, se renforçant de plus en plus jusqu'à se muer en un cri strident et assourdissant.

C'est alors que j'aperçus mon infortuné Titou, paralysé d'effroi dans un coin de la cabane, et qui se terrait le plus possible contre le mur, comme s'il eût souhaité se fondre en lui. Ses grands yeux noirs implorants me regardèrent un instant, et un court glapissement de terreur lui échappa.

Réagissant immédiatement au hurlement de détresse de mon ami à quatre pattes, l'odieuse créature détourna subitement son regard de moi, et pointa la tête et la langue dans la direction de Titou, qui se tut sur-le-champ. Je profitai de cette courte et inespérée trêve pour sortir le couteau de survie que j'avais découvert dans le sac-à-dos de Carl. La taille de cette arme semblait insuffisante, mais je n'avais pas assez d'espace pour sortir la grande épée à deux mains dans cette cabane… Mon attention revint aussitôt au monstre reptilien qui menaçait Titou… Il semblait humer la terreur du petit rongeur avec sa langue, et prenait un malin plaisir à s'en délecter.

Soudain, le serpent se détendit comme un ressort, et se jeta en avant, la gueule grande ouverte. Mais dans un réflexe à peine croyable, Titou avait bondi avant lui, détalant à toute vitesse le long du mur. La gueule et la tête de l'horrible guivre ne trouvèrent que le mur, le bureau et le squelette de Carl, contre lesquels elles s'écrasèrent bruyamment, faisant trembler et craquer la hutte tout entière… Des débris de bois et d'os jaillirent de tous les côtés, créant un chaos indescriptible. Tandis que la créature luttait pour se redresser, à moitié sonnée par l'impact, ses anneaux se détendirent violemment, envoyant sa queue barbelée dans tous les sens et fracassant tout ce qu'elle rencontrait. Ce fut le cas pour un des fémurs de Carl, qui se brisa au niveau du col, créant une pointe effilée. Je n'hésitai pas une seule seconde, et m'emparai de cette arme de fortune, qui était plus longue que le poignard de Carl.

Les cris de terreur de Titou retentirent à nouveau de façon débridée,

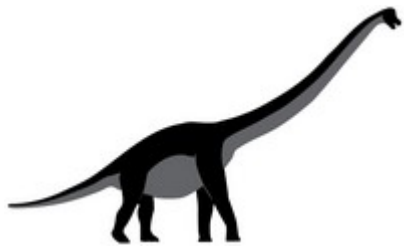
et le monstre glissa alors le long des murs, la tête en avant et la gueule béante. Inévitablement, il rencontra le lit de camp de Carl et le fit voler en éclats, puis se heurta lourdement contre l'autre cloison. C'était là ma seule et unique chance d'attaque… Profitant du second assaut raté de l'immonde bête, qui était groggy et tentait de reprendre lamentablement ses sens, je bondis et me ruai, brandissant le fémur brisé de Carl comme une sagaie.

Alors que l'abominable dragon levait la tête, il dressa ses cornes et j'aperçus au milieu d'elles, juste derrière les membranes dentelées et gorgées de sang, un endroit qui n'était pas protégé par les épaisses écailles. Je mis toutes mes forces dans le coup d'estoc que je portai… Le fémur s'enfonça profondément dans sa cible, perforant le cou et entaillant la moelle épinière juste à la base du crâne. Un bref rugissement d'agonie perça la tranquillité de la forêt, suivi d'un râle sibilant. L'impressionnant corps écailleux retomba en un seul bloc, tel un tronc abattu, au milieu de la cahute. Quelques secondes plus tard, le calme régnait à nouveau…

J'appelai doucement Titou, dont la petite tête jaillit anxieusement de dessous une couverture du lit de Carl. Apercevant la dépouille de l'abomination venimeuse à quelques dizaines de centimètres de lui, il fila comme une flèche se réfugier dans les mains que je lui tendais. Un moment plus tard, il avait retrouvé la sérénité de ma manche droite, mais je le sentais encore tout tremblant. Il ne faisait aucun doute qu'il était complètement traumatisé, et qu'il allait lui falloir du temps avant de s'en remettre… Je ramassai le couteau de survie, pris mon sac-à-dos et sortis à l'extérieur, bien décidé à ne plus m'attarder dans cette jungle qui grouillait de dangers qu'il valait mieux laisser inexplorés.

Soudain, je sentis le sol vibrer de façon de plus en plus violente et pensai : « Bon sang ! Un tremblement de terre, à présent ! Il ne manquait plus que ça ! ». Mais les secousses se rapprochaient de façon rythmée, et non dans le roulement continu caractéristique des séismes… Des craquements sinistres retentirent non loin de moi, sur la gauche. Deux arbres s'abattirent, et une patte plus grosse qu'un pilier apparut. Je me cachai prestement derrière un tronc, en priant le Ciel pour que ce nouveau monstre ne se dirige pas de mon côté. Le sol frissonna à nouveau, et d'autres arbres s'abattirent sur la

droite. Jetant un rapide coup d'œil, je vis ce qui ressemblait à un dinosaure sauropode… La taille démesurée de ce véritable titan devait bien avoisiner les 30 mètres de long, et sa tête culminait à une hauteur que j'estimai à 10 ou 12 mètres de haut. Ce spécimen-ci présentait une membrane sous le menton… Mais je n'approfondis pas davantage l'examen de cette force de la nature. Il fallait absolument que je quitte cet endroit ! Cela devenait une question de vie ou de mort… Sortant la boussole de Carl et la carte d'Hénoch, je me dirigeai à pas pressés en direction du nord-ouest, vers la sortie la plus proche de cette maudite jungle et vers l'endroit – encore très lointain – où se trouvait le volcan Petufo.



XIX. Le monde des Nefels

Rocailleux. Tel était l'épithète qui décrivait le mieux le territoire que je traversais. Au départ, des arbres souvent petits et difformes poussaient tant bien que mal au milieu des rocs et des cailloux. Par la suite, la végétation disparaissait presque totalement, à l'exception d'herbes folles, de mousses, de lichens et de plantes suffisamment opiniâtres et robustes que pour s'accrocher à la vie dans cette contrée désolée. Des sentiers cahoteux, sur lesquels les rochers et les gravillons ralentissaient considérablement la progression, sillonnaient la région et constituaient ma seule route. Devant moi, dans le lointain, de hautes montagnes dominaient le paysage de leurs sombres et sinistres silhouettes.

Le chemin sur lequel je peinais était constellé de trous, de nids-de-poules, de fleurs sauvages aux couleurs surprenantes et de touffes d'herbe. Le parfum et la présence de pollens, ainsi que la timide apparition d'un soleil encore un peu froid, signalaient que nous étions vraisemblablement au début du printemps. La roche se déclinait en parois, en cailloux, en grottes ou en abris naturels. Ce panorama constituait un écosystème idéal pour les animaux de taille réduite comme les rongeurs, différentes espèces de fouines et des variétés de chèvres sauvages propres à cette planète. Ce qui m'intriguait le plus, c'était de constater à quel point le ciel, le paysage ou encore le soleil, étaient proches de ce que l'on pouvait trouver sur Terre. Perpetua, au contraire, était nettement plus exotique et déroutante… et comme elle me manquait, cette planète dont je n'avais pourtant eu qu'un bref aperçu ! Sa forêt dense mais calme et bienfaisante, ses habitants accueillants, ses animaux doués de raison, sa paix et sa bonne humeur, sa magnifique Cité de Cristal… tout ceci me rendait excessivement mélancolique. Je n'étais d'ailleurs pas le seul à afficher une triste mine : depuis sa rencontre avec le serpent cornu, Titou ne sortait que rarement de ma manche, et restait inhabituellement calme et muet. Il venait parfois se percher sur mon épaule, regardait autour de lui, poussait comme un soupir de déception, et retournait s'abriter au chaud

dans mon vêtement.

La carte qu'Hénoch m'avait gribouillée signalait que je devais traverser les lugubres montagnes que je distinguais à l'horizon. La carte de Carl, elle, indiquait une seule mention pour la zone où je me trouvais : humains. Se pouvait-il donc que des hommes vivent ici ? Et si oui, depuis combien de temps ? Etaient-ils semblables aux humains de la planète Terre, ou en différaient-ils par leur apparence physique ou leurs habitudes ? Toutes ces questions restaient jusqu'à présent sans réponse…

La fatigue finit par me gagner. Je décidai de trouver un lieu à l'abri du vent, et de m'y reposer. Je n'eus pas à chercher bien longtemps : dans la courbe d'un tournant, je découvris une anfractuosité qui s'enfonçait légèrement dans les ténèbres. Ce n'était pas à proprement parler une grotte, mais plutôt un renfoncement naturel de la roche, créé par l'érosion. J'ouvris mon sac-à-dos, et en tirai le sac de couchage qui avait appartenu à Carl. Je sortis aussi une des dernières provisions qu'il me restait, et la grignotai maussadement. Je bus ensuite une rasade de ma gourde, qui elle aussi s'était considérablement vidée. Il faudrait que je trouve une source d'eau potable et de quoi me nourrir dès le lendemain… Alors que je ruminais ces tristes pensées, mon regard s'était perdu dans le paysage, priant pour y découvrir quelque indice qui pourrait m'aider à résoudre mon problème alimentaire… Soudain, mes yeux s'immobilisèrent : de la fumée s'échappait à l'ouest, à 2 ou 3 kilomètres de distance ! Je pris bonne note de l'endroit d'où cette fumée provenait, et me promis de commencer la journée suivante par l'exploration de cette zone. Peut-être aurais-je la chance de découvrir un village humain où je pourrais me procurer ce dont j'avais besoin ?

Suite à ces cogitations, je sortis Titou et le mis à l'abri, près de l'ouverture de mon sac-à-dos en cuir. Je lui montrai du doigt la fumée, qu'il observa d'un regard morne. Il se frotta ensuite la tête à l'aide de ses petites pattes, se roula en boule et s'endormit aussitôt. Je suivis son exemple : j'ôtai mon épée, la plaçai à mes côtés et m'étendis dans le sac de couchage, pour tomber immédiatement dans les bras de Morphée…

***

Cette nuit-là, je fus transporté dans mon sommeil près des statues léonines de la Ziggourat de Boréa, et Manakiel m'apparut en songe.

« Il y a du nouveau », me dit-il. « Hénoch m'a demandé de te faire passer le message suivant ». Manakiel étendit ensuite la main, et une brume filandreuse se forma devant lui. Le visage d'Hénoch y apparut, et dit :

« Nous connaissons à présent l'identité du traître - ou plutôt de la traîtresse - qui a conspiré afin de nous cacher le fait que tu allais arriver où tu te trouves via un tunnel rempli d'eau, effaçant ainsi l'encre de la lettre que je t'avais remise concernant la tâche que tu dois accomplir, et compromettant ainsi ta mission. Il s'agit d'Ouvéa. Elle a fini par tout nous avouer. Cependant, elle possède de fortes circonstances atténuantes : son fils, Setna, a été enlevé dans son vaisseau spatial par des pirates, alors qu'il se rendait sur Perpetua. Ouvéa a enregistré la transmission et le contact vidéo qu'elle a eus avec les kidnappeurs de son rejeton ; ceci nous a permis de connaître la race des individus qui sont à l'origine de ce rapt exécrable. Il s'agit des Scruteurs ou des Nefels, ces anges déchus qui, jadis, quittèrent leur sphère céleste afin de descendre sur Terre, se mélanger aux femmes et donner naissance à une race de géants. Nous avions perdu leur trace depuis très longtemps… Certains furent enfermés sur Terre, dans un ténébreux royaume souterrain. D'autres parvinrent à prendre la fuite, et il semble que nous venions de les retrouver après des millénaires… Le seul problème étant que nous ne savons pas ce qu'ils ont fait ni ce qu'ils sont devenus sur ce laps de temps. Ce dont nous avons connaissance, en revanche, c'est qu'ils sont terriblement dangereux et intelligents. Quant à la vidéo, elle nous a simplement permis de visualiser le ravisseur : un individu ganté et vêtu d'une longue cape à capuche. Les deux yeux jaunes de ce misérable, luisants de malveillance, ont cependant suffi à identifier formellement sa nature…

Nous avons donc une mission supplémentaire pour toi : essayer de retrouver Setna - si du moins il est toujours en vie, car l'engeance qui l'a enlevé n'a pas pour coutume de tenir parole, ni de garder de prisonniers - et le faire revenir sur Perpetua via la Porte par laquelle tu es arrivé sur Neferkeptah, la planète où tu te trouves en ce moment et qui fait partie du système stellaire de Bellatrix, dans la

constellation d'Orion. A supposer qu'il soit en vie, Setna doit sans aucun doute être détenu dans l'un des temples sacrés des Scruteurs… »

Le visage d'Hénoch devint flou, et se fondit progressivement dans la brume qui, à son tour, s'évapora. Seul Manakiel était désormais à mes côtés. Il murmura ensuite à mon oreille :

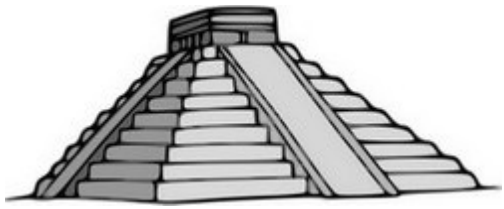
« J'ai été mandaté ici afin de t'informer sur la planète Neferkeptah, car je suis ton gardien. Je me doute que tu as déjà commencé à la découvrir, mais je vais te donner des informations additionnelles sur ses occupants et sur leurs mœurs. Comme tu as sans aucun doute déjà pu le remarquer, ces contrées sont très éloignées de la paix et de la perfection de Perpetua. Elles se rapprochent davantage de ce qu'il se passe sur Terre, si ce n'est que la situation n'est pas encore aussi grave. Néanmoins, des actes atroces et barbares sont commis ici. Suis-moi… »

Je suivis donc mon guide… Peu à peu, pas après pas, il me sembla que je tombais dans un tourbillon d'images qui se superposaient afin de me donner un panorama de cette planète : des humains dépravés qui étaient les esclaves et les jouets de peuplades de géants malfaisants – les Tanaks –, des scènes où l'on me montrait l'édification des buttes, tumuli et cromlechs par la force brute des ogres qui peuplaient ces régions, suivies de séances effroyables me montrant des cérémonies de sacrifices humains… Le diaporama photographique changea alors, et se changea en une projection vidéo où j'assistai, observateur isolé, à l'édification de colossales pyramides via l'intelligence des Tanaks et la puissance des dinosaures de Neferkeptah, le tout sous la domination mauvaise d'une créature gantée supervisant la construction de ces édifices pharaoniques, fouettant les Tanaks et cachée par une cape et une capuche de couleurs sombres… Ensuite, je me retrouvai dans une espèce de laboratoire rempli de cuves d'embryons, labo dans lequel une des créatures encapuchonnées effectuait des expériences d'hybridation contre nature. Alors que des images de monstres hybrides dignes de la mythologie grecque me parvenaient, le sinistre humanoïde tourna la tête dans ma direction, et ses yeux, dans lesquels dansaient des visions infernales, se fixèrent sur moi :

des yeux brillants et jaunes, luisants de fièvre et débordant d'une malveillance innommable. L'humanoïde tendit la main vers moi, comme s'il avait capté ma présence et souhaitait m'attraper. La lueur de ses globes oculaires fit finalement place à celle d'un pyramidion en or que l'on plaçait au sommet d'une pyramide, et sur lequel figurait un œil unique que je connaissais bien : le même symbole que celui utilisé sur Terre par le Nouvel Ordre Mondial. Une image de Setna me parvint ensuite : il avait le même visage figé et inexpressif que sa mère, très beau mais froid. On ne pouvait pas se tromper : c'était bien le fils d'Ouvéa. La scène se termina de façon angoissante et illogique, avec la guivre – que j'avais pourtant vaincue – qui refermait ses mâchoires et ses crochets remplis de venin sur ma personne…

***

Je me réveillai en sursaut. Manakiel avait disparu, de même que les affreuses images qu'il m'avait montrées. Ma vessie et mes intestins étaient pleins, et exigeaient une délivrance immédiate… J'explorai donc rapidement les environs, repérai un trou dans la roche, et y fis rapidement mes besoins. Après m'être essuyé et lavé aussi hygiéniquement que ma situation dans ce monde sauvage le permettait, je revins à mon abri-sous-roche, et réveillai affectueusement Titou qui dormait comme une marmotte. Au moins, je savais à présent quel était le nom de la planète perdue sur laquelle on m'avait catapulté, et quels étaient les périls qu'elle renfermait… Lorsque mon matériel fut rangé et que mon épée et mon sac furent à nouveau sur mon dos, je repartis en quête de nourriture, en direction du village que j'avais localisé la veille.



XX. Le village

Méditant encore sur la portée et la signification de mon rêve de la nuit passée, je progressais sur le chemin inégal et constellé de cailloux qui menait au village. J'avais eu mon premier rêve conscient, mon premier contact onirique… ou plutôt, Manakiel m'avait contacté durant mon sommeil, à la demande d'Hénoch. Cela ne s'était jamais produit auparavant, et je me demandais si moi aussi j'aurais un jour la faculté de les contacter de mon propre chef. J'aurais dû me sentir galvanisé par le fait que l'on pouvait désormais me contacter de la sorte et à tout moment concernant des événements importants ; j'aurais dû être emballé de pouvoir être averti de cette façon. Au lieu de cela, j'étais inquiet quant à la mission à venir… Setna était-il encore seulement vivant ? Sinon, comment allais-je bien pouvoir annoncer son décès à sa mère !? De plus, je ne savais même pas par où commencer mes recherches, et la planète était vaste !

Plus je réfléchissais, plus une idée devenait claire : je ne pouvais commencer ma mission que par la grande pyramide située à l'intérieur du manteau terrestre de Neferkeptah. Là au moins, j'étais pratiquement certain, en cas de succès, de découvrir la Coupe sacrée dont je devais m'emparer, coupe qui était gardée dans un temple proche. Mais il y avait un dilemme énorme : en présumant que Setna respirât toujours et fût toujours entier, le fait que je récupère la Coupe ne risquait-il pas de le condamner de façon sûre et définitive ?

Un autre souci venait obscurcir mon moral : je pensais au départ trouver au village des humains neutres et peut-être même de bonne volonté, qui auraient pu me nourrir en échange de quelques menus services. Hélas, les images que Manakiel m'avait permises d'analyser, montraient que la plupart des femmes et hommes présents sur cette planète étaient soit mauvais, soit fanatisés, soit considérés comme des esclaves ou des animaux par les Tanaks… Or, je n'avais rien à leur échanger, ni de richesses pour acheter quoi

que ce soit.

Soudain, après un tournant du sentier cahoteux, je tombai nez à nez avec un animal d'environ un mètre de haut, qui tenait du dromadaire mais qui possédait une courte trompe… Il était en train de manger un fruit tombé au sol. Lorsqu'il me vit, il détala aussitôt, poussant des cris effarouchés. Intrigué, je me penchai afin d'observer le gros fruit qu'il avait à moitié dévoré… Ce dernier tenait un peu de la mangue et de la nectarine, avec une pelure épaisse et un intérieur jaune orangé de texture lisse. L'arbre dont il provenait se trouvait un peu plus loin, et débordait littéralement de fruits mûrs. Je me hâtai et cueillis quatre fruits à la volée. Je me blottis ensuite à l'abri du vent, entre quelques gros rochers. Je partageai mon frugal repas avec Titou, qui engloutit à lui seul un quart d'un de ces gros fruits. Je conservai précieusement la moitié de ma récolte, et dévorai le reste.

Je me remis immédiatement en route. Un peu plus d'un kilomètre plus loin, le mur d'enceinte du village apparut. Personne ne semblait monter la garde, ce qui me soulagea grandement. A mesure que la distance diminuait, je constatai que non seulement aucun vigile ne montait la garde sur le mur d'enceinte, mais qu'aucun animal n'avait été laissé là pour assurer la sécurité du village. Apparemment, les citoyens étaient occupés par des problèmes autrement plus urgents que la sécurité de leur communauté… Sur la gauche, un arbre de très grande taille déployait sa majestueuse frondaison. Sur la droite, quelques buissons épars affichaient leurs bourgeons printaniers.

Bientôt, seule une dizaine de mètres me séparèrent du portail du village, qui était grand ouvert. On aurait dit que les villageois ne craignaient personne, ou qu'ils avaient totalement déserté l'endroit. Alors que je m'approchais par la gauche, une odeur pestilentielle s'empara de mes narines… Par prudence, je me rapprochai de l'arbre, afin de pouvoir me dissimuler plus facilement en cas de danger. Mais l'effluve nauséabond ne s'en renforça que davantage. Lorsque je fus derrière le tronc, je compris alors d'où venait cette puanteur épouvantable : une cage suspendue à l'une des plus grosses branches de l'arbre contenait un cadavre humain qui pourrissait au soleil, dévoré par de sombres escadrons d'asticots et

d'insectes. La dépouille macérait dans son jus, et quelques oiseaux charognards apeurés, qui étaient occupés à arracher à la carcasse des lambeaux de chair putréfiée, prirent leur envol en me voyant. Les miasmes exhalés par cette charogne me forcèrent à m'éloigner de nouveau, sous peine d'être submergé par la nausée… Ce funeste avertissement devait sans aucun doute provoquer un effet de dissuasion suffisant que pour éloigner la plupart des personnes malintentionnées. Je me demandai quel crime avait bien pu commettre l'occupant de cette cage que pour se voir refuser des obsèques ou un enterrement digne…

***

Prudemment, je franchis le portail du village. Tout semblait désert ou abandonné. Personne en vue, pas même un animal dans la ruelle… Je parvins à hauteur de la première habitation qui, soit dit en passant, était semblable à toutes les autres : une hutte assez rudimentaire construite en pisé, avec un toit réalisé dans un matériau proche du chaume… Il n'y avait pas (ou plus ?) de porte, et je pouvais voir l'intérieur. Celui-ci ne faisait pas plus de quelques mètres carrés, et était privé de toute décoration ou de tout accessoire. Je me rendis donc dans le gourbi suivant, qui était tout aussi désespérément vide. C'est à ce moment que, du coin de l'œil, je crus discerner un mouvement, au bout de l'allée… Je me repliai immédiatement derrière la paroi de la cahute, et sortis les jumelles afin de pouvoir identifier ce que j'avais vu.

Tout au bout de l'allée tortueuse, je pouvais voir que les huttes étaient disposées en un grand cercle, formant une espèce de place ronde et spacieuse, au centre de laquelle un grand feu avait dû brûler. A ce moment précis, le mouvement que j'avais capté recommença, et je dirigeai tout de suite mes jumelles de ce côté.

Allongée sur le sol, une fillette d'une dizaine d'années gigotait, solidement attachée par de grosses cordes solides et vêtue de guenilles rudimentaires et à moitié déchirées. Je ne pouvais apercevoir que sa taille, son torse et son visage, car le bas de son corps était caché par une des cases du village. Le bâillon qu'elle portait signifiait clairement qu'il devait y avoir au minimum une autre personne dans le village, et qui ne lui voulait pas que du bien… Les longs cheveux bruns de la gamine étaient couverts de

poussière, et ses yeux terrorisés étaient fixés dans ma direction, essayant vainement de trouver quelque chose ou quelqu'un. La mioche avait certainement dû apercevoir ma silhouette, et essayait vraisemblablement de se manifester afin que l'on puisse la tirer de son inquiétante situation.

Soudain, son regard changea de direction, ses yeux s'agrandirent de terreur et elle commença à gesticuler dans tous les sens, tel un ver sentant approcher l'hameçon. Et tout à coup, son corps glissa rapidement sur le sol et disparut tout entier derrière la case. On venait de la tirer violemment, et de l'emmener plus loin.

Lorsque j'abaissai les jumelles, je constatai que mon cœur battait la chamade, et que ma respiration était saccadée. Cette vision rappelait d'autres souvenirs, plus sombres, de femmes et d'enfants dans un camp crasseux, bâillonnés et allongés sur la guillotine, dont le regard éperdu et paralysé d'effroi implorait le secours divin et hurlait en silence une dernière prière, une ultime supplique avant que la lame glaciale ne les fasse taire à tout jamais, et sombrer dans les méandres de l'oubli…

C'est à ce moment que je sus, sans la moindre hésitation, que je devais sauver cette enfant en détresse. Je me faufilai de case en case, jusqu'à ce que je parvienne à l'endroit où la môme se trouvait quelques instants auparavant… Les cases étaient rondes, et je contournai la dernière hutte de l'allée afin de ne pas faire irruption en plein milieu de la place, sur laquelle un danger encore inconnu m'attendait. Je déposai Titou sur le sol, me mis à quatre pattes et me collai à la paroi de pisé, tel un chat approchant furtivement de sa proie… Ce que j'aperçus ensuite me figea de stupeur.

Des humains malpropres à la peau cuivrée encerclaient une dizaine de personnes entravées et alignées sur le sol. Plus loin, plusieurs groupes similaires de villageois, composés d'une dizaine d'individus eux aussi, gisaient dans une mare de sang, égorgés par ceux-là même qui se penchaient à présent sur les derniers survivants du village…

Ceux que j'identifiai comme les agresseurs étaient au nombre de vingt, et étaient revêtus d'armures et de casques primitifs en cuir renforcés par des défenses d'animaux. Seuls quelques-uns d'entre

eux (j'en comptai trois) possédaient une cuirasse de bronze. Ils baragouinaient un langage rauque, haché et guttural que je ne comprenais absolument pas. Un des bourreaux émit un rire gras et vulgaire, et sortit un long couteau en obsidienne polie. Il saisit la tignasse du premier membre du groupe des survivants - un vieillard - et lui souleva la tête, découvrant efficacement sa gorge…

A ce moment, une femme hurla d'épouvante depuis une hutte voisine, détournant l'attention des malandrins. Les cris d'effroi se changèrent bientôt en cris de douleur. Un tintamarre indescriptible s'ensuivit. Soudain, une tête humaine traversa brutalement la paroi en pisé de la case : la tête ensanglantée de l'infortunée qui criait encore quelques secondes plus tôt. Le crâne défoncé, la mâchoire brisée, des dents cassées, un œil crevé… le sang ruisselait sur le visage ravagé de la pauvresse, qui venait de passer de vie à trépas suite à ce coup d'une force prodigieuse et d'une violence inouïe. Des râles bruyants et sauvages résonnèrent alors de l'autre côté de la cloison de la case. Leur origine ne faisait absolument aucun doute : quelqu'un était en plein coït, là-dedans ! Les autres assaillants ricanèrent de bon cœur… un rire aussi lubrique que malfaisant.

La cloison de la hutte bougeait, et la tête brisée du cadavre de la malheureuse victime se balançait lamentablement au gré des coups de rein du violeur meurtrier présent dans la hutte. L'abject assassin pénétrait avec enthousiasme et vigueur le corps inerte de son innocente victime. Un gémissement d'extase dépravé mit fin à cette activité barbare et désormais nécrophile. Soudain, le toit de la hutte se souleva, et la tête du malfaiteur apparut… ainsi que son cou et ses épaules. Le colosse d'une force herculéenne défonça alors ce qu'il restait de la case à coups de poing. Le corps sans vie de la femme tomba sur le sol. Je regardai, depuis ma cachette, la stupéfiante puissance de ce géant de deux mètres et demi qui détruisait, par la seule puissance de ses énormes paluches, une petite habitation construite en matériaux naturels… L'odieuse créature poussa finalement un long cri de victoire, et je pus me rendre compte que ses dents avaient été limées afin de ressembler à des crocs.

Les autres agresseurs, qui avaient regardé toute la scène avec un plaisir malsain et non dissimulé, saluèrent cet acte de vandalisme

gratuit par des cris et des ululements bestiaux, et je pus constater qu'eux aussi avaient limé leurs dents… Parmi ces derniers figurait l'ignoble individu qui s'était préparé à massacrer le vieillard. Il tenait toujours le vieil édenté par les cheveux, et son coutelas était toujours posé sur la gorge du pauvre vioque. Retournant à sa préoccupation initiale, le répugnant gibier de potence trancha sans plus attendre, d'une oreille à l'autre, la gorge de son prisonnier, qui s'effondra sur le sol dans une gerbe de sang. La terre et le sang se mélangèrent, présentant aux yeux des témoins présents le spectacle morbide de l'agonie du vieux, au milieu d'un margouillis écarlate et boueux. Ce nouvel homicide fut salué par des cris de joie sauvages et des braillements frénétiques.

Ensuite, le géant – qui, visiblement, s'était fort bien remis de ses affreux actes de débauche criminelle – se dirigea vers une autre hutte dont il ressortit avec, dans la main droite, une chope de bière grossière réalisée dans un bois brut et mal dégrossi, et qui avait la taille d'un petit seau. Il agitait cette chope avec entrain, répandant de la bière sur lui et autour de lui. Dans la main gauche, il arborait une brochette gigantesque comportant des foies, des tripes et d'autres organes humains. L'ignominie de ses crimes lui avait visiblement ouvert son appétit cannibale…

Deux des bourreaux avancèrent, transportant un singulier paquet : la fillette que j'avais aperçue quelques minutes plus tôt, mais désormais assommée et dont le crâne saignait. Un troisième larron, plus petit, sortit une dague à lame ondulée dont le pommeau avait été sculpté en forme de tête de serpent. Il déposa devant lui un bol en bois et une idole grossière en terre cuite. Cette dernière représentait un personnage encapuchonné, sans visage et vêtu d'une longue tunique et d'une cape. Les intentions de ces raclures étaient nettes… Si je ne faisais rien, j'allais sans aucun doute assister à un sacrifice humain dédié à je ne sais quelle entité infernale !

Profondément dégoûté par les actes diaboliques de l'ogre répugnant et de sa troupe de dégénérés, je ressentis soudain une brûlure au front, à l'endroit exact où Ouvéa m'avait tracé la croix lors de la cérémonie du pacte… Au même moment, une aversion et une colère démesurées surgirent du plus profond de mon être, tel un volcan sous pression entrant en éruption. Je dégainai la grande épée et

sortis témérairement de ma cache, hurlant ma rage à pleins poumons et me précipitant sur cette engeance malsaine. Le temps sembla s'arrêter, et tout ce qui suivit me parut se dérouler au ralenti…

XXI. L'ire sacrée

Depuis le sol glacial en terre battue sur lequel les assaillants l'avaient déposée sans ménagement, mains et pieds entravés par de solides cordes habilement nouées, la femme attendait la suite de sa tragique destinée avec une résignation stoïque. Alayana – c'était son prénom – avait vécu soixante-cinq printemps, et n'avait plus grand-chose à attendre de la vie, sinon le déclin inexorable de ses forces, puis l'agonie et la mort. Cependant, elle s'était accrochée à son rôle de mère et à l'espoir de devenir peut-être, un jour prochain, grand-mère. Rejetée pendant plus de trente ans par les gens du village depuis son viol par un malfrat d'Abu Siouah (la ville la plus proche), elle avait survécu en cousant, en cuisinant, en vendant ce qu'elle pouvait et, parfois même, dans les jours les plus sombres, en ramassant les détritus et les excréments dans la rue. Sa fille et sa seule fierté, la jolie Thénaïs, bien qu'étant la progéniture d'un violeur abject, avait grandi en bonté, en beauté et en sagesse. Elle avait été promise à Tuma, le fils du chef du village, et leur union aurait dû être célébrée le mois suivant…

A présent, Alayana n'avait plus que ses yeux pour pleurer. L'histoire s'était hélas répétée, mais en pire. Celle qu'elle avait chérie par-dessus tout, sa fille Thénaïs, venait d'être assassinée puis violée par un Fils de la Damnation, par un Tanak à la taille phénoménale. Le cadavre de Thénaïs gisait encore, sanguinolent, dans la poussière. De grosses larmes coulaient sur les joues de la matrone, et tombaient sur le sol crotté. Sefer, le chef, venait d'être égorgé par un des assaillants. Son fils, Tuma, était pieds et poings liés, à côté du macchabée de son paternel. Les seules pensées d'Alayana, en ce lugubre instant, passaient de sa défunte fille à sa mort prochaine – une mort qui était désormais assurée. Allait-elle d'abord être torturée, ou allait-on l'offrir en tant que victime sacrificielle aux abominables Nefels ?

Elle était encore absorbée par ces pensées morbides, lorsque l'inattendu se produisit : un hurlement de rage tonitruant suivi

d'une série de paroles vociférées – des paroles auxquelles elle ne comprenait rien et dont elle n'avait même jamais entendu le langage auparavant – avaient fait place à un jeune homme déboulant à toute vitesse et fondant à lui seul, armé en tout et pour tout d'une lame très longue, sur la vingtaine d'agresseurs. Haut d'un bon mètre quatre-vingt, cet insensé était doté d'une longue chevelure de couleur châtain, et d'une masse musculaire comme elle n'en avait jamais vue auparavant. Ce qui se passa ensuite défia l'imagination.

Le premier gredin – celui qui tenait encore à la main la dague rituelle en forme de serpent –, très surpris, n'eut pas même le temps de brandir son arme, et encaissa toute la furie barbare du combattant inconnu. L'espadon fracassa sa cuisse, la tailladant profondément, plus loin que le fémur. Une lamentation pathétique accueillit d'abord le choc, suivie de hurlements de douleur. L'artère, sectionnée, commença à asperger de sang à la fois le sol et les compagnons pétrifiés de cette canaille… Il était évident que celui-là était condamné à brève échéance, à moins qu'on ne le soigne immédiatement. Le guerrier solitaire eut encore le temps de trancher les liens d'un des prisonniers avant que les bandits, soudain rassurés par la force de leur nombre, ne s'organisent afin de contre-attaquer. Certains se ruèrent sur l'adversaire étranger pendant que d'autres tentèrent de rattraper l'otage qui venait d'être libéré et qui s'encourait lâchement vers la liberté, essayant de sauver sa peau. Douze malandrins faisaient encore face à l'attaquant isolé.

Le premier ennemi à tenter sa chance ne fut pas très fin stratège et opta, en bonne brute qu'il était, pour l'attaque frontale. Sa masse d'armes était en train de se lever lorsque l'épée à deux mains, bien plus longue, lui heurta le cou de plein fouet, et envoya valser sa tête, désormais sectionnée, quelques mètres plus loin. Les raclures, baptisées de sang et commençant à douter de leur tactique commune, se figèrent sur place pendant quelques instants.

Une de ces crapules se ravisa et changea d'arme, préférant une longue pique. Un gros rongeur bizarre, doté de deux cornes et juché sur une souche, cria tout à coup avec force… Le guerrier se retourna alors pour vérifier d'où venait ce couinement, et s'aperçut

que le sacrificateur, qui avait eu la jambe à moitié sectionnée, s'apprêtait à mener une attaque aussi revancharde que lâche par derrière, avec son poignard à lame ondulée. Poursuivant son mouvement circulaire, le spadassin inconnu dévia légèrement la trajectoire de sa longue lame, et toucha la tête de son adversaire. La calotte crânienne du sacrificateur, proprement découpée, fila tel un OVNI s'écraser au sol, non sans se séparer d'une partie de cervelle au passage. Le corps sans vie du perfide immolateur s'effondra mollement dans la poussière… C'est à cet instant précis que le piquier jugea que le moment opportun était arrivé pour enfoncer son arme à travers le corps de son opposant. Hélas pour lui, le mouvement tournoyant de l'épée à deux mains n'était pas encore terminé, et avait pris de la vitesse… Avant même qu'il n'ait pu commencer son coup d'estoc, le bout de la lame de l'espadon entra en contact avec son côté gauche, juste au-dessus du bassin. Avec un glapissement de frayeur, il dévida ses tripes sur le sol, et s'écroula sans un bruit. Mais la grande épée n'avait pas encore terminé sa course… le mouvement tournoyant s'arrêta lorsque la lame s'enfonça dans le sol, non sans avoir tranché auparavant le pied de l'ordure qui se tenait à côté du piquier. La fripouille gémit de souffrance et de rage, et tomba à genoux. En un seul cercle mortel, la lame avait fait trois victimes ! Il ne restait plus que neuf assassins, dont le géant.

Commençant à comprendre que celui qui se trouvait en face d'eux était beaucoup plus dangereux qu'ils ne l'avaient d'abord cru, les quatre meurtriers les plus couards s'enfuirent. Le géant éructa un ordre, et massacra sans pitié le dernier de ces pleutres – un de ses propres camarades ! – à l'aide d'un gros silex qu'il tenait dans la main droite. Le choc fut tel que le casque, la tête et le visage du déserteur explosèrent comme une pastèque bien mûre ! Les cinq brigands restants se munirent d'un bouclier, et se préparèrent au combat.

Ce laps de temps avait donné la possibilité au belligérant solitaire de couper les cordes d'un autre prisonnier. Mais cette fois, celui qui avait été libéré ne s'enfuit pas : au contraire, il ramassa près d'un cadavre la dague en forme de serpent, et commença à libérer d'autres otages, qui ne tardèrent pas à s'emparer des armes de leurs ennemis tombés face à l'énigmatique étranger. Le combat était

désormais redevenu un peu plus égal…

***

Au moment où l'épée du mystérieux inconnu avait sectionné les cordes qui le retenaient prisonnier, Tuma avait vu là une occasion unique de venger les victimes de son village, Deir El Hesseth, et surtout d'assouvir une vendetta personnelle pour la mort de son père et de sa fiancée… Libérant trois autres compatriotes (dont Alayana), il leur ordonna de faire comme lui, puis il s'arma du mieux qu'il le pût, ramassant la masse d'arme d'un des ennemis tombés au combat. Bientôt, les quelques otages restants furent sur pied (Kemis, la fillette que les crevures démoniaques avaient préparée au sacrifice, fut la dernière à recouvrer la liberté). Ils s'emparèrent des armes restantes et écoutèrent les ordres de leur nouveau chef : Tuma. Parmi les cinq ennemis encore debout, trois leur firent face, et furent terrassés rapidement, non sans blesser deux des villageois de Deir El Hesseth.

Lorsque les derniers oppresseurs eurent été supprimés, les villageois et Tuma se ruèrent vers l'entrée du village, fermèrent le lourd portail, et placèrent quatre vigies au sommet du rempart afin de signaler tout intrus. Les six personnes restantes, incluant Alayana, Kemis et Tuma lui-même, retournèrent sur la place du village. Là, un spectacle saisissant les attendait…

L'étranger s'était débarrassé du dernier truand. Celui-ci possédait une armure en bronze, et avait été cueilli par la lame juste sous la pomme d'Adam : il était mort égorgé, et gisait sur le dos.

Le combat contre le géant avait déjà débuté depuis un moment : le Tanak, armé d'un maillet de combat de la taille d'un petit arbre, frappait de toutes ses forces et aussi rapidement qu'il le pouvait. Face à lui, l'étranger dansait, évitant chaque coup, tranchant et piquant avec son épée à la moindre faiblesse démontrée par son gigantesque adversaire… D'une rapidité exceptionnelle, on aurait dit qu'il pouvait prédire où l'ogre allait frapper, qu'il savait

exactement où se placer afin d'éviter chaque offensive… Tel un moustique, il narguait son ennemi, qu'il avait déjà touché à plusieurs reprises : du sang ruisselait des bras du colosse. De nombreuses fois, l'arme menaçante et mortelle du géant l'avait frôlé, sans jamais l'égratigner. Emporté par la force trop vive de son dernier swing et par l'élan de son maillet, le titan tituba une ou deux secondes avant de reprendre son équilibre : c'était le moment que l'inconnu attendait pour lui décocher un puissant coup, qui fit mouche juste au-dessus du mollet. L'ogre, furieux, mit un genou en terre et gueula de douleur : chaque personne présente ressentit ce rugissement comme une onde de choc, et resta hébétée pendant quelques dixièmes de seconde. L'immense opposant leva soudain la tête, et plongea son regard dans celui de l'inconnu. Le guerrier étranger se figea soudain, incapable de détourner son regard de celui de son opposant, comme s'il était prisonnier d'un sort. Sa lame et ses bras bougeaient encore, mais ses jambes semblaient clouées au sol. Son formidable adversaire se fendit d'un long ricanement cruel : le valeureux guerrier était désormais à sa merci - à la merci d'un de ses pouvoirs psychiques. Le titan leva lentement son pesant maillet, prêt à écraser son ennemi comme une mouche…

XXII. Deir El Hesseth

Se dressant de toute sa hauteur, le colosse doté d'une force herculéenne me dominait, levant bien haut son maillet, sûr de lui, ricanant fielleusement tout en me fixant sans arrêt droit dans les yeux. Ce regard me transperçait l'esprit, me vrillait le crâne, et me maintenait sous sa coupe… Il m'était impossible de bouger les jambes d'un seul millimètre, pour une raison que je ne parvenais pas à m'expliquer. Malgré toute l'allonge et la portée de la grande épée, mon ennemi mortel avait des bras bien plus longs que les miens, en plus de l'avantage d'une arme à deux mains au moins aussi longue que la mienne, sinon davantage. C'en était fait de moi ; dans une seconde, je serais aplati comme une crêpe, réduit en charpie…

Brusquement, le sourire narquois du Tanak se figea… Il baissa les yeux pour regarder son ventre, et je fus immédiatement libéré de la paralysie qui m'avait pétrifié sur place. La pointe de la lame effilée d'une lance venait d'apparaître au niveau du rein droit de la brute, et du sang commençait déjà à perler de la plaie. Une vieille femme, que je n'avais pu voir auparavant en raison du regard hypnotique de mon ennemi, était plantée juste derrière lui, encore arc-boutée par l'effort et l'élan qu'elle avait fournis afin de porter son coup perforant dans le dos du géant… La dame avait dû ramasser l'arme d'un ennemi qui traînait à proximité, et l'utiliser au mieux de ses capacités.

Alors qu'un silence de mort s'était immiscé sur le lieu du combat, la femme tira de toutes ses forces, dégageant la lame barbelée de la lance. Aussitôt, un torrent de sang s'écoula sur la terre battue. Ce type de lame était spécialement conçu pour la guerre, afin que les barbillons recourbés vers l'arrière qui la décoraient provoquent une blessure encore plus grave si l'on tentait de retirer la lame des chairs de sa victime. Le Tanak sembla hésiter une fraction de seconde, puis abattit son immense maillet de combat en pivotant sur lui-même, en direction de la frêle créature par qui cette blessure

était arrivée… Un craquement écœurant et mat résonna, et la force du coup envoya valser la pauvresse dans les airs.

Je n'avais pas attendu ce moment pour agir : dès que la tête du maillet s'était dirigée en direction de la matrone, je m'étais élancé à la vitesse de l'éclair. Le temps sembla ralentir une fois de plus… Je bondis juste au moment où l'hideux géant aux dents limées et acérées tournait à nouveau son affreuse trogne dans ma direction. Le coup d'estoc que je portai vers le haut traversa le bas du menton, puis la bouche et le palais du mastodonte, avant de se ficher finalement dans son cerveau… Je me laissai retomber lourdement, et mon poids délogea l'épée de son emplacement. La créature gigantesque s'effondra, parcourue de ses derniers spasmes et inondant le sol de son impure hémoglobine à grandes giclées.

Quatre personnes, dont la fillette qui avait semblé condamnée à un funeste destin aux mains de ces sauvages quelques minutes auparavant, me contemplaient, bouche bée… Dix mètres plus loin, une cinquième personne (un guerrier, apparemment) était accroupie auprès du cadavre de la femme âgée à laquelle je devais la vie.

Le premier à sortir de la torpeur ambiante fut Titou, qui galopa de toute la vitesse de ses courtes pattes afin de me rejoindre… Je m'agenouillai afin de l'accueillir dans mes mains. Il bondit sur mon épaule, et frotta joyeusement ses joues contre mon cou en signe d'affection. Je le caressai affectueusement, puis le reposai délicatement sur le sol.

J'essuyai consciencieusement la lame de mon espadon sur la carcasse d'un des macchabées, et la rangeai dans son fourreau. Les villageois épiaient chacun de mes gestes, ne sachant trop comment réagir. Finalement, un homme m'adressa la parole dans son langage rauque et inconnu. Je lui répondis dans ma langue en lui disant : « Désolé, mon vieux, mais je pige que dalle ! ». Etonné, l'individu sembla réfléchir, puis posa une seconde question… Toujours incapable de saisir ce qu'il me voulait, je haussai les épaules et levai les mains en signe d'incompréhension. S'ensuivit alors une conversation effrénée entre l'homme et ses trois congénères. Soudain, un ordre fut aboyé sur un ton comminatoire. Le guerrier (leur chef, semblait-il), leur intimait le silence… Il apostropha

ensuite l'homme qui avait tenté de communiquer avec moi, et lui dit quelque chose dans un langage plus neutre. L'individu hocha la tête, et s'éclipsa.

Le leader s'approcha de moi. Il plaça la main sur sa poitrine, et dit : « Tuma ». Puis, il me pointa du doigt. A mon tour, je plaçai la main sur le torse, et je répondis : « Aymeric ». Il essaya maladroitement de prononcer mon prénom. Je le répétai donc plus lentement, et il parvint à le reproduire correctement. Une question fusa ensuite, mais je ne la compris pas. A nouveau, je haussai les épaules et les mains en signe d'ignorance.

Un bruit de course détourna mon attention : celui qui avait essayé de me parler au début était de retour, les bras chargés de fruits, de viande salée et d'une grande gourde. Il les tendit à Tuma, qui me les donna à son tour. Je les remerciai. Puis, je fouillai dans mon sac-à-dos, ce qui parut les intriguer beaucoup. J'en sortis la carte d'Hénoch, que je montrai à Tuma. Celui-ci, méfiant, s'approcha. Je lui indiquai sur le plan grossier l'endroit approximatif où nous étions, et pointai le sol de mon index en disant : « Ici ». Puis, je montrai l'endroit où je souhaitais aller. Les yeux de Tuma s'écarquillèrent, et il secoua vigoureusement la tête, tout en débitant un flot de paroles que je fus bien incapable d'interpréter. Apparemment, se rendre où je voulais aller n'avait pas l'air de les rassurer… et ils ne semblaient pas réellement enthousiastes à me donner beaucoup d'indications non plus. Tuma pointa simplement son doigt dans la direction générale à suivre. Je le remerciai poliment, remplis mon sac avec les victuailles et le plaçai de nouveau sur le dos, non sans attacher au préalable à ma ceinture le poignard et le fourreau qui avaient appartenu à Carl Robert.

J'appelai Titou, le logeai dans l'abri tout relatif de ma manche, tournai le dos, et commençai à marcher vers l'entrée du village. J'entendis Tuma dire quelque chose à un des villageois. Un bruit de trottinement me parvint. Je me retournai délicatement : la fillette était en train de me rejoindre. Elle stoppa cependant à cinq mètres de distance, trop timorée que pour me suivre de près. Je me retournai, et me dirigeai vers le portail.

Quelques dizaines de mètres plus loin, je compris la raison pour laquelle Tuma avait dit à la petite de m'accompagner : le portail

était désormais fermé, et quatre personnes avaient été placées sur la muraille afin de monter la garde. Lorsque la première vigie – une femme – se retourna et m'aperçut, la voix de la petite derrière moi cria quelques phrases… Toutes les têtes se tournèrent alors vers moi, et une autre vigie – un homme, cette fois – descendit afin de m'ouvrir la lourde porte qui me barrait le chemin. Une fois le portail ouvert, je me faufilai à l'extérieur. Aussitôt, le portail se referma derrière moi, et fut à nouveau solidement verrouillé. Ce n'était pas la gratitude qui les étouffait, ces gens-là !

J'étais certes en possession de nourriture et de boisson, à présent… mais je ne savais toujours pas où me diriger de façon précise, ni comment j'allais bien pouvoir retrouver Setna, le fils d'Ouvéa.

[image]

XXIII. Le feu et le sang

Le soleil commençait à se coucher lorsque je me mis en route afin de me trouver un abri où dormir jusqu'au lendemain. Le crépuscule était bien avancé lorsque je parvins à atteindre cet objectif. A quelques kilomètres de Deir El Hesseth, les rochers dominaient à nouveau le paysage, et au bout d'une marche épuisante sur ce terrain inégal, je découvris enfin une petite grotte peu profonde. Seul problème : les lieux étaient déjà occupés !

J'eus la déplaisante surprise de retrouver les huit sinistres assassins ayant poursuivi le villageois de Deir El Hesseth qui avait réussi à s'enfuir après que je l'eusse libéré. A huit contre un, ils avaient évidemment fini par rattraper leur proie… Une proie qui, empalée sur une broche, était en train de rôtir au-dessus d'un feu, et que les tueurs anthropophages dévoraient goulûment !

A la faveur de la nuit naissante, je me blottis derrière un rocher avant qu'ils ne puissent m'apercevoir. Selon toute vraisemblance, ils étaient bien trop occupés à cuire et à manger leur victime que pour prêter attention à autre chose… L'attaque surprise avait plutôt bien fonctionné, la première fois. J'optai pour la même stratégie cette fois-ci, mais en profitant de la tombée du soir et de la pénombre qui y était associée. Doucement, silencieusement, je sortis Titou de ma manche, et me débarrassai de mon sac-à-dos.

Un de ces sauvages avait abandonné son javelot non loin du rocher où je m'étais embusqué… Profitant d'un moment d'inattention de leur part, je parvins à subtiliser l'arme en vitesse et sans aucun bruit. Le cœur battant, je sortis mon poignard de son fourreau… Lorsque je passai rapidement la tête au-dessus du rocher afin de voir ce qu'il se passait, je pus constater qu'un des cannibales avait un cœur humain encore sanguinolent entre les mains, et qu'un autre avait déposé une statuette d'apparence démoniaque sur le sol. Je n'eus pas à me préparer mentalement au combat : à nouveau, la marque qui m'avait été appliquée sur le front me brûla, et me

plongea dans une colère indescriptible.

Tel un ressort, je bondis hors de ma cachette en hurlant. Les sataniques se figèrent brièvement sur place et me regardèrent, interdits. Cela me donna suffisamment de temps que pour lancer de la main gauche le poignard. Celui-ci atteignit sa cible sans faillir, et s'enfonça - jusqu'au cerveau ! - dans un des yeux torves de l'idolâtre qui était agenouillé devant la statuette. J'enchaînai à la vitesse de l'éclair, et envoyai le javelot de toutes mes forces sur le sale type qui tenait encore le cœur du villageois entre les mains. J'avais visé juste, et l'arme plongea dans la poitrine du mécréant, le clouant sur place. Je dégainai ensuite mon espadon, et accueillis le premier sauvageon d'un coup vertical qui lui entailla l'épaule et lui brisa la clavicule. Stoppé net dans son élan, il recula d'un pas, affolé. Mais telle la justice, la grande lame frappa de façon impitoyable, lui détruisant le visage. Son corps s'affaissa, encore secoué par les spasmes de l'agonie.

Ces attaques avaient laissé le temps nécessaire aux cinq salopards survivants pour s'organiser : l'un d'entre eux banda son arc, et une flèche siffla à mes oreilles. Le second eut plus de chance : son trait me toucha à l'épaule droite. La douleur fut immédiate, mais ne fit que renforcer ma rage… Je fonçai sur le premier archer, et l'embrochai sur la lame de la grande épée. Lâchant tout, j'arrachai violemment la flèche qui m'avait transpercé l'épaule. Une douleur indicible irradia jusque dans ma poitrine… Muni de la flèche dans la main gauche, je me précipitai vers le second archer, qui terminait d'encocher un nouveau trait. Avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit, mon bras se détendit tel un ressort, et la pointe de sa propre flèche lui entra par le nez pour se ficher bien plus loin, dans sa cervelle. Son arc tomba sur le sol… Me voyant désarmé, l'une des trois dernières crapules prit son épée et son bouclier, et se rua vers moi. Je courus à mon tour, et repoussai le corps encore agonisant de mon dernier souffre-douleur sur l'assaillant, qui encaissa le choc sans être blessé mais qui fut suffisamment déséquilibré que pour tomber lourdement sur le sol. Voyant que le corps de son camarade lui était retombé sur le bras qui maintenait son épée, j'effectuai un saut et retombai de tout mon poids sur sa jambe gauche. Un craquement retentit, mais avant même que le cri de douleur ne jaillisse, je m'étais déjà saisi du scramasaxe qui pendait à sa

ceinture. Alors que son bras armé commençait enfin à se dégager maladroitement du poids du corps de son condisciple, je heurtai son crâne avec le pommeau du long couteau. Désormais, seuls deux gredins étaient encore debout… L'un deux, distant de cinq mètres seulement, projeta son javelot, que je vis arriver au ralenti. Je pivotai violemment, évitant la pointe effilée d'extrême justesse. Je poursuivis ma course. Alors que ce sournois essayait de se saisir de son épée, je le passai au fil du scramasaxe de tout mon poids, juste sous le cou, au-dessus des deux clavicules… Le choc fut tel que la pointe du scramasaxe ressortit de l'autre côté, au niveau du dos.

J'étais maintenant totalement désarmé, et le dernier guerrier pensa sans aucun doute que j'étais devenu inoffensif, et qu'il lui serait aisé de me faire la peau. Il se jeta sur moi avec sa hache… Je fis un rapide cumulet, et me retrouvai là où je voulais être : proche du feu et d'une cruche en terre cuite. Je saisis la cruche et la balançai sur mon opposant. La cruche se brisa sur un de ses coudes, sans lui faire trop de mal, mais répandant son contenu sur ses vêtements ainsi qu'une odeur de liqueur. La dernière chose que je pouvais faire, c'était d'attraper un morceau de bois enflammé dans le foyer. Ensuite, il fut sur moi… Au ralenti, comme dans un cauchemar, je vis la hache s'approcher de moi. Je tendis la bûche enflammée… la hache la heurta et la brisa, envoyant des étincelles partout. Au moment où l'arme heurta ma clavicule gauche, elle avait déjà perdu une grande partie de sa vélocité et de sa force. Néanmoins, elle était encore suffisamment rapide que pour faire des dégâts… La douleur me fit pousser un cri. Mais soudain, je vis mon ennemi s'enflammer, puis courir et hurler : les étincelles de la bûche avaient mis le feu à ses habits imbibés d'eau de vie bien inflammable… Me redressant pitoyablement, je vis mon assaillant se rouler par terre, essayant d'étouffer les flammes. Ceci me donna assez de temps que pour prendre une épée sur le cadavre d'un des autres larrons… Mon adversaire se dressait devant moi, encore tout fumant, la main gauche gravement brûlée, la hache levée dans sa main valide… Il abattit son bras de façon maladroite, et je réussis à esquiver son attaque. Emporté par la force de son coup, il finit par me présenter bien involontairement son côté. La lame de l'épée que je tenais à la main s'enfonça sous les côtes comme dans du beurre. Le souffle coupé, manquant de force, le coquin laissa échapper la hache de sa main. Je saisis cette opportunité pour parachever mon travail, et le

lardai de coups d'estoc jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Mais je n'oubliai pas qu'un de mes ennemis était simplement assommé. Je revins donc en arrière, récupérai mon épée à deux mains, et la lui plantai droit dans le cœur. Après m'être assuré que tous mes ennemis avaient péri, j'éteignis et éparpillai le feu. Je récupérai ensuite mon sac-à-dos, titubai tant bien que mal vers le fond de la caverne, et m'effondrai sur le sol. J'eus encore la force de tirer le sac de couchage sur moi-même afin de me tenir chaud, puis le voile de l'inconscience me couvrit les yeux.

XXIV. Captif !

Ma paupière gauche s'ouvrit la première. Le soleil aveuglant du matin m'accueillit. J'ouvris l'œil droit… Premier constat : je n'étais plus dans la grotte ! Qui m'avait donc déplacé jusqu'ici, et combien de temps étais-je resté inconscient avant de me réveiller !? J'avais un mal de crâne horrible… Ma vision, encore très trouble, tardait un peu à me revenir, et les informations arrivaient plus lentement à ma conscience que d'habitude. Une autre observation désagréable se fit jour dans mon esprit encore embrumé : mon équipement n'était plus près de moi ! Les implications de cette situation devinrent claires rapidement. La clé ! La clé, qui faisait partie de mes objectifs prioritaires en arrivant sur Neferkeptah, n'était donc plus en ma possession… Un frisson glacé, provoqué tant par le stress que par le froid, me parcourut l'échine. Regardant mon épaule gauche, je constatai que j'étais torse nu, et qu'un emplâtre et un bandage grossier avaient été placés à l'endroit de la blessure provoquée par la hache. L'autre blessure, due à la flèche qui m'avait transpercé, était elle aussi couverte de la même façon. Il y avait quelque chose d'anormal, cependant : mon épaule gauche était anormalement « enflée ». Mais ce n'était pas tout : elle était surtout beaucoup plus musclée que d'habitude, et mon torse aussi ! Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas regardé dans un miroir, mais je devais vraisemblablement ressembler à un culturiste… Après avoir rajeuni de 40 ans, voilà que j'avais acquis un physique que même certains athlètes terrestres ne possédaient pas ! Je supposai que cela était lié à la cérémonie effectuée par le Grand Conseil et dont j'avais été l'objet avant mon départ de Perpetua… J'étais vêtu de mon pantalon, de ma ceinture - le fourreau du poignard qui y pendait était vide - et de mes bottes.

Je tentai de bouger légèrement : la douleur était présente, mais tolérable. C'est alors que je remarquai les barreaux : épais, réalisés dans un métal solide (apparemment du fer, à en juger par la couleur et les traces de rouille), ils m'entouraient de chaque côté, et s'étendaient également au-dessus de moi. J'étais étendu sur une

paillasse miteuse. Le sol était rocailleux mais sec, et les barreaux disparaissaient sous terre. J'étais donc cloîtré dans une espèce de cage. Je bougeai très doucement et lentement, afin de ne pas attirer l'attention de qui que ce soit, tout en gardant les yeux à peine ouverts. Un gros rocher se trouvait à une dizaine de mètres de mes pieds. Sur la gauche, une plaine désertique s'étendait dans le lointain. Et à droite, une petite grotte (ou était-ce un abri-sous-roche assez profond ?) présentait son entrée béante, distante d'une quarantaine de mètres… Immédiatement, mon regard fut attiré par des objets familiers entassés à l'entrée de la caverne : mon sac-à-dos en cuir et l'épée à deux mains ! Je tournai le cou autant que je le pus : la plaine désolée s'étendait aussi derrière ma tête. Un léger couinement provenant du rocher me tira de mon exploration visuelle : perché sur la roche, Titou me signalait sa présence en se manifestant discrètement. Il descendit de son promontoire à vive allure. Peu après, il se faufilait à travers les barreaux de la cage - du côté gauche, afin de ne pas être remarqué par le ou les occupants de la grotte. Je constatai avec horreur qu'il avait comme une boursouflure sur la joue droite, jusqu'au niveau de la gorge. Titou ouvrit ensuite la bouche, et recracha un objet que je reconnus immédiatement : la clé argentée couverte de rubis ! Mon petit rongeur semblait soulagé, et je compris soudain que ce qui lui avait causé cette boursouflure n'était rien d'autre que la clé elle-même : comme la plupart des rongeurs, Titou possédait des bajoues qui lui permettaient de stocker de la nourriture ou quelque menu objet ! Si ma mission n'avait pas lamentablement échoué, c'était donc grâce à lui ! Dès ce moment, je me fis la promesse de le remercier comme il le méritait dès que nous serions de retour sur Perpetua…
Lentement, je pris la clé et la fourrai discrètement dans ma poche gauche. Fort heureusement, je n'étais pas menotté, aussi la manœuvre fut-elle facile. De rapides grattements qui s'éloignaient me signalèrent que Titou était déjà reparti hors de la cage, dans un but connu de lui seul… Aucun bruit ne provenait de la grotte, mais l'attitude silencieuse et furtive de mon compagnon à quatre pattes me signalait qu'il y avait un danger à proximité. Je pris le temps de me remémorer les détails de ce qu'il s'était passé, de passer ma mission en revue, de vérifier que tous mes sens étaient à présent bien réveillés… Mon ventre gargouilla : la faim me tenaillait, et mon état de faiblesse était lié tant à mes blessures (j'avais dû perdre beaucoup de sang) qu'à la famine.

Soudain, les grattements familiers des pattes de Titou arrivèrent à mes oreilles. Il se faufila à nouveau dans la cage, transportant un morceau de viande salée. Ainsi, il s'était glissé jusque dans mon sac-à-dos, près de la grotte, afin de me ramener de quoi me sustenter ! Mais ce nouvel acte héroïque de la part du ceratogaulus avait aussi une autre implication : mon ou mes geôliers ne comptaient apparemment pas me nourrir. Je fis tout mon possible pour mâcher la viande aussi discrètement et lentement que possible, et pour ne pas tout engloutir en une fois. Cela me prit une petite dizaine de minutes. Lorsque j'eus terminé mon frugal repas, un raclement métallique se fit entendre… Je décidai de clore les paupières et de feindre le sommeil par précaution, puisque je ne savais pas qui s'approchait ainsi.

Le bruit se rapprochait et s'amplifiait. J'ouvris très légèrement la paupière gauche : pour la troisième fois, j'aperçus Titou, exténué, qui traînait derrière lui mon poignard, à la force de la mâchoire ! Il avait dû retourner près de la grotte pendant que je mangeais, et s'emparer de l'arme d'une façon ou d'une autre… Dès cet instant, je me jurai solennellement de lui fournir un festin de roi dès que nous serions de retour à Immua. Car si je parvenais à rester en vie et à me tirer de ce mauvais pas, ce serait certainement en grande partie grâce à lui !

J'étais en train de glisser hâtivement le poignard dans ma botte gauche lorsque j'entendis Titou détaler à toute vitesse. Un bruit encore lointain, en provenance de la caverne, retentit… Je repris immédiatement la position dans laquelle je m'étais réveillé, et ne bougeai plus. Des bruits de pas pesants signalèrent la venue d'une seule créature, mais de grande taille.

Les pas se rapprochèrent, pour finalement s'immobiliser tout près de ma cage… Un choc fut donné contre les barreaux, et je dus me faire violence afin de ne pas bouger, de ne pas réagir. Un grognement de déception parvint à mes oreilles… Ensuite, un reniflement insistant se produisit, comme si la créature humait l'air. Finalement, le bruit de pas s'éloigna. Ce n'est que lorsque la créature fut éloignée d'une dizaine de mètres que je tournai lentement la tête et ouvris un œil à moitié : j'aperçus, de dos, un géant, un Tanak. Néanmoins, ce spécimen-ci était d'une largeur

comme je n'en avais encore jamais vue. Ses jambes rappelaient des troncs d'arbres ou des piliers, et ses bras musculeux étaient d'une largeur, d'une longueur et d'une épaisseur hors norme, même pour un Tanak ! Il semblait grignoter quelque chose, qu'il tenait dans la main gauche, et il transportait une espèce d'énorme et longue hache à deux mains, qui reposait sur son épaule droite. Soudain, il jeta ce qu'il grignotait, et je constatai qu'il s'agissait d'un tibia au bout duquel se trouvait une botte que je reconnus vaguement : la botte d'un des huit assassins que j'avais combattus !

Le Tanak s'éloigna, s'engouffrant dans la plaine désertique. Finalement, il disparut de ma vue. Pour la première fois depuis mon réveil, j'essayai de me lever. J'y parvins, mais la tête me tourna fortement. Je m'accrochai à un barreau… au bout de quelques secondes, le vertige cessa. Analysant chaque détail de la cage, j'aperçus bientôt une porte verrouillée par un énorme cadenas. Je ne l'avais pas vue jusqu'alors, car elle se trouvait derrière ma tête, dans un angle que je n'aurais pas pu apercevoir depuis ma position allongée.

Un tintement métallique en provenance de la grotte se fit entendre. Je compris immédiatement que Titou n'avait pas encore terminé son travail. En attendant son retour, je sortis le poignard et vérifiai si, par chance, la pointe ne pouvait pas me servir pour crocheter la serrure du cadenas. Mais comme je m'y attendais, la lame était beaucoup trop épaisse que pour pouvoir m'être utile. Je soupirai donc, replaçai le poignard dans ma botte gauche et attendis avec résignation ce que la suite des événements m'apporterait…

Deux minutes plus tard, le son d'un objet métallique que l'on traînait sur le sol me tira de mes pensées. Regardant dans la direction d'où provenait ce bruit, je contemplai un spectacle insolite. Titou avait une épaisse lanière de cuir entre les dents, et tirait derrière lui une énorme clé en fer forgé : la clé de la cage !

Je priai silencieusement, encourageant mon fidèle compagnon avec ardeur. La clé était très lourde pour lui, mais il avançait résolument, tractant son encombrant fardeau sans relâche…

Une minute se passa encore avant qu'il n'atteigne la cage. Dès que cela fut possible, je me saisis de la clé colossale, et ouvris le

cadenas. Ensuite, je pris Titou dans mes bras et le caressai de tout cœur. Le pauvre était totalement épuisé, et soufflait comme un phoque ! Je mis la clé de la cage autour du cou, puis courus aussi vite que mes jambes le permettaient. Arrivé près de l'entrée de la grotte, je découvris tout mon équipement intact, y compris ma tunique. Je me rhabillai et m'équipai sommairement, non sans oublier de boire longuement, de donner un fruit entier à Titou, et de prendre une nouvelle ration de viande que je commençai à dévorer sur-le-champ.

Jetant un coup d'œil à l'intérieur de la grotte, je ne remarquai rien de particulier, si ce n'était une paillasse épaisse, un gros chariot, une pile d'ossements et une odeur atroce… Je ne perdis pas une seule seconde de plus, et m'enfuis rapidement, laissant cet endroit maudit derrière moi.

XXV. Snefu et Snefrou

Je progressais aussi rapidement que je le pouvais, malgré la fatigue et les mauvais traitements que j'avais endurés. Je commençais aussi à réaliser que je manquais d'équipement. Dans cette zone déserte, une tente aurait été la bienvenue ! Je manquais aussi de protections : aucun casque ni armure à revêtir. Enfin, il y avait la barrière de la langue. Comment discuter avec qui que ce soit ou obtenir la moindre information valable si j'étais incapable de me faire comprendre ou d'échanger quelques phrases basiques ? Je sortis la carte, et observai la position approximative que je pouvais avoir en ce moment : la zone désertique s'étendait à l'ouest, et la zone d'où je venais se trouvait plus à l'est, à un jour ou deux de marche au maximum. Je consultai la boussole, et pris la direction de l'Orient, car c'était dans cette direction que je devais évoluer afin de parvenir à ma destination.

Il devait être aux environs de midi lorsque j'entendis, non loin de l'endroit où je me trouvais, des cris affolés suivis de bruits d'armes. Le terrain descendait en pente douce… Je dévalai donc la pente avec prudence, regardant un peu partout alentour. Je me retrouvai bientôt devant un gros rocher. Au-delà de ce dernier, je pouvais apercevoir plusieurs hommes en train de se battre… Je me cachai derrière le roc, et suivis la bataille avec curiosité. Le combat opposait l'ogre qui m'avait capturé à trois humains que je reconnus : les lâches qui avaient fui le combat à Deir El Hesseth.

A peine avais-je rejoint ma cachette de fortune que le géant, pivotant rapidement de gauche à droite, envoya son arme – une bardiche d'une longueur phénoménale – contre l'un des combattants humains. La vélocité et la puissance du coup de taille sectionnèrent nettement le malheureux en deux, depuis le côté gauche jusqu'au côté droit. Le torse retomba dans un bruit mat et écœurant, répandant ses viscères, pendant que les jambes continuaient de tressaillir dans leurs ultimes sursauts de vie.

Les deux protagonistes humains restants se séparèrent afin de forcer le titan à suivre l'un deux. Ce faisant, il me fit face, et je faillis pousser un cri de surprise… Cette monstruosité était plus large que les autres géants pour une bonne raison : il s'agissait en réalité d'un Tanak atteint de malformations ! Comme les autres géants qu'il m'avait été donné de voir sur Neferkeptah, ses mains comptaient six doigts, et ses pieds six orteils. Son torse, sa taille, ses bras, ses jambes : tout semblait trop large et trop musclé. Néanmoins, c'était au niveau du visage que sa difformité se dévoilait le plus : ce Tanak avait une espèce de frère siamois ou de « jumeau parasite » qui se résumait à une face et une partie de tête attachées au visage et au crâne principal ! Les visages des frères jumeaux étaient collés l'un à l'autre depuis toujours, et ce de façon disharmonieuse. Les deux crânes étaient comme soudés. Le premier visage semblait à peu près normal, mais le second qui lui était greffé était plus petit et situé un peu plus en hauteur, sur la gauche de l'autre faciès ; de plus, il présentait des signes manifestes de retard mental.

Pendant le combat, le visage principal, concentré sur l'action, hurlait un cri de bataille plein de fureur et de férocité, alors que le visage attardé souriait avec une expression de méchanceté perverse, fixant son adversaire de façon malsaine… Un des humains s'était encouru un peu plus loin, sur la droite, où il s'était saisi d'un long javelot effilé. Pendant ce temps, l'autre homme, esseulé, armé d'une hache et d'un bouclier, faisait face à toute la rage du colosse. Et ce qui devait arriver, arriva : un coup de pied rageur projeta violemment le guerrier sur le sol, deux mètres plus loin. Sans nul doute, un tel impact devait lui avoir coupé le souffle, ou l'avoir rendu inconscient… L'énorme bardiche s'éleva, et s'abattit à la vitesse de l'éclair. Le combattant cloué au sol ne put rien faire pour éviter le choc fatal : l'énorme lame, lourde de probablement vingt kilos, fendit l'armure et le thorax telle une doloire ayant fendu une noix. La mort fut atroce, mais immédiate.

Pendant ce laps de temps, l'homme au javelot avait eu le temps d'avancer, et était parvenu à l'endroit souhaité. Les jambes écartées, il cria d'un air moqueur : « Hé ! Snefu ! ». Le gros pataud se tourna, tendant sa face hideuse et attardée en direction du moucheron qui osait le défier ainsi. C'était le moment que le lanceur de javelot avait espéré : immédiatement, il envoya son arme à pleine

puissance. Le temps sembla suspendre son cours pendant un bref instant… puis tout s'enchaîna à une vitesse prodigieuse. La javeline, propulsée de main de maître, se dirigea tout droit vers la tête du Tanak. La pointe effilée entra par la narine de la face attardée - celle du jumeau parasite - et s'enfonça profondément. Le sourire idiot et maléfique affiché par le faciès grotesque de Snefu-le-Malformé se figea, et ses yeux fixèrent le néant.

Le géant s'effondra, lâchant son arme et soulevant un nuage de sable et de poussière.

Dégainant son épée, l'homme s'approcha afin d'achever son adversaire. Arrivé au niveau de la gorge, il leva son glaive et se prépara à frapper, cherchant du regard la jugulaire. A ce moment, vif comme l'éclair, le géant, qui semblait pourtant avoir été terrassé un instant plus tôt, leva son bras, pivota et abattit sa main sur son ennemi de tout son poids et de toutes ses forces. Sous la puissance de l'impact, l'humain, extrêmement surpris, vit son glaive virevolter dans les airs, et fut violemment et impitoyablement plaqué au sol. Sonné, il essaya de se relever maladroitement, mais retomba de façon pitoyable. Mais déjà, dans un cri de rage et de douleur, le Tanak élevait à nouveau son bras, au bout duquel un poing énorme et menaçant retombait à présent en droite direction de l'adversaire. Le bruit des côtes cassées parvint jusqu'à mes oreilles. Lorsque je regardai à nouveau, le lanceur de javelot, le thorax fracassé, gisait les yeux grands ouverts. Un filet de sang maculait ses lèvres fixes, et une expression d'horreur et d'incompréhension lui couvrait le visage, marquant pour l'éternité le moment où il était passé de vie à trépas…

L'ogre grogna faiblement, et retomba sur le sol, immobile. Il respirait avec difficulté.

Un détail m'avait frappé lorsque le géant avait pivoté pour aplatir son opposant : ses jambes n'avaient pas bougé d'un iota, sinon pour suivre l'élan donné par le reste du corps. A l'évidence, il semblait donc devenu hémiplégique. Ceci constituait en soi un miracle, étant donné que le cerveau du jumeau parasite avait été transpercé de part en part… Se pouvait-il que la fonction motrice des membres inférieurs du Tanak ait été située dans le cerveau atrophié de Snefu ? Sortant de derrière le rocher, je descendis le terrain pentu et

franchis les quelques mètres qui me séparaient des restes de cette bataille sans merci. Les trois humains étaient bel et bien décédés, cela se voyait clairement. Pour ce qui était du Tanak, les choses étaient moins claires. Je m'approchai donc précautionneusement, en prenant grand soin de me diriger en direction des pieds du géant, que je savais désormais paralysés.

Vu de plus près, le Tanak respirait encore, mais c'était un râle de mourant qui s'échappait à présent de sa poitrine. Son souffle était devenu sonore et sifflant, et il inhalait l'air à grand peine. Je le contournai un peu, tout en restant à une distance raisonnable de ses bras. Lentement, ses yeux s'ouvrirent, et son regard me fixa attentivement.

- Humain étranger…, articula-t-il maladroitement dans ma propre langue, mais en accentuant les syllabes de façon étrange. Qu'es venu faire ici ?, poursuivit-il.

- Vous parlez ma langue ?, dis-je avec étonnement. Où l'avez-vous donc apprise ? Et comment savez-vous quelle langue je parle ?

L'ogre ricana, ce qui le fit tousser abondamment. Sa tête avait un aspect encore plus étrange, puisqu'une javeline était plantée dans le visage désormais mort de son jumeau siamois.

- N'ai pas toujours vécu ici, articula-t-il difficilement. Et t'ai entendu délirer quand toi inconscient.

- Donc, vous connaissez la planète Terre ?

- Depuis bien plus longtemps que ne crois, baragouina le Tanak dans son jargon à la syntaxe étrange. Mais dis-moi, avorton, pourquoi toi venu ici ?

- Si vous ne voulez pas souffrir davantage, je vous conseille d'être poli, fis-je.

A ce moment, une courte quinte de toux secoua la gigantesque carcasse du Tanak, et un crachat pourpre lui sortit des lèvres, dégoulinant lentement le long de son menton.

- Suis sur mon lit de mort… Alors, donne-moi amusement, et

explique à Snefrou pourquoi toi ici.

- Je suis venu afin de récupérer quelque chose qui se trouve au centre de la planète, dans ou à proximité de la plus grande pyramide… Je recherche aussi un garçon qui a été kidnappé dans l'espace.

J'avais dit tout cela d'une traite, sans réfléchir, et je me mordis la langue lorsque je découvris que j'avais révélé en grande partie ma mission au Tanak mourant. Ce n'est qu'alors que je compris : le colosse utilisait son don psychique afin de me faire avouer la vérité ! Le Tanak éclata de rire, mais fut immédiatement secoué par une nouvelle quinte de toux. Du sang ruissela jusque dans son cou.

- Toi être fou, humain. Des jours et des semaines il te faudra pour y arriver… si du moins toi parvenir vivant à la pyramide, dit le géant, goguenard. Le garçon sera déjà mort, ajouta-t-il.

- C'est en effet une éventualité, reconnus-je. Mais pour autant que je sache, il pourrait être déjà décédé en ce moment. Peu importe : je dois mener à bien ma mission.

Le Tanak m'observa longuement, un léger sourire en coin sur ses lèvres maculées de sang, me contemplant comme s'il essayait de me jauger, ou comme s'il jouait avec une idée plaisante en particulier.

- Snefrou peut peut-être t'aider ?, avança-t-il malicieusement.

- Et que pouvez-vous donc faire pour m'aider ?, répliquai-je. Et dites-moi, pourquoi vous accorderais-je la moindre confiance ? Vous êtes un ennemi, après tout, puisque vous m'aviez capturé pour de funestes projets…

Le titan hoqueta, inhalant l'air avec de plus en plus de difficultés. Son regard redevint sérieux. Il scrutait désormais le ciel, sachant sa dernière heure venue.

- Il existe un raccourci, dit-il. Tu gagneras du temps. Mais danger il y aura aussi…

- Je suis toute ouïe, dis-je prudemment.

- De l'autre côté, pas loin d'où t'étais, il y a grand cercle des Tanaks. Au milieu, il y a gros tas de gravats du roi Gigas. Sous c'te tas, il y a ancien portail des Nefels. Tu iras droit à Bel Nardouk, la cité interdite où toi veux aller. Du moins, si vaincre le gardien…

- C'est quoi, ce gardien ?, demandai-je aussitôt.

- Je ne sais, dit Snefrou. Suis jamais allé là-bas. Ville est interdite aux Tanaks aussi. Seuls les Nefels peuvent entrer. Tiens, tu auras peut-être besoin de ceci…

Sa main se dirigea machinalement vers sa poitrine, où il saisit avec difficulté une lanière de cuir au bout de laquelle était attachée une grande gemme ovale de couleur vert sombre. Après quelques efforts désespérés, il finit par enlever cette lanière qui lui entourait le cou, et déposa son pendentif dans ma main gauche. J'allais lui poser encore des questions, mais une violente secousse s'empara de la poitrine de l'ogre, et une nouvelle coulée de sang vint lui asperger le visage. Luttant vainement pour aspirer de l'air, les yeux de Snefrou se révulsèrent, et son corps bleuit légèrement. Il tenta de prononcer une parole, qui se transforma en gargouillis incompréhensible. Aspirant l'air à grandes saccades, son corps se convulsa, puis il rendit son dernier souffle en un long sifflement.

Pensif, j'observai la dépouille du géant… Devais-je faire confiance à cette créature maléfique qui, quelques heures plus tôt, m'avait fait captif et avait décidé de me laisser mourir ? Mais l'esprit pratique l'emporta sur la méfiance : s'il ne me restait qu'une seule chance de récupérer Setna vivant, je devais la tenter. Ayant pris ma décision, je me restaurai, repris mes affaires et me mis ensuite en marche, me dirigeant dans la direction indiquée par Snefrou, et espérant trouver le cercle des Tanaks.

XXVI. Le dôme de Gigas

Il y avait un inconvénient majeur dans ma tentative visant à rejoindre le site indiqué par le Tanak difforme : je n'avais pas de point de repère précis sur la carte, et lorsque j'avais été transporté au repaire de Snefu et Snefrou, j'étais totalement inconscient, donc incapable de voir par où il m'avait emmené. Résultat des courses : je perdis 3 journées de marche avant de parvenir à l'endroit souhaité. Je parvins tout d'abord à la grotte où j'avais massacré les huit soldats criminels qui avaient attaqué Deir El Hesseth. Il n'y restait que des armes cassées et éparses, ainsi que des taches de sang séché sur le sol. Pendant que je cheminais dans cette direction, j'avais régulièrement dû effectuer des détours afin d'éviter des patrouilles de Tanaks. Apparemment, les géants avaient été prévenus de la résistance qui s'était déroulée à Deir El Hesseth. Je priai intérieurement pour que cette bourgade n'ait pas été rasée par une armée d'ogres en colère… Peut-être aussi étais-je à présent recherché ? En tout cas, mieux valait prendre toutes les précautions afin de ne pas me faire à nouveau capturer. J'avais eu énormément de chance d'échapper à Snefu et Snefrou, et ce Tanak malformé était seul. Si une patrouille de plusieurs Tanaks avait dû me mettre le grappin dessus, il était clair que c'eût été la fin.

Il me fallait à présent découvrir l'endroit dont Snefrou m'avait parlé, avec ce fameux « Cercle des Tanaks ». Je ne mis pas longtemps à le découvrir : en dépassant la grotte et en continuant sur la route que je m'étais fixée avant de me faire capturer, je tombai bientôt sur une falaise. En contrebas de cet escarpement s'étendait une vallée immense, dotée de nombreuses habitations et de quelques monuments. Dans le lointain, une pyramide était en construction, et semblait presque terminée. Cette dernière ressemblait à s'y méprendre à la grande Pyramide de Chéops telle qu'elle aurait pu se dresser du temps de sa splendeur. Seul le sommet manquait à cette pyramide blanche comme le marbre le plus pur, et une coïncidence incroyable voulut que j'assistasse au moment même où le pyramidion - le sommet de la pyramide - était

transporté en vue de terminer l'imposant édifice : quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'à plusieurs centaines de mètres de moi, un cortège constitué d'une dizaine de dinosaures immenses – créatures dont j'avais rencontré un redoutable spécimen dans la forêt –, tirait un énorme char sur lequel reposait le pyramidion ! Ces sauropodes avançaient lentement, étaient attelés comme des bœufs ou des chevaux gigantesques auraient pu l'être, et sur le dos du dinosaure en tête du cortège, un Tanak titanesque était assis, donnant de temps à autre de grands coups de fouet afin de « motiver » sa monture. D'autres géants armés de longs bâtons suivaient le char, ou se trouvaient à gauche et à droite des dinosaures, les surveillant sans doute d'un œil sévère. Le pyramidion lui-même semblait constitué d'or ou d'un alliage contenant de l'or, car il brillait de mille feux et sa lumière dorée se reflétait jusqu'à mon point d'observation. La structure supérieure du char semblait réalisée en métal, mais les roues - épaisses et énormes - étaient en bois.

Mon regard se détacha de cette singulière procession pour observer une ville située un peu plus loin, et qui s'étendait aux pieds de la pyramide. Une rivière traversait cette cité constellée de rues et de venelles, et un énorme bateau attendait, amarré dans le port, que le pyramidion fût chargé à son bord. La rivière serpentait jusqu'aux alentours de la pyramide, qui était entourée de canaux majestueux.

Finalement, en regardant juste en bas, je distinguai un grand cercle, ou plus précisément une spirale de pierre, dont le centre proéminent ressemblait à un monticule réalisé à l'aide de gros rochers plats : le cercle des Tanaks avec, en son centre, le cairn du roi Gigas, tel que Snefrou me l'avait décrit !

Je me demandai comment j'allais bien pouvoir atteindre le fond de la falaise… Je n'avais aucun équipement d'alpiniste, et ne possédais d'ailleurs aucune formation ni entraînement dans cette discipline. Quelques arbres fruitiers poussaient non loin du gouffre, et je décidai de reprendre des forces avant de réfléchir à la façon dont j'allais m'y prendre… Ce fut une excellente décision, car non seulement je repris des forces mais de plus, au moment où je m'asseyais sur le sol afin de bénir la nourriture, je remarquai de vieilles marches adaptées à la taille humaine, et qui semblaient

descendre tout droit dans la falaise ! Remerciant la Providence, je dévorai les fruits à belles dents en compagnie de Titou, pris une rasade de ma gourde, et me dirigeai tout guilleret vers le bord du précipice…

Je me couchai, et fis passer ma tête dans le vide… En étudiant de plus près les marches que j'avais aperçues au cours de mon frugal repas, je décelai qu'elles étaient très anciennes (et hélas en bien mauvais état) et avaient été taillées naguère à même la pierre ; descendant le long de la pente escarpée sur deux ou trois mètres, elles menaient à une espèce de trou dans la roche… Se pouvait-il qu'il y ait là une grotte ou un système de tunnels souterrains ?

Le temps, la pluie, le vent et l'érosion avaient arrondi certaines de ces marches, qui devaient être très glissantes en cas d'intempérie. Fort heureusement, aujourd'hui, le soleil brillait. Mais un autre problème venait obscurcir mon optimisme de départ : des ronces et une plante grimpante très longue et ressemblant un peu à du lierre obstruaient le chemin. La descente s'annonçait donc très dangereuse…

Je me trouvais donc devant un dilemme : soit je descendais au péril de ma vie, soit je devais faire un plus long détour et perdre plusieurs heures d'un temps précieux qui pourrait coûter la vie à Setna – si du moins ce dernier était encore en vie.

Perdu dans mes conjectures, je n'avais pas prêté attention à Titou, mais sa petite patte tapota mon épaule avec une insistance frénétique. Tournant la tête, je vis son air horrifié, et son autre patte tendue vers ma droite. Vraisemblablement, il souhaitait m'indiquer quelque chose, mais il était comme statufié, médusé par une terreur viscérale… Observant la direction qu'il me montrait, je tressaillis à mon tour : une tête insectoïde phénoménale se trouvait à quelques mètres de nous ! Observant avec plus d'attention, je compris que l'amas de plantes que j'avais aperçu le long de la falaise était en fait le camouflage qui couvrait l'abdomen et le thorax d'un monstre ressemblant à un croisement entre une mante religieuse et un phasme ! L'animal était immobile, et ne semblait pas nous avoir remarqués… Je caressai doucement Titou, que la frousse avait paralysé, et le plaçai discrètement dans l'abri de ma manche. Très doucement, je reculai en rampant vers l'arrière. Lorsque je me fus

éloigné d'un bon mètre, je me redressai très lentement, et m'éloignai à pas de loup. Après avoir pris une distance de cinq mètres, je détalai comme un lapin. Ma décision était prise : mieux valait contourner la falaise que de finir dans l'estomac de cette affreuse créature !

Après une courte marche, je parvins à trouver une pente qui descendait en contournant la falaise par la droite. Utilisant mes jumelles, je m'assurai d'abord qu'aucun Tanak ou autre monstre ne me barrait le chemin… Cette mesure de précaution ayant été scrupuleusement suivie, je commençai à descendre. La pente était douce et régulière, et ne présentait aucune difficulté apparente. Je m'engageai donc résolument, et marchai d'un pas alerte. Quelques minutes plus tard, je parvenais enfin au Cercle des Tanaks.

Vu de près, ce monument lithique était bien plus impressionnant ! Les murs qui constituaient la spirale du Cercle des Tanaks étaient hauts de plus de trois mètres, et avaient été érigés à l'aide d'une multitude de grosses pierres blanchâtres. Son diamètre devait avoisiner une cinquantaine, ou peut-être même une centaine de mètres. Je déambulai entre deux de ces parois, tournant toujours vers la droite. Au bout de quelques minutes, j'atteignis le cœur de cette spirale : le cairn, haut de six mètres, qui marquait la sépulture du roi Gigas.

Ce galgal de proportion démesurée avait été réalisé lui aussi en pierres blanches, si ce n'est que chaque caillou était rond et plat comme un galet, et devait peser plus d'une cinquantaine de kilogrammes. La crypte où gisaient les restes de Gigas devait se trouver en-dessous du cairn, ainsi que le portail des Nefels que je devais emprunter. Mais où était donc l'entrée ? Cela, Snefrou s'était bien gardé de me le dire… Aucune ouverture ne venait rompre l'homogénéité du monument. J'inspectai donc le sol, à la recherche d'une trappe ou d'un quelconque mécanisme caché qui aurait occulté une entrée secrète. Mais rien d'anormal ne venait briser la monotonie des herbes éparses qui poussaient entre ces murs de cailloux colossaux… Frustré, je décidai alors de sortir du Cercle des Tanaks et d'en faire le tour. Peut-être pourrais-je ainsi découvrir une irrégularité, une faille ou une ouverture dans la roche ?

Je passai plus de deux heures à fouiller et à inspecter, mais je ne

récoltai aucun succès. La seule chose que j'avais gagnée, c'était une migraine… J'ouvris mon sac, piochai dedans et en retirai ma gourde. Puis, j'en retirai une provision de viande salée que j'y avais stockée, et la dévorai rageusement, maudissant le satané Tanak difforme qui m'avait peut-être raconté des mensonges afin de me retarder dans ma mission.

Finalement, je donnai un fruit à Titou et, lorsqu'il eut terminé son repas, je me levai et m'étirai afin de lutter contre la fatigue. Ce faisant, je pivotai et fis face à la falaise depuis laquelle j'avais observé le paysage, et qui se trouvait quelques centaines de mètres plus loin. Je sursautai subitement : de là où j'étais, la paroi du précipice était constellée de trous et de galeries ! Une idée me vint ensuite à l'esprit : et si ces trous - ou l'un de ces trous – menaient sous terre, droit vers la tombe de Gigas !? Je me souvins de la Porte par laquelle j'étais arrivé sur Neferkeptah : il s'agissait là aussi d'un lieu souterrain qui renfermait une crypte. Bien décidé à vérifier cette hypothèse concernant la falaise, je m'assurai cependant que l'insecte géant n'était plus à proximité. L'amas de ronces et de lierres qui recouvrait l'abdomen du prédateur insectoïde n'apparaissait plus nulle part ; le champ semblait donc libre.

Lorsque je fus tout près de la paroi, je constatai que chaque alcôve creusée dans le roc était peu profonde et obturée par une matière blanchâtre et légèrement translucide. Chaque alcôve était scellée de cette manière, à une exception notable : celle de la rangée du bas, au centre, qui était bien plus grande que les autres et n'était pas obturée ! Et je me dis alors que cette ouverture était suffisamment grande que pour qu'un Tanak puisse y entrer… J'étais prêt à parier que Snefu et Snefrou étaient passés par ici par le passé, et qu'ils avaient ainsi découvert le passage donnant accès à la crypte de Gigas et au Portail menant au sanctuaire le plus secret de Neferkeptah.

Soudain, un bruit sourd - une espèce de « poc ! » - retentit quelque part au-dessus de moi. Alerté, je bondis en arrière et regardai en direction de la paroi de la falaise, mais je ne remarquai à première vue rien d'anormal. Un second bruit similaire se fit entendre, sur la gauche. Puis un autre, un peu plus haut, puis d'autres encore, sur la droite. Finalement, le mur tout entier de la falaise sembla résonner,

jusqu'au moment ou un bruit de déchirure retentit, suivi par des sons de mastication… D'autres bruits semblables se manifestèrent bientôt et, soudain, je compris ce qu'était réellement cet endroit : la tête répugnante d'une larve énorme et gluante sortit d'une alcôve toute proche de moi, sur la gauche : les mandibules acérées de la détestable bestiole s'agitaient en tous sens, trahissant une grande agitation… ou une grande faim. Déjà, d'autres larves brisaient la protection de leur cellule, et se laissaient tomber vers le sol, grouillant et se tortillant de façon ignoble, et se dirigeant dans ma direction. Cette falaise n'était qu'un piège gigantesque qui renfermait une colonie de larves affamées bien décidées à faire de tout intrus leur prochain repas !

Je pris mes jambes à mon cou, et me ruai dans la grande alcôve du milieu avant que la mère de ces larves – la mante/phasme que j'avais évitée plus tôt – ne rapplique…

Une fois à l'intérieur, j'aperçus un support pour torche tout rouillé qui pendait sur la paroi de pierre. Plus loin, un tunnel sombre béait sur la droite. Je pris le soin d'allumer une torche que j'avais gardée dans mon sac-à-dos, puis me hâtai, de peur que les larves ne puissent me suivre ou que leur mère vienne les aider à prendre leur premier repas : un Aymeric Tanat bien tendre.

Je dus reconnaître que le roi Gigas avait su prendre des mesures de sécurité extraordinaires en installant une colonie d'insectes géants et avides de chair fraîche qualité de gardiens de sa sépulture… Seuls Snefu et Snefrou avaient su déjouer ce piège, découvrant la galerie qui menait à la crypte.

Je courus dans la galerie de roche et de terre battue, qui ne tarda pas à déboucher sur trois autres galeries. Priant le bon Dieu pour qu'il ne s'agisse pas là d'une termitière gigantesque, je pris celle de droite, qui semblait se diriger dans la direction générale du cairn. Continuant ma course folle, je franchis une centaine de mètres, avant d'être arrêté par une porte métallique. La porte était barricadée par un lourd verrou et un énorme cadenas. Le cadenas, toutefois, était rouillé et ouvert. La clé était encore fichée dans la serrure de l'objet, et avait dû être laissée là par les premiers visiteurs de la tombe : le Tanak mutant et son jumeau parasite. Le verrou était accessible, mais il me fallut tendre les bras pour

l'atteindre. Actionner ce mécanisme antique et rouillé s'avéra épuisant : le verrou monumental ne se décida à bouger qu'à ma neuvième tentative, et il me fallut plus de dix minutes avant que la porte pût être ouverte. Finalement, dans un dernier grincement sinistre, le verrou fut retiré. Cependant, l'huis antique ne pouvait pas encore s'ouvrir. Je remarquai alors, sous le verrou, un emplacement ovale qui me rappela immédiatement la gemme que Snefrou m'avait laissée… Je plaçai celle-ci dans l'interstice prévu à cet effet : un déclic se produisit, et je pus enfin pousser la lourde porte, qui fit un vacarme de tous les diables en s'ouvrant vers l'intérieur. Une fois de l'autre côté – et après m'être assuré qu'aucun danger ne m'y attendait –, je refermai la porte, et poursuivis mon chemin dans une nouvelle galerie bien droite. Au bout de celle-ci, je débouchai dans une énorme salle ronde dont le plafond formait un dôme voûté et parfait. Et le spectacle qui s'offrit à moi me glaça le sang…

Au milieu de la salle, un lit funéraire de taille impressionnante s'étendait. Sur ce catafalque reposait la dépouille de Gigas, ex-roi des Tanaks. La taille du roi me surprit, car il était beaucoup plus grand que les Tanaks que j'avais aperçus jusqu'ici. J'estimai qu'il faisait au moins le double de la taille des autres géants. Son squelette grimaçant montrait une double rangée de dents pointues, et les canines supérieures et inférieures ressemblaient à des défenses. Sa tête allongée comportait deux cornes osseuses qui partaient du crâne, au-dessus des tempes, et qui mesuraient plusieurs pouces. Une couronne en bronze (plus précisément, un diadème), richement sculptée et décorée, encerclait les deux cornes, et faisait le tour de la tête du roi défunt. Les mains et les pieds, comme pour tous les Tanaks, comportaient six doigts et six orteils. Le cadavre avait été placé sur des peaux et fourrures, et je réalisai soudain avec horreur qu'une de ces peaux tannées et séchées avait appartenu à un être humain ! La dépouille du monarque elle-même était revêtue d'un pantalon en cuir et d'une chemise en daim. D'innombrables billes de bronze et des perles ornaient ses habits. Diverses armes, armures et boucliers étaient rangés sur des râteliers disposés le long des murs. Un chaudron rempli jusqu'à ras bords de pierres semi-précieuses (notamment des turquoises et des lapis-lazuli), venait compléter le tableau. A côté de ce chaudron se trouvait un coffre ouvert, mais qui était vide. Je supposai que le

contenu de ce coffre avait été pillé jadis par Snefu et Snefrou. Mais le plus horrible était le sol lui-même, qui était entièrement jonché d'ossements humains. Il semblait que des sacrifices rituels avaient été effectués et que de nombreux hommes, femmes et même enfants - des esclaves ? - avaient été exécutés afin d'assurer au roi une après-vie heureuse et confortable… Quatre momies humaines, postées aux différents points cardinaux, semblaient monter la garde, accroupies, les genoux ramassés à hauteur du menton, les bras ligotés autour des genoux et la mâchoire ouverte, comme figée dans un éternel cri d'agonie. Dans une cavité qui s'enfonçait dans le sol, trois cercueils, énormes, grossiers et fabriqués en écorce, se dressaient en station verticale. Autour de ce trou, des dalles de taille égale formaient un cercle parfait, et étaient décorées des mêmes hiéroglyphes inconnus que j'avais aperçus dans tous les lieux où se cachait un Portail. Il semblait que je venais d'atteindre mon objectif.

Retenant mon souffle, je commençai à avancer sur le sol recouvert d'ossements. Des os dont les craquements lugubres accompagnèrent chacun de mes pas, comme s'ils protestaient en la présence de cet intrus qui osait les perturber et profaner le lieu de leur ultime repos.

Je me hâtai de rejoindre le cercle de dalles. L'atmosphère de cette salle était oppressante - comme si un danger terrible et imminent allait vous tomber dessus - et vous faisait dresser les cheveux sur la tête.

Lorsque mon pied droit se posa enfin sur une des dalles, je constatai qu'un levier se trouvait de l'autre côté du cercle, derrière les cercueils colossaux. Je courus littéralement jusqu'au levier, et actionnai celui-ci sans délai. Une lueur rougeâtre envahit la pièce, comme si un lac de lave se fût trouvé sous celle-ci, et les trois cercueils furent soudain aspirés dans le vortex qui était en train de se former sous eux. Lorsque le portail fut tout à fait ouvert, je pris une grande inspiration, puis sautai à pieds joints à l'intérieur de la lueur cramoisie, tout en regardant vers le haut afin de ne pas avoir l'impression de me jeter dans les feux de l'enfer. Le dôme de Gigas s'éloigna à une vitesse vertigineuse, puis les ténèbres m'entourèrent…

XXVII. Le gardien de l'inframonde

Un fracas épouvantable accompagna mon arrivée : les trois cercueils qui m'avaient précédé et qui étaient tombés dans le vortex, venaient de s'écraser et de répandre les os géants de leurs occupants sur le sol. Si le Gardien veillait, je venais de manquer la chance d'effectuer une entrée discrète, me dis-je… La descente était verticale, et lorsque je chus à mon tour, j'évitai de peu un morceau pointu des planches en écorce qui avaient servi à l'élaboration des cercueils. J'atterris lourdement, me blessant au cours du processus. Je me relevai péniblement, découvrant que j'avais hérité d'une belle foulure à la cheville droite. Mes lamentables efforts pour marcher furent accompagnés de jurons et autres noms d'oiseaux. Je trouvai rapidement un rocher sur lequel je m'assis afin de masser ma cheville endolorie. Ce faisant, je levai les yeux et commençai l'inspection de mon nouvel environnement.

Il faisait sombre, mais il y avait cependant suffisamment de clarté que pour que l'on puisse y voir clair. L'endroit d'où j'étais tombé était une plateforme située derrière moi, à deux mètres de hauteur, sur le rebord d'une paroi rocheuse qui formait un cul-de-sac naturel. Une tête de démon de plusieurs mètres de haut, gravée dans le roc, ouvrait une gueule démesurée - gueule par laquelle j'étais arrivé ici. Les lèvres du démon formaient un « O » parfait, ce qui lui donnait un air de surprise. Les symboles hiéroglyphiques mystérieux étaient gravés sur les lèvres de la sculpture maléfique, et quelques escaliers sculptés à même la roche, adaptés à des êtres de taille humaine, permettaient d'accéder à ce Portail situé en hauteur. Un cours d'eau noirâtre se trouvait sur ma gauche, et serpentait vers l'entrée d'une grotte, devant moi. Ce cours d'eau provenait de la paroi rocheuse de derrière, mais il était localisé plus haut que la plateforme du Portail, et sur la gauche. Une large crevasse dans la roche derrière moi déversait l'eau de la rivière souterraine sous la forme d'une petite chute. A ma droite, quelques arbres rabougris, desséchés et

maladifs, agrémentaient le paysage, puis une autre paroi rocheuse empêchait toute progression. A l'extrême gauche, à dix mètres de moi, une nouvelle paroi rocheuse empêchait le passage, et contenait des cristaux de quartz. Au pied de cette paroi, sur l'autre berge de la petite rivière, des champignons phosphorescents étalaient leur faible lueur verdâtre. Une trentaine de mètres au-dessus de moi, une voûte bourrée de cristaux et de stalactites suintait une eau souterraine, filtrée et rafraichissante, et procurait une lumière blafarde. La seule issue possible semblait donc la grotte dans laquelle le fleuve souterrain pénétrait – une grotte dont l'entrée faisait une vingtaine de mètres de haut. De chaque côté de l'entrée de cette caverne, je pouvais apercevoir un rebord de moins d'un mètre de large, sculpté dans la roche. Celui-ci longeait le cours d'eau et permettait de passer sans être obligé de se mouiller. De temps à autre, un reflux étrange provenant de la caverne envoyait des vaguelettes dans ma direction, accompagné de quelques bulles… Il régnait dans cette grotte un noir absolu, aussi décidai-je d'allumer une torche avant de m'y aventurer.

Les rebords rocheux de la grotte permettaient à peine d'y circuler à pied. Les ténèbres n'étaient déchirées que par la lueur de ma torche, et j'y voyais tout au plus jusqu'à quelques mètres devant moi. La surface des eaux de la rivière était sombre, elle aussi ; toutefois, une multitude de petits poissons hideux, curieux et à moitié aveugles se manifestait, perçant la surface afin d'admirer cette clarté qui leur faisait tant défaut dans leur milieu naturel… Deux cents mètres plus loin, je pouvais apercevoir la sortie de la grotte, d'où émanait une clarté semblable à celle que procure un feu de camp…

Les reflux s'accentuaient à mesure que je pénétrais dans la grotte, et les vaguelettes devenaient plus puissantes, éclaboussant le rebord et mouillant mes bottes. J'avais franchi une quarantaine de mètres lorsque, soudain, une légère lumière apparut dans l'eau. Cette lueur spectrale de couleur verte me rappelait celle des champignons phosphorescents proches du Portail. Elle augmentait à présent en intensité, comme si elle se rapprochait… de la surface !

J'eus simplement le temps et le réflexe de bondir en avant, comprenant d'instinct que j'étais en danger. Dans le feu de l'action, je lâchai la torche… Le temps parut se figer, et la surface de la

rivière sembla exploser, m'envoyant une grande quantité d'eau glacée sur le corps. Une gueule effroyable et énorme, parsemée de crocs effilés et acérés comme seules les créatures des grands fonds en possèdent, happa la torche en plein vol. J'eus le temps de voir la tête de l'animal avant qu'il ne replonge dans la rivière : une tête énorme mais légèrement allongée, au sommet de laquelle trônait un appendice comportant une extrémité bioluminescente qui devait lui permettre d'attirer puis d'engloutir ses proies. Un cou immense, gris et serpentiforme, long de plusieurs mètres, similaire à celui d'un cygne et couvert de poils courts pareils à ceux d'un phoque, fouetta l'air avant de disparaître sous l'eau. Je venais de rencontrer le gardien de ces lieux, et la terreur primitive qu'il avait suscitée en moi était tout simplement indicible. Pour la première fois de ma vie, j'étais paralysé par une peur atavique mêlée à une répugnance profonde et instinctive pour cette bête effroyable. Je me serais sans aucun doute muré dans cet état de stupeur et de frousse si une douleur aigüe provenant de mon avant-bras droit ne m'avait ramené à la dure réalité : Titou venait de me mordre, probablement afin de me faire réagir ! J'effectuai alors la seule action dont j'étais capable à ce moment : je pris mes jambes à mon cou, fonçant droit devant moi - mais claudiquant en raison de ma douloureuse foulure - afin d'atteindre la sortie et la lumière. Une soixantaine de mètres me séparaient encore du salut, lorsque le bout de mon épée heurta la roche, provoquant un tintement sonore qui fut répercuté en écho dans la caverne. Immédiatement, la surface de l'onde fut à nouveau percée par le monstre, envoyant de grandes gerbes d'eau dans ma direction… Je courus aussi vite que mes jambes le permettaient. Me retournant, je m'aperçus que l'affreuse créature s'était hissée sur le rebord à l'aide de 2 de ses nageoires, et lançait à présent son cou et son ignoble tête vers moi ! J'eus tout juste le temps d'éviter l'attaque en sautant vers l'avant. Je tombai sur la corniche de tout mon long. Malheureusement, mon équipement faisait du bruit, et l'immonde créature, dont les yeux aqueux étaient presque aveugles et de couleur blanc translucide, semblait avoir une ouïe très fine. Elle attaqua de nouveau, plongeant sa gueule de cauchemar vers moi. Je rampai à toute allure, mais les crocs de la bête se refermèrent sur le bout de mon espadon ! Tirant comme une possédée, elle me fit tomber à l'eau dans un « plouf ! » retentissant. Je remontai à la surface, et me hissai en grande vitesse sur la corniche. Je dégoulinais de partout. Le monstre refit surface à deux

pas de moi. C'est alors que j'entendis Titou hurler comme il ne l'avait jamais fait. Le terrible prédateur fit alors volte-face, détendant son cou comme un ressort. Je ne sus pas tout de suite ce qu'il s'était passé. Les couinements de Titou avaient cessé. Un bruit atroce se fit entendre : l'horrifiante créature venait de heurter la paroi rocheuse de plein fouet. Mais lorsque sa tête replongea sous l'eau, je vis distinctement Titou embroché sur ses crocs, coincé entre les deux mâchoires géantes qui le broyaient de toute part ! Avant que le monstre ne disparaisse de nouveau, je pus constater qu'il s'était blessé au-dessus de son œil gauche.

Désormais, Titou était parti pour toujours. Mon seul ami en ces lieux hostiles, mon ange gardien à quatre pattes, venait d'être dévoré par une horreur aquatique de cette maudite planète, et ce afin de me sauver la vie !

La panique fit alors place à une colère telle que je n'en avais jamais connue jusqu'alors… Je sortis la grande épée de son fourreau, et hurlai ma rage de toute la force de mes poumons. Immédiatement, la créature réapparut, juste devant moi, se dressant de toute sa hauteur. Je lançai un puissant coup de taille à l'horizontale. Le tranchant de l'épée rencontra le cou de l'abomination des profondeurs, et l'entailla profondément. Un sang rouge foncé, presque noir, jaillit de la plaie, et le cri strident et sifflant du monstre fit trembler la grotte. L'horreur préhistorique lança malgré tout son cou blessé dans ma direction, mais j'avais déjà changé de place, prêt à porter l'attaque suivante… La tête s'écrasa maladroitement sur la corniche, à un peu plus d'un mètre de moi. Mon espadon s'abattit cette fois sur son museau, et un craquement sinistre me signala que je venais de blesser sérieusement mon odieux adversaire. Fou de douleur, l'animal se débattit comme un possédé, lançant son cou dans tous les sens tout en replongeant vers les abysses dont il était venu. Ce n'est qu'alors que je remarquai que j'avais pu voir ce qu'il se passait malgré les ténèbres de la caverne… Je n'étais plus qu'à quelques mètres de la sortie, et la lumière irréelle qui provenait de celle-ci décupla mes forces. Je courus comme un dératé, et finis par atteindre l'autre bout de la grotte. Lorsque je fis irruption de l'autre côté, je pivotai à droite et me plaquai contre la roche, attendant que le Gardien refasse une apparition. Mais rien ne se produisit : la bête avait tout simplement

préféré ne pas poursuivre celui qui l'avait si cruellement blessée. Trempé et grelotant de froid, je me laissai glisser vers le sol herbeux. Ce n'est qu'alors que je contemplai l'incroyable panorama qui s'étendait à l'horizon…

XXVIII. La forteresse interdite

Un léger brouillard régnait sur la vallée. Cette brume provenait des fumerolles dégagées par certaines crevasses au niveau du sol. Pas de doute : j'étais bien dans un endroit souterrain doté d'une activité tectonique et géothermique. Je supposai au départ que je devais me trouver dans quelque grotte de grande envergure à l'intérieur de la lithosphère de la planète… Mais lorsque je levai les yeux vers le « ciel », j'aperçus une énorme boule incandescente et semblable à du métal en fusion, dont la puissance et l'intensité étaient bien plus faibles que celles de la lumière solaire. Ce n'est qu'alors que je compris : ce que j'apercevais était le noyau de la planète !

Soudain, la luminosité diminua, jusqu'à ce que l'environnement soit plongé dans une semi-pénombre… Le noyau planétaire avait changé d'apparence : il ressemblait à présent à un gigantesque charbon ardent, noirâtre et constellé de stries magmatiques dont la lumière s'échappait. Ainsi, le noyau de Neferkeptah pulsait comme un cœur qui bat, et répandait la lumière nécessaire à toute vie sur ce royaume souterrain.

La puissance lumineuse du noyau s'intensifia à nouveau, et je portai alors mon regard sur la vallée : une ville immense et sombre, aux rues de basalte et aux constructions en obsidienne, déployait sur des kilomètres ses rues et venelles, ses grands axes, ses ponts et ses monuments. A l'horizon, d'autres cités laissaient admirer leurs silhouettes floues. Des rivières de lave stagnaient ou s'épanchaient paresseusement dans des canaux naturels, et encerclaient non pas une ni deux, mais bien… cinq pyramides de styles différents !

Une question brûlante jaillit soudain dans mon esprit, à la manière des geysers qui agrémentaient çà et là le paysage : comment allais-je donc bien pouvoir m'orienter dans cette ville tentaculaire, et surtout, dans laquelle de ces pyramides devais-je me rendre !? On ne m'avait jamais parlé que d'une seule pyramide, et voici qu'il y en avait cinq ! Le problème était qu'évidemment, cette cité était

inconnue des habitants de cette planète, et si son nom subsistait, ce n'était que sous forme de légende ou de fable. Qui aurait pu d'ailleurs soupçonner qu'une planète puisse être creuse et, en plus, renfermer des métropoles en son centre ? Je me demandai alors pour la première fois si une telle chose existait aussi sur Terre…

Mon désarroi était immense : désormais, j'étais seul, sans même l'aide précieuse et la présence réconfortante de Titou. Je ne possédais aucune carte du monde intérieur de la planète ni de la fourmilière urbaine qui s'étirait à mes pieds. Mon unique consolation était que j'étais bien arrivé à destination : Bel Nardouk, lieu le mieux gardé de Neferkeptah et sanctuaire des redoutés Nefels. Mais comment allais-je donc pouvoir retrouver le fils d'Ouvéa dans ce dédale ? Les chances de survie de l'infortuné Setna – qui n'étaient déjà pas bien grandes au départ – diminuaient à vue d'œil…

Je m'assis sur l'étrange herbe de couleur indigo, et décidai de laisser sécher mes vêtements avant de prendre une décision sur la direction à prendre. Le sol était chaud, et l'on pouvait sentir qu'une activité volcanique couvait là-dessous. Deux heures plus tard, mon équipement était totalement sec, et je pouvais reprendre mon périple vers une des pyramides… mais laquelle ?

Juste au moment où je me posais cette question, un vortex se créa dans le ciel, et une pyramide lumineuse se matérialisa progressivement. Lorsque la totalité de la pyramide fut visible, le vortex se referma brusquement, et la lumière cessa aussitôt. Il ne restait plus qu'une immense pyramide de couleur obsidienne et de type « pyramide de Chéops », dont le dessous était constitué de… cinq puissants réacteurs, qui commencèrent à s'activer en vue d'amorcer l'atterrissage. Des lumières éclairèrent soudain certaines parties de la pyramide, comme s'il s'agissait d'un gratte-ciel new-yorkais. Il y avait apparemment du monde, là-dedans ! Et c'est alors que les mots de Manakiel me revinrent en mémoire : «… Son fils, Setna, a été enlevé dans son vaisseau spatial par des pirates, alors qu'il se rendait sur Perpetua ». Ainsi donc, la navette spatiale des pirates en question était en réalité un « vaisseau-pyramide »… et si elle arrivait seulement maintenant, il restait un petit espoir que Setna soit encore en vie ! Une interrogation me taraudait cependant

l'esprit : pour qu'une telle navette puisse s'engouffrer dans un vortex de ce genre, il fallait disposer d'un portail démesuré ! Où était donc situé ce dernier !? Et les autres pyramides ? Etaient-elles également des vaisseaux ? Je stoppai mes réflexions pour fixer mon attention sur la pyramide de l'espace…

J'observai attentivement l'endroit où atterrissait le formidable vaisseau : il se posa exactement sur ce que j'estimai être son emplacement de départ, à savoir une plateforme carrée colossale qui se trouvait à l'ouest, pas trop loin de là où je me trouvais, à tout au plus deux ou trois kilomètres. Il ne me restait plus désormais qu'à découvrir une entrée par laquelle je pourrais me faufiler dans cette ville aussi mystérieuse qu'inquiétante, et ensuite dans le ténébreux monument spatial où Setna était peut-être encore retenu prisonnier.

***

Je me félicitai d'avoir pris les jumelles de l'infortuné Carl Robert : observant de loin un sentier qui menait à l'une des portes principales de Bel Nardouk, je constatai à ma grande surprise que le mur d'enceinte et le portail étaient bourrés de technologie : ce qui semblait être un mélange de caméras de vidéosurveillance et d'appareils biométriques couvrait le mur de la Porte Ouest, par laquelle je devais me faufiler. Des lumières rouges ou vertes balayaient les abords du mur et du portail jusqu'à une distance d'environ cinq mètres. Etrange, lorsqu'on savait qu'à la surface, Neferkeptah en était encore pratiquement au niveau de la préhistoire… Il semblait donc que Bel Nardouk fût une cité réservée à certaines races qui constituaient une élite planétaire, et dont les indicibles secrets restaient inaccessibles au commun des mortels. En tout cas, cette nouvelle était loin de m'enchanter, puisqu'elle signifiait que je devrais trouver un moyen moins risqué pour pénétrer dans la sinistre mégalopole – si toutefois il y en avait un, bien entendu.

Je me résignai finalement à contourner la ville, à la recherche de tout chemin annexe, de tout tunnel ou de toute autre forme d'accès à la cité des Nefels. Afin d'éviter tous les systèmes de détection, je restai à une distance de plus de cent mètres, et voyageai aussi couvert que je le pus.

Ma progression fut difficile, car je dus sortir des chemins et sentiers tout tracés, puis circuler au milieu d'une brousse rude et sauvage, parmi les herbes folles qui limitaient ma vue et se dressaient parfois à une hauteur de plus d'un mètre. Ma lente avancée ne jouait pas en ma faveur. Des gaz malodorants s'échappaient parfois de certains interstices situés entre les herbes et les rochers, et le remugle soufré qui parvenait alors à mes narines, me donnait des haut-le-cœur et me forçait à me protéger le nez à l'aide du col de ma tunique.

Au bout d'un bon kilomètre d'efforts et de sueur (la chaleur volcanique était par endroit à peine supportable), je parvins à un petit promontoire, sur lequel je m'assis afin de récupérer quelque peu et de me sustenter. Alors que je terminais une portion de viande salée et un fruit, mes yeux perçurent un mouvement furtif devant moi, légèrement sur la droite, et je sursautai : un rongeur dont le museau était surmonté de deux cornes se dressa rapidement sur ses pattes postérieures, comme s'il voulait que je l'aperçoive, puis détala sur la gauche, et disparut dans un terrier. Instinctivement, je bondis comme un ressort et criai « Titou !? » avant de me rendre compte de l'absurdité de ma réaction. Aussi surpris qu'ému, je m'avançai vers l'endroit où le petit animal avait disparu… et quelle ne fut pas ma surprise de découvrir, au milieu des herbes hautes, un trou d'un diamètre d'un mètre et demi ! C'était dans cet orifice que le rongeur avait disparu, et je m'aperçus bien vite que ce trou descendait profondément dans le sol.

Quelques minutes plus tard, j'allumais une torche depuis l'intérieur de l'orifice, et découvrais une galerie souterraine décorée avec d'antiques peintures rupestres ! Intérieurement, je remerciai la Providence qui avait rendu une telle aubaine possible. Cette synchronicité, que beaucoup de rationalistes auraient qualifiée de hasard ou de simple coïncidence, m'avait sans doute permis de découvrir le seul moyen d'échapper à la vigilance des technologies de surveillance de la Forteresse Interdite ! Par contre, il n'y avait plus aucun signe de la présence du rongeur que je jurais pourtant avoir aperçu quelques instants plus tôt… Avais-je donc été la victime d'une hallucination, ou mes yeux avaient-ils bien perçu l'apparition du petit ceratogaulus ? Cette question allait me tarabuster pendant encore un long moment…

***

Une fois de plus, j'en étais réduit à arpenter des galeries souterraines. Sauf que le boyau dans lequel je me trouvais n'était ni humide, ni froid. Combien de temps allais-je encore devoir déambuler dans les sous-sols, tel un troglodyte ? Depuis le début de cette rocambolesque aventure, il me semblait n'avoir fait que cela… Je décidai de ranger mes récriminations dans les oubliettes de mon esprit, et de poursuivre ma route.

Le tunnel se prolongeait sur des centaines de mètres… Je marchai pendant un bon kilomètre, sinon davantage. Parfois, je débouchais dans une chambre de taille moyenne, taillée dans le roc et ornée d'œuvres pariétales réalisées au pochoir, à l'aide de pigments naturels. Ces fresques lithiques dépeignaient la plupart du temps des scènes de capture ou de persécution. Les géants y étaient représentés, bien entendu, mais d'immenses oiseaux (ou étaient-ce des chauves-souris ?) y figuraient aussi, enlevant dans leurs serres acérées des humains. A d'autres endroits, des êtres malingres à la tête proéminente et aux grands yeux noirs en amande, semblaient tenir des tubes ou des flûtes en main, et se mélangeaient aux prisonniers qui leur étaient amenés par les Tanaks ou par les créatures ailées… Invariablement, chaque scène de ce type se terminait par la déportation, la torture et/ou le décès sanglant des otages.

A un moment donné, le tunnel bifurqua sur la gauche, et déboucha sur une chambre taillée dans la roche volcanique… L'entrée de cette salle vous forçait à vous agenouiller et à progresser à quatre pattes. Lorsque j'entrai dans cette cavité, une chaleur suffocante m'accueillit. Un chemin étroit se dirigeait vers la sortie de ce four, vingt mètres plus loin. Mais ce qui attira surtout mon attention, ce fut le liquide bouillonnant qui envoyait des vapeurs méphitiques, et qui était situé de part et d'autre de ce chemin, à plus de dix mètres de profondeur. La première bouffée de vapeur que j'inhalai me brûla les poumons. Je compris instantanément que la traversée de cette chambre allait m'obliger à retenir ma respiration et à avancer le plus rapidement possible, toujours à quatre pattes.

Je me lançai alors dans une course folle, droit devant et sans réfléchir. L'étroit sentier sur lequel je progressais était en fait une

espèce de pont, et je devais me concentrer afin de ne pas glisser ni tomber – une chute qui, à coup sûr, m'eût été fatale, au vu du gaz toxique, de la hauteur du pont en question et de la température du liquide surchauffé. Arrivé à peu près à mi-chemin, je fus soudain pris de vertige… Je saisis rapidement ce que cela voulait dire : la bouffée toxique que j'avais respirée agissait sur mon sens de l'équilibre ! Toujours sans respirer, je bondis en avant avec l'énergie du désespoir, l'esprit concentré sur la sortie de la chambre souterraine - chambre qui, désormais, était emplie d'une brume mortelle. Mais alors que je n'étais plus qu'à une petite dizaine de mètres de la sortie, mes yeux commencèrent à piquer atrocement et à larmoyer abondamment, m'empêchant de visualiser correctement les derniers mètres qui me séparaient du salut… Je commençais à faiblir, et mes poumons brûlaient fortement, sans doute en raison du fait que je ne respirais plus depuis quelques dizaines de secondes, mais probablement aussi en raison de l'effort. Enfin, je me disais que l'unique bouffée nocive que j'avais inhalée pouvait aussi être responsable de cette sensation de brûlure qui m'envahissait la poitrine.

Alors que 3 mètres tout au plus me séparaient de la sortie, mes membres se crispèrent violemment, et des crampes abominables se déclenchèrent. En un effort surhumain, je parvins à me propulser en avant. Deux mètres… un mètre… Soudain, mes jambes me lâchèrent, refusant de fonctionner un instant de plus. Je rampai alors pitoyablement à l'aide de mes coudes et de mes avant-bras, mais la douleur qui me torturait la poitrine devenait rapidement insoutenable. Finalement, je m'engouffrai dans la sortie, débouchant dans une nouvelle cavité de 5 mètres de long, mais beaucoup plus haute que la chambre précédente. Je réussis à me traîner encore sur quelques mètres, dépassant au passage le cadavre décharné de quelque infortunée créature. Le macchabée en question avait une forme humanoïde et était revêtu d'une espèce de robe… Sa peau avait un aspect bleuâtre, et ses bras étaient tendus vers l'avant. Je n'eus ni le temps, ni la possibilité de l'étudier davantage. D'ailleurs, mes yeux larmoyants m'en empêchèrent. Arrivé à hauteur des bras de la victime, je découvris qu'elle serrait encore dans sa main gauche ce qui ressemblait à un rouleau (de papier, de parchemin ou de papyrus ? J'étais incapable, à cet instant précis, de le voir et de le dire). Je m'en emparai rapidement, et le fourrai

négligemment dans ma tunique, sous mon bras. Les fumerolles mortelles semblaient avoir cessé, mais par précaution, je préférai ne pas encore respirer. Un vent frais et une lueur me signalèrent que j'arrivais bientôt à l'air libre. Rampant avec une difficulté croissante, les yeux presque clos, je heurtai de ma main droite un objet long et métallique qui semblait être un bâton. Celui-ci avait dû appartenir à l'individu qui avait succombé dans cette grotte piégée, tombant vers l'avant lors de la chute et de l'agonie de son propriétaire… Mes jambes refusaient toujours de fonctionner, et mes bras étaient désormais perclus, eux aussi, de crampes. Sentant bien que je risquais de perdre très vite l'usage de mes bras - et donc de mourir là - si je n'atteignais pas l'air libre, je pris le bâton en main et m'en servis, le plantant dans le sol et tirant sur mes bras dans un ultime effort.

Une forte brise me signala que j'avais réussi à traîner la tête à l'extérieur… Aussitôt, j'inspirai goulûment l'air vif et sain du dehors. Secoué par une toux terrible, je parvins à avancer encore de quelques dizaines de centimètres, respirant, crachant et soufflant comme un vieux tuberculeux. Roulant sur le dos, serrant le bâton métallique entre les mains, je contemplai le ciel terrible de ce monde étrange, avec son soleil qui pulsait comme un cœur essoufflé. A bout de force, je fermai alors les yeux, et entrepris de respirer longuement et régulièrement. Au bout de quelques minutes, mes yeux irrités cessèrent de piquer et de larmoyer, les crampes s'estompèrent et la douleur qui m'enserrait la poitrine relâcha son étreinte. Après un quart d'heure, la force revint dans mes membres endoloris, et je pus me mettre debout, balayant du regard le nouveau panorama qui s'étendait à perte de vue.

[image]

XXIX. Comme un mur de briques

J'étais sorti de la galerie par une ouverture pratiquée dans une sorte de colline. En y regardant de plus près, elle n'était en réalité qu'un trou qui était à peine calfeutré par de la végétation (herbes et buissons), et qui donnait sur la partie supérieure non d'une colline, mais d'un grand tumulus. Le mur d'enceinte de la porte ouest de Bel Nardouk se trouvait dans mon dos, et était suffisamment éloigné pour que je ne m'inquiétasse point d'être repéré par les systèmes de surveillance de la ville. J'avais finalement réussi à entrer incognito dans la forteresse interdite !

Au pied du tumulus s'étendait un terrain peu fertile sur lequel seules quelques herbes jaunies et éparses avaient eu la force et la persévérance de pousser. On y découvrait aussi de très rares arbres, mais ils étaient tous dénudés et morts depuis longtemps, étant donné la nature du sol – un sol inégal et peu propice à la vie, qui était jonché, ça et là, de cailloux et de rocs. Une terre noire, comme calcinée, achevait de donner au tout une apparence désolée. Ce terrain inhospitalier recelait pourtant une évidente surprise, puisqu'il était parsemé de gros rochers, dressés à la verticale et disposés en parfaites rangées sur une très longue distance. Bizarrement, ces menhirs étaient d'une taille nettement plus réduite que ceux que j'avais aperçus jusqu'alors sur Neferkeptah, et ne dépassaient pas les deux mètres cinquante de haut. Certains de ces rochers étaient gravés ou sculptés, et arboraient des sigles cabalistiques ou des êtres monstrueux. Afin de renforcer l'aspect inquiétant de ces lieux, un brouillard rampant et épais recouvrait comme un linceul le sol stérile, et venait se lover au pied des pierres dressées vers le ciel.

Cet alignement de mégalithes se prolongeait - tant sur ma gauche que sur ma droite - sur un bon kilomètre, voire davantage. Mais devant moi, je pouvais en distinguer nettement la délimitation, à

trois cents mètres de distance tout au plus. Un peu plus loin, je pouvais distinguer les contours d'une construction en forme d'hémicycle.

Ma cheville droite souffrait toujours de la foulure que je m'étais faite lors de mon arrivée dans le « monde creux », et une fringale dévorante me tenaillait l'estomac. J'ouvris mon sac et en retirai mes dernières provisions, afin de reprendre des forces. J'engloutis pratiquement tout ce qu'il y avait de nourriture. Il ne me restait désormais qu'une seule ration pour le reste de ma mission, à moins bien sûr que je ne découvre quelque chose de comestible au cours de mon périple. Je m'abreuvai également, vidant ma gourde au cours du processus. Il allait me falloir non seulement être très prudent, mais aussi veiller à trouver de quoi subsister…

J'étais perdu dans ces pensées, faisant tourner distraitement le bâton en laiton - ou était-ce du cuivre ? - que j'avais découvert entre les mains de l'infortunée victime de la galerie, lorsqu'un horrible cri, tout proche, me fit sursauter. Ce hurlement était aussi déplaisant que le croassement d'un corbeau, mais bien plus puissant. Je n'avais jamais ouï graillement aussi bruyant auparavant, aussi décidai-je que la bête qui avait glati de la sorte devait être inconnue et de belle taille… donc dangereuse, étant donné la faune hostile que j'avais croisée sur cette maudite planète. Je sentis les poils de ma nuque se hérisser. Rassemblant en pagaille mon équipement, j'enfilai mon sac-à-dos à toute vitesse, dévalai la pente du tumulus et m'élançai à travers le champ de mégalithes.

Le formidable cri retentit à nouveau derrière moi, mais de façon prolongée et plus aiguë. Cela ressemblait définitivement au mélange d'un aigle et d'un corbeau, mais en plus rauque et en plus puissant. Ayant la nette impression d'être devenu une proie, je commençai à courir en zigzag entre les menhirs. De temps à autre, je me retournais, jetant un coup d'œil inquiet par-dessus mon épaule afin de vérifier si je ne pouvais pas apercevoir la bête qui me poursuivait. Mais à chaque fois, je n'apercevais rien, sinon le champ de menhirs et le tumulus derrière moi. Evitant de justesse de me heurter de plein fouet contre une de ces pierres dressées, je décidai de ne plus me retourner, et de foncer tête baissée en direction de l'hémicycle, qui se rapprochait peu à peu. Je pouvais à présent en

distinguer plus nettement les contours, ainsi que les rangées en gradins concentriques…

Je me ruais vers la construction en forme de demi-cercle, lorsque l'attaque jaillit là où je ne l'attendais pas. Une violente poussée me propulsa vers l'avant, et une douleur insupportable me traversa les épaules… Regardant l'origine de mon affliction, je pus constater que mon épaule droite était transpercée par des serres énormes ! La pression était intenable, et si je ne faisais pas quelque chose très vite, la créature qui me tenait allait me broyer sans pitié. Elle en avait la puissance, en tout cas : la pression, mais aussi le sang qui s'écoulait déjà de la blessure, me le confirmaient sans le moindre doute. Un puissant battement d'ailes suffit pour que mes pieds ne touchent plus le sol : l'horrible volatile était en train de m'emporter ! Par miracle, je tenais toujours le bâton en laiton dans les mains… La tête de ce dernier était de forme ovoïde et encerclée de trois anneaux, rappelant peu ou prou la planète Saturne. Le bas du bâton, par contre, était légèrement pointu. En une fraction de seconde, je pris ma décision et, malgré la douleur, lançai un coup vers le haut, en direction de mon bourreau. Ce faisant, je levai également la tête, afin de m'assurer que le coup fasse mouche… La pointe du bâton rencontra le poitrail d'une bête effroyable, dont le corps était couvert de plumes étranges et noirâtres et dont les ailes rappelaient celles d'une chauve-souris. Le monstre émit un hurlement de douleur déchirant, et lâcha prise. Fort heureusement, je n'étais qu'à un mètre du sol. Je retombai lourdement, et la vitesse de la chute me projeta par terre. Je parvins à exécuter un rapide roulé-boulé, et lorsque je me relevai, j'aperçus la créature qui faisait demi-tour afin de revenir à la charge : la gueule allongée, légèrement pointue et remplie de crocs qui s'entrecroisaient, ressemblait à celle des ptérosaures que j'avais pu admirer dans les livres relatifs à la préhistoire et à la paléontologie lorsque j'étais enfant. La queue, pointue, était très courte. Mais contrairement aux ptérodactyles préhistoriques et terrestres, qui faisaient un mètre ou deux d'envergure au maximum, cette bestiole-ci était bien plus volumineuse ! J'estimai en un instant que sa taille était quatre ou cinq fois supérieure à celle des reptiles volants qui illustraient les livres de mon enfance. La créature avait une couleur brun foncé, presque noire, et ses terribles petits yeux ronds et orange brillaient d'une cruauté toute prédatrice. Déjà, elle préparait son attaque

suivante… Je reculai machinalement, et mon dos rencontra la froide aspérité d'un menhir. Dans un cri assourdissant, le monstre, me voyant acculé de la sorte, plongea droit sur moi ! Au dernier moment, je me jetai sur le sol, vers la droite. Emporté par l'élan de son plongeon aérien, l'ignoble animal vint se fracasser brutalement contre la pierre… « Puissant, mais stupide », pensai-je en me relevant et en dégainant la longue épée à deux mains.

L'abomination ailée gisait sur le sol, se débattant frénétiquement afin d'essayer de se redresser. Mon regard fut immédiatement attiré vers la partie droite de l'animal, dont l'aile cassée laissait apercevoir le blanc rougeâtre d'un os qui avait percé la peau. Une telle fracture ouverte pouvait se révéler mortelle. La patte inférieure droite, elle aussi, semblait cassée ou en tout cas suffisamment abîmée que pour empêcher le volatile de se remettre debout. Profitant de mon avantage, je contournai l'animal, et m'en approchai du côté où il était blessé. La bête, rendue maladroite par son allongement sur le dos, tenta (en vain et à plusieurs reprises) de me porter vicieusement des coups de bec, puis de me mordre avec ses crocs. J'évitai ces attaques maladroites, levai l'espadon, et l'abattis de toutes mes forces en direction du cou décharné de la bête. La lame acérée sectionna tour à tour les veines, la trachée et les cordes vocales, puis atteignit les vertèbres. Désormais incapable de crier et de respirer, l'animal se débattit encore pendant quelques secondes, projetant en tous sens des giclées d'un sang noirâtre. Je pesai sur mon épée de tout mon poids, et un craquement sinistre me signala que les vertèbres venaient de céder. Aussitôt, le volatile maudit fut parcouru de quelques spasmes nerveux, puis s'immobilisa pour l'éternité.

Mes épaules saignaient abondamment, mais la douleur s'était calmée dès que les serres m'avaient lâché. Les nerfs et les articulations semblaient intacts ; néanmoins, une infection restait possible, et une hémorragie était probable…

La lueur du noyau rougeoyant de la planète diminuait, créant une fausse impression de nuit. Je me dépêchai donc de franchir les dernières dizaines de mètres de l'alignement de menhirs, et atteignis l'hémicycle. Dès que j'y parvins, une puanteur épouvantable me fouetta les narines, et je compris soudain pourquoi

en regardant autour de moi : des cadavres humains étaient allongés ça et là, sur les marches des gradins ! Certains étaient déjà réduits à l'état de squelette, d'autres semblaient avoir été coupés en morceaux ou pourrissaient à l'air libre. Leurs visages émaciés, leurs ventres boursouflés et bourdonnant du travail des mouches et des asticots, leurs os apparents, leurs orbites vides et leurs membres décolorés par la putréfaction, rappelaient les tableaux médiévaux des danses macabres. Je m'aperçus que des rigoles avaient été prévues afin d'évacuer les fluides pestilentiels provenant des macchabées.

Soudain, un cri plus effroyable encore que celui du ptérosaure que je venais de tuer emplit l'air, et une ombre couvrit ce morbide théâtre. Instinctivement, je me couchai sur le sol, immobile et l'épée levée vers le ciel. Un reptile volant immense survolait les gradins, et plongea soudain pour se saisir d'un macchabée. Des craquements d'os retentirent, et lorsque la bête s'éloigna, elle avait entre les serres une dépouille pantelante… Le crâne du monstrueux animal était garni de trois excroissances en forme de cornes qui lui conféraient l'apparence d'un dragon. Il ne possédait pas de bec, mais une gueule énorme et bardée de dents pointues. Sa tête semblait disproportionnée par rapport au reste de son corps. Sa queue, contrairement au volatile que j'avais combattu, était longue et terminée par une espèce de losange osseux, et la peau verdâtre de son cou et de son dos était couverte de plumes marron. Mais le plus étrange était la lueur spectrale qui émanait de son ventre et de sa gorge : celle-ci le rendait visible de loin, et l'entourait d'une étrange phosphorescence. Observant l'horreur volante qui s'éloignait de l'hémicycle avec de grands mouvements lents de ses ailes membraneuses, mon attention s'attarda subitement sur l'étrangeté des lieux. Une fois de plus, je balayai du regard les gradins et me souvins que dans l'Antiquité, des civilisations terrestres avaient également appliqué ce genre de pratique funéraire, que l'on appelait le « décharnement » : les corps étaient abandonnés en plein air, dans un lieu bien délimité, et les corbeaux, vautours, hyènes, insectes et autres charognards s'en donnaient à cœur-joie, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la carcasse, finalement nettoyée jusqu'aux os.

J'avais rencontré deux monstres ailés en approchant de cet endroit. Mieux valait ne pas s'y attarder. Je rangeai l'épée dans son

fourreau, sortis mes jumelles et explorai le paysage : je n'étais plus qu'à cinq ou six cents mètres de la pyramide occidentale de la Forteresse. Ajustant les jumelles sur celle-ci, je remarquai soudain un petit cortège qui retint toute mon attention : à la tête de celui-ci, un individu encapuchonné et portant une longue cape sombre, flanqué d'une dizaine de gardes bien humains. Ceux-ci étaient uniquement vêtus de bracelets métalliques et de pagnes blancs, et ils étaient armés de longs bâtons dorés. Ces hommes, dont la tête était apparemment protégée par un casque en forme de tête d'animal, étaient cependant trop éloignés que pour que je puisse en distinguer les détails. Un personnage plus court, frêle et au visage blafard, vêtu d'une tenue résolument futuriste et spatiale, suivait : sans pouvoir en distinguer les traits, je reconnus immédiatement Setna, le fils d'Ouvéa, qui était toujours en vie ! Cette nouvelle raviva la flamme de l'espoir en mon cœur. Hélas, Setna était étroitement surveillé par d'autres gardes, plus petits et plus minces que les premiers, et vêtus de toges. Il semblait tituber comme si on l'avait drogué. Le cortège se dirigeait vers un bâtiment situé au nord-ouest. Ce dernier était établi dans les hauteurs de la forteresse, mais je ne pouvais en distinguer que la forme générale… Les rues étaient étrangement désertes, et bordées de chaque côté de lampes bleuâtres. Elles étaient pavées de blocs de basalte – une roche noire volcanique – et l'on aurait dit que les interstices entre ces pavés étaient constitués de lave incandescente. En réalité, il s'agissait d'un système d'éclairage de la chaussée.

Je remis les jumelles dans le sac-à-dos, me saisis du bâton de cuivre que j'avais trouvé sur l'humanoïde mort dans la caverne aux gaz toxiques, et me mis en marche vers la sortie de l'amphithéâtre. Cette dernière était grande ouverte et semblait m'attendre… Localisée dans le mur ouest, juste en face de moi, elle était intégrée dans une construction en pierre taillée qui rappelait furieusement une chapelle funéraire de type gothique. Le but était sans doute de conférer une apparence grandiloquente à l'entrée, mais une sensation désagréable et persistante me laissa aussi penser qu'il s'agissait d'une forme de moquerie ou de profanation : on avait utilisé une construction résolument chrétienne donnant accès à un lieu dédié à une forme de pratique funéraire antique et païenne.

Je m'engouffrai dans le passage et me retrouvai, quelques mètres

plus loin, sur une espèce de petite place de forme arrondie et constituée de pavés blancs. C'était la première fois que je rencontrais cette couleur dans l'Inframonde de Neferkeptah, et elle jurait avec la noirceur des pyramides et l'aspect volcanique des chemins et des routes exécutés dans le basalte le plus sombre… L'apparence générale de la place blanche donnait une impression malsaine de fausse pureté.

Je me retrouvai soudain face-à-face avec la statue chryséléphantine d'une créature chthonienne, qui trônait au centre même de la placette. Cette idole mâle reposait sur un socle rond réalisé dans du marbre blanc, et son corps, uniquement vêtu d'une chlamyde, avait la pâleur et la grâce d'un kouros de la Grèce antique. Plus loin, une rangée de sphinx à tête de bélier - et vraisemblablement réalisés dans de l'albâtre - menait à la route que Setna et ses kidnappeurs avaient empruntée. Les yeux marmoréens de la sculpture infernale qui me faisait face ne possédaient pas d'iris ni de pupille, et lui conféraient une expression impassible. Cependant, le plissement de son front et de ses sourcils lui prodiguait un air de cruauté infâme. Les cheveux flamboyants de la statue étaient recouverts de feuilles d'or. Plus bas, la bouche s'ouvrait en un rictus carnassier et malfaisant. Une langue bifide, mauve et encadrée par des crocs pointus, venait parachever ce visage mauvais. Quant à la scène que représentait cette œuvre, elle tuait définitivement toute sensation de pureté : de la main gauche, l'idole tenait un glaive profondément enfoncé dans le cœur d'un enfant hurlant et dont l'expression, gravée à jamais dans le marbre, reflétait une extrême angoisse et une intense souffrance. Le sculpteur maudit de ce chef-d'œuvre de perversité avait même poussé le souci du détail et du vice jusqu'à utiliser une matière ou une peinture écarlate afin de représenter le sang qui maculait le glaive et la poitrine de la petite victime. Le résultat attirait inexorablement l'œil de tout observateur vers ces taches pourpres qui ressortaient au milieu de la blancheur du marbre. Le genou gauche du démon sculpté reposait sur le sol, tandis que son pied droit prenait appui sur un crâne. Le tout était complété par les os d'une cage thoracique sculptée dans le marbre. L'idole pointait l'index de la main droite en direction de l'hémicycle, derrière moi. Je frissonnai et, détournant le regard de cette horreur, je fis le tour de la place.

Ce n'est qu'alors que je l'aperçus : caché à ma vue par la statue, de l'autre côté de la placette, un androïde fixait attentivement la pyramide ainsi que la procession du petit groupe de kidnappeurs et de leur jeune otage, étendant la portée de son regard électronique à l'ensemble du paysage. Il arborait le logo maudit de l'usine de production des robots militaires tueurs de Yaza, Synthoid Corporation : une pyramide rayonnante surmontée par un œil de serpent. Je compris soudain la raison de la présence de cette machine de mort ici : ainsi donc, Yaza avait, d'une façon ou d'une autre, envoyé un sicaire dans le but de me tuer, et celui-ci observait de près l'endroit par lequel il savait que je devais obligatoirement passer pour libérer Setna ! Mais comment Yaza avait-il bien pu savoir que j'étais en vie, et par quel moyen était-il parvenu à avoir connaissance de la planète et du lieu dans lequel je me trouvais ? Plus étrange encore : comment avait-il réussi à envoyer son assassin jusqu'ici !? Cela paraissait invraisemblable et demeurait un mystère, mais je commençais à me douter qu'il devait exister un lien quelconque entre le dictateur mondial et les êtres malfaisants qui peuplaient cette planète et qui avaient capturé le fils d'Ouvéa.

Le bruit bien involontaire de mes pas avait automatiquement activé les capteurs sonores du robot, qui tourna aussitôt la tête dans ma direction. Le regard vide de la machine s'immobilisa, et commença à me dévisager. Le court moment de surprise ayant passé, je n'attendis pas davantage, et rebroussai chemin à toute vitesse, d'autant plus que je venais d'apercevoir la mitrailleuse rotative que l'androïde tenait entre les mains ! Je fonçai comme un beau diable vers l'intérieur de l'hémicycle, où je bénéficierais de plus d'espace pour combattre mon nouvel adversaire. Derrière moi, j'entendis les inquiétants pas métalliques de l'androïde s'accélérer : je venais d'être pris en chasse !

Déboulant dans la zone de décharnement, je commençai à gravir les gradins. Mon ouïe me signala que les servomoteurs du Traqueur s'étaient mis en mode « course », et que le robot me rattrapait rapidement, lorsqu'une série de détonations déchira l'air et me vrilla les tympans. Je n'avais pas même entendu la fin de ces tirs, qu'une douleur hallucinante me traversa le pied droit. Je tombai au milieu des gradins, n'osant pas regarder mon pied. Cependant, je pouvais déjà sentir le sang couler…

En une fraction de seconde, le Traqueur fut sur moi. Il n'allait même pas avoir besoin de viser : il aurait tout le loisir de m'abattre à bout portant, de prendre des photos de ma dépouille, de prélever un échantillon sur ma carcasse et de le rapporter à cette crevure de Sam Yaza ! Mais il n'était pas dit qu'Aymeric Tanat mourrait sans se défendre : dans un ultime réflexe de survie, je levai le bâton en cuivre et l'abattis de toutes mes forces sur la tête du robot. Et l'impensable se produisit : une lumière aveuglante, suivie d'une déflagration terrible, sembla remplir l'univers tout entier, et heurta violemment le robot comme un mur de briques ! Le temps sembla s'étirer… Je vis distinctement, avec tous les détails possibles et imaginables, le crâne métallique de l'androïde se tordre, se déchirer, fondre et exploser vers l'arrière, répandant sur le sol du shrapnel, des vis tordues, des composants électroniques et des fils électriques déchirés ! Le rayon lumineux qui s'était échappé du bâton en cuivre s'éleva vers le ciel, sur une distance d'au moins vingt mètres, en une lumière blanche aux contours vaguement bleutés, avant de s'éteindre.

Le temps reprit soudain son cours normal. Le Traqueur, étêté et projeté en arrière par le rayon, retomba sur le sol dans un bruit de ferraille, envoyant une rafale de son arme vers le ciel. Mais le combat n'était pas encore fini : le système de visée de cette machine de mort ne résidait pas seulement dans la tête. Un système de remplacement avait été conçu au niveau du plexus solaire, et je voyais déjà la lentille de ce dispositif s'ouvrir sur le poitrail du Traqueur !

M'asseyant sur le sol, je décrivis un arc de cercle avec le bâton, et frappai impitoyablement la cage thoracique de cette boîte de conserve : cette fois, le rayon pulvérisa l'armure en acier et en titane, et traversa intégralement le robot, désintégrant tout sur son passage ! Le bras qui retenait la mitrailleuse bougeait encore, aussi entrepris-je de le réduire en un tas de ferraille tordue avec un troisième coup. Seules les jambes s'agitaient encore, et je m'acharnai dessus jusqu'à ce qu'elles s'immobilisassent complètement.

Une fois mon ennemi définitivement vaincu, je retombai de tout mon long sur le sol, et la noirceur et l'immensité de l'espace infini

s’emparèrent de moi.

XXX. L'Anti-Christ

Les gouttes de pluie s'écrasaient avec force contre les vitres du palais présidentiel. Un orage terrible avait éclaté depuis trois jours, et avait succédé à trois autres journées pendant lesquelles le soleil n'avait pas même daigné se montrer. Ces fanatiques de chrétiens, bien entendu, avaient pris cela pour les signes du Grand Avertissement de Dieu lancé à l'humanité afin de se repentir – des signes qui annonçaient également le début des Tribulations annoncées dans l'Apocalypse.

Samuel Damian Yaza était assis sur le rebord de son bureau, contemplant un bout de ferraille tordue, cabossée et noircie par endroit, que ses Maîtres lui avaient expédiée via un Portail : une partie des restes du Traqueur qu'il avait envoyé pour une destination inconnue, et qui était supposé se débarrasser définitivement de cet Aymeric Tanat de malheur. Comment donc un vieux croulant était-il parvenu à détruire une telle merveille de modernité et de technologie ? Cela restait un mystère, mais il était clair, dans l'esprit de Yaza, que le fugitif avait dû recevoir une quelconque assistance providentielle.

Certes, il n'était pas personnellement responsable de cet échec, mais son Maître suprême n'en avait eu cure. Il était entré dans une telle rage que Yaza avait craint lui-même d'en devenir la victime. Fort heureusement, le Maître suprême s'était soudainement repris, lui ordonnant de débuter la prochaine étape de leur plan : le déclenchement de la Grande Purge de l'humanité, à savoir le dernier jalon du grand projet de dépeuplement mondial.

Oh, ce projet avait débuté des décennies auparavant, bien avant sa naissance, avec la corruption et la pollution généralisées de la planète. Les monarques et présidents, les gouvernants et banquiers internationaux, les PDG des multinationales et les membres les plus éminents des sociétés secrètes, s'étaient ingéniés à mettre en place un plan commun contenant toute une série de mesures qui

s'assuraient que la santé, la fertilité, la liberté et la prospérité des individus allaient se dégrader : utilisation de l'énergie et des armes nucléaires aux effets et aux déchets dévastateurs pour l'environnement et pour la vie sur Terre, permission tacite pour les multinationales d'émettre des gaz nocifs dans l'atmosphère, déforestation débridée et exploitation à outrance de la faune sauvage avec pour corollaire la disparition de nombreuses espèces et une baisse drastique de la biodiversité, développement d'armes toujours plus puissantes, traités internationaux dopant le capitalisme ultralibéral destructeur, disparition progressive du standard-or et élimination de l'argent liquide au profit de l'introduction du système économique électronique piratable et espionnable à merci, mise au point de médicaments et de vaccins contenant des produits délibérément toxiques, généralisation de la pollution électromagnétique par l'entremise des téléphones portables et des appareils « sans fil » fonctionnant grâce à des ondes délétères, création de virus et de bactéries de plus en plus contagieux et virulents, substances chimiques ou nanoparticules glissées insidieusement dans les produits de consommation de la vie quotidienne (alimentation, hygiène), création délibérée d'attentats « terroristes » en vue d'accroître des mesures prétendument « sécuritaires » qui, en définitive, diminuaient les libertés individuelles, autorisaient des guerres lucratives à l'étranger et accroissaient les pouvoirs des gouvernements sur leur peuple respectif, déstabilisation et exploitation économique de pays entiers par l'entremise de conflits déclenchés sous des raisons apparemment « humanistes » véhiculées par les organisation non gouvernementales appartenant à certains mondialistes, épandage de traînées chimiques dans le ciel via les avions de ligne, organismes génétiquement modifiés qui tuaient ou rendaient les gens stériles au bout de quelques générations… Rien n'avait été omis, aucune peine n'avait été épargnée afin d'éliminer le plus consciencieusement possible un maximum de personnes. Mais malgré cela, les hommes et les femmes continuaient de se reproduire, et même les lois autorisant les perversions sexuelles les plus sordides n'avaient pu parvenir au but ultime : la réduction de l'humanité.

Mais à présent, le Maître avait ordonné une accélération brutale de ce processus, par tous les moyens possibles et imaginables, et ce de façon pratiquement ouverte. Une guerre mondiale allait notamment

devoir éclater.

Yaza se demanda pour quelle raison cette mesure pouvait bien être nécessaire : une grande partie de la population était désormais condamnée car, ayant accepté de se faire pucer, ces personnes avaient contracté des cancers aux symptômes effrayants et, in fine, aux conséquences mortelles. Certes, une partie de ces larves avait eu l'outrecuidance d'organiser des manifestations, mais l'émission des ondes adéquates avait activé, via la puce et son émetteur-récepteur wi-fi, des sentiments d'apathie, de découragement, d'épuisement ou de dépression. Les quelques personnes les plus déterminées avaient été calmées grâce à la torture à distance autorisée par le maudit implant. Enfin, ceux qui avaient osé persévérer dans cette rébellion ouverte contre le leader mondial, avaient été purement et simplement éliminés via la libération et la diffusion dans l'organisme de la dose de cyanure contenue dans la puce. Une virulente campagne de propagande antireligieuse avait été lancée tout récemment, et la plupart des personnes implantées avait relayé ces idées extrémistes : les jurons s'étaient multipliés et le sentiment anticlérical s'était développé, car il était impensable que Dieu punisse les gens simplement parce qu'ils avaient opté pour la facilité et les soi-disant « avantages » liés à la puce – avantages qui, dans la tête des populations crédules et manipulées, dépassaient de loin l'avertissement millénaire de la marque de la bête contenu dans la Bible, un avertissement qui avait été purement et simplement minimisé et ignoré. Par conséquent, la haine vis-à-vis de Dieu et de toute religion – et, plus spécifiquement, de la religion chrétienne – s'était encore accrue, plutôt qu'une progression du sentiment de repentir.

La diminution drastique de la population pucée était cependant insuffisante aux yeux du Maître. D'autres mesures plus draconiennes encore allaient devoir être mises en place, afin de s'assurer que l'humanité passe de 7 milliards d'individus à seulement 500 millions de personnes. Eh bien soit, pensa Yaza. La volonté de son Maître devait être faite ? Elle allait donc être exécutée ! Car le Maître lui était supérieur, et savait des choses qu'il ignorait lui-même - notamment ces choses qui se produisaient hors des limites de cette planète, comme cette histoire intergalactique concernant le fanatique rebelle Aymeric Tanat. Et lui, Samuel Yaza, recevrait en

récompense encore davantage de pouvoir et d'argent, encore plus de libertés, de possibilités, d'opulence et de plaisirs ! Que lui importaient la frustration, l'esclavage ou les souffrances du reste de la planète ? Lui, l'empereur mondial, le leader inégalé, l'homme idolâtré et divinisé, lui seul comptait, car il était unique. C'était d'ailleurs ce que ses parents lui avaient enseigné dès son plus jeune âge, via une éducation laïque et élitiste.

Dans l'intimité de son bureau, Yaza se remémora sans aucune mélancolie le passé, depuis sa naissance jusqu'à son avènement. Ses détracteurs et ses ennemis le jugeaient déterminé et froid comme un reptile, impitoyable, tyrannique et manipulateur, voire sociopathe, sadique, psychopathe, sans cœur ou inhumain. Ils ne croyaient pas si bien dire… Si seulement ils savaient !

Lorsqu'il était né, cela n'avait pas été le résultat d'un acte délibéré d'amour, mais d'un projet conçu et planifié depuis fort longtemps. Le petit Samuel n'avait à proprement parler ni de père, ni de mère. Il était le résultat d'un programme génétique très avancé rendu possible par le développement de technologies bien précises ; ses cellules s'étaient reproduites et avaient grandi en laboratoire, sous la surveillance d'une équipe de scientifiques, tour à tour dans une matrice artificielle, puis dans une couveuse. Certes, il était humain… du moins, en grande partie. Un très faible pourcentage de son code génétique provenait d'un animal ou d'un autre être – humain ou non. Sam Yaza était donc lui-même le résultat d'une chimérisation génétique, d'une hybridation entre l'humain et le non-humain. Cela lui avait été révélé à l'âge de douze ans, mais son « père » - un illustre savant payé par un richissime milliardaire de l'élite mondiale qui était le véritable et secret créateur de sa personne – s'était toutefois toujours refusé à lui avouer avec quel être vivant il avait fait fusionner son ADN. Son intellect et sa conscience étaient cependant bien humains… pour autant qu'il sache. Il s'était donc efforcé de mettre au fond du cachot de sa conscience ce secret qui ne devait être dévoilé à personne d'autre, en dehors de lui et de sa « famille » proche. Mais tel un sous-marin, cette question de son origine non-humaine remontait parfois à la surface de son esprit pour le tourmenter…

Son éducation avait commencé très tôt, dès qu'il avait pu marcher

et parler, c'est-à-dire vers un an et demi. Des cours privés lui avaient été donnés par des enseignants confirmés, puis par des professeurs émérites provenant de diverses universités, et spécialisés dans différents domaines. L'accent avait été mis sur la connaissance des chiffres (mathématiques, économie) et des sciences qui, selon sa famille proche, étaient les seuls garants d'un savoir illuminé par la connaissance et la raison. Les langues lui avaient également été inculquées de façon précoce, de sorte qu'il maîtrise parfaitement les idiomes les plus parlés sur la planète : l'anglais, le chinois (mandarin), l'espagnol, le français et le russe. Les bases de la morale lui avaient été enseignées, mais sans plus. Et une critique poussée de chaque religion lui avait été présentée, afin de bien ancrer dans son esprit le fait que les religions et une grande partie de la spiritualité n'étaient constituées que de « superstitions » aussi inutiles qu'irréelles, ce qui avait eu pour résultat de créer chez lui une haine farouche et quasi-viscérale à leur égard.

Lorsque le petit Samuel avait atteint l'âge de treize ans, son « père » – le grand scientifique – était décédé précipitamment, des suites d'un arrêt cardiaque. Yaza avait ensuite été confié à sa famille adoptive : le milliardaire qui avait initié le projet de sa création, et son épouse. Ces deux larrons eurent tôt fait de lui enseigner toutes les ficelles – et les coups bas – du monde des affaires, ainsi que la pratique frauduleuse et les artifices perfides de la politique. C'est aussi sous leur férule qu'il avait découvert l'ésotérisme et la magie - y compris les rites les plus sombres -, car ce couple était adepte des pratiques occultes et membre de sociétés secrètes depuis toujours. A l'âge de vingt ans, il avait gravit de nombreux échelons, et jouissait d'une fortune immense et pratiquement intarissable.

Finalement, il avait été introduit, grâce à ses richissimes parents adoptifs mais aussi grâce à son intelligence et à sa roublardise, dans les rouages des organismes internationaux les plus secrets et les plus puissants, ainsi que dans les projets technologiques de pointe et les développements scientifiques certes novateurs, mais fort peu éthiques. Et c'est via une de ces expériences scientifiques qu'il avait pris contact pour la première fois avec ses Maîtres : lors de l'essai d'un grand collisionneur d'hadrons en Europe, les hommes de science impliqués dans ce projet lui avaient confié leur espoir de créer, l'espace de quelques millisecondes, une brèche qui

permettrait d'entrevoir brièvement une autre dimension ou un autre univers. Cette expérimentation avait constitué un succès pour les chercheurs, et la brèche en question s'était aussitôt refermée. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que le très court moment où le « contact » avait été pris avec cette autre dimension avait été amplement suffisant pour qu'une forme d'intelligence se manifeste à leur insu et crée un lien mental avec une des personnes de l'assemblée – une intelligence qui, selon toute vraisemblance, attendait avidement le moment où une telle occasion se présenterait. Et c'était lui, Samuel Yaza, qui avait été choisi : il était l'Elu de ces créatures qui ne se manifestaient jamais que par des voix intérieures, et qui lui avaient soufflé à l'oreille l'inspiration ou les idées nécessaires pour atteindre ses objectifs mégalomanes. Quant au Maître suprême – que Yaza se représentait comme une entité biologique extraterrestre –, il était celui qui l'avait conseillé et l'avait assisté à mener à bien tous ses desseins depuis cette première « rencontre » au grand collisionneur d'hadrons. Ses recommandations avaient toujours été judicieuses et correctes ; aussi Samuel lui accordait-il son respect et son obéissance.

Suite aux conseils avisés de son bienfaiteur de l'outre-monde, il avait investi dans plusieurs entreprises technologiques de haut niveau (dont Synthoid Corporation, un consortium producteur de robots à intelligence artificielle qu'il avait racheté plus tard), et avait lancé sa propre société : Yaza Inc., qui avait rapidement reçu le soutien de nombreux gouvernements et qui, à force de publicité, de malhonnêteté et de manigances, était devenue meneuse dans le secteur des micro-puces implantables destinées aux êtres humains. Fort du succès de son entreprise, il avait ensuite été propulsé sur le devant de la scène médiatique et politique. Son acquisition suivante avait été une agence de presse internationale : il avait en effet besoin de journaux, radios et sites web prostitués qui loueraient chacune de ses actions, et qui détourneraient ou minimiseraient les critiques qui commençaient à s'élever contre lui.

C'était sur les conseils de son Maître suprême qu'il avait finalement rejoint le mouvement transhumaniste de la Singularité, qui prônait la modification physique de l'être humain par l'entremise de différentes disciplines scientifiques avant-gardistes afin de faire de celui-ci un individu aux pouvoirs « augmentés » qui pourrait

accéder à une vie prolongée, voire à une certaine forme – encore incertaine – d'immortalité. Son Maître et conseiller le lui avait dit : de la sorte, il deviendrait comme Dieu. Là, au sein de cette secte scientifico-technologique, il avait subi plusieurs interventions chirurgicales. Son cœur avait été remplacé par un appareil bionique, et son bras droit avait été amputé en vue d'installer un substitut cybernétique bien plus puissant. Ce faisant, il avait dû aussi prendre une puce cérébrale hyper sécurisée créée uniquement pour lui par un ingénieur gravement malade de Yaza Inc. Le brave homme avait emporté son secret dans la tombe, et tous ses documents avaient été effacés ou brûlés. De cette façon, Yaza n'avait point à redouter un éventuel acte de rébellion ou de malveillance à son égard. La puce cérébrale lui permettait de connecter son esprit à l'Internet, d'envoyer instantanément ordres et messages, d'acheter et de payer pratiquement n'importe quel type de produit et, raffinement suprême, d'utiliser à distance certains systèmes d'armement militaire via un code unique qui lui avait été conféré par plusieurs chefs d'Etat auxquels il avait rendu de fiers services en annulant ou en remboursant partiellement la dette de leurs pays, les sauvant ainsi in extremis d'une banqueroute assurée. Et c'est aussi le soutien de ces politiciens serviles qui avait pesé lourd dans la balance lorsque les différentes puissances supranationales avaient décidé de s'unir afin de former un gouvernement mondial unique, et d'élire un seul président pour toute la planète.

A peine avait-il été désigné comme le détenteur de ce poste ultime, qu'il avait tissé des liens avec le Pape. On lui reprochait bien souvent son aversion et sa répulsion pour les religions, aussi avait-il été forcé de soutenir une religion, afin de donner le change. Il avait aidé le Pape Pierre à laver la réputation de son Eglise, entachée par les scandales sexuels à répétition et les actes multiples d'apostasie. Il avait ensuite assisté l'hérésiarque de Rome dans sa tâche visant à remodeler sa religion afin d'en faire une religion « fast-food » en adéquation avec le nouvel ordre du monde, une « foi » digeste, facilement adoptable car permissive, dans laquelle les enseignements du Christ avaient été dénaturés et foulés au pied. C'était là un coup magistral, un accomplissement qui lui faisait toujours ressentir une euphorie aussi puissante que perverse : lui qui détestait le christianisme, était précisément celui qui avait

permis la dégradation de cette religion abjecte à ses yeux, et le tout avec la bénédiction et l'assentiment de la curie romaine, et des fidèles dévoyés ! C'en était presque jouissif… En échange, le Pape hérétique justifiait et blanchissait les actes les plus ignobles du président mondial. L'hérésiarque l'avait même adoubé dans la basilique St Pierre à Rome et, sacrilège ultime, dans le lieu saint abritant le Saint Sépulcre, à Jérusalem, allant jusqu'à le présenter comme une espèce de divinité vivante, ou comme une nouvelle incarnation du Messie…

Par la suite, Yaza avait rendu obligatoire ses immondes implants dans la main (puce sous-cutanée) ou dans le « front » (puce implantée dans le cerveau), sous des prétextes de sécurité mais aussi sous des excuses pseudo-médicales, car cette marque d'esclavage réalisait aussi des prodiges : elle rendait l'espoir aux déprimés via le contrôle mental qu'elle permettait, supprimait les troubles obsessionnels compulsifs, empêchait les tremblements de la maladie de Parkinson (mais sans toutefois guérir cette maladie), permettait aux tétraplégiques d'envoyer des e-mails ou de commander à distance leur fauteuil électrique par le pouvoir de la pensée… Bref, il avait été aisé de berner les simples d'esprit et les malades avec cet outil pourtant cancérigène et d'asservissement généralisé. Les camps d'extermination avaient ensuite été ouverts pour ceux qui refusaient cette « marque ». Prévoyant et craintif de nature, le dictateur mondial avait fait construire une base souterraine pleine de ravitaillements dans laquelle il pourrait se réfugier en cas de danger (après tout, l'étude du passé ne lui avait-elle pas enseigné que la plupart des tyrans et des empereurs avaient rencontré une fin funeste et prématurée ?). Le reste faisait partie de l'histoire…

L'attention de Yaza se focalisa sur le Pape Pierre : ce vieux pervers avait beau être hérétique, il avait très mal pris la nouvelle concernant le mouvement antireligieux fraîchement initié – non pas tant pour des raisons pieuses qu'en raison de la baisse de pouvoir et de popularité que celui-ci avait engendré à son égard. Il était évident que cette momie décrépite, malgré sa déchéance, ses vices et sa corruption, n'apprécierait pas davantage le massacre organisé de la majeure partie de la population mondiale… car naturellement, il ne pouvait pas renier publiquement et en bloc l'ensemble des

valeurs chrétiennes, même si, en privé, il enfreignait chacune des lois divines. Il semblait bien, désormais, que Sam Yaza aurait un ennemi de plus – un ennemi qui en savait beaucoup trop sur sa personnalité, sur ses activités et sur ses projets néfastes, et dont il devrait se débarrasser bientôt…

Quant à cette affaire qui concernait ce qui se tramait à l'autre bout de l'univers, son Maître lui avait dit de ne plus s'en soucier, et que des alliés lointains prendraient le problème à bras-le-corps.

Les pensées de Sam Yaza revinrent sur la tâche qui lui incombait à présent : afin de satisfaire son Maître et de massacrer un maximum de personnes en finesse et le plus rapidement possible, il avait décidé d'opter pour une arme aussi minuscule qu'efficace : la nanotechnologie. Des nano-bots programmés pour détruire les cellules saines plutôt que les cellules malades du corps humain feraient parfaitement l'affaire. Cette technique, excessivement coûteuse et disponible uniquement pour la crème de l'élite mondiale, allait sans doute diminuer son bénéfice annuel, mais elle en valait largement la peine. Il suffirait ensuite qu'un vaccin d'une firme ennemie soit « malencontreusement » contaminé par ces nano-machines tueuses, et l'affaire serait sans le sac !

D'autre part, il serait relativement facile de déclencher une guerre internationale… Les dirigeants russe et chinois lui avaient trop souvent résisté, et son esprit mesquin et machiavélique avait régulièrement ourdi, lors de ses rares moments de repos, des complots à leur encontre. A présent, il était temps d'allumer la mèche qui ferait exploser une nouvelle guerre mondiale, tout en faisant porter le chapeau, bien entendu, à une nation tierce innocente mais opposée à l'alliance sino-russe, et qui jouerait le rôle de bouc-émissaire. Etant donné le nombre de citoyens pucés et la possibilité de manipuler leurs humeurs, gestes et comportements via ce maudit implant de possession technologique des individus, il disposait de par le monde d'un réservoir presqu'illimité de kamikazes potentiels. A la vitesse de l'éclair, il composa mentalement le numéro de téléphone du général Charon, et la puce cérébrale se chargea de le mettre en contact avec le chef des armées. Déjà, la première sonnerie retentissait dans son conduit auditif…

XXXI. Un inventaire plein de surprises

Des sons diffus firent frémir mes tympans. Une voix, d'abord lointaine puis de plus en plus proche, parlait calmement. Lorsque ma conscience fut revenue suffisamment que pour que je puisse concentrer mon attention sur cette voix, je me rendis compte qu'elle psalmodiait quelque chose, ou plutôt qu'elle priait à quelques pas de moi, mais les paroles m'étaient étrangères. Ma paupière papillonna à deux ou trois reprises, puis j'ouvris l'œil droit. Il faisait sombre, et un feu de bois brûlait à quelques mètres, diffusant sa chaleur bienfaisante. Mon œil gauche s'ouvrit à son tour, et je réalisai que j'étais dans un endroit en pierre sombre, qui donnait sur l'extérieur. Probablement l'entrée d'une caverne, devinai-je après une première estimation. Tournant la tête vers l'endroit d'où provenait la voix, je m'aperçus qu'une silhouette énorme était assise près du feu, et priait inlassablement. Je reconnus immédiatement la forme de Manakiel, mon ange gardien. Je me raclai légèrement la gorge, car elle était sèche. Manakiel se tourna dans ma direction, termina sa prière et s'approcha.

« Je vois que tu es de retour », me dit-il. « Tu es resté inconscient pendant près de douze heures. Je suis venu à ton secours dès que j'ai ressenti que tu étais en difficulté. Je t'ai transporté jusqu'ici, et je t'ai soigné du mieux que j'ai pu… Malheureusement, tu as été gravement blessé au pied, comme tu pouvais sans doute le deviner. La balle a brisé certains os, mais les nerfs n'ont pas été touchés. J'ai réussi à retirer les débris, à nettoyer et à refermer la plaie, mais je ne te cache pas que marcher te sera une tâche difficile… et douloureuse. Une infection reste possible, surtout si tu marches beaucoup. Je peux t'aider en ce qui concerne la douleur, car j'ai un petit accessoire qui devrait fortement la diminuer – voire l'annihiler. Cependant, il faut que tu te souviennes de ceci : si tu marches trop, tu vas infecter la plaie, et tu pourrais développer une septicémie. Hélas, nous devons agir très rapidement, si nous

voulons avoir une chance de sauver Setna. Nous allons aussi dresser un rapide inventaire de ton équipement, afin de voir quelle stratégie adopter. As-tu des questions ou des objections ? ».

« … Soif ! », parvins-je à articuler.

« Oh, mais bien sûr ! Je t'apporte une gourde immédiatement », ajouta mon protecteur.

Ladite « gourde » devait bien contenir une dizaine de litres d'eau, et tenait davantage du seau ou du tonnelet que de la gourde. Je bus à longues gorgées puis, reprenant mon souffle, je demandai à Manakiel : « Tu m'as parlé d'un certain accessoire, si je me souviens bien… ».

« Oui, c'est tout à fait correct. Le voici… ».

D'une aumônière qui pendait à sa ceinture, l'ange retira ce qui ressemblait à une boule de pâte à modeler ou d'argile. Il se rendit compte de mon regard surpris.

« Il ne s'agit pas d'une vulgaire pâte, mais d'un emplâtre expansif produit à Immua et qui se rigidifie autour de la zone qu'il entoure », précisa-t-il en s'asseyant auprès de moi. « De plus, il a été mélangé à un puissant anesthésique local provenant d'un type de lierre aux propriétés tout à fait uniques, afin d'assurer une insensibilité totale à la douleur. On ne trouve la plante nécessaire à extraire cette substance anesthésiante que dans certaines forêts de la planète Perpetua ».

Travaillant la pâte à la main, il l'étira, l'aplatit et l'étala rapidement puis, d'une main sûre, enleva adroitement la couverture qui m'enveloppait les pieds. Prenant mon talon droit sous sa main, il le leva légèrement. Un éclair de douleur me parcourut le pied et la jambe. Mais déjà, Manakiel déposait l'emplâtre sur la plaie, et l'enroulait d'un geste leste autour du peton blessé.

Après une attente de quelques minutes, la pâte se solidifia, et fit penser à un plâtre léger. Comme l'ange me l'avait dit, mon pied s'engourdit et, au bout d'un quart d'heure, je ne le sentis plus du tout. C'était une sensation étrange, car cela donnait l'impression

que mon pied était une espèce de prothèse.

« Bien. Raconte-moi ce que tu as vu dans ces contrées, Aymeric, aussi bien à la surface que dans ce monde souterrain. C'est important ; de la sorte, je pourrai évaluer ce qu'il y a à mettre en œuvre ».

N'ayant pas grand-chose d'autre à faire pendant que l'emplâtre durcissait, je relatai donc en détail mes tribulations sur Neferkeptah. Manakiel m'écouta en se frottant le menton. Il me fixait de son regard à la fois perçant et plein de compassion, ses étranges iris dorés reflétant la faible lueur des dernières bûches qui finissaient de se consumer. Je vis ses yeux pétiller à plusieurs reprises, et son poing se serrer lorsque je relatai la triste fin de Titou face au monstre qui gardait l'entrée de l'inframonde. Lorsque j'eus terminé mon récit, il resta silencieux pendant quelques minutes, fixant le feu tout en réfléchissant. Il prononça une rapide mais fervente prière dans ce langage si particulier et étranger que j'avais déjà entendu au moment de mon retour à la conscience. Il se leva ensuite, s'étira brièvement et prit une voix guillerette : « Voyons voir ton matériel, à présent. Certains objets que tu as découverts n'ont pas encore été observés attentivement, car tu n'en as pas eu le temps. Et n'oublie pas de vider tes poches. Nous allons tenter de tirer le meilleur parti de ton butin… d'accord ? ».

J'acquiesçai et obtempérai. Le déballage ne fut pas très long, au vu des maigres possessions que j'avais rassemblées laborieusement. Une fois tous les objets disposés sur le sol, Manakiel déclara : « La première bonne nouvelle pour toi, Aymeric, c'est que je suis venu avec beaucoup de provisions. Et pas n'importe lesquelles : des spécialités de Perpetua ! Je pensais bien que tu n'aurais pas fait bombance dans ces contrées maudites, aussi ai-je pris la liberté d'emporter une petite gibecière pour toi, remplie à ras bords de victuailles dignes d'un véritable gourmet ! Il y a même de la viande, que je suis allé moi-même chercher sur Terre ! Quant à l'eau, je vais remplir ta gourde immédiatement ». Et il vida une petite partie de son eau dans mon récipient. Lorsque cela fut terminé, il prit le sac-à-dos, y rangea mon sac de couchage et la gourde, et déposa la gibecière de mets délicieux juste à côté. Il étudia la carte de Carl Robert, puis la replia soigneusement et la mit en poche. « Je vais

reprendre ceci et l'analyser avec les membres du Grand Conseil », signala-t-il d'une voix grave.

La boussole et les jumelles rejoignirent à leur tour l'intérieur du sac-à-dos. Manakiel inspecta ensuite mon couteau de survie, et me le tendit. Il s'empara de l'épée à deux mains et de son fourreau, et les plaça près du sac. « Garde toujours cette épée à portée de main, Aymeric ! Nous te l'avons donnée, et nous ne l'avons pas choisie par hasard ! Elle te sera encore très utile, même si tu possèdes à présent le bâton de foudre ».

J'opinai du chef, et tendis à mon gardien le bâton aux rayons puissants, qu'il plaça à côté de la longue épée. Le grappin et les deux gibecières imperméables rejoignirent ensuite l'intérieur de mon sac-à-dos.

Manakiel déposa alors la clef à l'aspect technologique au creux de sa grosse main. Il sortit un long lacet en cuir, l'enfila à travers l'anse de la clef, fit un nœud puis passa son nouveau pendentif improvisé autour du cou. « Voici une autre raison pour laquelle je t'ai rejoint », fit-il d'un air solennel. « Tu as déjà mené à bien une partie de ta mission, mon ami… Tu n'as aucune idée de l'importance de cette clef, mais laisse-moi te dire qu'elle va jouer un rôle majeur dans les événements qui se préparent sur Terre ».

Je lui demandai : « Quelle porte vas-tu ouvrir à l'aide de cette clef ? ».

Il me répondit d'un air imperturbable : « Ce n'est pas moi qui ouvrirai cette porte ; celui à qui incombe cette tâche a été désigné depuis bien longtemps, mais il ignore encore lui-même qu'il finira par faire ce qui a été prédit ».

Constatant que Manakiel préférait les phrases sibyllines aux explications claires, je n'insistai pas et reportai mon attention sur les trois objets restants que nous n'avions pas encore rangés : les deux graines, et le rouleau de papyrus que j'avais découvert sur le corps desséché de l'humanoïde à la peau bleutée. Cet artefact était resté chiffonné dans une de mes poches pendant des heures, et cependant, il avait à présent repris son aspect d'origine : un papyrus soigneusement roulé, et qui ne possédait plus aucune trace de

froissement ni de pliure…

Mon ange se saisit du papyrus, le déroula précautionneusement, et le déposa sur la surface plane du bracelet métallique qu'il portait à la main gauche. Il prononça une parole dans sa langue – un idiome qui m'était parfaitement inconnu, mais aux intonations chantantes – et aussitôt, le bracelet s'illumina. D'autres mots furent prononcés, et la lueur clignota faiblement à plusieurs reprises. L'opération ne dura que quelques secondes. Soudain, le papyrus s'illumina lui aussi, et révéla une carte qui avait été soigneusement dissimulée à la vue de tous.

« C'est trop beau pour être vrai… », s'enthousiasma Manakiel. Après quelques moments passés à observer la carte en question, il m'annonça avec un grand sourire : « Je pense que ceci va nous être excessivement utile, Aymeric… En vérité, je te le dis : tu as découvert une carte détaillée et très précise de Bel Nardouk ! J'ignore comment cette créature se l'était procurée, mais tout y est, depuis l'emplacement des portails et vortex jusqu'aux noms des bâtiments et leurs plans. Nous allons désormais pouvoir étudier le moyen le plus sûr et le plus rapide pour atteindre nos objectifs ! Je tiens par ailleurs à excuser le peu de précision et les inexactitudes concernant les informations fort incomplètes que tu as reçues concernant cette planète, et tout particulièrement concernant la ville de Bel Nardouk : les derniers contacts avec Neferkeptah datent de plusieurs millénaires, aussi les terribles Tanaks et Nefels ont-ils eu tout le loisir de construire et d'étendre leur sinistre cité secrète, raison pour laquelle tu as trouvé cinq pyramides au lieu d'une seule… ».

Je risquai une remarque : « C'est étrange : pour une cité si bien gardée, il y a très peu d'habitants… la ville est pratiquement déserte ! ».

Mon protecteur répondit du tac au tac : « C'est tout simplement parce que la ville s'étend essentiellement sous la surface, Aymeric : c'est une ville située dans la partie creuse du noyau de la planète, mais une ville souterraine, constituée de tunnels et de labyrinthes, car les Nefels sont des êtres aussi discrets que maléfiques ».

Manakiel ramassa finalement les deux graines et les déposa dans le

creux de sa main. Il les inspecta avec minutie. Tout à coup, ses yeux s'écarquillèrent, sa bouche se fendit d'un « O » de surprise, et il marmonna : « Se pourrait-il que… ? Non, ce serait trop ! Dieu soit loué ! Il faut absolument que je vérifie cette possibilité ! ».

Incapable de contenir sa joie et son excitation, il lâcha un rire tonitruant tout en continuant de rendre grâce au Créateur.

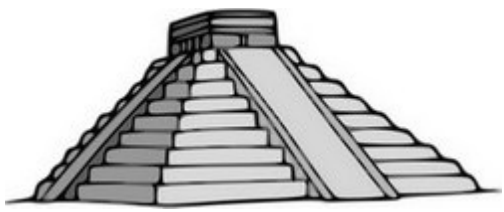
« Très cher Aymeric », me dit-il enfin, « je crois que si ce que je subodore se confirme, les Nefels pourraient bien avoir une sacrée mauvaise surprise ! Et cela va aussi changer tous nos plans. Je dois partir sine die sur Perpetua afin d'avertir le Grand Conseil… Si ce que je crois est bien réel, la Providence est définitivement avec nous, et tu devrais pouvoir accomplir la seconde partie de ta mission sans trop de complications ! Mais afin de ne pas perdre de temps inutilement, je pense qu'il vaudrait mieux qu'une partie du Grand Conseil vienne nous prêter main-forte afin de libérer Setna. De la sorte, tu pourras te concentrer sur ton but principal : me ramener la seconde Coupe. Reste ici et repose-toi sans te faire de souci : je serai de retour très vite. Je dois d'abord rejoindre le Portail en surface, puis me rendre sur Perpetua afin d'avertir le Grand Conseil et vérifier mon hypothèse. Et je reviendrai juste après. Cela ne devrait pas prendre plus d'une petite heure… En dernier lieu, je ferai un très rapide crochet sur Terre, en vue de livrer la clé que tu as trouvée à qui de droit. Repose-toi, afin que ton pied puisse récupérer : tu auras besoin de toutes tes forces pour la dernière partie de ta quête ». Il empocha les deux graines, ainsi que le plan détaillé de Bel Nardouk.

Subitement, Manakiel sembla se remémorer quelque chose d'important, car il se frappa le front de la paume de sa main droite. « J'avais presque oublié : voici un petit cadeau qui devrait t'être utile… ». Il farfouilla sous son bracelet, et en retira une petite flûte dont l'extrémité était enflée, formant une espèce de petit globe. Il me la tendit et ajouta, avec un regard malicieux : « Je suis certain que tu sauras à quel moment l'utiliser… ».

Perplexe, je pris poliment l'instrument, tout en m'interrogeant sur la raison pour laquelle Manakiel souhaitait que j'improvise une composition à la flûte en plein cœur d'un territoire ennemi… Je n'eus toutefois pas le temps nécessaire pour le presser de questions :

déjà, il se dirigeait vers le fond de la caverne, où béait une sombre ouverture que je n'avais pas remarquée auparavant. Une fumée à l'aspect épais et fuligineux sortait de cette cavité.

« Je suis venu par un tunnel situé sur une des pentes du volcan Petufo ; je vais donc rebrousser chemin et regagner rapidement la surface et le Portail. Repose-toi, mon ami : je serai de retour très vite », ajouta-t-il afin de me rassurer. A peine avait-il terminé sa phrase, qu'il s'élança à une vitesse prodigieuse dans la galerie… Je demeurai bouche bée, à nouveau seul, et décidai de faire une petite sieste, non sans avoir couvert et étouffé au préalable les dernières braises du feu de camp.



XXXII. Ultimes préparatifs

Lorsque je rouvris les yeux, il me sembla qu'une éternité s'était écoulée. En réalité, seules quelques heures avaient passé, et j'avais dormi d'un sommeil de plomb. Le feu était éteint ; toutefois, il ne faisait pas froid. Lorsque je me retournai, je tressaillis : Manakiel me faisait face, comme pétrifié, à genoux et en position de prière. A ses côtés se tenaient Ouvéa et Valak, du Grand Conseil de Perpetua. Eux aussi semblaient absorbés dans une sorte de transe mystique… Mais c'était le quatrième personnage qui me fit sursauter : plus grand encore que Manakiel, il émanait de lui une lumière excessivement forte, mais pas aveuglante. Ses yeux étaient des rais qui ressemblaient à des flammes blanches, et l'on ne pouvait que deviner le contour de sa silhouette. Il portait une lourde armure - lumineuse, elle aussi - qui lui conférait une allure noble mais impressionnante à la fois, et une immense cape violette lui couvrait le dos, jusqu'aux chevilles. Le tissu de cette cape semblait comme transpercé par les rayons lumineux provenant de son corps et de son armure. Je compris soudain la raison pour laquelle il ne faisait pas froid en ce lieu : il émanait de cette créature une forte chaleur, comme s'il s'était agi d'une chaudière à laquelle on eût donné vie. Son regard me fixait, me transperçant, me dénudant jusqu'à l'âme, et j'eus l'impression que je le connaissais depuis des éons… Il m'adressa la parole sans bouger la bouche, et dès qu'il commença à communiquer de cette façon, mes amis qui étaient agenouillés en prière sortirent de leur était de transe.

« Bonjour, Aymeric. Manakiel est intervenu en ta faveur dans les sphères célestes où je demeure. Il nous a dit que tu t'étais acquitté de ta première mission avec honneur, et que tu avais mené avec succès la première partie de ton devoir suivant. Mais il a précisé que tu n'étais pas suffisamment équipé pour cette aventure, et que tu étais blessé. C'est ainsi que moi, Suryal, ai été mandaté afin de pallier à ces fâcheux désagréments… ». Il s'abaissa légèrement, et ramassa un sac qui se trouvait derrière ses jambes. Entre ses mains, ce dernier semblait menu, mais lorsqu'il le déposa devant moi, il

avait bien la taille d'un gros sac-à-dos.

« Voici notre cadeau », me dit-il. « Ceci a été fabriqué spécialement pour toi, dans le cadre de la dernière partie de la mission que tu dois accomplir ».

J'ouvris le sac, qui avait été réalisé dans un tissu violet excessivement robuste, et pourtant aussi doux que du velours. A l'intérieur, des pièces d'armure dorées (était-ce réellement de l'or, ou un quelconque alliage métallique, jaune et étincelant ?) reposaient, prêtes à être libérées de leur précieux écrin. Je pris le casque entre les mains, et fus totalement époustouflé par le travail détaillé et précieux réalisé sur celui-ci. Ce heaume rutilant rappelait la tête d'un dragon, et avait été moulé, sculpté et travaillé de telle sorte que sa texture fît référence aux écailles et aux mâchoires bardées de crocs acérés de l'animal fabuleux qu'il représentait. Les côtés de la visière articulée étaient rehaussés d'ailes de dragon dressées vers le ciel, au niveau des joues et des oreilles. Un triple cimier ornait le dessus du casque : trois crêtes de couleur rouge vif et placées côte à côte se dressaient fièrement vers le ciel, comme si elles avaient été trempées dans le sang d'un ennemi fraîchement vaincu. La visière était mobile, et pouvait se rabattre vers l'avant, comme cela se faisait au Moyen-Age pour certaines armures de chevalier. Toutefois, derrière le métal de la visière, une seconde protection, réalisée dans une matière transparente qui ressemblait quelque peu au plastique, était attachée. Quelques trous aménagés au niveau de la bouche et du nez permettaient de respirer sans que de la buée ne vienne brouiller et amoindrir le champ de vision. Le tout était fabuleusement seyant et glorieux, mais ne risquait pas hélas de passer inaperçu…

Si l'extérieur du heaume était superbe et d'apparence antique, c'est toutefois l'intérieur de l'artefact qui m'intrigua davantage : une doublure en tissu rouge tapissait la partie interne du casque, y compris sur le pourtour de la visière. En y regardant de plus près et en la touchant, je réalisai que ce tissu était différent de tous ceux que j'avais connus jusqu'à présent. De plus, autant le revêtement externe semblait ancien, autant ce tissu - qui était en contact direct avec le cuir chevelu - paraissait moderne… voire futuriste. En effet, en examinant ce textile attentivement, il apparut que des motifs

uniformes et ordonnés étaient disposés en rangées régulières – un peu comme les composants électroniques d'un ordinateur.

J'examinai silencieusement chaque pièce de l'armure : la doublure rouge vif à l'aspect technologique décorait chacune d'elles, tout comme les motifs rappelant le dragon et ses écailles. Les épaulettes étaient très imposantes : s'allongeant vers l'extérieur, très découpées et décorées de griffes de dragon métalliques, elles donnaient une apparence formidable à cet attirail défensif. Tout au fond du sac, je me rendis compte que les deux dernières pièces de l'armure étaient différentes : il s'agissait de deux ailes angéliques d'une quinzaine de centimètres chacune, et qui venaient se fixer dans des encoches situées dans le dos de la cuirasse.

La voix de l'ange Suryal résonna à nouveau en moi : « C'est un cadeau unique, créé pour une occasion unique. Un cadeau que les anges offrent à l'humain qui a récupéré la première coupe de l'Apocalypse, et qui doit à présent récupérer la seconde coupe… L'intérieur de cette armure est couvert d'une couche de… « tissu » très spécial, qui te protègera contre toute forme d'onde nocive. Car là où tu vas, les tristes individus dégénérés que tu verras sont aussi la cible et la proie d'ondes qui attisent toutes sortes de sentiments primaires, haineux et malfaisants. Et tu as besoin d'être défendu contre les effets de ces ondes maléfiques. Aussi, ne te sépare JAMAIS d'une seule pièce de ton armure tant que tu seras dans ces profondeurs ! Tu découvriras aussi les créations contre nature que celui qui règne sur cette planète a fait construire pour se protéger et pour terroriser tous ceux qui parviendraient jusqu'ici. Ton voyage souterrain ne durera pas très longtemps, mais là-dessous, tu t'apercevras que la différence avec la surface est très forte : c'est un monde technologique qui se cache là, tapis dans l'ombre afin de dissimuler sa honte, ses vilenies et ses abominations. A présent, je dois partir… Mais Manakiel va t'expliquer ce qu'il a découvert, et te guider dans ta mission. Valak est venu afin d'aller délivrer Setna, et Ouvéa a insisté avec véhémence pour venir elle-même libérer son fils captif, et châtier les kidnappeurs ».

Lorsque Suryal se retourna, une larme de feu tomba de son visage sur le sol. Les légendes prétendent qu'une larme de chérubin ne s'éteint jamais, et qu'elle brûle pour l'éternité… Il existe un tel lieu

sacré sur Perpetua, là où la Flamme du Regret Eternel pleure encore la mort et l'exil des derniers anges déchus ayant tenté il y a bien longtemps d'asservir cette planète.

Suryal dégaina deux épées de feu qui pendaient dans son dos, et s'envola à la vitesse de l'éclair. Quelques fractions de seconde plus tard, il avait disparu…

C'est la main de Manakiel qui me ramena à la réalité, lorsqu'il la posa paternellement sur mon épaule. « Viens, Aymeric. Rapprochons-nous du feu que Suryal a allumé, et discutons de ce qu'il y a lieu de faire… ». Le départ du chérubin - et de sa chaleur - avait en effet rafraîchi considérablement l'atmosphère, bien que le feu provenant de ses pleurs réchauffât à présent un espace de quelques mètres carrés, et ce pour les siècles des siècles.

***

Protégés par l'abri-sous-roche et réchauffés quelque peu par le feu de la larme de Suryal, nous nous rapprochâmes et commençâmes à discuter du plan à suivre afin de terminer cette mission une fois pour toutes. Manakiel prit la parole en premier lieu, et m'annonça ce qu'il avait obtenu comme informations : « Les graines que tu as découvertes étaient perdues depuis des temps immémoriaux. Décidément, Dieu fait vraiment bien les choses… Louées soient Sa prévoyance et Son aide providentielles ! La graine blanche est si précieuse que rien ne peut l'égaler. Elle va servir à accélérer le processus de création de la Deuxième Terre que le Très-Haut prépare pour les humains qui auront résisté à Yaza et son faux prophète. En conséquence, j'ai remis cette graine à l'archange Gabriel, qui l'amènera là où elle sera utilisée… Par contre, j'ai toujours avec moi la graine noire que tu as également découverte. Elle te sera d'une utilité réelle, et pourrait même assurer à elle seule le succès de ta tâche. Approche… ». Et mon ange gardien me révéla alors, en me parlant en esprit, ce qu'était cette graine noire, et la façon dont je pouvais l'utiliser… avec tous les risques et conséquences que cela entraînerait. Je glissai précautionneusement

la graine dans la poche gauche de mon pantalon.

Il ajouta ensuite : « L'analyse de la carte que tu as trouvée sur le cadavre de ce Pléiadien dans la grotte aux gaz empoisonnés, nous a indiqué les moindres recoins de cette forteresse maudite, et spécialement les zones de non-surveillance. Ces zones ne sont pas nombreuses, et ne couvriront pas l'entièreté de ton périple, je le crains… Mais elles permettront cependant que tu ne sois pas repéré trop rapidement par les chiens de garde de Bel Nardouk. Tu as sans aucun doute remarqué la larme de feu que Suryal a versée lorsqu'il est parti… ? ».

J'acquiesçai.

« Celui qui règne sur Neferkeptah est un ancien chérubin. En réalité, il s'agissait du meilleur ami - de l'âme sœur, si tu préfères - de Suryal. Il se nomme Azazyel. Jadis, à une époque si reculée que les humains s'en souviennent à peine, Suryal et Azazyel étaient liés comme les doigts de la main, jusqu'au jour où cet ange se laissa corrompre par les propos du père maudit de la Haute Rébellion. Après la chute et le châtiment terrible que cette rébellion provoqua, nous perdîmes sa trace… jusqu'à aujourd'hui. Force est de constater qu'il ne changea pas ses voies immondes, et qu'il persévéra dans sa mutinerie contre Dieu, ainsi que dans ses actions abjectes… Il est aussi lié de près à ce qu'il se passe sur Terre, car il a continué de servir l'instigateur de la Haute Rébellion. Ceci est la raison pour laquelle une larme de tristesse a été arrachée à Suryal, en souvenir de son vieil ami disparu. Mais cette larme qu'il a versée sera une bénédiction pour toi… Place donc ton peton dans cette larme enflammée. Ne crains rien : tu ne seras pas physiquement brûlé, car il s'agit une flamme d'amour et de pure compassion ».

J'obtempérai, et une chaleur intense – mais non douloureuse – irradia dans l'entièreté de mon pied, jusqu'à la cheville. Je demeurai inerte pendant une dizaine de minutes, conscient mais comme paralysé. La température sembla diminuer à la fin du processus, et je regagnai ma liberté de mouvement. Après que j'eusse retiré mon pied de la fournaise, Manakiel retira l'emplâtre qu'il avait placé sur ma blessure, et je m'aperçus immédiatement que mon pied était totalement guéri ! Plus une seule trace de l'impact de balle ! La peau était comme neuve, immaculée et douce

comme celle d'un bébé. Je remuai le pied, le tendant et faisant bouger chaque orteil : tout était en parfait état, voire même mieux qu'avant ! Mon épaule blessée me faisait toujours souffrir depuis que le gigantesque ptérosaure y avait planté ses serres et m'avait soulevé… Je profitai donc de cette occasion pour la plonger elle aussi dans le feu de la larme du chérubin. Après une minute, il ne restait pas de trace de la blessure, ni aucune douleur !

Je remerciai à haute voix Suryal ainsi que mon gardien, et promis solennellement de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour terminer ma mission avec succès.

Manakiel ajouta : « Ne pense pas que toute plaie peut être soignée de la sorte. Seules les blessures internes au niveau des os, des tendons, des muscles et des cartilages, peuvent guérir comme ceci… Mais il est vrai que la guérison pour ces cas-là est totale, et plus efficace que ce que le plus grand médecin ou le meilleur thaumaturge de la Terre ne pourrait jamais prodiguer».

Il poursuivit : « Après analyse des différentes cartes, il apparaît que la pyramide la plus ancienne est celle dont nous sommes le plus proche : la pyramide ouest. C'est donc bien ici que la seconde Coupe est cachée… Mais pas dans la pyramide, évidemment. Les pyramides, comme tu le sais à présent, ne sont ni des palais, ni des tombeaux, mais bien des générateurs d'énergie propre. Il y a une exception à cette règle : il s'agit de cette pyramide, là, au nord, qui a été conçue comme un moyen de transport spatial et inter-dimensionnel. Il existe un grand temple non loin d'ici – ou plutôt, un « anti-temple » – entièrement sculpté dans le roc. Nous pensons que c'est là que Setna pourrait être détenu… ou pire ».

A cette mention, le visage d'Ouvéa, d'habitude impassible, se couvrit d'inquiétude. Je lui pris la main – ce qui la fit sursauter – et lui dis : « Nous allons tout faire pour récupérer ton fils sain et sauf ».

Manakiel me reprit : « Oui, Aymeric. Mais toi, tu iras par en-dessous. N'oublie pas : tu es le seul qui possède une armure pour te protéger des ondes et radiations délétères du sous-sol. Valak et Ouvéa passeront par la surface, pendant que toi, tu t'introduiras dans le bâtiment via le labyrinthe souterrain ».

« Un labyrinthe ? » fis-je, d'un ton inquiet.

« Oui, comme du temps du roi Minos de Crète, mon jeune ami… et comme pour la Ziggourat de Boréa. Sauf que ce dédale-ci regorge certainement de dangers, et pas simplement un minotaure. Mais je t'ai déjà confié l'outil qui te servira à endormir le gardien de l'entrée », ajouta-t-il avec un regard espiègle, mimant un musicien jouant un air de flûte. « En outre, tu possèdes le pouvoir de voler, désormais : ces ailes miniatures fixées sur le dos de ton armure te permettent de te déplacer dans les airs. Il te suffira de PENSER à voler, et tu voleras, car cette protection angélique a été conçue pour réagir à la vitesse de tes pensées ».

Un bruit métallique me fit détourner le regard : Valak, à l'aide de deux de ses pattes préhensiles, était en train d'équiper ses pattes antérieures de mante religieuse avec des pointes tranchantes. Il avait pris avec lui d'autres armes, dont une espèce de revolver aux formes étranges… Ouvéa se saisit d'un long bâton qui pendait dans son dos, et appuya sur un bouton du bracelet qu'elle portait à l'avant-bras : un bouclier lumineux de couleur verte apparut. Ayant pris connaissance du chemin qu'ils allaient devoir emprunter, les deux membres du Grand Conseil d'Immua se dirigèrent résolument vers le temple et la pyramide ouest, empruntant la voie veinée et volcanique qui y menait. Je les observai jusqu'à ce qu'ils aient disparu derrière une pente.

« Et toi, mon Gardien ? Tu ne nous accompagnes pas ? », risquai-je. « Ta force, tes connaissances et ton aide nous seraient pourtant bien utiles… ».

Manakiel prit un air accablé. « Non, mon Protégé. Tous les anges gardiens ont été réquisitionnés pour la grande bataille finale qui se déroulera bientôt sur la Terre. Nous devons nous rendre dans un lieu d'entraînement qui, pour des raisons que tu peux aisément deviner, doit rester secret. Mais avant cela, je dois encore me rendre sur Terre afin de porter la clé que tu m'as confiée à celui qui doit l'utiliser pour ouvrir une certaine porte. Tu peux imaginer les dangers immenses que chaque Terrien va encourir, sans notre protection… Je suis réellement désolé d'être forcé à t'abandonner de la sorte. Aussi, sois extrêmement prudent. Mais j'ai un dernier présent à te faire auparavant… Ces cartes ne te seront pas utiles,

surtout si ton équipement est détruit ou confisqué. Je vais donc t'en transmettre une copie mentale : celle-ci te sera accessible en tout temps et en toute circonstance ». Sans plus attendre, il plaça son énorme main sur ma tête puis, récitant une prière dans sa langue, il étendit les doigts. Aussitôt, je ressentis une lueur me pénétrer le cerveau. L'instant d'après, j'inspectais en esprit les plans détaillés de Bel Nardouk.

« Il y a un accès à la partie souterraine de Bel Nardouk tout près d'ici », me dit mon ange. « Suis-moi… ».

Je lui empruntai le pas, et quelques minutes plus tard, Manakiel poussait sur le bouton d'une grosse stèle contenant des hiéroglyphes gravés. Aussitôt, une porte dérobée s'ouvrit sur un des côtés. L'intérieur était sombre, et une volée de marches s'enfonçait dans les ténèbres. Il m'aida ensuite à revêtir la splendide armure, et à enfiler le fourreau de la longue épée à deux mains, puis mon sac-à-dos.

« Tiens », me dit-il. « Mon ultime cadeau… ». Et il me tendit un bâton court et lumineux qui fit reculer l'obscurité. « Adieu et bonne chance, Aymeric… Puisses-tu réussir, et vaincre celui qui apprit jadis aux humains à créer et à utiliser les armes. Je penserai bien à toi, et prierai souvent pour toi depuis mon lieu d'entraînement. J'espère que nous nous reverrons en des circonstances plus heureuses ».

Je serrai avec émotion sa grosse main entre les miennes, et lui répondit à voix basse : « A bientôt, mon meilleur ami ! ». Et sans plus attendre, je descendis dans la noirceur du couloir souterrain.

XXXIII. Le puits de l'abîme

Le ciel était serein et dégagé et l'air relativement froid, ce matin-là, lorsque Manakiel arriva sur Terre. Une légère brume flottait au raz des vagues, donnant un aspect irréel au paysage. Peu de bateaux traversaient cette partie de l'Océan Pacifique, aussi l'ange n'eut-il pas à se soucier d'être vu.

Son objectif était une petite île inhabitée et perdue au beau milieu des flots. Pour ceux qui la voyaient pour la première fois, il ne s'agissait guère plus qu'un bout de roc sur lequel poussait une végétation dense, et surplombé par un volcan… Les plages, rocailleuses et inhospitalières, étaient jonchées de cailloux dont certains étaient relativement tranchants, et les quelques falaises alentour étaient squattées par des colonies d'oiseaux de mer, et parées de leurs fientes et de leur guano.

L'ange avait atterri sur un îlot stérile tout proche grâce à un Portail excessivement secret et habilement dissimulé. Embarqué dans une pirogue, il traversa grâce à une pagaie et à la force de ses bras musculeux l'étendue de mer qui séparait l'îlot désert de l'île proprement dite. Qui aurait pu se douter que ce morceau de roche volcanique perdu au milieu des eaux et à l'apparence si banale et si tranquille, renfermait en réalité l'un des plus terribles secrets de la planète ?

Parvenu au niveau de la plage, il amarra la pirogue aux branches d'un arbre abattu, et commença à arpenter résolument le rivage en direction d'un sentier minuscule qui n'était connu que de lui seul, et qui avait été recouvert depuis fort longtemps par les siècles, les herbes et la mousse. Il mit un long moment avant de pouvoir le retrouver, car les antiques pierres qui délimitaient ce chemin avaient disparu sous les végétaux. Après avoir retrouvé le sentier, il le suivit, s'élevant lentement en direction des pentes basaltiques du volcan. La montagne de feu était toujours active, et c'était une des raisons pour lesquelles aucun homme n'avait jamais souhaité élire

domicile sur l'île - l'autre raison étant qu'aucune matière première précieuse ou digne d'exploitation n'était présente sur ce territoire.

Se frayant un chemin à coups d'épée entre les arbres et les buissons, Manakiel atteignit bientôt, après une demi-heure de progression lente, les pentes du « mont-qui-tonne ». Là, seuls quelques rares arbres calcinés subsistaient, et ceux-ci firent bientôt place à des étendues de pierres volcaniques… L'ange sortit une longue-vue, et entreprit d'explorer le paysage à la recherche du point de repère suivant : une cavité de quelques mètres de haut s'ouvrant dans le flanc du volcan. Après moult efforts, il finit par l'apercevoir, bien que celle-ci eût été détruite à moitié par des secousses sismiques ou une éruption précédente. Il se mit donc en marche, et parvint bientôt à proximité de l'entrée. Il alluma alors une torche, puis avança hardiment dans les ténèbres… La grotte était sèche et suffocante en raison de l'activité volcanique, mais au bout de cinq minutes, il rejoignit une petite cavité en cul-de-sac au bout de laquelle un immense trou de plusieurs mètres de diamètre béait. Il l'éclaira de sa torche, mais après quelques mètres de profondeur, la lueur était comme aspirée par les ténèbres… Il se pencha légèrement, ramassa un galet et l'envoya dans le gouffre. Il attendit un bruit signalant que le caillou avait atteint le fond du puits… en vain.

Satisfait, il hocha la tête, enleva la clé qu'il avait nouée autour du cou à l'aide d'une lanière de cuir, puis balança la clé et la lanière dans les profondeurs insondables du précipice volcanique. Il attendit et attendit encore, mais même au bout de deux minutes entières, aucun bruit ne se manifesta, tant le puits était profond. Ensuite, prenant une profonde inspiration, il hurla en direction des profondeurs : « ABADDON ! TON HEURE EST ARRIVÉE ! TROUVE LE PRÉSENT QUE JE T'AI ENVOYÉ, ET ACCOMPLIS L'ŒUVRE POUR LAQUELLE TU AS ÉTÉ DESTINÉ ! ». Sa voix était si forte que les pierres commencèrent à trembler, et que le sol s'affaissa légèrement. Le message se répercuta contre les parois de basalte, jusqu'à atteindre le fond du puits…

Une fois que cela eût été fait, Manakiel rebroussa chemin, désormais prêt à retourner en pirogue vers le Portail situé sur l'îlot d'en face, en vue d'atteindre le lieu d'entraînement secret qui allait

former les nuées célestes à la dernière guerre de l'histoire de la Terre.

***

Rampant dans l'obscurité, la Chose Immonde qui attendait patiemment depuis des millénaires, tapie dans le Puits de l'Abîme, tendit une main démesurée et griffue, et tâtonna afin de trouver le précieux objet que l'ange lui avait jeté. Au bout d'un long moment, sa main entra en contact avec le métal froid de l'artefact. Elle poussa ensuite un long ululement de victoire et hurla de joie, tout en introduisant la clé dans l'antique serrure. Elle tourna son poignet, et la clé fit sauter le verrou, empêchant tout retour en arrière… Désormais, le Tartare et ses résidents infernaux étaient prêts à lancer leur assaut contre l'humanité.

XXXIV. Le labyrinthe

S'il y avait bien une notion que j'avais définitivement intégrée à ma conception du monde, c'était que partout où il y avait des pyramides ou des ziggourats (sur Terre comme sur Neferkeptah), il y avait nécessairement un réseau de tunnels souterrains qui les accompagnait. Le fait que ces structures n'étaient pas des tombeaux mais des centrales de production d'énergie, était devenu une évidence aussi. Et la sensation de ras-le-bol que j'éprouvais concernant ces espaces sombres et confinés sous le sol – qu'il s'agisse de grottes, de boyaux ou de tout autre type de galerie – était aussi certaine que deux et deux font quatre ! En fait, je commençais même à ressentir un début de claustrophobie…

Lorsque je débouchai des escaliers étroits et au plafond bas qui s'étaient enfoncés dans l'obscurité pendant cent ou deux cents mètres, je ne fus pas réellement surpris de découvrir ce qui se trouvait au bout de ce corridor. Un espace de deux mètres donnant sur une porte basse sculptée dans un bloc de pierre massif me permit de souffler un peu. Il fallait à présent que j'ouvre l'huis antique taillé dans un bloc cyclopéen. Etant donné son épaisseur et son poids, j'eus tôt fait de comprendre que je n'avais aucune chance de l'ouvrir en poussant ou en tirant. Je me mis donc à la recherche d'un mécanisme quelconque qui aurait pu me permettre de franchir cet obstacle. Fort heureusement, le court bâton lumineux que Manakiel m'avait offert avant de s'en aller était nettement plus efficace que mes torches. Au bout d'un moment, je découvris un petit levier métallique placé à l'horizontale et situé non pas sur la porte ou à côté, mais au-dessus de celle-ci, sur le linteau transversal. Je tirai sur cette manette, et le tintamarre qui en résulta me fit craindre le pire : naturellement, ce mécanisme n'avait pas été huilé depuis des lustres, et grinça atrocement suite à ma manœuvre. Si je souhaitais faire une entrée discrète, eh bien c'était complètement raté !

La porte commença à pivoter vers l'intérieur du tunnel doté

d'escaliers où je me trouvais, et là aussi, le vacarme me fit redouter d'être repéré… Le bruit était cependant sourd, et je me dis qu'il y avait peut-être encore une toute petite chance pour que je n'aie pas alerté mes adversaires immédiatement. Un courant d'air frais balaya brièvement le couloir aux escaliers, supprimant pendant un instant l'odeur de moisissure et de renfermé de la galerie. Je franchis vaillamment la porte, la refermai derrière moi via un autre levier situé lui aussi dans le linteau supérieur, et un crissement métallique assourdissant accompagna à nouveau mon geste. « Fais plus attention, imbécile ! », me morigénai-je. « Et ne tiens donc pas ce bâton lumineux devant toi comme ça : tu vas attirer l'attention de quelqu'un ! ». Trop tard pour cette fois-ci : je me tenais debout, dans mon armure étincelante, avec ma lampe dressée fièrement et bien haut devant moi, comme le pire des crétins ! Si jamais il y avait des détecteurs ou des gardes dans les parages, j'allais me faire allumer en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire… Fort heureusement, je me rendis compte que j'étais sur le bas-côté d'une galerie d'une dizaine de mètres de large… et totalement déserte. La galerie se prolongeait sur ma gauche et sur ma droite pendant une distance indéterminée. La partie droite tournait après une quinzaine de mètres, et la paroi de ce tournant avait peut-être amorti les bruits indélicats que j'avais provoqués.

Il y avait deux choses surprenantes, dans cette galerie : tout d'abord, sa hauteur, qui soigna instantanément ma claustrophobie naissante. Une trentaine de mètres environ séparait le sol du « plafond », qui se perdait dans les hauteurs et dont on apercevait à peine la voûte. A nouveau, je ressentis une légère sensation de malaise en constatant que cette galerie avait été construite en ogive gothique, exactement comme dans les églises ! Ce malaise provenait du rail que je fixais à présent du regard, juste devant moi, et qui constituait la seconde surprise. C'était un rail unique et large d'une vingtaine de centimètres… Trois mètres plus haut, un rail identique était fixé sur la paroi de gauche, et un autre à même hauteur sur la paroi de droite. Azazyel, le maître de ces lieux, semblait avoir une sérieuse prédisposition à mélanger le sacré et le profane… et un sens de l'irrévérence et du sacrilège plus que douteux.

Soudain, mon armure sembla vibrer légèrement : c'était comme si de légères pressions étaient appliquées contre mes protections. Je

compris alors : les ondes nocives avaient commencé à s'exercer. Mais pourquoi maintenant, alors que je n'avais rien senti auparavant !?

J'obtins bientôt la réponse à cette question : un bruit ressemblant à un sifflement arrivait dans ma direction. Je compris subitement que le véhicule qui circulait sur ces rails m'arrivait droit dessus, et à pleine vitesse ! Je me réfugiai rapidement dans l'ombre, près de la porte de pierre d'où j'étais sorti. Quelques secondes plus tard, une espèce de train ou de métro magnétique à grande vitesse se rua dans la galerie à tombeau ouvert… Sa taille était énorme. Je vis ses wagons défiler, et je remarquai que des géants se trouvaient à l'intérieur. La vitesse était bien trop élevée pour que je puisse en voir davantage. Par contre, je distinguai nettement la saleté et les graffitis qui donnaient une apparence sinistre et miteuse à cet engin de haute technologie. La dernière chose que mes yeux purent discerner fut que la vitre du dernier wagon était brisée, et que du sang en maculait l'intérieur. Apparemment, le vandalisme, la crasse et la criminalité étaient monnaie courante, dans le secteur…

Je venais de commencer à marcher dans la direction que le métro avait prise, le bâton de foudre à la main, lorsque je me souvins que je pouvais à présent franchir la distance de façon beaucoup plus rapide, grâce au vol que mon amure ailée permettait. Il suffisait d'y penser pour que cela se fasse, m'avait dit Manakiel…

Je consultai donc la carte mentale que mon ange gardien avait intégrée dans mes pensées, puis localisai l'entrée du labyrinthe. Cette dernière se situait à un kilomètre de là, dans la direction exacte que le métro avait empruntée… Je visualisai ensuite le point à atteindre, et m'imaginai en train de voler pour atteindre mon objectif.

J'entendis un déclic dans mon dos : l'amure venait de se mettre en action. Soudain, je fus propulsé en avant et vers le haut, comme une fusée ! De grandes ailes lumineuses de couleur violette s'étaient déployées, et battaient l'air majestueusement. Je pensai immédiatement à la trajectoire à suivre, aux obstacles à éviter, et aussitôt la direction du vol fut corrigée et adaptée. Je suivais à présent, en esprit, la carte de Bel Nardouk. A la vitesse du vent, je m'engouffrai le long de la ligne de métro, en hauteur, et accélérai

au maximum. Pour la première fois, je ressentis un peu de l'exaltation que j'avais vécue lorsque j'avais emprunté la Porte des Miracles. Le temps de vol ne dura pas même une minute avant que je n'arrive à destination. Je vis mon atterrissage en pensée, et aussitôt, l'armure obéit à mes ordres. L'endroit semblait désaffecté. La ligne de métro y passait, mais ne s'y arrêtait pas. Je me posai en douceur, devant une plaque colossale en obsidienne dans laquelle un visage torturé et grimaçant de démon avait été gravé en relief. Cette sculpture rectangulaire devait mesurer environ cinq mètres de longueur sur trois mètres de largeur.

J'étais en train de me demander comment franchir cette plaque qui, selon ma carte, devait constituer la porte du labyrinthe, lorsqu'un croassement assourdissant provenant de la partie supérieure de la voûte de la galerie me perça les tympans… Avant même que je ne le voie, un corbeau de taille cauchemardesque me fonçait droit dessus, bec en avant ! Sur lui, harnaché à une selle, se trouvait un homoncule armé d'une lance rougeoyante, et qui me rappelait vaguement les korrigans des légendes bretonnes. La lance était pointée droit sur mon casque…

Je pensai urgemment à m'envoler en vrille et, tout à coup, je m'élevai dans les airs à grande vitesse, tournoyant tel un cyclone en furie. Cette manœuvre surprit le méga-corbeau, qui passa en piqué tout près de moi avec son minuscule cavalier. A l'inverse, je montais toujours, et étais à présent en position idéale pour frapper… J'étendis le long bâton de foudre, et un rayon aveuglant traversa l'espace pour finalement frapper de plein fouet le cavalier nain. Celui-ci, désarçonné par le choc, hurla de douleur et partit s'écraser sur le sol.

A mon grand dam, l'horrible freux, lui, réussit à se poser sans encombre, puis à reprendre son envol.

Jetant un regard vers le haut, j'ordonnai de stopper net mon ascension. L'armure angélique réagit aussitôt, et j'évitai d'un cheveu de me fracasser le crâne contre la voûte ! J'étais sur le point de chuter, à présent… Et le corbeau remontait, plus enragé que jamais ! Je sortis très rapidement mon poignard de son fourreau, et ordonnai à l'armure de descendre prestement. La réaction fut immédiate et correspondit exactement à ce que j'avais demandé.

Mais le choucas démesuré avait déjà perçu et anticipé ma manœuvre… Il s'écarta légèrement, et ouvrit les serres afin de s'emparer de moi. J'ordonnai à l'armure de me laisser tomber, tout en me faisant tourbillonner légèrement. C'était là le dernier espoir que j'avais de ne pas tomber tout droit entre les griffes de la corneille géante… Ma chute en rotation rendit les choses beaucoup plus complexes pour le gros piaf, et lorsqu'il arriva à ma hauteur, le choc fut incroyable : une de ses serres laboura le cuissard droit de mon armure mais moi, concentré sur le mouvement que je souhaitais accomplir, je plongeai à pleine puissance le couteau dans le poitrail de l'animal. Entraîné par mon poids, le couteau débuta une trajectoire verticale, mais la force de l'impact me l'arracha finalement des mains… Un craillement d'agonie s'ensuivit, pendant que je demandais à mon armure de redéployer ses ailes et de me déposer en douceur sur le sol.

L'immense corbeau, mon poignard encore enfoncé dans la poitrine, partit maladroitement se fracasser contre la paroi de la galerie, puis retomba quelques mètres plus bas, à une trentaine de pas de l'endroit où j'avais atterri… Il croassait de douleur, et une de ses ailes pendouillait de façon lamentable, alors que l'autre battait l'air frénétiquement… Une de ses pattes semblait également touchée.

Mais je n'eus pas le loisir de contempler ce triste spectacle plus longtemps : un sifflement que j'avais déjà entendu quelques minutes plus tôt retentit. Le volatile redoubla d'efforts pour se dégager de la zone où il était tombé, mais ne parvint pas à s'en éloigner à temps. Soudain, le métro magnétique surgit dans la galerie, et percuta le corbin comme une bombe ! Le sang foncé de la bête éclaboussa brièvement le sol et la carlingue de la locomotive de tête, pendant que son corps était emporté bien loin, laissant une traînée de grandes plumes noires dans son sillage…

J'entendis le véhicule freiner violemment dans un grand crissement de ferraille torturée. Vu la vitesse à laquelle il se déplaçait, il devait déjà se trouver deux ou trois cents mètres plus loin… Je décidai de ne pas m'attarder céans plus longtemps, et rejoignis la plaque sculptée qui marquait l'entrée du labyrinthe. Il ne faisait nul doute que le métro s'était immobilisé, et que des équipes allaient être envoyées afin d'effectuer les constats d'usage et évaluer les dégâts.

Mieux valait donc avancer rapidement.

En chemin, je croisai le cadavre du « korrigan »… L'individu qui gisait devant moi mesurait moins de 60 centimètres, et avait une peau fine et verdâtre qui faisait vaguement penser à celle des batraciens. Ses yeux étaient totalement noirs, sans iris ni pupille, et de petites dents pointues, similaires à celles d'un brochet, garnissaient ses gencives bleu foncé… d'autres de ses quenottes garnissaient à présent le sol, suite à sa chute. Sa colonne vertébrale avait vraisemblablement été brisée, et une de ses jambes, fracturée, reposait dans une position anormale et grotesque. Il portait une petite armure, des bottes et une calotte en cuir léger, ainsi que des gants souples de couleur marron. Un pantalon grossier en toile ou en jute lui dissimulait les jambes… Incrédule, je contemplai un moment le petit être, qui me donnait l'impression d'avoir été plongé au beau milieu d'un conte irlandais ou de faire un très mauvais trip suite à l'absorption de l'une ou l'autre substance illicite… Malgré sa petite taille, je conclus in fine qu'il serait utile de le dissimuler, ou du moins de l'emmener à bonne distance du lieu de l'accident, afin que personne ne décide de fouiller l'endroit avec minutie. Seule sa lance demeurait introuvable… Je tirai donc facilement l'avorton par les pieds (il devait peser une quinzaine de kilos au grand maximum) et l'abandonnai deux cents mètres en amont. Mais je dus faire beaucoup d'efforts afin de ne pas vomir : la petite créature venait de crever, mais elle empestait comme un poisson qui aurait rendu l'âme depuis des semaines ! Je me demandai si cet homoncule puait déjà de la sorte de son vivant, ou si le processus de putréfaction, chez cette espèce, était particulièrement rapide… Finalement, je revins sur mes pas, et me retrouvai à nouveau devant la plaque du labyrinthe.

Restait à ouvrir ce portail, mais comment ? Telle était la question. Je m'approchai et observai minutieusement la plaque sculptée… Au bout de cinq minutes, je n'avais toujours trouvé aucune anomalie. Après cette analyse visuelle, je commençai à tâter diverses parties de la plaque d'obsidienne afin de trouver des boutons cachés ou des aspérités. Mais là encore, mes efforts furent vains. Ensuite, je pris du recul et observai les pierres entourant la plaque. De nouveau, mes yeux ne purent trouver quoi que ce soit de particulier… Je me mis alors à toucher les pierres afin de vérifier si l'une d'elles ne

s'enfonçait pas. Sur la gauche de la porte, un moellon de granit vacilla et s'enfonça avec un « clic » sonore, mais rien ne se produisit. Je poursuivis donc mon exploration, et découvris un second moellon encastrable sur la partie droite. Alors enfin, la plaque pivota sur elle-même, autour d'un axe central, et me laissa me faufiler dans le « vestibule » du labyrinthe. Dès que j'eus franchi l'entrée, la porte se referma automatiquement. De forme rectangulaire, les parois du corridor où je me trouvais avaient été réalisées dans un métal mat.

Immédiatement, mon regard fut attiré vers un corps gisant sur le sol… Il s'agissait d'une femme, habillée d'une simple robe blanche semblable à celles que les prêtresses des temps antiques revêtaient. Elle était chauve, et du sang lui coulait du poignet droit. Je m'approchai prudemment, et m'agenouillai auprès d'elle. Elle ne bougea pas d'un pouce. Je saisis son poignet gauche et pris son pouls. Il était un peu faible, mais pas anormal. Avait-on puni cette personne pour un crime ? Ou l'avait-on laissée là afin qu'elle subisse une épreuve, tente sa chance et s'échappe du labyrinthe !? Il était impossible de le dire… Sa plaie continuait de saigner, aussi déchirai-je le bas de sa robe, près de la cheville, afin d'en faire un pansement de fortune. Je serrai celui-ci autour de son poignet afin que l'hémorragie s'arrête.

Je ne pus m'empêcher de remarquer la beauté de ses traits, ni de sentir le parfum délicat qui émanait de sa personne. Je me relevai doucement afin d'inspecter le vestibule… Cela me donna un peu de temps afin de décider de ce que j'allais faire de cette femme, qui était toujours inanimée. Ayant presque atteint la station debout, je sentis quelque chose d'anormal et d'alarmant qui me fit bondir en arrière : j'avais capté une vibration lourde sur le sol. Et lorsque je me retournai, je découvris qu'une cloison derrière moi s'était ouverte lentement et silencieusement, alors que je m'occupais de la pauvresse - le panneau ne s'était pas encore ouvert à 100% -, et qu'un serpent cauchemardesque avait commencé à avancer perfidement dans mon dos, avec des mouvements de reptation incroyablement silencieux pour sa taille ! C'est une de ces reptations que j'avais ressentie, tant l'animal était lourd…

Le reptile qui me faisait face était deux ou trois fois plus large et

plus long que le plus gros anaconda qu'il m'eût été donné de voir. Cependant, il s'agissait bel et bien d'un serpent classique – quoique gigantesque -, et non pas d'une abomination venimeuse un peu draconienne telle que celle que j'avais croisée auparavant, dans la forêt pluviale et préhistorique de Neferkeptah. Sa tête, énorme, laissait passer à intervalle régulier une langue fourchue qui, déjà, goûtait ma terreur… La forme du crâne rappelait un boa constricteur. Ses yeux cruels ne me quittaient pas d'une semelle, et guettaient le moindre de mes gestes. Les écailles étaient de couleur sombre… au début, j'avais cru que l'animal était noir comme le jais, mais en réalité, je me rendais compte à présent que ses écailles étaient d'un bleu foncé qui tirait un peu sur le violet. Je déposai mon bâton et dégainai la grande épée à deux mains… Lorsque je le fis, je constatai que des flammes rougeoyaient autour de la lame ! Mon espadon ressemblait à présent un peu aux épées enflammées que Suryal avait brandies lorsqu'il était parti précipitamment !

Toutefois, il n'était pas certain que mon arme fît le poids face aux épaisses écailles du monstrueux python… Ce dernier s'était dressé fort calmement devant moi, et il ne bougeait plus du tout. Seule sa langue trahissait son impatience de passer à l'attaque. C'était comme s'il attendait quelque chose…

Ayant compris cela, je tournai légèrement la tête vers l'arrière et aperçus vaguement pendant une fraction de seconde, à l'arrière de mon champ de vision, la femme qui, encore quelques secondes plus tôt, était allongée par terre. Et cette fois, elle avait quitté le sol, et lévitait à plus de 30 centimètres ! Je n'avais pas même pris conscience de tout cela, qu'elle se jeta sur moi en hurlant comme une hystérique, vociférant des paroles que je ne comprenais pas !

Une douleur effroyable s'empara de mon épaule droite, et lorsque je repoussai de toutes mes forces cette furie, la propulsant à plusieurs pas de distance, je constatai qu'elle avait à la main un couteau de courte taille à la lame ondulée, et qui était maculé de sang… mon sang, pour être exact !

Sans hésiter une seule seconde, je donnai un puissant coup de taille à l'aide de mon épée, et soulageai cette possédée de sa tête ! Le cou, cautérisé par les flammes de ma lame, fumait et grésillait comme un morceau de steak que l'on eût placé sur un barbecue. La tête roula

au loin dans un geyser de sang pourpre, avant de s'immobiliser contre une des parois.

Je n'eus que le temps de me retourner pour apercevoir le titanesque serpent ouvrir son effroyable gueule… Il avançait, s'apprêtant à me gober en une seule bouchée, et à se détendre comme un ressort afin d'obtenir un impact maximal durant cette manœuvre d'attaque ! Je pouvais apercevoir l'intérieur de son gosier, d'une couleur presque magenta, dans lequel quelques crocs acérés, destinés à maintenir la victime en place lors de son engloutissement, brillaient comme des perles pointues attachées sur la voûte du palais, non loin du gouffre qui menait à l'estomac. Il n'était pas encore sur moi mais avançait d'un air calculateur, ouvrant toutes grandes ses mâchoires afin de m'avaler le plus consciencieusement possible. Dans ma terreur, je me souvins de la flûte que Manakiel m'avait offerte pour cette mission. En toute précipitation, je laissai tomber mon sac-à-dos, l'ouvris et en retirai la flûte, ainsi que d'autres objets qui s'éparpillèrent sur le sol…

Tel un psylle, je soufflai dans l'instrument afin de reproduire – fort maladroitement, je devais bien l'avouer – les sons qui étaient supposés « charmer » les serpents. Il n'y avait qu'un seul petit problème : je ne savais pas jouer de la flûte ! La première note, dissonante, s'éleva avec un peu trop de force à mon goût.

Dès qu'il perçut les odieuses vibrations sonores s'échappant de mon fifre, le serpent se bloqua et referma la gueule. Je jouai plus fort, bouchant avec les doigts certains trous et puis d'autres, sans aucune recherche de mélodie. Les sons étaient réellement détestables, et auraient sans nul doute provoqué la colère de n'importe quel auditeur normalement constitué. L'immense boa ne s'en accommodait pas beaucoup mieux : il commença à se tortiller et à se contracter dans tous les sens ! Je compris bientôt que ma cacophonie de flûtiste débutant lui faisait mal ! Improvisant une fugue discordante, je me mis à faire courir mes doigts plus vite sur le pipeau, et à jouer encore plus fort : terrassé par l'horrible suite de sons que produisait cet instrument de malheur, l'animal fit demi-tour, et se propulsa en une course sinueuse vers la porte d'où il était sorti. C'était un peu comme un chien qui aurait ouï un sifflet à ultrasons dans lequel on soufflait à pleins poumons…

Lorsque le gardien du labyrinthe eût regagné son repaire et se fût enroulé sur lui-même, tentant d'échapper au maximum à cette décharge de décibels atroces, je notai un bouton, juste à côté de la paroi : j'appuyai dessus, et la porte se referma, mettant à nouveau le monstre en cage. Je rangeai rapidement la flûte dans mon sac - elle avait commencé à me heurter les tympans, moi aussi – ainsi que les quelques objets qui s'étaient répandus sur le sol. Je remis la grande épée – qui ne flamboyait plus – dans mon fourreau dorsal, et récupérai le bâton de foudre.

Il y avait quand même quelque chose qui ne me semblait pas logique, dans tout ce qui venait de se passer, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Ce n'est qu'au moment où j'entendis un gargouillis sinistre que je parvins à découvrir de quoi il s'agissait : la tête décapitée de la femme possédée avait été cautérisée par mon épée de feu des deux côtés de son cou sectionné ! Pourquoi donc y avait-il eu une telle gerbe de sang lorsque celle-ci était tombée sur le sol !?

Pivotant sur mes talons vers la paroi où reposait le chef sanglant de l'hystérique, je me rendis compte que le combat n'était pas encore terminé : des giclées de sang, associées à des borborygmes répugnants, s'échappaient encore du cou de la victime qui, en effet, était brûlé. Soudain, une espèce de tentacule surgit de la bouche de la défunte ! Médusé et les doigts crispés sur mon bâton, j'observai une espèce de ver parasite sortir à reculons de la cavité buccale du cadavre… Dès que j'en aperçus la tête – un orifice atroce et dépourvu d'yeux, garni de crocs effroyables -, je tendis le bâton plusieurs fois en direction de l'affreuse sangsue, puis de la tête de la victime : le ver éclata comme une tique ou un moustique gorgé de sang, repeignant la paroi d'une tache cramoisie… La tête explosa elle aussi, répandant des morceaux de cervelle, de dents, de chair et d'os dans tous les sens. Ce n'est qu'une ou deux minutes plus tard, lorsque je fus assuré que plus rien de vivant ne subsistait, que je parvins à sortir de ma torpeur, et à atteindre la paroi du fond, sur laquelle un bouton de même couleur que la paroi métallique se détachait. J'appuyai, et la cloison s'éleva, donnant sur un long corridor qui bifurquait sur la gauche…

***

Durant plusieurs heures, je déambulai dans les couloirs du labyrinthe souterrain de Bel Nardouk… Il était heureux que je bénéficiasse de cette carte détaillée que Manakiel avait fixée dans ma mémoire : même le plan du labyrinthe y était repris ! Ainsi, je n'eus point à m'épuiser vainement en essayant de trouver la sortie. Néanmoins, la possédée que j'avais massacrée à l'entrée du dédale m'avait sérieusement blessé au niveau de l'épaule droite : cette furie avait réussi à glisser son arme entre deux pièces de mon armure, et la douleur irradiait dans toute la partie droite de mon dos, sans parler de l'hémorragie que sa dague avait causée. En arrivant au centre du labyrinthe, je constatai qu'un clin d'œil avait été accordé à la mythologie grecque : une statue de bronze représentant le minotaure trônait au centre d'une petite place octogonale. Suivant la carte, je m'engouffrai dans une des galeries qui partaient de cet endroit.

Plus d'une heure après, j'atteignis un long mur de marbre rose. J'espérai secrètement qu'il s'agissait bien de la sortie du dédale.

Une ouverture trapézoïdale avait été aménagée au centre de cette muraille composée de blocs de marbre très lourds. Le style me rappelait un peu certains sites péruviens comme celui de Macchu Picchu, par exemple. Je franchis cette entrée, et me retrouvai dans une sorte de cour luxueuse au milieu de laquelle se trouvait une fontaine composée d'hippocampes disposés en cercle, et qui regardaient vers l'extérieur. Juste en face de la fontaine, de l'autre côté de la cour, se trouvait une porte trapézoïdale futuriste… Trois diodes rouges brillaient à l'endroit où aurait pu se trouver une clenche. Aucune poignée n'était en vue. Je ne fus pas étonné de découvrir un appareil localisé juste à côté de la porte, dans un mur constitué lui aussi de moellons en marbre rose. Je m'avançai afin d'inspecter l'appareil, mais je stoppai net en chemin : je venais de repérer un autre dispositif localisé dans la porte même : une caméra de vidéosurveillance, à n'en point douter. Elle était située au beau milieu de la partie supérieure de la porte, tel un œil malfaisant espionnant tout ce qui tombait dans son champ de vision. J'avais dû être filmé à mon insu… « On » savait donc à présent que j'étais

arrivé. Je consultai la carte mentale, et m'aperçus que la mention « laboratoire » figurait juste à côté de l'endroit où je me trouvais. J'avais donc bien atteint l'extrémité du labyrinthe ; selon la carte, j'étais maintenant tout proche de la pyramide…

Je poursuivis mon chemin, et inspectai l'appareil encastré dans le marbre, à côté de la porte : des sigles inconnus y brillaient, et je devinai qu'il s'agissait vraisemblablement d'un quelconque appareil biométrique. Mes empreintes digitales ou mon iris n'ayant pas été enregistrés, je n'avais apparemment aucune chance de pénétrer en ce lieu. Qu'allais-je donc faire ?

Résigné et déçu, je fis demi-tour et commençai à rebrousser chemin. J'étais revenu au corridor du dédale, lorsque j'entendis, vingt mètres derrière moi, un bruit de porte électronique qui s'ouvrait. Je fis volte-face, et courus aussi vite que je le pouvais, espérant me faufiler dans le bâtiment. Lorsque je fis irruption dans la cour à la fontaine, je tombai presque nez-à-nez avec un monstre qui semblait sorti de la mythologie gréco-romaine ! Cette créature humanoïde, de deux mètres de haut environ, avait des membres et un torse humains. Cependant, sa tête, ses épaules et son dos étaient garnis de longs piquants, ses ongles étaient des griffes, et une courte queue épineuse située au bas de son dos fouettait l'air nerveusement, démontrant un état évident de fébrilité… ou d'agressivité. Ses muscles lourds et saillants dénotaient une sauvagerie toute animale. Le visage, qui conservait quelque chose d'humain au niveau de son expression, était velu. Le museau et les yeux étaient ceux d'un porc-épic débonnaire, mais la gueule était garnie de défenses semblables à celles d'un sanglier et exprimait une colère et une haine viscérales.

La bête mugit et écarta les bras : ses piquants s'ébouriffèrent comme s'ils se fussent dressés sous l'effet de la colère, et la première attaque fusa aussitôt…

XXXV. Un combat sans merci

La charge fut brutale, mais maladroite : ruant comme un taureau, l'hybride fonça droit sur moi. Au moment d'arriver, il brandit son poing (qui devait bien avoir la taille et la puissance d'une massue) et décocha un crochet du gauche. Il ne rencontra que de l'air : je m'étais déplacé rapidement, et avais esquivé son coup sans problème. Mais le Spinotaure (c'est le nom que je lui avais donné) poursuivit sa charge, me dépassant de deux bons mètres. Je trouvai cela étrange… jusqu'au moment de l'impact. La créature stoppa net, projetant avec force plusieurs de ses longs piquants ! Ceux-ci émirent chacun un « clac ! » sonore en arrivant sur mon armure. Trois d'entre eux, longs d'une quarantaine de centimètres, étaient tombés sur le sol, mais deux autres étaient parvenus à s'enfoncer dans mon armure ! Fort heureusement, ils n'étaient pas entrés profondément, et ne m'avaient pas blessé. Je pus les retirer aisément.

Mais déjà, la créature revenait à la charge ! Occupé que j'étais à retirer les deux piquants, je n'eus pas le temps d'esquiver, cette fois : l'énorme poing de la créature arriva droit sur mon casque au niveau de la tête… Bong ! La force du coup m'envoya valser par terre, mais le casque avait amorti la majeure partie du choc. Je me relevai prestement, un peu secoué mais pas vraiment blessé. J'estimai que j'allais avoir une belle bosse pendant quelques jours…

A nouveau, la bête projeta une salve de ses piquants. J'eus le temps de rouler sur moi-même, et cette fois, aucun piquant ne m'atteignit. L'humanoïde à l'apparence de porc-épic chargea à nouveau, mais cette fois, j'attaquai le premier : j'envoyai une salve de mon bâton de foudre et, touché en pleine poitrine, il fut propulsé sur le sol !

Je me relevai, et préparai mon bâton. Le Spinotaure s'était roulé en boule. Je remarquai qu'une de ses côtes s'était rompue, et sortait légèrement de son puissant poitrail. Avec un grand cri de rage, il

projeta un bon tiers de ses piquants… Je pivotai afin d'éviter cette pluie mortelle, mais une longue épine me toucha à la cuisse. Une fois de plus, j'eus beaucoup de chance : la cuissière était arrondie, et dévia cette mini-sagaie sans qu'elle puisse transpercer la couche de métal.

Voyant que sa stratégie avait encore échoué, le monstre, soufflant comme un bœuf, courut vers la fontaine, et la contourna. Lorsqu'il me fit face, il s'arc-bouta contre la vasque dans laquelle l'eau coulait, et la souleva à deux mains. La charge devait certainement peser plus de cent kilos, mais il la souleva sans grande difficulté, et l'envoya dans ma direction.

Lever un tel poids puis le propulser alors qu'une côte était cassée, relevait de l'exploit. Mais en raison de la pesanteur du projectile, la vitesse de ce dernier fut nettement moindre que celle des attaques précédentes. Je sautai sur ma gauche, et la vasque pleine d'eau alla se fracasser sur le sol. J'ajustai mon bâton, et envoyai une nouvelle onde de choc, qui toucha la créature au mollet. Un craquement sinistre résonna dans la petite cour, suivi d'un jet de sang : la jambe venait de se briser ! L'hybride souffrait désormais d'une vilaine fracture ouverte qui allait sûrement le ralentir. Un cri de rage et de douleur effroyable emplit l'air, et mon ennemi se roula de nouveau en boule. Je m'avançai de quelques pas avant de tendre à nouveau mon bâton… et à ce moment exact, avec un mugissement à fendre la pierre, le Spinotaure sauta, le dos en boule ! Il me cogna de tout son poids, puis me retomba lourdement dessus. Je sentis un piquant de son épaule gauche traverser l'armure, et me toucher au niveau de la hanche !

La longue épine me traversa de part en part… Voyant le sang inonder le sol, je priai afin que mon rein droit n'ait pas été touché. Mon bâton avait été éjecté, et j'étais sur le dos, ce qui m'empêchait de pouvoir dégainer mon épée à deux mains. J'étais donc totalement désarmé ! Je sentis la trouille s'emparer de moi.

Déjà, le monstre était en train d'essayer de se relever comme il le pouvait, tentant d'abord de redresser la tête… Jetant des regards affolés autour de moi, je ne vis aucune arme à proximité. Battant des bras dans une angoisse proche de la panique, ma main heurta soudain un des débris de la vasque de la fontaine… Ce débris était

lourd de deux ou trois kilos, et légèrement coupant. Je le balançai de toutes mes forces sur le côté du visage de la créature… Un bruit écœurant de cassure retentit de nouveau. Hurlant de douleur et d'épouvante, la bête recula vivement : j'observai sa mâchoire qui pendouillait tristement, et les débris de dents et de crocs qu'elle venait de répandre sur le sol. Je rampai en marche arrière, poussant au maximum sur mes jambes afin de me dégager et de m'éloigner le plus possible de l'effroyable hybride.

Mon adversaire semblait avoir décidé qu'il s'agissait d'un combat à mort : se dressant sur son unique jambe valide, il tendit ses griffes vers l'avant, et se prépara à charger de nouveau. Je ne disposais pas d'assez de temps que pour sortir mon épée… Observant autour de moi, je décidai d'effectuer un rapide roulé-boulé sur le sol, juste au moment où le Spinotaure commençait à me foncer dessus. Je crus déceler un sourire cruel sur son visage défoncé : il pensait sans doute que j'avais roulé de la sorte afin d'éviter sa charge. Malheureusement pour lui, il n'avait pas vu ce sur quoi ma main s'était refermée à l'arrivée. Au moment où il parvint à ma hauteur, je sortis une des épines qu'il avait projetées plus tôt – un piquant qui avait retenu toute mon attention, et dont je m'étais saisi en terminant mon cumulet. S'abaissant en vue de me labourer le dos de ses griffes, il me présenta brièvement son faciès bestial qui hurlait… Cet instant fugace constitua le moment propice pour mon attaque : je me détendis aussitôt comme un ressort, propulsant comme un missile ma main gauche armée de la grande épine !

Quelques secondes plus tard, mon terrible adversaire gisait dans la poussière, avec un de ses propres piquants qui lui traversait le palais. Il bougeait toujours faiblement, et essayait encore de se relever. Enfin libre de mes mouvements et bénéficiant du temps nécessaire, je sortis mon espadon. Avançant résolument, je m'arrêtai à un mètre du monstre, et levai mon épée de justice, qui flamboyait de nouveau comme une torche. Je l'abattis, une fois, deux fois… dix fois, jusqu'à ce que l'infâme créature ne bouge plus. Finalement, afin de m'assurer de la mort de cet ennemi particulièrement coriace, je brandis l'épée et l'enfonçai profondément dans le dos du Spinotaure. Lorsque je la retirai, l'odeur âcre de la chair brûlée me chatouilla les narines… Suant abondamment et hors d'haleine, je me concentrai alors sur la plaie que j'avais subie : l'épine de

l'hybride y était encore enfoncée. Avec un grand geste, je la retirai, et braillai de douleur. Observant la pointe de plus près, je remarquai à mon grand dam qu'un enduit naturel la recouvrait… un enduit qui signifiait peut-être que mes heures étaient comptées, si du moins il s'agissait bien d'un poison.

Je bus une longue rasade d'eau, et rinçai la plaie avec le liquide comme je le pus. Mon seul réconfort fut de constater que la blessure, bien que profonde, était superficielle : aucun organe n'avait été touché. Certes, le sang suintait encore et coulait, mais il n'y avait pas d'hémorragie. Déchirant ma cape, je me confectionnai un pansement de fortune dont je m'enroulai la taille.

Je rangeai l'espadon dans son fourreau dorsal, repris mon bâton, et me dirigeai enfin vers l'entrée du bâtiment qui, sur ma carte mentale, était désigné comme étant le laboratoire.

XXXVI. Le laboratoire impie

La porte biométrique béait devant moi. Fort heureusement, dans sa hâte, le Spinotaure ne l'avait pas refermée. Sans cela, je n'aurais jamais pu passer. C'était dans ce genre de situation que je remerciais la Providence, et que j'avais la forte impression d'être guidé par une force invisible qui dépassait tout ce qu'on aurait pu imaginer.

J'entrai en silence… Le lieu rappelait vaguement un hôpital, mais en version high-tech : des murs blancs et verts, qui émettaient leur propre lueur, un peu comme s'ils eussent été vivants, conféraient à cet endroit une sensation toute médicale ou scientifique, et laissaient deviner un environnement stérile. Le « plancher » ressemblait à du verre épais. Deux civières métalliques flottaient dans l'air, suspendues à environ un mètre du sol. Le couloir dans lequel j'avais pénétré faisait tellement contraste avec le marbre rose de la façade, qu'on aurait cru avoir franchi la porte d'un autre monde… Ce passage s'étendait sur ma gauche et sur ma droite, et d'autres corridors - trois, au total - le coupaient perpendiculairement. Le premier de ces couloirs était tout proche, et je pouvais déjà en apercevoir les portes, qui étaient situées de chaque côté (une sur la gauche, trois sur la droite). Elles étaient closes, mais je n'étais pas assez proche que pour pouvoir déterminer le système d'ouverture qui les équipait. Un mouvement furtif en provenance du plafond retint mon attention : six boules cuivrées garnies de petites diodes rouges, et que j'avais d'abord prises pour des lampadaires, étaient en suspension à cinq centimètres du plafond, et l'une d'entre elles venait de tourner dans ma direction. Mon cerveau me hurla « Drone ! », et je plongeai sur le côté juste à temps, évitant de justesse un rayon qui laissa un impact noir et fumant sur la paroi gauche du couloir. Les autres sphères commençaient à bouger, elles aussi. Sans la moindre hésitation, je sortis mon bâton, et envoyai autant de décharges que nécessaire : quatre drones se désintégrèrent sur-le-champ, alors que deux autres s'écrasaient sur le sol dans un merveilleux tintamarre. Pour la

discrétion, c'était raté ! Il y avait deux autres couloirs après celui-ci ; je me dirigeai vers le second, et découvris que les drones de ce corridor avaient été prévenus, et étaient en train de rappliquer ! Déjà, les drones du dernier couloir commençaient à arriver, eux aussi… Je me mis à couvert derrière un coin, essuyant de peu un rayon. Je fis à nouveau irruption dans le corridor, et commençai à envoyer des salves vers le plafond. J'abattis une douzaine de ces drones tueurs, mais les autres s'étaient déplacés et déployés à des hauteurs différentes, me compliquant singulièrement la tâche.

J'eus alors une illumination : me ruant sur une des civières en suspension, je me cachai dessous, et commençai à envoyer des décharges à l'aide de mon bâton. J'abattis une grande partie des drones restants. Il était heureux que je me sois planqué sous cette civière, car plusieurs rayons l'avaient touchée, enlevant de grands morceaux de tôle et la plupart des composants technologiques internes. Désormais, la civière ne flottait plus, mais me couvrait, faisant office de pavois. Si je ne m'étais pas caché de la sorte, plusieurs rayons m'auraient atteint, et j'aurais disparu de ce monde. Il ne me restait plus que deux sphères à descendre… Je projetai la civière de toutes mes forces, et celle-ci alla heurter un des drones, qui s'écrasa sur le sol. Le dernier drone commença à zigzaguer, de sorte que je ne puisse l'atteindre qu'au prix de beaucoup de difficultés. Ensuite, la machine commença à envoyer des rayons dans tous les sens, comme si elle était devenue folle ! Je trouvai refuge sous la seconde civière, et lâchai une nouvelle salve de décharges, essayant de viser du mieux que je le pouvais. Les échanges de tirs durèrent un moment mais, in fine, je parvins à toucher et à pulvériser ma cible. Un bruit métallique me mit en alerte : le drone sur lequel j'avais envoyé la civière n'était pas encore totalement hors service ! Le maudit robot - qui n'était qu'à quelques pas de moi - envoya un rayon qui me toucha au mollet gauche ! Une vague de douleur envahit ma jambe… Fou de rage, je sautai et retombai de tout mon poids sur la civière et le drone. Cette fois, les diodes s'éteignirent pour de bon, signalant que la machine était bonne pour la casse.

J'examinai mon mollet : la jambière avait été touchée et perforée par le rayon, laissant un impact noirci sur la couche dorée de l'armure. En dessous, je découvris que la peau de ma jambe avait

été brûlée… La blessure n'était que superficielle, mais la douleur était intense. C'est donc en boitant que je retournai dans le premier couloir perpendiculaire.

A présent que j'avais éliminé le système de défense/surveillance, j'avais accès aux portes latérales. Une fenêtre laissait entr'apercevoir l'intérieur de la chambre. Ce dernier était maculé de tissus et de sang… Je compris alors que ce laboratoire était aussi une espèce de prison, ou une chambre de torture… On aurait pu croire que le corps de la victime qui se trouvait là avait explosé de l'intérieur. Soudain, mon regard fut attiré vers un élytre vert de grande taille, et alors je compris : l'individu qui avait succombé dans cette cellule n'était autre que… Valak, le membre insectoïde du Grand Conseil d'Immua ! Les implications de cette découverte étaient claires : Valak s'était fait prendre, et peut-être qu'Ouvéa avait été capturée elle aussi ! Je priai intérieurement pour qu'Ouvéa n'ait pas été prise, et pour qu'elle soit toujours en vie…

Je me détournai du spectacle horrible et sanglant de la chambre, et jetai un coup d'œil de l'autre côté du corridor, où trois portes se succédaient. A travers la fenêtre de la première porte sur la droite, je vis un grand laboratoire comportant plusieurs bureaux. Je me rendis compte que les trois portes faisaient partie de la même salle. Ce labo était en réalité un immense incubateur : des fioles contenant des fœtus, des couveuses et autres cuves à clones tapissaient le mur du fond. Je reconnus certaines des créatures contenues dans les couveuses : il s'agissait des embryons des « korrigans », des corbeaux géants et des gigantesques ptérosaures que j'avais croisés auparavant. Le mur de droite, lui, contenait des cuves pleines de créatures hybrides plus hideuses les unes que les autres – des monstres contre nature. Chacune d'entre elles semblait avoir été conçue de façon unique, avec toute une série d'armes biologiques particulières : l'une portait des aiguillons barbelés, d'autres des dards de scorpion, d'autres encore étaient munies de grandes ailes, de puissantes mandibules, de défenses ou de crocs à venin… Chaque cuve comportait un hologramme de couleur bleue juste à côté. Un de ces récipients, haut de plus de deux mètres, était vide, et l'hologramme de la créature que j'avais nommée « Spinotaure » flottait juste à côté. Au moins, je savais d'où était sorti ce monstre, à présent !

Je me souvins subitement de la chimère génétique que j'avais rencontrée dans la grotte au début de mon aventure : les hybrides qui étaient dans ce laboratoire étaient bien plus aboutis, moins difformes et mieux conçus que la créature que Cerbère avait lancée à mes trousses par le passé.

Le mur de gauche était couvert d'instruments scientifiques d'un design étranger, mais il s'agissait de toute évidence de matériel lié aux manipulations génétiques… Alors que j'inspectais discrètement et silencieusement la salle du regard, un mouvement à peine perceptible provenant du dessous d'un des bureaux, sur ma gauche, focalisa toute mon attention. Je vis émerger une créature d'un mètre vingt, à la peau grise tirant légèrement sur le bleu. Ses grands yeux noirs en amande ne trahissaient aucune émotion, mais son attitude indiquait de la peur ou une extrême prudence. C'était une créature glabre et filiforme, dont le corps malingre et chétif était en contraste avec la taille du crâne : cet être atteint de macrocéphalie était vraisemblablement doté d'une grande intelligence, mais sa musculature était faible. Ses narines, ainsi que sa bouche, étaient très discrètes : le nez se limitait à deux petits trous, et la cavité buccale, mince et ne comportant pas de lèvres, ressemblait à une courte coupure pratiquée au scalpel. Quant à ses oreilles, elles semblaient absentes. Je reconnus sans difficulté un de ces extraterrestres chauves que l'on nomme « Petits Gris », et que l'on représente toujours sur Terre lorsque l'on parle de l'affaire de Roswell…

La créature regardait dans la direction opposée à la mienne, et ne pouvait donc me voir. Je la vis poser une main composée de quatre doigts (dont un pouce préhensile) sur le bureau, et saisir une lame de type bistouri dans l'autre main. Ensuite, elle effectua une manœuvre surprenante : son cou s'allongea d'une vingtaine de centimètres, lui permettant de jeter un rapide coup d'œil à travers la troisième fenêtre du laboratoire. Il était clair qu'elle avait dû entendre le vacarme du combat contre les drones, et qu'elle savait que quelque chose ne tournait pas rond… Je me déplaçai le long du mur à pas de loup, serrant mon bâton contre la poitrine. Il semblait que le malfaisant petit homoncule allait tenter une sortie qu'il espérait discrète par la troisième porte. Une chaleur provenant de mon dos me signala que mon espadon flamboyait dans son

fourreau, comme à chaque fois qu'il rencontrait une créature possédée ou maudite.

Un bruit de dépressurisation parvint de la porte. Puis, imperceptiblement, celle-ci s'ouvrit. Après quelques secondes de silence complet, le Petit Gris bondit dans le corridor. C'était le moment que j'avais attendu et espéré : je tendis mon bâton en avant, et dans l'éclair qui suivit, la perfide petite créature fut propulsée contre le mur ! Un sifflement de douleur cauchemardesque monta dans le couloir, mais avant que l'homoncule ait pu se redresser, j'étais déjà sur lui, le saisissant par le cou et le cognant impitoyablement contre le mur ! Le contact avec la peau du Petit Gris me fit penser à celui d'un poulpe ou d'une anguille : souple, mou et glissant. Le corps inconscient de la créature gisait à présent, inanimé sur le sol. Je sortis mon espadon et lui tranchai proprement la tête. Le cou, cautérisé, grésillait ; cependant, c'est l'intérieur des chairs qui m'intrigua le plus : on ne pouvait pas distinguer clairement si cet être était une entité biologique ou une machine : les tissus ressemblaient à des tissus vivants et pourtant, les veines et artères s'apparentaient davantage à des câbles d'aspect vaguement organique !

Mon attention fut détournée par une dépressurisation en provenance du second couloir : quelqu'un ou quelque chose était en train de sortir d'une des pièces ! Bientôt, un bruit métallique lourd retentit sur le sol vitrifié. Un ennemi approchait… A la vitesse de l'éclair, je saisis le corps du Petit Gris et le jetai à l'intérieur du labo. Afin d'éviter de perdre du temps, je décochai un coup de pied à la tête tranchée de la créature, qui alla rouler quelque part dans le laboratoire. Finalement, je m'engouffrai en toute hâte dans la salle des incubateurs, et refermai la porte derrière moi. Je me réfugiai à l'autre bout de la salle, et attendis…

Le bruit se rapprocha… L'attente me parut interminable, et mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. Les pas métalliques finirent par passer juste à côté de moi. Ils stoppèrent pendant un instant, puis la créature – quelle qu'elle fût – reprit sa lourde marche vers le fond du corridor. Je supposai qu'elle avait remarqué l'impact sur le mur, ou le bistouri que le Petit Gris avait lâché lorsqu'il avait été touché.

J'avais un plan, mais il ne tenait qu'à un fil : pour qu'il puisse fonctionner, il fallait que je puisse ouvrir la première porte du laboratoire depuis l'intérieur, afin de me retrouver derrière mon ennemi. Je fus soulagé lorsque j'étudiai le système d'ouverture interne du sas du laboratoire : il s'agissait d'un simple système manuel, ce qui n'était pas le cas lorsque l'on voulait entrer dans le labo depuis l'extérieur.

Dans mon dos, le flamboiement toujours présent de mon épée me signala que je devais m'attendre à découvrir une nouvelle créature impie... J'ouvris la porte et me ruai dans le corridor. Là, devant moi, se dressait une machine de forme arachnéenne. Elle était énorme, et prenait toute la taille du couloir. Je ne pris pas le temps de l'observer davantage, et lançai une salve d'ondes de choc avec mon bâton. La première onde brisa une des pattes, et la seconde fit éclater l'abdomen en titane du monstre… La troisième percuta le mur sans conséquence, et la quatrième arracha une autre patte.

Des étincelles et des câbles arrachés jaillissaient de partout mais le lourd engin, utilisant ses pattes restantes, pivota sur lui-même pour me faire face. L'horreur me figea sur place l'espace d'un instant : la machine en question était en réalité un cyborg constitué à partir du tronc et de la tête d'un Tanak. Comme pour tout cyborg qu'il m'eût été donné de croiser, on pouvait voir que la machine l'avait emporté sur le biologique – une forme de possession technologique. Dans ce cas-ci, il y avait pire : la partie biologique qui avait appartenu à un Tanak semblait souffrir horriblement, car des convulsions nerveuses lui parcouraient l'échine par intermittence. Un œil avait été remplacé par une caméra (probablement un système de visée), et le second par… un lance-grenades !

Je reculai à toute allure et plongeai à nouveau à l'intérieur du laboratoire, tout juste avant qu'une déflagration sortant de l'enfer lui-même ne désintègre la porte et une partie de la cloison ! Du shrapnel et des débris inondèrent la salle, allèrent frapper certaines cuves et brisèrent plusieurs fioles. Reconnaissant l'odeur de l'alcool à désinfecter, je compris rapidement qu'il valait mieux que je ne m'éternise pas dans le coin…

Mais déjà, l'horrible cyborg passait la tête à travers la porte du labo ! Il était trop grand que pour y entrer dans sa totalité, mais lorsqu'il

me vit, il ouvrit la bouche… Ses dents étaient des cartouches, et en lieu et place de sa langue, un barillet rotatif commença à tourner à pleine vitesse. Je me ruai sur la seconde porte du laboratoire, mais celle-ci refusa de s'ouvrir ! Un déluge de feu assourdissant balaya le laboratoire, et déchiqueta tout ce qui se trouvait à ma portée alors que je détalais aussi vite que possible. Une douleur insoutenable me frappa au niveau des côtes. Je me retrouvai étalé de tout mon long, non loin de la troisième porte du labo. Les flammes s'emparèrent de la salle, pendant que des feuilles, du verre brisé et des morceaux de bois et de métal retombaient sur le sol en pagaille… Une alarme stridente se déclencha. Cette confusion me permit d'ouvrir la troisième porte et de sortir à nouveau dans le corridor. Je déposai mon bâton sur le sol. Alors que son immonde faciès dardait encore son regard électronique à l'intérieur du labo, l'abdomen déchiqueté du cyborg me faisait face, et avant qu'il n'ait eu le temps de bouger, j'avais sorti mon épée et le lardais de coups d'estoc ! Un hurlement terrifiant fit trembler les murs, et le cyborg, incapable d'entrer plus avant dans la salle en raison de sa taille colossale, commença à faire marche arrière sur les pattes qu'il lui restait afin de me faire face dans le couloir. Dès que son cou fut à ma portée, je portai de toutes mes forces un coup de taille magistral. Mais en raison des pièces métalliques, je ne parvins qu'à sectionner la moitié du cou. Agité des soubresauts de l'agonie, le Tanak cybernétisé tenta pourtant d'ouvrir la bouche encore une fois, et de vomir une rafale mortelle. Je ne lui en laissai pas le temps. Glissant sur le dos et entre ses pattes, je parvins à un endroit qui n'avait pas été cuirassé : son thorax. Levant la longue épée, je l'enfonçai en oblique à l'endroit du cœur. La créature émit un hoquet de surprise, et leva la tête. Je retirai rapidement l'espadon du thorax, et l'enfonçai sous le menton. La lame flamboyante transperça la tête de part en part, et ressortit au sommet du crâne ! Un mélange de sang épais et d'huile recouvrit le sol, et la créature s'immobilisa pour toujours…

A bout de souffle, j'enlevai l'épée et m'extirpai du dessous du cyborg. Je palpai mes côtes endolories, du côté droit : apparemment, l'armure avait atténué le choc, mais elle avait subi de sérieux dégâts. Je supposai que cette cuirasse devait avoir des propriétés pare-balles… Je ne saignais pas (un miracle !), mais il ne faisait aucun doute, vu la douleur que je ressentais lorsque je

respirais, que plusieurs de mes côtes étaient fêlées ou cassées. Je repris le bâton et rangeai l'épée dans son fourreau dorsal, ce qui me causa de terribles vagues de douleur dans les côtes... Le vacarme du combat (lance-grenades et mitrailleuse rotative) avait dû alerter le reste des effectifs du laboratoire. En clopinant, la respiration courte et très douloureuse, je me hâtai vers le second corridor.

Tout comme dans la première galerie, il n'y avait qu'une seule porte à gauche, et trois portes à droite. La porte de gauche donnait sur une cellule totalement vide, où seules des menottes futuristes pendaient au mur. Les portes de droite faisaient partie de la même et unique salle : une espèce de hangar où des cyborgs désactivés étaient attachés contre le mur. La porte du milieu était ouverte et, lorsque je pénétrai dans le dépôt à cyborgs, j'aperçus à quelques pas de moi une de ces saloperies de Petits Gris qui était en train d'allumer une console afin de ranimer toutes les abominations cybernétisées qui sommeillaient ! Au son de la bataille, ce freluquet avait sans doute deviné que le cyborg qu'il m'avait envoyé avait échoué dans sa mission. Il était donc prêt à m'en envoyer tout un bataillon ! Fort heureusement, il ne m'avait pas entendu… je bénéficiais donc de l'effet de surprise. Les deux bras tendus sur la console, il venait d'activer un levier - probablement un rhéostat – et s'apprêtait à appuyer sur un bouton figurant sur l'écran digital qui lui faisait face… Grimaçant de douleur, j'avais réussi à sortir le long espadon flamboyant pendant que je le regardais faire. En deux bonds je fus sur lui, et abattis l'espadon sur ses deux bras minces, les sectionnant net. « Pas de bras, pas de chocolat, sale petit fourbe ! », lui lançai-je. Mais la perfide petite créature décida malgré tout de persévérer dans son effort, tentant d'utiliser sa tête et ses moignons afin d'activer les derniers boutons. Je pris alors la résolution de l'occire en bonne et due forme. Je plongeai la lame dans son thorax, et l'écartai définitivement de la console. Au bord de l'agonie, le répugnant brimborion faisait encore des efforts pour atteindre un cyborg. Je l'empoignai par le cou et, à l'aide de mon casque, lui administrai un coup de tête qui le mit définitivement hors d'état de nuire… Le transperçant une nouvelle fois afin de m'assurer qu'il avait bien rejoint le royaume des morts, je tailladai ensuite tous les câbles et détruisis la console. Mais ce n'était pas suffisant : n'importe lequel de ces avortons gris pourrait encore activer ces dangereux cyborgs. Il fallait donc m'assurer que rien ne subsiste de

cet entrepôt. Regardant autour de moi, j'aperçus alors une demi-douzaine de jerrycans de fuel. J'en répandis le contenu dans tout le hangar, et sur chaque cyborg. Puis, à l'aide de mon épée flamboyante, j'allumai le tout. Une seconde alarme s'enclencha, et des sprinklers se déclenchèrent afin d'éteindre le feu. Je saccageai le système anti-incendie, refermai la porte par laquelle j'étais entré, et me dirigeai enfin vers le troisième et dernier corridor. Au passage, je démolis également toutes les alarmes assourdissantes que je rencontrai sur mon chemin. Mes ennemis savaient de toute façon que j'arrivais… et que j'étais prêt à en découdre.

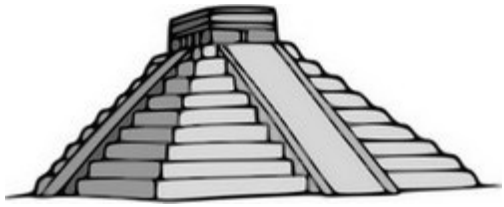
Je fus très surpris de constater qu'aucun comité d'accueil ne m'attendait lorsque je m'engouffrai dans le dernier couloir… Tout comme les deux précédents, il était constitué d'une porte à gauche, et de trois portes sur la droite. La porte de gauche était lourdement blindée, et contrairement à tous les autres sas que j'avais découverts jusqu'ici, elle ne possédait pas de baie vitrée. Je tentai de l'ouvrir, mais elle était bloquée. Une espèce de serrure en forme de Y permettait sans doute d'y introduire le sésame qui en autoriserait le passage.

Je reportai donc ma concentration sur les portes de droite, qui comportaient une vitre chacune… Une lumière verte provenait du premier portail. Me faufilant avec autant de silence qu'un chat, je regardai subrepticement à l'intérieur pendant une seconde… et j'en eus le souffle coupé.

Lorsque je me plaquai à nouveau contre la cloison, une angoisse sourde me tenaillait les tripes : là, dans une salle qui ressemblait à s'y méprendre à une salle de vivisection, trois Petits Gris étaient en train de torturer Setna, en présence même de sa mère ! Ouvéa était attachée par les poignets et par les chevilles à un mur par des sangles métalliques, bâillonnée, et un de ses bras était ouvert. Un bocal avait été déposé devant elle, et dans ce récipient, un répugnant parasite – le même que celui qui s'était emparé de la femme hystérique du labyrinthe – attendait son heure avec impatience... Ce parasite s'introduisait sans aucun doute dans sa victime via une plaie (en l'occurrence, la plaie de l'avant-bras droit d'Ouvéa), et progressait ensuite vers le cerveau afin de s'emparer de sa personnalité.

Mais le plus choquant, le plus effroyable, était ce que ces satanées raclures grises étaient en train de faire subir à Setna : nu, allongé et ligoté sur une table chirurgicale futuriste, le malheureux garçonnet de douze ans, aux longs cheveux blancs et dont le visage était presque aussi beau que celui de sa mère, était en train d'être disséqué à vif ! Les trois abjectes créatures lui avaient finement coupé l'avant-bras gauche à l'aide d'un bistouri, et avaient entrepris de séparer la peau des muscles ! Au moment où j'avais regardé, la moitié de l'avant-bras avait déjà été délestée de son enveloppe dermique ! Une douleur invraisemblable, doublée d'une pétoche monstre, marquait les traits de l'enfant qui, malgré sa bouche grande ouverte pour hurler, ne parvenait à produire aucun son…

Horrifié, je me forçai à jeter un nouveau coup d'œil dans la salle, afin de pouvoir évaluer ce qu'il y avait à faire et la façon dont je devais intervenir… Les trois odieuses créatures grises avaient à présent amené près de Setna une machine munie d'une sonde à son extrémité. Ils avaient placé ce dispositif démoniaque entre les jambes du garçon, et en avaient fait sortir plusieurs lames, afin de bien lui faire comprendre ce qu'il allait devoir endurer. L'expression de Setna, tout comme celle de sa mère, était le reflet de la peur la plus affreuse, et de la douleur la plus intense… Mais ce qui me marqua plus encore, ce fut l'expression de ces trois crevures grises, qui se délectaient du spectacle et qui semblaient se nourrir de l'effroi et de la torture de leurs victimes ! Une tremblote commença à fourmiller dans mon cœur, dans mes membres, dans mon cerveau. Non pas un tremblement de peur, mais un spasme de dégoût et de courroux que je ne pouvais contenir plus longtemps. Le spasme s'amplifia jusqu'à me remplir le corps et l'esprit, jusqu'à me faire bourdonner les oreilles, jusqu'à ce que je ne fasse plus qu'un avec lui, et ma vision se teinta de pourpre. Mes lèvres se tordirent, et je sentis monter en moi un cri de vengeance inhumain et une fureur aveugle…



XXXVII. Foudre de guerre

Curiosité scientifique : voilà comment Teshub-222, Bashan-457 et Xilotl-963 percevaient leur investigation sadique, tordue et perverse. Etant restés dans la pyramide-vaisseau, à l'arrière du cortège qui emmenait le jeune prisonnier, ils n'étaient pas censés bouger. Ils étaient supposés rester avec une demi-douzaine des leurs afin de superviser les opérations de ravitaillement, de nettoyage et de remise en état du vaisseau après ce long voyage. Mais quelques heures après le débarquement, au cours de la révision d'un des réacteurs, Bashan-457 avait repéré, sur la voie menant à la pyramide occidentale, deux individus étranges et armés : une femelle humanoïde très pâle et un grand insectoïde vert. Il en avait immédiatement informé Teshub-222, son supérieur hiérarchique. Ils avaient dépêché sur place quelques-uns de leurs drones les plus silencieux, et leur avaient ordonné d'attaquer sans prévenir. Leur rayons neuro-paralysants s'étaient révélés très efficaces et, de cette manière, ils avaient pu capturer les deux spécimens sans les blesser. Après avoir averti leurs supérieurs de cette capture, ils avaient été félicités et avaient reçu l'autorisation exclusive de mener les investigations scientifiques non seulement sur leurs deux prisonniers, mais aussi sur le jeune captif qu'ils avaient ramené de l'espace. Ces deux races leur étaient parfaitement inconnues, ce qui allait rendre les expériences d'autant plus excitantes, enrichissantes et complètes…

Ils avaient rapidement découvert que la femelle pâle n'était autre que la mère du jeune détenu. Oh, elle n'avait rien avoué malgré les électrochocs, mais les tests ADN n'avaient laissé planer aucun doute à ce sujet. Une telle résilience avait forcé leur admiration pour cette femelle, promettant des batteries de tests beaucoup plus poussés, notamment au niveau de sa résistance psychique. Le grand invertébré aux élytres verts et iridescents leur avait posé davantage de problèmes : à son arrivée, il avait tué un garde en essayant de fuir. En raison de sa force et de son attitude de défi, ils avaient donc été contraints de l'enfermer dans une cellule robuste. C'est alors que

Xilotl-963 avait eu l'excellente idée de tester une arme expérimentale qu'elle avait mise au point contre certaines peuplades stellaires dotées, comme la grande mante, d'un exosquelette chitineux. L'expérience avait dépassé leurs attentes en termes d'efficacité, mais le dosage des ondes utilisées avait été mal évalué. Au lieu de cuire à petit feu, l'individu avait littéralement explosé…

Un nouvel intrus avait été découvert par les caméras de vidéosurveillance, tout à l'heure… Un humain, apparemment. Les humains… une espèce déjà entièrement connue, analysée et répertoriée. Espèce déplorable, au demeurant. Manasseh-831 lui avait envoyé un hybride afin de le calmer, mais il semblait que cela n'avait pas suffi. L'humain s'était ensuite introduit dans le bâtiment et avait même éliminé les drones de sécurité. Le grabuge qui avait envahi les couloirs depuis quinze minutes semblait démontrer que Manasseh-831 et Elil-155 lui avaient envoyé leurs dernières créations aux fesses. Deux incendies s'étaient déclarés, mais il était à prévoir que la puissance de feu des cyborgs et la rage dévastatrice des hybrides étaient susceptibles de créer des ravages, surtout s'ils étaient libérés au sein d'un petit bâtiment comme celui-ci… Manasseh-831 et Elil-155 n'avaient pas activé le signal de l'alerte rouge. Tout était donc sous contrôle, et le calme qui régnait depuis quelques minutes signifiait assurément que l'intrus avait été définitivement éliminé. Dans tous les cas, rien ne devait interrompre ces examens médicaux capitaux qui concernaient une nouvelle espèce encore inconnue jusqu'à présent. Et à titre de précaution, Teshub-222 avait sorti les pistolets à rayons neuro-paralysants… on n'est jamais trop prudent. De toute manière, avec les outils chirurgicaux et les otages présents dans la salle, on ne manquait pas d'armes ni de moyens de pression…

Teshub-222 reporta toute son attention sur la procédure en cours… La femelle, bien que très résistante à la douleur, avait été très décevante en ce qui concernait les tests émotionnels. Elle s'était révélée tout particulièrement vulnérable sur le plan psychique dès lors que son fils eût été concerné par les « expériences » nécessaires. Etant donné qu'elle avait catégoriquement refusé de leur fournir quelque information que ce soit concernant son identité, son origine et la façon dont elle était arrivée aussi rapidement sur Neferkeptah,

il avait donc décidé de lui faire assister – in extenso – à l'ensemble des examens qu'ils allaient mener sur son fils, le petit Setna. Le but de la procédure au grand complet était double : découvrir l'anatomie et les faiblesses physiques de cette espèce encore inconnue via les examens menés sur le fils, et vérifier les ressources mentales, émotionnelles et psychiques via les réactions de la mère face aux traitements prodigués à sa progéniture… Une troisième étape consisterait à prélever les organes génitaux et à effectuer une ribambelle de tests génétiques afin de voir comment modifier et améliorer au mieux cette race.

L'imagerie médicale en trois dimensions avait déjà été effectuée, révélant l'emplacement des organes. A présent, Bashan-457 était en train de dépecer lentement, consciencieusement et méthodiquement l'avant-bras du garçon. Par la même occasion, cette opération avait permis de récolter un prélèvement de sang suffisant pour toutes les analyses indispensables. Il était intéressant de noter que cette race possédait un sang légèrement bleuté, nota-t-il méticuleusement ; les résultats des analyses sanguines allaient sans aucun doute être fascinants ! Afin d'éviter tout désagrément, un rayon neutralisant avait été appliqué afin que l'enfant soit incapable de bouger, mais qu'il puisse néanmoins ressentir tout ce qu'on lui faisait, de sorte que les tests à la douleur puissent confirmer ou infirmer le niveau de résistance des mâles de cette espèce (le garçon) en comparaison avec celui des femelles (la mère). Une autre mesure de prévention avait consisté à lui mettre un « collier de silence » autour du cou, de sorte que ses cris ne puissent pas perturber l'expérience en cours, ni distraire le bon déroulement du processus. Dans cinq grosses minutes, l'équipe disposerait d'un lambeau de peau suffisant que pour effectuer de la culture de tissus. L'on pourrait alors passer au plus important : les biopsies d'organes. Déjà, Xilotl-963 avait préparé la machine à biopsie – une merveille de technologie dotée de tous les outils essentiels pour radiographier, perforer, explorer, couper et analyser les prélèvements organiques. Comme le protocole l'exigeait, on allait commencer par le bas, pour remonter ensuite vers la tête…

***

Le hurlement surgit au moment exact où une des créatures se

préparait à activer la machine à biopsie, et il fut immédiatement suivi par le bris de la baie vitrée, qui pourtant était censée résister à des pressions énormes… Une pluie de débris inonda la salle, et certains morceaux de verre, projetés avec force, touchèrent Xilotl-963, qui faisait dos à la porte et subit des blessures légères. Les trois Petits Gris restèrent interdits, et c'est avec un soupçon d'appréhension qu'ils virent l'intrus humain taillader la porte à l'aide d'une énorme épée qui émettait des flammes presque bleues. Ils ne sortirent de leur stupeur que lorsque le forcené, défonçant la porte à coups de pied et d'épaule, fût à moitié à l'intérieur. Teshub-222 réagit le premier, et distribua en hâte les pistolets à rayons neuro-paralysants, qu'il avait déposés à côté des outils chirurgicaux…

L'humain était impressionnant à leurs yeux, mais pas plus qu'un gorille ou qu'un ours enragé ne l'est pour l'œil exercé d'un chasseur émérite. Xilotl-963 et Bashan-457 se mirent l'un derrière l'autre, et firent donc ce qu'ils étaient habitués à faire : lui envoyer quelques rayons bien placés qui le paralyseraient. Ils auraient ensuite tout le loisir de l'enfermer, le torturer ou le tuer, selon leur bon plaisir… Sauf que leurs tirs restèrent sans effet sur le fou furieux en armure qui se ruait droit sur eux ! Sa cuirasse le protégeait sans doute contre les rayons… Proches de la panique, ils regardèrent désespérément alentour, essayant de se saisir de tout outil chirurgical qui se trouvait à proximité… mais il était déjà trop tard.

***

Seule ma rage existait, désormais. J'étais la colère et la dévastation, et c'était par mon bras vengeur que ces exécrables créatures allaient mourir, en expiation pour leurs innommables péchés. Lorsque leurs rayons restèrent sans effet sur moi, leur expression de surprise me galvanisa encore davantage… Tout supérieurs qu'ils se considérassent, ils avaient commis l'erreur fatale d'oublier un potentiel élément de surprise, et c'est cet orgueil qui allait causer leur perte.

Voyant que les deux demi-portions devant moi avaient eu la mauvaise idée de se mettre pratiquement en file indienne, je poussai mon cri de bataille, fonçai en avant de tout mon poids et portai un coup d'estoc d'une violence inouïe. La lame transperça

l'abdomen du premier Petit Gris, puis celui du second qui se trouvait derrière lui. Un liquide noirâtre se répandit brièvement sur le sol, mais déjà, les flammes de mon espadon, rendues plus puissantes encore en raison de la nature particulièrement maléfique et de la perversité abjecte de ces êtres dégénérés, parachevaient mon œuvre…

La brochette de malfaisants qui était en train de cramer par terre en se débattant, ne s'avouait pourtant pas encore vaincue… Le premier Petit Gris - celui qui avait subi des blessures superficielles lorsque j'avais fracturé la vitre – essayait de s'emparer d'un scalpel qui était tombé sur le sol… Je bondis, et retombai de tout mon poids (et de celui de mon armure) sur son crâne d'hydrocéphale. Un craquement déchirant brisa le silence, et une matière légèrement semblable à du jaune d'œuf inonda le sol et ma botte, exactement comme s'il se fût agi d'une cartouche d'encre que l'on eût écrasée. Quelques éclaboussures allèrent décorer le faciès du dernier ignoble personnage, qui levait contre Setna une main menaçante et armée d'un couteau. Je m'emparai immédiatement du bâton de foudre, que j'avais placé dans le fourreau dorsal de l'épée avant d'entrer, et larguai une pleine décharge en direction de la main de l'avorton sournois. Le couteau se planta dans le mur de derrière, et fut projeté avec des morceaux de doigts tandis que des giclements intempestifs de sang noir venaient égayer la scène. Je remarquai alors que cet individu – probablement le responsable du groupe – possédait une chaîne autour du cou qui se terminait en un objet ayant la forme d'un Y. C'était donc lui qui avait la clé de la pièce blindée et verrouillée ! La félonne créature serra son moignon à l'aide de sa dernière main valide, puis poussa un cri d'outrage et de douleur qui se changea bientôt en une espèce de sifflement plaintif et colérique. Pendant ce temps, j'avais sauté de l'autre côté de la table basse sur laquelle Setna reposait. Je fis taire ce sifflement hideux en attrapant la créature par son cou décharné et en pressant très fort, puis je lui collai deux coups de poing bien sentis : le premier lui déboîta la mâchoire, et le second, en raison de mon gantelet, lui creva l'œil droit.

Je n'avais pas prévu ce qui se passa ensuite : le Petit Gris commença à se débattre violemment dans tous les sens, comme un animal sauvage à l'agonie, et devint gélatineux et glissant. Ce n'est qu'à ce

prix qu'il parvint à se libérer de mon étreinte, et à toucher le sol. Il semblait être devenu à moitié liquide… Dès qu'il fut à plat sur le sol, il commença à onduler et à serpenter, projetant sa tête borgne vers l'avant afin de filer comme une fusée.

Dans ma colère, je hurlai : « Reviens ici, asticot de merde ! ». Mais il avait déjà filé… Je dégageai l'espadon des cadavres calcinés des deux autres ordures, fis exploser d'un coup de bâton de foudre le bocal dans lequel le dangereux parasite était contenu, et libérai Ouvéa de ses liens et de son bâillon. Je pris ensuite son fils dans mes bras, et le déposai sur une civière qui se trouvait dans un coin de la pièce et que je n'avais pas aperçue auparavant. « Merci, Aymeric ! », me dit-elle. « Merci pour tout ! Je n'oublierai jamais que c'est toi qui as tiré mon fils de ce mauvais pas ! ». Tout en parlant, elle avait déchiré une partie de sa robe, puis avait enroulé le morceau de tissu ainsi obtenu autour de son avant-bras blessé.

Personnellement, je n'étais pas trop à la fête : je n'avais pas réussi à achever le dernier extraterrestre malfaisant, et Dieu sait quel mal il était encore capable de faire… De plus, Setna n'était pas au meilleur de sa forme – c'était un euphémisme – et demandait des soins immédiats. Je fis remarquer à Ouvéa que son fils était toujours paralysé. Elle se dirigea vers la table chirurgicale, saisit un petit pistolet à la forme étrange, tourna un potentiomètre, puis tira une décharge en direction de son fils : aussitôt, le corps du garçon se détendit, et il reprit graduellement possession de ses mouvements. Après avoir enlevé le collier qu'il avait autour du cou, Setna commença à parler et à me remercier, mais sa mère le supplia de garder ses forces… Nous prîmes en toute hâte le matériel médical qui pourrait s'avérer utile pour sauver Setna. Ouvéa s'approcha soudain de la paroi du fond de la salle, chercha quelque chose du regard et exerça une pression à un endroit précis : un tiroir apparut et s'ouvrit là où il n'y avait eu auparavant qu'un pan de mur. Elle en sortit son sac et ses armes. Pendant ce temps, j'avais saisi l'équivalent de deux à quatre repas délicieux dans mon aumônière, et les tendis à mes amis. Ouvéa me donna un œuf en métal qu'elle venait de prendre dans son sac. Cet objet me rappelait beaucoup les minuteurs que l'on utilise en cuisine sur Terre…

- « Tiens », me dit-elle. « Ceci pourra t'être utile. C'est une bombe

qui contient une infime portion de matière noire. Elle est légère, mais suffisante pour pouvoir faire sauter un bâtiment de la taille de ce laboratoire. Tu la tournes comme ceci (elle mima le même geste que pour un minuteur de cuisine), puis tu disposes seulement d'une minute pour partir avant que tout n'explose… ».

- « Merci, Ouvéa », répondis-je, rangeant la bombe dans mon sac… « Il faut que tu retournes à l'abri-sous-roche où nous étions, afin de soigner Setna, et de te soigner toi-même. Place la plaie de son bras dans la flamme que Suryal a laissée lorsqu'il a pleuré : il devrait être soigné en quelques minutes. Fais de même pour ta blessure. Puis, rejoins le Portail par lequel vous êtes venus avec Manakiel, et retourne sur Perpetua. Moi, j'ai encore une tâche à mener à bien, sur cette affreuse planète… Je vous envie un peu : vous aurez bientôt retrouvé le calme et la félicité de notre bonne ville d'Immua. Vous remettrez mes amitiés à Hénoch, à Bugsy et à Méneptah… Allez, dépêchez-vous, à présent : il ne faut plus perdre une seule seconde, car le danger est omniprésent, ici ! ».

Ouvéa me prit dans ses bras, et me serra très vite, mais avec intensité… Nous sortîmes de la salle et nous dirigeâmes jusqu'à l'entrée du labo… Je lui indiquai la route à suivre, et les deux ou trois pièges et dangers à éviter (surtout ceux du boa géant et des korrigans montés sur leurs formidables corbeaux), puis je pris congé d'eux et partis sans me retourner.

***

J'étais infiniment triste de ne pas avoir pu au moins accompagner Setna et Ouvéa jusqu'à l'abri-sous-roche, mais le temps était désormais compté, et il allait falloir jouer très serré. La nouvelle concernant la présence d'intrus était connue et avait dû se propager, aussi allais-je devoir redoubler de vigilance… Je me demandai en outre si la destruction du laboratoire et les dernières images des drones de surveillance qui luttaient contre moi avaient été diffusées afin de répandre mon portrait sur Neferkeptah. Mais ce qui m'inquiétait plus que tout, c'était l'évasion de ce chacal de Petit Gris… Connaissant désormais la nature tortueuse, maléfique et venimeuse de ces petites créatures, je les redoutais autant, sinon plus, que les Tanaks eux-mêmes.

Et pour être franc, j'avais un sentiment constant de mélancolie qui me dévorait le moral. Avoir connu Perpetua puis se retrouver ici, c'était comme être passé du paradis à l'enfer, sans transition aucune… Mais il fallait que je reste déterminé et concentré sur la tâche à accomplir, afin de récupérer la deuxième Coupe.

C'est en gambergeant de la sorte que je me retrouvai finalement devant la porte blindée du troisième corridor du laboratoire. J'avais pensé que le vil Petit Gris l'aurait refermée à clef derrière lui, mais elle était pourtant ouverte… Des traces de sang noirâtre et huileux – le sang de cette engeance maudite – maculaient encore le sol et le tunnel qui descendait en pente douce au-delà du sas blindé. Cette nouvelle galerie fit ressurgir mon sentiment de claustrophobie, mais je n'avais pas le temps de faire la fine bouche : une tâche urgente m'attendait et, avec elle, la fin de ma présence sur Neferkeptah. Cette dernière pensée me redonna du courage et de l'espoir, et c'est en m'y cramponnant de toute mon âme que je dévalai la galerie à vive allure.

[image]

XXXVIII. Shebti

C'est à la lumière du bâton lumineux que Manakiel m'avait confié que je progressais. Cette étroite galerie n'aurait pas permis à deux personnes de se croiser de face. Haute de deux mètres et large d'à peine soixante centimètres, elle se couvrait d'authentiques hiéroglyphes égyptiens sur les vingt derniers mètres et aboutissait… à un cul-de-sac. Pour être plus précis, seuls les murs de gauche et de droite étaient tapissés d'hiéroglyphes. Le mur du fond, lui, était vierge.

J'abaissai ma torche et découvris, étalé raide mort à quelques mètres devant moi, le macchabée du chef des Petits Gris du laboratoire. Je l'avais salement amoché ; sa fuite, combinée à sa sérieuse perte de sang, avait vraisemblablement eu raison de lui. Il avait encore la clé en forme de Y en main. Connaissant la traîtrise et le caractère fourbe de cette espèce, je ne pris aucun risque : je lui défonçai d'abord le crâne à l'aide du bâton de foudre. Pas de réaction… M'étant assuré de la sorte que la créature ne feignait pas d'être morte, je m'emparai de sa clé, puis nettoyai et essuyai le bout du bâton de foudre sur le sol sablonneux. Ce n'est qu'alors que je poursuivis mon chemin, et atteignis le fond du cul-de-sac.

En dehors des hiéroglyphes, les seules peintures présentes se trouvaient tout au bout de la galerie : une à gauche, l'autre à droite. Elles représentaient le même personnage : une reine-pharaon, levant la main droite et portant l'ankh, la croix de vie, dans la main gauche. Sous les pieds des deux reines peintes, figurait à chaque fois un cartouche royal mentionnant, en hiéroglyphes, le nom de l'illustre monarque. Pas de bol : je ne savais pas lire les hiéroglyphes ! Cependant, mon effort fut récompensé malgré tout : en me baissant pour analyser le cartouche royal, je découvris, à peine visibles sur le sol, les contours d'une dalle carrée. Je n'avais qu'une possibilité pour lever cette dalle : utiliser la grande épée que je transportais sur le dos. Etant donné l'exiguïté du lieu, il me fallut un peu de temps avant de pouvoir retirer le fourreau et me saisir de

l'espadon. J'utilisai ce dernier comme un levier. La dalle, relativement épaisse, n'était pas trop lourde. Très vite, je la soulevai et la déplaçai. Et aussitôt, mon épée commença à flamboyer. Une nouvelle diablerie était donc à craindre… Je me demandai quelle était la raison néfaste pour laquelle le Petit Gris avait essayé de rejoindre cet endroit. Je consultai ma carte mentale : ma localisation n'y apparaissait pas, et aucun nom, aucune galerie ni aucune salle n'y figuraient non plus. J'étais donc dans un endroit non répertorié, ou secret.

J'observai l'ouverture : carrée, elle me rappelait vaguement la taille des bouches d'égout. Ce qui signifiait que je n'allais pas pouvoir descendre là-dedans avec tout mon attirail. Voilà qui n'était pas pour me rassurer… Je balançai le bâton lumineux : il retomba deux mètres plus bas, éclairant le sol d'une lueur spectrale vert fluo. Je fis d'abord descendre la grande épée dans son fourreau, par le bout de son baudrier. Elle émit un bruit métallique étouffé lorsqu'elle retomba sur le sol sableux. Je glissai ensuite le bâton jusqu'au sol, et entrepris finalement de descendre moi-même.

Ayant pris pied, je me retrouvai dans une très grande salle, qui avait les dimensions d'une énorme caverne. Je me trouvais sur le sommet d'une dune de sable de quinze mètres de diamètre environ. Ce que faisait du sable à cet endroit, je n'en avais absolument aucune idée… mais toujours est-il que la dune était là. Je rassemblai mon équipement, repris le bâton de foudre et la barre lumineuse, et descendis de la butte où je me trouvais.

Le sol descendait résolument. Je ne pouvais voir les limites de la « salle » dans laquelle j'avais atterri, mais il était clair qu'elle devait faire plus de cent mètres de long. Deux minutes plus tard, je constatai que cette salle, en réalité, devait faire plusieurs centaines de mètres de long ! De plus, le sol était incliné, en dénivelé : élevé au niveau de l'ouverture par laquelle j'étais entré, il descendait jusqu'à la partie où je me trouvais à présent, et poursuivait ensuite de façon plane…

L'éclat de ma torche finit par accrocher les contours d'un bâtiment : haut de cinq mètres, il possédait des angles arrondis, ainsi qu'un toit plat. Je pouvais à présent distinguer, au loin, des parois peintes en couleurs vives, sur lesquelles des sculptures, des statues de

divinités égyptiennes et des hiéroglyphes étaient représentés.

Il y avait quelque chose de profondément étrange dans la présence de ces sculptures et de l'écriture sacrée de l'Egypte antique, ici sur Neferkeptah : comment cette culture éminemment terrienne avait-elle pu s'exporter jusqu'ici !? Ou alors… cela signifiait-il que les anciens Egyptiens avaient des origines extraterrestres !? Taraudé par ces questions, je ne pris pas garde à ce que je faisais… et ce n'est qu'au moment où une dalle s'affaissa légèrement sous mon poids et que j'entendis un « clac ! » sonore, que je fus brutalement ramené à la dure réalité.

Le bâtiment qui était juste devant moi commença à vibrer comme s'il y avait eu un tremblement de terre, et des couches de poussières et de débris, accumulées depuis des siècles, commencèrent à tomber droit sur moi !

Je n'eus que le temps de m'écarter en courant, évitant de peu d'être enseveli sous la crasse et les gravats… Je m'éloignai encore un chouïa afin de ne pas inhaler les antiques poussières qui se répandaient sous la forme d'une fumée potentiellement nocive, et protégeai mon nez et mes yeux à l'aide de mon bras droit.

Les secousses se poursuivirent, et lorsque je levai à nouveau les yeux vers le bâtiment, quelle ne fut pas ma surprise de constater que toute la façade avait changé : désormais, des dessins et des inscriptions - tant en hiératique qu'en démotique - apparaissaient sur l'ensemble de celle-ci !

L'aspect de la pierre avait été modifié, lui aussi : débarrassé du dépôt grisâtre plurimillénaire, le matériau d'origine – une épaisse couche de pierre calcaire, peut-être du gypse – était maintenant apparent.

Les tremblements du sol stoppèrent et les nuages de poussière purent enfin se stabiliser et disparaître, ce qui me donna l'opportunité d'étudier de façon plus approfondie les peintures qui ornaient la façade… Bien que n'étant pas égyptologue, la scène m'était familière : il s'agissait du rite magique et sacré de l'ouverture de la bouche, par lequel l'âme du défunt – selon les antiques croyances – pouvait s'échapper du corps afin d'aller

rejoindre l'au-delà, puis réintégrer la momie à son retour. Sur ces dessins, un prêtre/magicien ouvrait la bouche de la momie à l'aide d'un ustensile, et l'âme s'en échappait sous la forme d'un oiseau à tête humaine…

Soudain, une lumière vive provenant du toit de l'édifice inonda la grotte… Intrigué, je pensai à aller voir ce qu'il se passait en hauteur. Aussitôt, les ailes de mon armure se déployèrent. Quelques secondes plus tard, je survolais le toit, et ce que je vis alors me laissa dans un état d'ébahissement total : ce « toit » n'en était pas un ! Il avait la forme d'une figure humaine de très grande taille (plus de quinze mètres) et constituait en réalité le couvercle translucide d'un… sarcophage gigantesque ! La lumière provenait de l'intérieur dudit sarcophage. Le couvercle lui-même avait été réalisé dans de l'albâtre très pur et très clair. Le scintillement prit fin aussi abruptement qu'il avait commencé ; je me posai alors sur le bord du couvercle, au niveau des pieds. Je me proposai de remonter en marchant le long du couvercle du sarcophage, jusqu'à ce que je fusse parvenu au niveau du menton : là, je pourrais mieux admirer le visage représenté, et le talent de l'artiste qui l'avait sculpté - Dieu sait comment - en des temps si reculés…

Arrivé au niveau de la taille du personnage représenté, une pierre glissa sous mon pied et je faillis tomber… Je parvins à recouvrer l'équilibre in extremis, et poursuivis ma route. Tout à coup, une voix sépulcrale tonna à l'intérieur de mon crâne: « A genoux, visiteur sacrilège et hérétique ! Prosterne-toi devant le visage de la gloire et de la magnificence ! Comment oses-tu profaner la tombe de Sa Divine Altesse Shebti, fille du dieu Seth, Conquérante des Etoiles, Dompteuse de planètes et Fondatrice de l'empire de Cham ? ». J'en fus tellement estomaqué que je bondis de peur, et manquai de tomber cinq mètres plus bas ! Fort heureusement, je parvins à conserver mon équilibre, et je me retrouvai sur un genou… Juste à ce moment, deux énormes lames, envoyées depuis les profondeurs de la grande salle, se croisèrent à quelques pieds au-dessus de ma tête ! Je décidai immédiatement qu'il était sans doute plus sage de rejoindre le plancher des vaches, et de me faire le plus discret possible… Au moment même, je remarquai qu'une des tresses sculptées dans le couvercle du sarcophage était en réalité constituée d'escaliers qui descendaient jusqu'au sol. Je filai à fond de train

(mais toujours en courbant l'échine) vers cette échappatoire. Lorsque je mis le pied sur la première marche, celle-ci vacilla et s'enfonça jusqu'au niveau de la seconde. Je me retournai vivement et me projetai à plat-ventre, juste au cas où un nouveau piège se fût enclenché… Aucune lame, aucune pluie de flèches, aucune pointe acérée ne se précipita vers moi. Mais le scintillement recommença de plus belle à l'intérieur du couvercle, illuminant la grotte. Et soudain, je vis très nettement un nuage de fumée ou de spores envahir la partie interne du sarcophage… Je descendis les marches quatre à quatre, et quelques secondes plus tard, j'étais à nouveau sur le plancher des vaches.

La même voix d'outre-tombe hurla de nouveau à l'intérieur de mon crâne : « Ta profanation a déplu au dieu Seth, étranger ! A présent, admire son courroux ! Comme il est écrit dans le Livre des Morts, l'âme, le ka, peut dans certaines circonstances réintégrer le corps, et lui redonner vie. Tremble, à présent, pauvre mortel ! Et subis le châtiment réservé aux voleurs de sépulture ! ».

Oups… Le dieu Seth, hein ? Si j'avais bon souvenir, ce dieu était l'incarnation du Mal absolu, dans le panthéon égyptien… Voilà qui n'était pas vraiment bon signe. Subitement, un léger courant d'air frais me frôla la joue. Je me tournai instinctivement dans la direction d'où celui-ci provenait, et découvris, là-bas, près du mur du fond de la salle où sommeillaient les statues des dieux hybrides de l'Egypte antique, une petite porte qui était ouverte, et par laquelle entrait un rayon de soleil…

Sans perdre un seul instant supplémentaire, je fonçai à tombeau ouvert – si je puis me permettre ce jeu de mots – vers mon salut ! Mais dans l'intervalle, de sinistres craquements ébranlèrent le gigantesque sarcophage, suivis par un horrible grincement : le couvercle était en train de pivoter, et de se déplacer ! Je courus de toute la force de mes jambes, mais la porte était encore loin, peut-être à deux cents ou deux cent cinquante mètres… Je cavalai à m'en rompre les guibolles. Je n'étais plus qu'à une centaine de mètres de la liberté, lorsqu'un rugissement aussi glaçant que strident monta et emplit la caverne. La puissance de ce cri farouche, semblable à celui d'un esprit hurleur, figea le temps pendant une fraction de seconde… Et alors que je tentais toujours de me carapater, toutes

les portes de la salle se refermèrent en une fois !

Dans le silence pesant qui suivit, je me tournai afin de faire face au plus impressionnant adversaire qu'il m'eût été donné d'affronter jusque-là, et mon sang se glaça dans mes veines…

***

Du fond du sarcophage, deux bras titanesques jaillirent. Deux mains décharnées, griffues comme la mort, firent basculer le couvercle, qui alla se briser en plusieurs morceaux sur le sol. Les doigts, au nombre de six, tels des serres, se refermèrent sur les bords du sarcophage et tirèrent, arrachant des morceaux de pierre calcaire… L'effroyable occupante du caveau se mit en position assise, dévoilant son visage squelettique à peine couvert de bandelettes… Sa peau, desséchée par le natron, ressemblait à du vieux cuir tanné par le soleil. Ses longs cheveux savamment tressés contenaient encore des anneaux en or qui les retenaient prisonniers. Sa couronne royale, comme celle de la fameuse Nefertiti, ressemblait davantage à un casque. Et sa double rangée de dents acérées comme celles d'un requin semblait m'envoyer un morbide et sinistre sourire…

L'impératrice Shebti, matriarche de toute une civilisation sur Terre (la civilisation du pays de Cham), déplia son corps et s'extirpa lentement de son tombeau. Il y avait quelque chose de non-naturel et de profondément angoissant, dans ses mouvements. A chaque fois qu'un membre, qu'une phalange ou qu'une partie de corps tout juste couverte de peau et de bandelettes bougeait, un craquement lugubre, semblable à un os que l'on eût brisé, se faisait entendre… Elle n'avait pas d'yeux, mais elle voyait. Pas de cordes vocales, mais elle hurlait. Pas d'oreilles, mais elle entendait. Pas de cortex moteur, mais elle marchait. Et puis, soudain, elle ouvrit la mâchoire, et un craquement terrible retentit. C'était comme si un arbre centenaire avait finalement cédé… Un rugissement suraigu fit vibrer la salle jusque dans ses fondations. Puis elle tendit sa main décharnée et déplia, dans un grand craquement de branche, son

index vers moi. Le message était clair : j'étais son ennemi, et elle allait venir me chercher !

Elle farfouilla dans son sarcophage, et en tira un khopesh, une antique épée égyptienne en bronze, recourbée vers l'arrière. Cette arme était recouverte d'or, et devait bien faire quatre ou cinq mètres de long ! Ainsi équipée, elle se dressa de toute sa hauteur, et avança à ma rencontre à grandes enjambées.

Depuis ses quinze mètres de haut, elle me contemplait silencieusement de ses orbites vides. Quant à moi, j'avais l'impression d'être un insecte insignifiant, pris au piège dans la dernière demeure de cette femme immense… Elle effectua un moulinet à l'aide de son khopesh, et le combat inégal commença.

Avec une rapidité et une dextérité que rien ne laissait présager, elle se rua en avant. Au bout de quatre ou cinq pas, elle avait atteint le lieu où je me trouvais. Elle leva son sabre bien haut, et l'abattit de toutes ses forces… J'avais attendu ce moment pour esquiver le coup. Je sprintai, et alors que la lame allait fracasser une des statues du panthéon haute de cinq mètres (la statue du dieu Anubis), je tendis mon bâton de foudre vers le haut. L'onde de choc toucha la momie au niveau de la tête, propulsant le casque sur le sol, bien plus loin. Celui-ci ricocha et finit sa course en allant rouler aux pieds d'une autre divinité (l'effigie de la déesse Hathor)…

Levant son pied, la morte-vivante tenta ensuite de m'écraser… J'évitai le coup de peu, mais l'impact sur le sol fut suffisant pour m'envoyer, à lui seul, valser près de la porte ! Je dégainai mon espadon. Mais déjà, Shebti levait à nouveau le pied dans une seconde tentative visant à m'écrabouiller. Je coinçai l'espadon sur le sol et effectuai un roulé-boulé : le pied alla s'empaler de tout son poids sur l'épée à deux mains. L'impératrice avait désormais, si ce jeu de mots était permis, une fameuse épine dans le pied… Elle tituba et se baissa afin de se débarrasser de ce corps étranger. Je remarquai que de la fumée commençait à se dégager du pied blessé : l'espadon dégageait des flammes plus concentrées que jamais, et qui étaient presque violettes. Je souris intérieurement : la momie allait sans aucun doute prendre feu, et se consumerait progressivement. Mais alors que la défunte impératrice retirait l'épée de sa voûte plantaire, je constatai que les brûlures

s'éteignaient et s'amenuisaient comme par enchantement ! Shebti se débarrassa de l'épée en la propulsant derrière elle : mon espadon retomba négligemment, vingt mètres plus loin, dans un bruit de ferraille. Fort heureusement, il n'avait pas l'air d'avoir subi le moindre dégât…

La lame gigantesque du khopesh de l'impératrice s'abattit presque à l'horizontale, telle une faux, et cette fois, je ne dus mon salut qu'à un bond qui me permit de passer par-dessus le tranchant affûté !

Il était clair que je n'allais pas pouvoir continuer comme cela bien longtemps… Je ramassai mon bâton et lançai une salve vers le mollet de la matrone, qui était aussi épais qu'un pilier d'église : un peu de peau et d'os furent arrachés, mais pas en quantité suffisante que pour blesser sérieusement ma formidable adversaire. Pire : je vis distinctement la plaie se refermer comme si je n'avais rien fait ! Une espèce de poussière noirâtre reconstituait et remplaçait, au fur et à mesure du combat, les tissus touchés ! Je me rappelai à ce moment de la fumée qui avait envahi le sarcophage peu de temps avant que la « Dompteuse de planètes » ne ressuscite, et je compris : c'étaient ces « spores » qui avaient permis de ressusciter le vieux cadavre desséché de l'impératrice, et ce sont elles qui dirigeaient le corps gigantesque de Shebti ! Il s'agissait là d'une version très avancée et nettement améliorée des nanoparticules et nano-robots que l'on commençait seulement à développer sur Terre…

Je n'eus pas le loisir de cogiter plus longtemps : déjà, la matriarche de toutes les momies abattait son sabre à la verticale, afin de me couper en deux ! Je commençai à détaler mais soudain, une douleur épouvantable provenant de l'endroit précis où le piquant du Spinotaure m'avait transpercé, me paralysa sur place ! Je tombai en avant, à plat-ventre. Incapable de me redresser ou de courir, je vis comme au ralenti l'énorme khopesh se diriger vers moi… Dans un dernier sursaut de conscience, je m'imaginai glisser sur le sol et décoller vers le sommet de la voûte, et les ailes de mon armure me sauvèrent la mise au tout dernier moment ! Des gravillons furent projetés, mais ma vitesse fut suffisante pour me sauver la peau.

A présent, je volais à une cinquantaine de mètres du sol, ce qui tenait Shebti hors de distance. Je la vis alors ramasser les débris des statues brisées, et se préparer à me les lancer dessus, espérant ainsi

m'écraser sur le plafond comme une vulgaire mouche… Je décidai d'utiliser la seule arme qui pourrait alors se révéler utile dans cette situation. Voletant tel un irritant moustique tout autour du « plafond » de la salle, je me saisis de la bombe à minuteur qu'Ouvéa m'avait confiée peu de temps auparavant. Je répugnais à l'utiliser à présent, car j'avais souhaité la conserver pour la suite… mon objectif principal n'était pas encore atteint, et je ne savais pas quels autres obstacles les Nefels dresseraient sur ma route.

Je réglai le minuteur ; désormais, je ne disposais plus que d'une petite minute pour me mettre à couvert !

Plongeant droit dans le dos de la momie, je larguai la bombe au niveau du cou, juste dans un repli des bandelettes. Le dispositif s'y enfonça, s'y coinça, et n'en bougea plus. Je déguerpis séance tenante, décidé à ramasser mon espadon avant de me mettre à l'abri.

J'atteignis l'endroit où Shebti s'était débarrassée de la grande épée… Il me fallut slalomer comme une guêpe effarouchée avant que je ne l'aperçoive, cette épée ! Pendant ce temps, l'antique reine des géants se tournait dans toutes les directions, essayant de me retrouver… Je fis un piqué, et tentai de m'emparer de l'épée. Je saisis l'arme par la garde, mais fus projeté violemment sur le sol en raison de la vitesse et du choc lié à cette manœuvre de récupération. Je redécollai tout de suite, l'espadon entre les mains, évitant de peu le pied cuirassé de la momie, qui recommençait à vouloir m'écraser. Afin d'éviter au maximum le souffle de l'explosion à venir, je me dirigeai vers le coin sombre le plus éloigné de la salle, et volai près du plafond, à cinquante mètres de hauteur. La monarque momifiée mit plusieurs dizaines de secondes avant de m'apercevoir, et lorsqu'elle le fit, il était déjà trop tard : elle eut le temps de faire deux enjambées colossales avant qu'une déflagration terrible ne retentisse. Plus bas, tout était en train de se désintégrer : la tête et le crâne de Shebti, qui éclatèrent et se fragmentèrent jusqu'à disparaître totalement sous l'intensité de la déflagration, mais aussi les épaules, puis les bras, le khopesh, le torse et ainsi de suite… Le sarcophage fut balayé aussi et, après lui, les dernières sculptures du panthéon égyptien qui étaient encore restées debout et intactes jusque-là. La porte, qui s'était refermée

sous l'action de la volonté de Shebti, fut soufflée elle aussi par l'explosion. La voûte fut impactée en dernier lieu : d'abord juste au-dessus de la momie qui s'effritait, puis tout le long du plafond, Voyant que la destruction s'effectuait en arrivant sur ma gauche, je me dirigeai à tire-d'aile vers la droite, plongeai au niveau de la porte et ressortis à l'extérieur comme un bolide, en faisant du rase-motte. J'atterris finalement de façon brutale, au beau milieu d'une prairie laissée à l'abandon. Après plusieurs tonneaux dignes du meilleur cascadeur et effectués sur des dizaines de mètres, je m'immobilisai. Epuisé, la dernière chose que mes yeux perçurent avant de basculer dans un sommeil de plomb, fut une projection de gravats et de poussières là où, précédemment, la porte de la salle s'était dressée.

XXXIX. Le temple du Serpent

Mes yeux s'ouvrirent sur le ciel étrange de l'inframonde et sur la pyramide noire qui dressait sa forme inquiétante à quelques centaines de mètres de moi. La nuit était en train de tomber, mais je pouvais entendre le son de tambours et de chants sauvages dans le lointain. Je m'assis : il semblait que j'avais récupéré un peu de force dans les jambes, mais une douleur lancinante subsistait au niveau de mon côté droit. J'enlevai le morceau de cape avec lequel j'avais recouvert la plaie que j'avais reçue lors de mon combat contre le Spinotaure. Ce que je redoutais était en train de se produire : non seulement le venin dont le piquant était recouvert avait agi, mais la plaie s'était infectée et suppurait. Fort heureusement, je devais être tout proche de mon but, à présent. Trouver le temple situé à proximité de la pyramide devrait être un jeu d'enfant. Récupérer la coupe, par contre, serait peut-être moins évident… En tout cas, il fallait absolument que je me hâte, sans quoi ma blessure aurait raison de moi avant que je puisse accomplir ma mission. Je sortis de ma gibecière un mets délicieux provenant de Perpetua, et commençai à reprendre des forces.

Au beau milieu de mon repas, une plainte toute proche s'éleva ; plus précisément, il s'agissait d'un miaulement. L'animal qui avait poussé ce cri ne devait pas se trouver à plus de trente mètres de l'endroit où j'étais. A nouveau, le miaulement se fit entendre… un cri pour le moins étrange, et un peu différent de ce qu'un petit félidé aurait dû produire. Cela ressemblait à un « Maaaaaaaw ! », suivi par une série de « Ro-ro-ro-ro ». Cette litanie féline était emplie de douleur et de tristesse…

Alors que la plainte s'élevait à nouveau, j'interrompis mon festin improvisé, rassemblai mon matériel et me dressai difficilement et douloureusement sur mes jambes en m'aidant de mon bâton, et en utilisant celui-ci comme une béquille. « Maaaaaaw-ro-ro-ro-ro ! ». Je me dirigeai en claudiquant dans la direction générale du miaulement, essayant de rester le plus silencieux possible.

Evidemment, mon pas traînant et ma béquille de fortune eurent tôt fait de me faire repérer par l'animal. Il m'aperçut avant que je ne puisse l'observer. La plainte stoppa net, et je m'arrêtai également. J'attendis quelques dizaines de secondes. Décidant sans doute qu'un homme blessé et qui boitait ne constituait pas une source de danger, l'animal reprit son activité sonore et réitéra ses lamentations. Progressant parmi les hautes herbes, j'atteignis soudain une zone plus dégagée et vis un chat noir, juste en face de moi, qui me regardait d'un air inquisiteur. A ses pieds gisait un homme - ou plutôt, ce qu'il en restait. L'individu portait une vieille balafre au niveau de la joue gauche. Il gisait sur le dos dans une position improbable. Une cavité sanguinolente béait au niveau de son thorax, là où le cœur aurait dû se trouver. Je supposai qu'il s'agissait d'une victime d'un sacrifice humain qui avait dû avoir lieu tout près de la pyramide… Le macchabée était vêtu de sandales en cuir et d'un habit cérémoniel très coloré tel que les Incas ou les Aztèques en avaient porté dans le passé. Cet accoutrement était constitué de tissu et de perles, mais aussi d'une coiffe richement ornée de plumes multicolores. Dans la pénombre, les yeux du chat brillaient comme deux émeraudes étincelantes. Il plissa les yeux et miaula de nouveau. Il renifla ensuite le corps au niveau de la blessure, et lui toucha l'épaule de sa patte. Voyant qu'aucun mouvement ne parvenait à réveiller le décédé, qui avait peut-être été son maître ou son ami, l'étrange petit félin miaula en direction du noyau de la planète, ce « soleil » interne de l'inframonde… C'était comme un loup hurlant à la lune. Emu par la loyauté et la douleur de l'animal, je m'approchai davantage… Pour tout accueil, je reçus un sifflement menaçant. Le chat se hérissa… et déplia ses ailes en signe d'hostilité ! Il ne s'agissait pas d'un minet habituel ! Ses ailes de chauve-souris (ou de chauve-chat ?) étaient à moitié ouvertes, et frémissaient en signe d'avertissement ou de menace. Je reculai, surpris. Je remarquai également que les deux crocs de la créature dépassaient légèrement de sa gueule, et reposaient sur les côtés de son menton. Au bout de quelques secondes, l'étrange animal miaula de nouveau, puis stoppa subitement son chant d'adieu. Il se lécha la patte antérieure gauche, puis la passa autour de son œil comme s'il voulait exorciser son chagrin. Ensuite, il me tourna le dos, tout en battant de la queue avec impatience. Il fit mine de s'éloigner de quelques pas, fit une halte, s'assit puis tourna la tête vers l'arrière, en me fixant droit dans les yeux. Finalement, il

regarda devant lui et avança d'un air princier. L'intrigant animal semblait m'inviter à le suivre… et puisqu'il se dirigeait en direction de la pyramide, je décidai de lui emboîter le pas.

Je titubais plus que je ne marchais… Et chaque pas impliquant ma jambe droite me lançait des éclairs de douleur. Mais je parvins à suivre le matou ailé (je pus me rendre compte, vu de derrière, qu'il s'agissait bien d'un mâle). Au bout de deux ou trois cents mètres, il s'arrêta, se retourna et m'attendit. Je le rejoignis une minute plus tard, et fixai le précipice devant lequel il s'était arrêté…

Nous étions au pied de la pyramide. Un gouffre, profond d'une trentaine de mètres, donnait sur un antique temple de pierres qui semblait abandonné et qui jouxtait la pyramide. Des gravats, de la mousse, des végétaux, mais aussi des carcasses d'animaux et… d'êtres humains, jonchaient les marches du temple. Ce sanctuaire ressemblait peu ou prou à ceux que les Mayas avaient érigés sur Terre, et une « chambre » réservée à quelque divinité infernale en constituait le sommet. Une fumée s'échappait de l'ouverture de cette salle, indiquant que cette dernière était éclairée et/ou chauffée.

L'étrange matou me regarda et émit un « Rrrrrrrou !? » interrogateur. Puis il renifla dans ma direction, et huma longuement l'air. Il se décida finalement, et approcha à pas feutrés. Il s'arrêta à cinquante centimètres de moi, et émit un miaulement plein d'espoir. Je connaissais ce manège félin, et compris qu'il avait dû renifler l'odeur de la délicieuse volaille que Manakiel m'avait apportée depuis Immua. Après un second miaulement – plus sonore, cette fois – je décidai qu'il valait mieux lui donner ce qu'il voulait, avant qu'il n'ameute tout le voisinage. La dernière chose dont j'avais besoin en ce moment, était de me retrouver face-à-face avec des humains hostiles, des Tanaks, des Petits Gris ou pire encore !

Je lui balançai donc une cuisse de faisan, qu'il dévora en ronronnant. Je profitai de cette occasion pour terminer mon repas, moi aussi. Je fis bombance, car je savais qu'il s'agissait de la dernière étape de mon périple sur Neferkeptah. Il me fallait seulement trouver la coupe et revenir vers un Portail, en espérant ne rencontrer aucun obstacle…

Lorsque nous eûmes terminé notre repas, mon guide à quatre pattes sauta dans le vide et déploya ses membranes de chauve-souris. Il plana longuement, puis battit des ailes de façon lente et rythmée. Il descendit majestueusement et atterrit sur le toit de la chambre supérieure du sanctuaire. Je pensai à imiter son style et sa trajectoire et aussitôt, mon armure s'exécuta. J'effectuai précisément le même vol que le chat ailé, et me retrouvai bientôt à ses côtés, atterrissant avec prudence et discrétion.

Regarder ce chat planant sur les ailes du vent m'avait inspiré, et je décidai de le nommer Zéphyrin, en référence au vent du zéphyr. Je me demandai à quoi bon cela pouvait bien servir de donner un nom à ce qui semblait être un hybride, donc une créature contre nature que j'allais certainement devoir quitter très bientôt, mais c'était plus fort que moi : depuis que Titou avait été dévoré par le monstre qui gardait l'inframonde, j'étais tellement seul que je me raccrochais à la moindre présence à peu près amicale…

Le temple et son toit avaient été réalisés dans une pierre lourde et excessivement dure, probablement d'origine granitique. Des dragons, gargouilles et serpents pas vraiment engageants en décoraient l'entrée et décourageaient probablement les nombreux importuns qui auraient souhaité pénétrer dans ce lieu interdit. Si ces décorations n'étaient pas suffisantes, il y avait encore l'aspect désert, faussement abandonné et vaguement menaçant pour les dissuader d'entrer. Enfin, les carcasses animales et squelettes humains jonchant les marches qui s'élevaient vers le sommet devaient certainement constituer l'argument le plus convaincant pour les débouter.

Il y avait une trappe au milieu du toit ; cette dernière était taillée dans le granit, comme tout le reste du temple. Des pas provenant de derrière la trappe se rapprochaient ; je m'interrogeai un moment quant au fait de savoir si quelqu'un avait pu nous voir atterrir sur le toit. Mais il n'y avait aucun système de vidéosurveillance ni de détecteur de mouvement visible, aussi conclus-je à un malencontreux hasard. Je dégainai néanmoins l'espadon, marchai à pas de loup et me plaçai tout près de la partie arrière de la trappe, partie qui était indiquée par deux lourdes charnières métalliques vissées dans la pierre.

La trappe s'ouvrit, et un homme affublé de plumes multicolores et de peaux de bêtes commença son ascension vers le toit. Il tenait en main une vasque en obsidienne dans laquelle des cœurs humains baignaient dans une mare de sang. Seigneur ! Un homme… c'était un humain qui accomplissait ces rites infâmes et ces actes barbares ! J'avais espéré voir émerger un Tanak, un hybride ou quelque créature étrange et malfaisante, mais je n'aurais jamais imaginé dans mes pires cauchemars qu'un humain ait pu servir de grand prêtre pour des rituels aussi maléfiques !

Je fis un pas en avant et portai par derrière un puissant coup d'estoc qui atteignit le prêtre infernal juste à la base du crâne, au niveau de la première vertèbre cervicale. L'épée traversa l'entièreté du cou, ressortant de l'autre côté dans un déluge de sang. La moelle épinière proprement sectionnée, le prêtre s'effondra mollement, déjà mort, avec quelques gargouillements d'agonie. Il s'affaissa sur la vasque et son répugnant contenu. Seul un « tonk ! » discret résonna, accompagné du bruit du sang renversé sur les marches et sur le toit. Il semblait bien que je vinsse d'éliminer le grand prêtre de ce temple démoniaque… pas de façon noble ni propre, certes, mais je me sentais si près du but et dans un endroit si périlleux, que je ne pouvais procéder différemment. Je hissai la dépouille jusque sur le toit, puis m'introduisis dans le bâtiment par le biais de la trappe. Un escalier droit descendait jusque dans l'antichambre de la divinité. Tant l'escalier que la salle étaient éclairés par la lueur vacillante de torches. Un voile en soie pourpre, tendu sur une tringle suspendue à une ouverture, me séparait de la chambre de la « divinité ». Je me plaquai contre le mur en descendant les marches, afin que la lumière diffusée par les torches ne projette pas mon ombre sur le voile de soie. Mais soudain, derrière moi, je vis Zéphyrin dévaler les marches, me dépasser et pénétrer dans la chambre avec un miaulement plaintif. Je fus catastrophé en découvrant que, dans sa gueule, il mâchouillait un doigt humain ! Ce satané matou avait donc arraché un doigt sur le cadavre du prêtre, et était à présent en train de se pavaner dans la salle en miaulant et en dégustant son « dessert » ! S'il y avait une meute de gardes ou de monstres prête à intervenir, il ne faisait absolument aucun doute que ce crétin de chat allait tous les rameuter… Je me mordis la main de colère et de stress, et attendis la suite des événements. Mon cœur battait la chamade, et je crus pendant une

seconde qu'il allait se rompre dans ma poitrine tant mon angoisse était grande.

Un mince interstice entre le voile et l'ouverture en pierre me permit de suivre ce gaffeur de félin pendant une partie de son périple autour de la salle principale du sanctuaire. Avec désinvolture et sans respect aucun pour ce qui était supposé être sacré, il marchait avec grâce et nonchalance, miaulant et ronronnant de plaisir en grignotant sa « saucisse de doigt de grand prêtre » ! Il fit sans aucun doute le tour de la pièce, mais au bout d'un moment, il disparut à mon regard. Seul son ronronnement me permit de le suivre à l'oreille… Après deux minutes, aucun garde ni aucune créature n'avait fait irruption dans le saint des saints. Je patientai encore deux minutes de plus avant de me risquer à l'intérieur. Finalement, n'y tenant plus, j'écartai vivement le morceau de soie et débarquai dans la grande salle…

Et là, surprise totale ! Une espèce de brasero carré en pierre était situé au centre de la pièce et Zéphyrin, comme tout bon minet, s'était placé juste devant afin de profiter de la chaleur. Il était étalé de tout son long, et était en train de faire craquer les phalanges du doigt dévoré afin d'en suçoter bruyamment la moelle ! Je réprimai un fou rire, et passai devant le matou qui ronronnait à tout-va. Sur le mur de droite, un épais trône en obsidienne était surmonté d'une plateforme sur laquelle une large coupe était installée. Dans cette coupe brûlait une flamme… je reconnus immédiatement cet artefact, car il était quasiment identique à la première coupe que j'avais découverte dans la tombe d'Hapsatou au début de ma quête. Mon objectif était donc en vue… je pouvais presque le toucher du doigt ! Les autres murs étaient nus : la pierre, les torches et un peu de moisissure étaient seules maîtresses à bord de ce temple, apparemment. En dehors du grand prêtre, il n'y avait personne, semblait-il : pas de matamores prêts à assaillir les visiteurs, point de cyborgs, de chimères, d'hybrides, de dragons ni d'extraterrestres parés à me bondir dessus ! Mais alors, qui avait répandu toutes ces carcasses sur les marches du temple ? Le grand prêtre !? Était-ce simplement pour impressionner le visiteur potentiel et pour chasser les indésirables !?

Je me détendis. Alors que Zéphyrin finissait bruyamment son repas,

je m'approchai avec d'extrêmes précautions du trône… J'analysai le sol et sondai chaque partie du mur - y compris le mur situé derrière le trône -, mais aucun piège n'avait été installé. Je fis de même pour la coupe, mais à nouveau, aucun piège, aucun capteur, aucune caméra, aucun système d'alarme n'avait été mis en place. J'éteignis la flamme qui brûlait dans la coupe sans rencontrer de problème ni sans déclencher quoi que ce soit de funeste. J'aspergeai la coupe avec un peu d'eau contenue dans ma gourde, afin de la refroidir : le métal fuma pendant un moment. Je patientai encore cinq bonnes minutes afin de m'assurer que la coupe était suffisamment froide que pour qu'on puisse s'en saisir sans danger. Je m'en emparai, et la fourrai dans mon sac-à-dos sans qu'aucune intervention ténébreuse ne se fasse sentir.

Je commençai alors à rebrousser chemin en clopinant. Je voulais repartir au plus vite et discrètement, via l'endroit par lequel j'étais venu. Zéphyrin se leva afin de me suivre mais, tout-à-coup, il bondit en arrière comme un ressort, à la façon d'un chaton qui a été effrayé par sa propre ombre ! Il siffla en direction du trône…

Je me retournai alors et aperçus la grande silhouette sombre qui y était assise à présent. Deux yeux jaunes à la pupille fendue m'épiaient avec malfaisance, et analysaient chacun de mes gestes avec flegme… D'élégantes bottes en cuir noir couvraient les pieds, les chevilles et les mollets de la créature, et une longue cape à capuche l'enveloppait, et m'empêchait de voir correctement son visage. Mais comment diable avait-il réussi à pénétrer sans éveiller ni mon attention, ni celle du chat ailé, dont les sens étaient bien plus aiguisés que les miens !?

L'aura maléfique que dégageait cet individu ne laissait cependant planer aucun doute : j'étais bien en face d'Azazyel le Nefel, le chérubin déchu qui était devenu maître de la planète Neferkeptah !

L'attitude impassible du personnage n'aurait pu tromper personne : il y avait quelque chose dans son terrible regard qui vous glaçait jusqu'à l'âme, et qui vous faisait littéralement dresser les cheveux sur la tête. Sa position faussement zen (il était à moitié affalé sur son trône) cachait mal la sensation qu'il donnait : celle d'être très préoccupé et prêt à se détendre comme un ressort pour passer à l'attaque, tel un scorpion.

Le plus étrange était encore le décor dans lequel il évoluait : je m'étais imaginé ce démon vivant en sybarite gras, orgueilleux et paresseux, profitant de tout le luxe, de toute la perversité et de toute la modernité que Bel Nardouk avait à offrir. Au lieu de cela, je le découvrais dans un temple à la décoration spartiate, pratiquement désert, et presque insalubre…

La première parole qui s'échappa de sa bouche fut un mot incompréhensible et sifflant, qui claqua et résonna comme un coup de fouet… Dès que Zéphyrin entendit ce mot, il détala et s'envola par le toit. J'étais donc à nouveau seul face au danger… ou plutôt, face au pire danger que j'aie eu le déplaisir et le malheur de connaître jusqu'ici !

Avec un sarcasme des plus remarquables, il s'adressa ensuite directement à moi : « Sssssouhaiterais-tu venir t'asssseoir ssssur mon trône, Terrien ? ». A chaque fois qu'il accentuait les S, une langue bifide et noire dardait ses pointes hors de sa bouche.

Je décidai de répondre par le sarcasme, moi aussi. « Oh non, merci, c'est bien aimable à vous, mais je n'ai jamais apprécié les trônes ni la noblesse. J'ai trouvé ce dont j'avais besoin, et ne souhaite pas m'attarder en ce lieu. De plus, la décoration laisse à désirer et est un peu miteuse à mon goût, alors si vous voulez bien m'excuser… ».

La créature siffla bruyamment. Un sifflement qui vous figeait sur place, mais qui était difficilement interprétable : était-ce de la colère, de l'anticipation, de l'impatience ou un plaisir mauvais qui perçait ainsi mes tympans ?

« Je vois que tu as le ssssens de l'humour, et aussssi celui de la répartie… Mais dis-moi, tu ne pensssais pas t'échapper d'ici ssssans rencontrer d'obsssssstacle ? Sssssssi ? Alors, tu es encore plus sssstupide que je ne le pensssssais ! Rends-moi immédiatement l'objet que tu m'as sssssubtilisé !».

Le masque d'impassibilité du personnage était en train de tomber très rapidement à présent, et il était remplacé par une colère sourde et une menace bien palpable…

« Je ne peux faire cela, et vous le savez, Azazyel… Je suis certain

que vous connaissez le but de ma visite, aussi comprendrez-vous aisément que ne puis obéir à votre ordre, puisque je suis envoyé par des forces supérieures et sur ordre de mon Seigneur ».

A la mention de son nom, l'horrible individu se raidit sur son siège et cracha : « Qui t'a donné mon nom, petit sssssalopard ? Ne ssssais-tu donc pas qui je sssssuis ? Persssssonnne ne prononce mon véritable nom sssssans trembler ou mourir !».

Je lui répondis du tac au tac : « Je ne vous crains pas, démon ! J'ai été mandaté ici afin de mettre fin à votre règne de terreur et d'oppression, et afin de vous vaincre définitivement au nom de mon Dieu ! ».

Un rire moqueur et dément sortit des lèvres du persiffleur diabolique.

« Tu crois vraiment pouvoir me vaincre, toi !? Misérable larve ! Je ssssssuis celui qui a révélé les ssssecrets des armes et de leur fabrication à tes ssssssemblables depuis la nuit des temps ! Et je continuerai de le faire, jusssssqu'à ce que ta pitoyable planète ait été réduite en cccccendres, Aymeric Tanat ! ».

Je brandis mon épée, dont les flammes violettes inondaient la pièce d'une formidable et spectrale lueur. « Ton règne va s'achever ici, engeance maudite ! », dis-je avec foi et conviction. « Oh, et au fait… tu as bien le bonjour de Suryal ».

A l'évocation de son antique compagnon, le démon se tortilla comme un diable qui eût été trempé dans un bénitier.

« Tu vas payer ton audacccce, essssspèce de sssale petit morveux ! ». Il s'était dressé de toute sa hauteur – je fus surpris de constater qu'il n'était pas beaucoup plus grand que moi. Fulminant comme un enragé, il rejeta sa capuche en arrière.

La forme du visage et de la tête était essentiellement humaine, à l'exception notable d'un museau reptilien et d'excroissances osseuses qui lui sortaient du crâne, créant une espèce de couronne de petites cornes. La bouche tenait davantage du serpent ou du varan elle aussi, et n'était qu'une longue fente écailleuse et sans

lèvres d'où sortait, par intermittence, la langue fourchue et noire. La peau, d'une blancheur légèrement verdâtre, était écailleuse et desquamait par endroit, donnant l'impression d'une maladie du derme. Mais l'attribut le plus perturbant résidait dans les yeux lumineux, hypnotiques et inhumains, qui étaient tout ce qui subsistait de sa condition première de chérubin. Ils avaient eux aussi été modifiés de sorte à ressembler à ceux d'un serpent, mais leur lueur mauvaise et brûlante trahissait la noirceur de l'âme de leur propriétaire… Cette apparence vous remplissait le cœur d'effroi et vous donnait instantanément une phobie-réflexe par rapport à cette créature damnée. Vous n'aviez qu'un seul désir : vous éloigner immédiatement de la présence de cet antique dragon… Il irradiait de lui un pouvoir équivalent à celui de Suryal, ce qui n'était pas peu dire, et une aura de danger l'entourait entièrement.

Suite à sa menace, Azazyel poussa un cri, et une fente verticale apparut sur son front, juste au-dessus des yeux et entre ceux-ci. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait d'une plaie rougeâtre, mais lorsque tous mes membres se paralysèrent instantanément, je sus qu'il s'agissait d'un organe qui lui conférait un pouvoir psychique, à la manière des géants que j'avais croisés sur cette maudite planète…

Constatant ma surprise et mon désarroi, mon ennemi sourit de toutes ses dents… ou plutôt, de tous ses crocs. Il y avait certainement des crochets à venin, dans cette gueule sortie tout droit de l'enfer ! Mais je détournai rapidement le regard, tant ce sourire était mauvais et inhumain… Laissant tomber mon épée et me laissant glisser sur la pierre glacée, je répandis le contenu de mes poches sur le sol. Voyant cela, mon adversaire sembla jubiler et trépigner de joie.

« Oui, oui, pathétique humain… Laissssse donc ces babioles. Tu n'en a plus besoin, à présssent ! ».

Utilisant toutes les ressources et toutes les forces de ma volonté, je tendis violemment mon bâton en direction du tyran de Neferkeptah… Une détonation sourde suivie d'un rayon aveuglant remplit l'air, et alla frapper l'horrible reptile en plein front. Il alla s'écraser violemment contre son trône, dans un grand cri qui ressemblait davantage au hurlement d'un dinosaure.

Son « troisième œil » maléfique avait été touché, et vraisemblablement endommagé… Dès qu'il ne le pointa plus sur moi, je récupérai ma liberté de mouvement.

Déjà, l'humanoïde se redressait, et enlevait ses gants en cuir… Des mains écailleuses aux doigts griffus apparurent… Le poignet gauche pendouillait, dénotant une sérieuse fracture. Mais soudain, la main se remit droite d'elle-même dans un craquement sinistre et émétique ! Il semblait que cet être était doué d'une forme de pouvoir de reconstitution, ou d'auto-régénération…

Le nom « Nefel » ne signifiait rien, pour moi… Désormais, dans mon esprit, cette race d'anges déchus qui s'était jadis mélangée aux femmes humaines sur la Terre et avait perverti le monde en donnant naissance à la race des Tanaks géants, portait un autre nom : les Ophidiens.

L'Ophidien ouvrit sa gueule de cauchemar, et se moqua : « Que pensssssssais-tu accomplir, humain ? Croyais-tu pouvoir me tuer !? Tu ne posssssèdes ni la force, ni l'intelligence nécessssssaires pour y parvenir ! Ton Dieu t'a envoyé droit au sssssacrifice ! A présent, vois ce que tu es réellement : un vieillard sans puissssance ni vigueur ! ».

Il tendit la main droite vers moi. Instantanément, je perdis toute mon énergie et tombai à genoux. Mon corps de jeune athlète bodybuildé se dessécha progressivement pour faire place au corps âgé et décharné du sexagénaire famélique que j'étais lorsque je m'étais enfui du camp de la mort du caporal Cerbère… Mes cheveux blanchirent et tombèrent, et je réalisai soudain que ce serpent infernal me faisait vieillir de façon accélérée !

Me hissant sur mon bâton avec l'énergie du désespoir, je regardai les objets éparpillés sur le sol de granit et, utilisant le peu de force et de volonté qu'il me restait, j'écrasai du talon la fève noire que j'avais trouvée dans la châsse et que j'avais délibérément posée sur le sol, avec le reste du contenu de mes poches… La coquille externe se fendilla ; la chair et le jus du flageolet éclaboussèrent le sol, coulant lentement en direction du trône.

Tout ceci parut amuser follement mon vaniteux ennemi, qui émit un

ricanement diabolique – un ricanement qui emplirait mes cauchemars pendant des années.

« Oui, Tanat ! Toi aussssssssi tu vas finir comme ce haricot : pulvérisé et dégoulinant de ton propre sssssang ! Et à présent, le coup de grâccccccce ! », siffla-t-il avec un rictus aussi vicieux qu'extatique…

Le temps sembla se ralentir. Azazyel tendit la main droite…

Soudain, un éclat sonore semblable à un avion franchissant le mur du son explosa dans la salle, et je fus saisi avec force et sans ménagement par le col de ma cuirasse… Alors qu'un rayon plasma surchauffé jaillissait de la main du détestable Ophidien et allait faire fondre et éclater quelques moellons du mur du temple, j'étais emmené dans les airs au son tonitruant d'une glorieuse musique heavy metal !

Le moins que l'on pût dire, c'est que je l'avais échappé belle ! Je levai les yeux afin de découvrir le visage de mon sauveur : mon regard remonta le long d'une mitaine en cuir cloutée, puis d'un énorme bras musculeux d'une couleur très blanche, presque diaphane, qui soutenait à lui seul tout mon poids. En même temps, je découvris une énorme et rutilante moto qui glissait dans l'air… cette dernière était très large et couverte de peintures personnalisées réalisées à l'aérographe. Les chromes étincelaient de partout, et les roues faisaient jaillir une pluie d'étincelles. En lieu et place de l'antenne, une faux se dressait, avec un drapeau pirate flottant juste en-dessous de la lame. Les longs cheveux noirs du motard lui tombaient jusque sur les omoplates. Un perfecto sans manches et customisé portait, au niveau du dos, le nom de son propriétaire : Azraël.

J'entendis distinctement le juron du Nefel qui regardait, ébahi, la vue étrange du motard qui me tenait suspendu avec une seule de ses mains. Je tournai les yeux vers le visage du pilote ; il me regardait de son regard terrible, totalement blanc et vide. Il ne possédait pas de pupille ni d'iris : ses globes oculaires étaient totalement laiteux.

Tout à coup, il fit atterrir son engin, me déposant sur le sol par la

même occasion. Dès qu'il mit pied à terre, la moto se volatilisa, et la musique cessa. Azraël avait à peu près la même taille que Manakiel, soit deux fois la mienne.

« Azraël ! Que viens-tu faire ici, bouffon ? », vociféra l'Ophidien depuis l'autre bout de la salle.

« Que veux-tu… L'Ange de la Mort est le seul qui ne soit jamais en grève, vieille pourriture ! Je ne t'avais pas vu depuis le jour de ta chute, il y a des éons de cela… Tu es encore plus laid que moi, à présent ! ».

Le visage reptilien d'Azazyel se contracta, mais il ne se laissa pas décontenancer par ces paroles cinglantes. Il poursuivit ses invectives : « Tu ssssais pourtant que tu ne peux me tuer, imbécile ! A moins que tu sssssois venu chercher cccelui-là !? », fit-il en me montrant de son doigt crochu.

« Non, très cher… je suis revenu chercher Monsieur Tanat en tant que remboursement d'une dette que j'avais contractée auprès d'un vieil ami. Et par la même occasion, je suis venu assister à ta triste fin, vipère ! ».

Azazyel émit un ricanement vulgaire et plein de moquerie : « Et comment comptes-tu t'y prendre, bouffeur de cadavres ? Tu ssssais très bien que nous ssssommes des êtres sssspirituels, et que persssssonne ne peut donc nous tuer ! ».

Azraël rétorqua : « Ton orgueil a toujours été ta faiblesse, armateur pathétique… Crois-tu donc que Dieu ne puisse te punir Lui-même, de par la main d'un serviteur aussi humble que Monsieur Tanat ? A ta place, je ferais attention à ce qui est en train de ronger ta botte gauche… ».

Interloqué, l'arrogant Ophidien jeta un rapide coup d'œil à son pied gauche… et ce qu'il y vit le figea de terreur : la chair et le jus du flageolet s'étaient progressivement répandus en direction de leur cible : le Nefel reptilien, qui était la seule présence maléfique en ce lieu. Ce faisant, cette matière avait touché la pointe de la botte du démon, et s'était aussitôt changée en lave enflammée !

« Non ! Ce n'est pas posssssible… Il n'en ressstait qu'une depuis la Grande Rébellion. Qui t'a donné cette arme, humain ? Tu n'aurais jamais pu… et qui t'a appris à l'utiliser ? ». Ses yeux écarquillés par la peur regardaient la coulée de lave incandescente qui envahissait et entourait à présent l'endroit où il se trouvait. Il donna un coup de pied, mais la flamme de la botte embrasée ne s'éteignit point. Il tenta de saisir son pied afin d'enlever la botte, mais ses mains s'enflammèrent aussitôt comme s'il s'était agi de morceaux de bois imbibés d'essence !

Je contemplais encore la scène avec une expression de surprise sur le visage lorsqu'Azazyel commença à hurler, rongé par les flammes... Manakiel m'avait expliqué comment utiliser cette arme, et m'avait dit qu'elle se révélerait probablement fatale si je parvenais à l'utiliser à bon escient le moment venu. Mais il ne m'avait pas détaillé les effets de ce haricot noir ; peut-être ne les connaissait-il pas lui-même, soit dit en passant… Il m'avait seulement indiqué de fuir aussi vite que possible vers un Portail lorsque les effets du haricot commenceraient à se faire sentir.

A présent, il ne subsistait d'Azazyel qu'une forme vaguement humanoïde qui hurlait au milieu d'un petit étang de lave, criant de douleur et grésillant comme un morceau de lard que l'on eût passé sur un barbecue. Cependant, il ne se consumait pas…

L'Ange de la Mort, Azraël, m'adressa la parole : « Si tu ne veux pas terminer dans la géhenne, Aymeric, je te conseille de monter… car ces flammes de souffrance éternelle vont à présent se répandre dans toute la ville, et toucher chaque créature damnée et malfaisante ! ». Aussitôt, la moto du tonnerre réapparut et avec elle, une musique hard rock victorieuse. Azraël grimpa sur sa moto ; je ramassai en toute hâte mon matériel, et pris place à l'arrière. Avant de démarrer, l'ange me dit encore : « Je suis un des seuls anges, avec l'archange Michel, à avoir vu les effets de ce genre d'arme divine, il y a bien longtemps… Cette ville et le centre de cette planète vont être détruits, et seront envahis par les flammes éternelles de la damnation. Ceci est un feu qui ne s'éteint jamais. Quant à Azazyel, il va rôtir pour l'éternité, ou du moins aussi longtemps que le Très-Haut le décidera, car comme ce serpent l'a dit lui-même, il ne peut pas mourir car il est un être spirituel. Cette torture est celle qui fut

infligée à la plupart des Nefels… seul un petit groupe put s'échapper avant d'être touché par ces flammes. C'est également le sort qui est réservé à Satan et ses sbires déchus, lorsqu'ils seront finalement vaincus… Les Tanaks, hybrides et autres abominations qui sont tous contenus dans cette ville, de même que tous les humains pervertis et vivant dans l'inframonde, vont eux aussi brûler sans fin. Bien… allons-y, car la coulée de lave se rapproche ! ».

Il fit vrombir le moteur, et nous nous envolâmes sans plus tarder. Au bout de quelques secondes, je regardai en arrière : le temple était à présent la proie des flammes, et le feu était déjà en train de se répandre à une vitesse exponentielle vers la pyramide toute proche. Soudain, je vis une petite ombre noire qui nous suivait, en battant des ailes… Je n'eus aucune difficulté à reconnaître Zéphyrin.

Mais une pensée subite me vint à l'esprit : « Azraël… et pour la pyramide-vaisseau ? Ils vont certainement tenter de fuir par ce moyen, car ils peuvent activer un Portail suffisamment large que pour s'en aller dans leur vaisseau ! ». Azraël continua de regarder devant lui, mais un rictus lui déforma la bouche pendant un instant.

« Oui… oui, tu as raison… Il sera sans aucun doute très divertissant de voir comment ces raclures mourront. Vois-tu, si je suis arrivé si tard dans le temple, c'est parce que j'ai pris le soin de détruire au préalable leur Portail géant. Veux-tu que je fasse un détour afin que tu puisses admirer leurs silhouettes lorsqu'ils seront détruits par les flammes éternelles ? ».

Je déclinai poliment l'invitation… Je n'avais qu'une seule envie : rentrer au plus vite sur Perpetua.

Azraël me demanda encore : « Tu as récupéré la seconde coupe, n'est-ce pas ? ».

« Oui… la voici ! », dis-je en la prenant dans mon sac et en la tendant au ténébreux ange…

« Merci ! Enfin, non… je ne devrais pas te remercier, Aymeric : grâce à toi, - ou plutôt à cause de toi -, je vais avoir très bientôt un

surcroît de travail absolument dingue. Car beaucoup de gens vont mourir, sur Terre, en raison de cette deuxième coupe… ».

« Je sais… », dis-je en soupirant. Mes forces déclinaient rapidement, et j'étais au bord de la syncope. Rendu vieux, faible et desséché par les attaques de l'odieux Ophidien, je me sentais mourir. De plus, le poison du Spinotaure et la plaie purulente qu'il m'avait infligée continuaient leur tâche délétère…

Je n'ai conservé que de vagues souvenirs de la suite des événements… Des visions de la ville dévastée par les flammes et emplie de cris d'agonie, et la forme de Zéphyrin qui nous poursuivait. Enfin, l'ascension dans les entrailles du volcan Petufo, et la sortie à la surface de Neferkeptah. Puis, la vision d'un petit Portail… La dernière chose dont je me souvienne concernant cette sinistre planète, c'est d'avoir franchi ce Tunnel accompagné d'une plainte familière qui me poursuivait : « Maaaaaw-ro-ro-ro-ro ! »…

XL. Retour au Monde de la Lumière

J'étais salement amoché suite aux batailles menées à Bel Nardouk… Mais dès que j'entrai dans le tunnel, la sensation de flottement, de bien-être et de plénitude revint immédiatement, et mon esprit fut plus conscient, plus éveillé que jamais. J'avais été épaté lors de ma première traversée du Portail qui m'avait mené sur la planète Perpetua. Mais ce second voyage m'émerveilla davantage encore et fut réellement spécial, car je pus en profiter pleinement et observer bien plus de choses. Je savais aussi que je retournais chez moi, là où la paix, la douceur, la vraie prospérité et une bonne partie de mes amis m'attendaient !

Jamais je n'aurais cru que voyager en compagnie de la Mort elle-même eût été si doux… La « Harley de l'air » fonçait à toute allure, aspirée à toute vitesse par le vortex qui me ramenait à la maison. Ses roues faisaient jaillir des gerbes d'étincelles et la chanson power metal qu'Azraël avait choisie pour l'occasion était tout simplement parfaite : rythmée, positive, pleine d'une mélodie enchanteresse et d'un chant glorieux. J'observai attentivement les étoiles qui se ruaient vers nous mais cette fois, je perçus toute une symphonie de couleurs qui provenaient des beautés de l'univers : des nébuleuses mauves, des quasars bleutés, des supernovae orange, des galaxies vertes ou magenta… Et chacune de ces couleurs était plus belle encore que les couleurs terrestres, saturée de magnificence divine ! Il y avait, dans cette équipée sauvage, un enthousiasme débridé qui était boosté par la promesse de la félicité qu'offrait Perpetua, la planète-refuge, le havre de la paix, de l'amour et du bonheur. C'était comme si l'univers, à sa manière, saluait un peu notre retour…

L'Ange de la Mort, quant à lui, semblait jubiler… Il souriait de toutes ses dents et pour la première fois, je vis la joie illuminer son visage. Cette petite excursion intergalactique provoquait assurément

chez lui comme une montée d'adrénaline et de joie profonde.

Lorsque le bout du tunnel fut à portée de vue et que les arbres, la clairière et le ciel de Perpetua couvrirent les parois de la Porte des Miracles, j'aperçus des anges, ça et là, qui nous saluaient et qui virevoltaient d'allégresse, dansant au son de la musique ! Leurs voix se mêlaient à celle de la chanson en un chœur majestueux dont la sonorité m'émut jusqu'aux larmes… Azraël saluait également et, comme un niais, je fis de grands signes à mon tour. Mes larmes de joie étaient happées par la vitesse, et laissaient de petites traînées derrière nous, telles de minuscules étoiles filantes liquides qui captaient et reflétaient comme des miroirs toutes les couleurs du spectre lumineux.

« Mais… les anges n'étaient-ils pas supposés s'entraîner quelque part ? », risquai-je.

Azraël tourna ses yeux vides et inquiétants vers moi, et me répondit : « Effectivement, Aymeric, mais les anges que tu vois là sont les anges protecteurs de Perpetua. Ils n'interfèrent donc pas dans les affaires terrestres tant qu'ils n'en reçoivent pas l'ordre, car ils ont une mission excessivement importante : protéger cette planète-ci ! ».

Je regardai en arrière, et aperçus au loin Zéphyrin qui galopait ou volait lui aussi à la vitesse supraluminique, attiré comme un aimant par la puissance du vortex.

Au moment où nous fûmes sur le point de quitter le tunnel, Azraël modifia la trajectoire de sa moto, et lui fit faire un looping… La bécane fut projetée dans le ciel de Perpetua, à travers des nuages orageux qui nous entouraient de puissants éclairs ! Cette sortie coïncida avec le dernier accord de la chanson, et constitua à la fois le point d'orgue et la fin de notre trajet. La moto redescendit ensuite, se dirigeant vers le sol, et j'aperçus bientôt la clairière dans laquelle j'étais arrivé la première fois… Nous la traversâmes encore à grande vitesse, et ne nous arrêtâmes qu'une fois que l'autre bout en eût été atteint.

Je sentis le vent tiède et rafraîchissant de la prairie sur mon visage, et entendis le friselis des feuilles des grands arbres. Azraël mit pied

à terre, et je descendis à mon tour dans l'herbe verdoyante de cet endroit féerique.

Je fis quelques pas, mais un vertige aussi violent que soudain me fit tourner la tête, et mon cœur s'emballa. Je me retrouvai à plat ventre sur le sol de la prairie, allongé dans mon armure, et ma dernière vision fut celle d'une chenille qui se tortillait sur une tige, tout près de mes yeux...

***

Le lumignon rougeoyant d'une chandelle fut la première chose que je discernai lorsque je revins à moi… Le sourire d'Hénoch illumina bien vite la chambre faiblement éclairée, et sa main encerclée de bracelets et de colifichets de style africain me tapota l'épaule amicalement. « Je suis heureux que tu sois de retour parmi nous, Aymeric, au sens propre comme au sens figuré… Félicitations pour ta réussite, mon garçon ! La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre, et la libération de Setna et d'Ouvéa fait déjà l'objet de poèmes et de ballades épiques à Immua… Ouvéa est ici, avec moi. Elle m'aide à te soigner. Elle est partie chercher quelques plantes dans la forêt, et sera bientôt de retour. Quant à l'Ange de la Mort, il est parti accomplir son terrible devoir sur Terre à l'aide de la seconde coupe que tu nous as ramenée ». Je bredouillai une question avec beaucoup de difficulté (« Et Zéphyrin… ? »), mais mon vieil ami m'intima l'ordre de me taire, et de dormir. Il y avait dans ses prunelles une étincelle de fierté… mais il y avait aussi de l'inquiétude. « Nous allons d'abord te remettre sur pied, Aymeric, puis annuler les effets toxiques des armes que ce maudit Nefel et ses sbires ont utilisées contre toi. Alors seulement, tu poseras toutes les questions que tu veux, et tu nous narreras tes aventures sur Neferkeptah. Mais à présent, de grâce, repose-toi. Tu as besoin de beaucoup de sommeil, et de soins appropriés. Rendors-toi paisiblement : nous parlerons un peu plus à ton réveil ». J'obéis sans regimber, et tombai presqu'immédiatement dans les bras de Morphée…

XLI. Eaux mortes

Hormis la brume légère et rampante, le ciel était dégagé, ce matin-là… Cependant, la mer était agitée, et les rafales de vent étaient assez violentes. Ned Doherty était en train de préparer le grand filet de pêche du chalutier sur lequel il travaillait actuellement, le Deep Sea Starfish. L'air était frisquet. Pourtant, le bulletin météo mensonger d'une des stations de radio appartenant à Samuel Yaza prévoyait une journée calme et chaude, sans bourrasques intempestives ni vagues rebelles… La voix de fausset anormalement enthousiaste de l'animateur-menteur donnait envie de se déplacer jusqu'aux studios – aussi éloignés fussent-ils – et de le gifler.

Ned donnait l'illusion d'être heureux. Un sourire béat lui conférant un air abruti s'épanouissait sur son visage. Pourtant, il n'avait aucune raison d'afficher une quelconque félicité : le mois dernier, il avait prit part à une grève car son employeur ne le payait pas en temps et en heure. La compagnie multinationale d'origine néerlandaise par laquelle il avait été engagé, la Noord Zee Globaal Scheepsbedrijf, avait réagi violemment contre les syndicats affaiblis et les travailleurs grévistes, et avait introduit une plainte auprès de la Cour Maritime Mondiale. Ce tribunal inique – et corrompu car financé par les plus grosses corporations du secteur – avait condamné les grévistes à une somme trois fois supérieure aux pertes causées par la grève. Et c'était pour rembourser cette amende que Ned avait trouvé un petit job en noir, les week-ends, sur un rafiot dont le capitaine était russe, et l'équipage essentiellement albanais ou africain. Seul Ned (qui était écossais) et un Portoricain, Miguel, se démarquaient du reste de l'équipage de par leur expérience et leurs origines…

Ned s'alluma un joint qu'il avait acheté dans un coffee shop d'Amsterdam avant que le chalutier ne quitte le port. Il était inquiet, ces derniers temps : son épouse l'avait quitté pour emménager avec un banquier trois mois auparavant et son fils, Gary, avait contracté un mélanome malin particulièrement agressif

juste autour du site d'implantation de la puce sous-cutanée, sur la main droite. En ce moment, le garçonnet était au service des soins palliatifs dans une clinique d'Edimbourg… Mais tout ceci n'empêchait pas Ned de sourire. Il ne souriait pas parce qu'il était heureux, ni parce qu'il en avait envie. Il ne souriait pas non plus à cause des effets du chichon qu'il venait de commencer à fumer. Non… il souriait parce qu'il n'en avait plus le choix.

Son dernier choix conscient, il l'avait effectué l'année d'avant lorsque, rejoignant la cause transhumaniste de l'ordre mondial unifié du Leader Suprême avec ses idéaux de modernité, de facilité et – croyait-il – de sécurité, il s'était fait placer une puce de Yaza Corp. dans une partie de son cerveau. Et depuis, ses humeurs, son sommeil et ses insomnies, ses heures de travail, ses mouvements et même certaines décisions étaient pris et réglés comme du papier à musique par le gouvernement, son employeur ou tout autre organisme décideur. Même s'il l'avait voulu, Ned n'aurait pas pu s'empêcher de sourire car voyez-vous, cette émotion était incoercible et d'origine purement neurale et mécanique : la puce implantée dans son cortex lui permettait d'agir de façon limitée sur son environnement extérieur - notamment via une connexion web -, mais elle permettait aussi et surtout aux « contrôleurs » des autorités d'envoyer directement des ordres, des messages, des réactions ou des émotions dans son cerveau. L'émetteur-récepteur wi-fi de la puce recevait les ondes provenant de l'extérieur, et électrisait les neurones du cortex qui, à leur tour, transmettaient les ordres ainsi reçus aux synapses et aux nerfs, sans que la volonté ou le libre-arbitre de Ned ne puisse interférer. Chaque émotion correspondait à une longueur d'onde particulière, de même que chaque mouvement était créé via un schéma particulier d'ondes électromagnétiques… Afin de prévenir et d'empêcher toute forme de dépression nerveuse qui l'aurait rendu inapte au travail - et donc à une vie productive et rentable -, les autorités avaient décidé de lui envoyer les ondes de la bonne humeur et de l'optimisme, et Ned continuait ainsi de travailler le sourire aux lèvres - comme un robot béat ou un imbécile heureux -, sans pouvoir rien y faire. Quant à l'idée de se faire retirer cet implant par neurochirurgie, elle ne lui avait même jamais effleuré l'esprit… et l'on comprenait aisément pourquoi. Il n'était pas dans l'intérêt des maîtres mondialistes de laisser une telle liberté de choix aux esclaves dociles sur lesquels ils

régnaient en tant que dignes descendants des pharaons, empereurs, tyrans, despotes et autres potentats totalitaires du passé.

Depuis l'affaire de la grève, Ned avait enduré des migraines, et il saignait parfois du nez…

Avec l'aide de Dieudonné et de Yao, deux de ses collègues africains, Ned jeta le filet à l'eau. Il resta ensuite debout quelques minutes sur le pont, fumant un ou deux pétards…

C'est à ce moment-là que la situation lui échappa complètement des mains, et qu'une vision effarante apparut à ses yeux ébahis. Il entendit d'abord le moteur d'une motocyclette, puis une musique rock très forte. Le bruit était d'abord lointain mais, par la suite, il lui passa juste au-dessus de la tête… C'est à ce moment-là qu'il vit la moto, et qu'il réalisa qu'elle « roulait » dans les airs et que ses roues laissaient une traînée d'étincelles derrière elles. Il remarqua également la taille trop grande de l'engin, et aussi celle de son conducteur – un gars énorme et baraqué habillé dans le plus pur style motard mâtiné à la sauce heavy metal.

La moto fit demi-tour, et revint dans sa direction. A présent, il pouvait discerner certains traits du visage blafard du géant qui la conduisait. Il était trop pâle… presque cadavérique, en fait. Le fanion pirate attaché à la hampe d'une authentique faux qui servait « d'antenne » accentuait encore cette sensation morbide…

La musique rock avait cessé. La moto s'arrêta à côté de la coque, lévitant de façon stupéfiante… Ned était seul sur le pont, et lança des regards désespérés autour de lui. Personne n'était là pour témoigner de ce qu'il voyait. Le géant lui lança : « Alors… la pêche est bonne ? ». Et c'est alors qu'il vit les yeux du mastodonte qui conduisait la « Harley du ciel » : vides et blancs, sans pupille, ils donnaient la chair de poule. Ned fut incapable de répondre… il fixait le motard, médusé et totalement dépassé par les événements.

Le géant aux yeux vides ajouta : « Vous allez attraper une sacrée prise, aujourd'hui… une moisson comme vous n'en avez jamais eue, et comme vous n'en aurez plus jamais ! Oh… et je reviendrai très bientôt pour toi, mon cher Ned ». Là-dessus, il éclata de rire… un rire à mi-chemin entre l'hystérie et la démence, et qui résonnait

dans la brume matinale comme du verre brisé.

Puis le gars redémarra sa moto en silence. Il bondit ensuite dans le ciel, et s'éloigna à une vitesse surprenante.

Ned resta sur place, estomaqué et paralysé par la peur. Il souriait toujours (la puce cérébrale l'empêchait de faire autrement), mais son sourire reflétait à présent l'horreur, comme le rictus de certains aliénés cloîtrés depuis trop longtemps dans les unités psychiatriques de certains sanatoriums. Il regarda bêtement le mégot encore fumant du joint qu'il avait presque terminé, et le jeta par-dessus bord avec dégoût. En dehors de lui, personne n'avait rien vu ni entendu, aussi décida-t-il de garder cette expérience délirante pour lui… Une mention « visions psychotiques » sur son carnet de santé ne l'aiderait certainement pas à conserver son emploi.

***

Azraël riait à gorge déployée. Le péquenaud qu'il venait d'effrayer avait bien failli avaler son joint de stupeur ! Revoyant le rire terrorisé du pêcheur, il ne put s'empêcher de pouffer davantage, tant la situation était risible et saugrenue. Soudain, il aperçut l'endroit qu'il cherchait : une portion de la Mer du Nord qui était notoire pour abriter, dans ses profondeurs, une menace latente connue uniquement de Dieu et de ses anges. Lorsqu'il survola la zone, l'ange marmonna une prière, sortit la coupe qu'Aymeric lui avait confiée, et au moment où l'inspiration divine le frappa, il lâcha l'objet dans les flots. Ce dernier coula aussitôt… et Azraël repartit ventre à terre en direction du chalutier.

La coupe s'enfonçait dans les profondeurs de la mer… au bout d'un moment, une forme indistincte apparut sur le fond marin sablonneux. Dix mètres plus bas, il devint clair que la forme en question était celle d'un sous-marin. Il s'agissait d'un appareil russe qui avait disparu du temps de la Guerre froide, et qui était resté introuvable. Une ouverture béante dans la coque marquait l'endroit où l'U-boot avait heurté un récif… Il n'avait pas coulé tout de suite,

et la puissance des vagues l'avait fait dériver sur des milles avant qu'il n'aille s'abîmer plusieurs centaines de mètres plus bas…

La coupe entra par la déchirure de la coque du sous-marin… Là, dans la cale, un engin de mort attendait son heure. La jatte alla heurter de plein fouet un objet oblong et instable qui sommeillait dans les entrailles du bateau. Cet objet était semblable à une torpille, et un symbole figurait sur chacun de ses côtés : le symbole de la radioactivité.

L'explosion envahit l'espace à des kilomètres à la ronde. Lorsque le souffle atteignit le chalutier, Ned était à nouveau aux prises avec ce qu'il croyait être une hallucination : le mec de trois mètres de haut était revenu pour le hanter… Le géant aux yeux morts tendit la main, et lui toucha le front. C'est à ce moment exact que le souffle nucléaire frappa le rafiot, le pulvérisant aux quatre vents.

Quelques heures plus tard, l'océan s'était transformé en cimetière géant : la faune marine, décimée et annihilée par l'explosion d'une des bombes atomiques les plus meurtrières du monde, remontait à la surface sur des kilomètres…

Les marées, les vents et les courants marins parachevèrent le travail : dans les mois qui suivirent, les eaux de tous les océans de la planète furent contaminées et se transformèrent peu à peu en mouroir géant. Et tous ces poissons étaient radioactifs et impropres à la consommation, bien entendu. La crise sanitaire fit bientôt place à une crise économique et écologique d'une ampleur catastrophique. Les eaux étaient désormais plus empoisonnées que le sang d'un mort… La grande majorité du transport maritime cessa suite au risque élevé de radiation, et les prix du poisson grimpèrent en flèche. Seuls les poissons d'eau douce ou ceux qui avaient été élevés en pisciculture survécurent. D'innombrables espèces disparurent de la surface du globe, depuis les phoques jusqu'aux requins, depuis le plancton jusqu'aux baleines, en passant par les dauphins. Les dégâts collatéraux n'étaient pas folichons, eux non plus : une famine sans précédent s'abattit sur les populations qui vivaient essentiellement des produits de la mer, et le compte des victimes – directes ou indirectes – du désastre, s'éleva rapidement.

La seconde plaie de la colère divine avait été consommée.

Désormais, le temps était compté pour les démons qui avaient corrompu le monde, ainsi que pour leurs adorateurs. Car leur défaite était proche…

[image]

XLII. De profundis

Le professeur Henri de Larsac suait sang et eau. Ce genre d'expédition scientifique, bien qu'exaltante, n'était plus de son âge. De plus, la température étouffante et moite de cette île tropicale perdue au beau milieu du Pacifique, l'étouffait. A soixante-huit ans, il allait bientôt pouvoir prendre une retraite largement méritée et quitter l'université de Grenoble… S'il avait accepté cette ultime expédition, c'était tout d'abord parce que les émoluments virtuels qu'on lui avait offerts pour son expertise et son auguste présence représentaient une coquette somme. Ensuite, le tellurisme et la faune laissaient présager un écosystème tout à fait spécifique. Certes, cette île avait été répertoriée et étudiée au XVIIe siècle par des marins britanniques, mais les découvertes d'alors étaient souvent sommaires, et les explorations rarement exhaustives. En outre, seules les côtes avaient été fouillées. De plus, la technologie moderne permettait d'investiguer plus avant et de compléter les découvertes du temps jadis.

Le professeur de Larsac faisait également partie de la noblesse, puisqu'il possédait le titre de baron. Mais il ne le rappelait jamais à quiconque, afin de ne pas susciter de jalousie mal placée ou de sentiments malintentionnés. Etre noble, riche et intelligent était dangereux, en cette époque où les indigents souffraient sous le joug du pouvoir mondial en place… Il était superflu d'aller narguer le bas peuple : l'histoire regorgeait de cas où la piétaille avait fini par se retourner contre ses maîtres.

Henri de Larsac était très fier d'avoir pu bénéficier de la confiance de Yaza Corporation, qui lui avait fourni tout le matériel scientifique de pointe nécessaire pour cette expédition. Le baron avait toujours été technophile, aussi avait-il répondu avec enthousiasme à l'offre de son prestigieux sponsor. Nonobstant les rumeurs de plus en plus anxiogènes concernant les puces implantables, Henri avait fait fi de ces racontars de bas étage et avait fait placer, au niveau de son œil - et plus précisément sur le

nerf optique -, une puce neurale qui permettait de filmer, d'enregistrer et de retransmettre en temps réel la progression de son expédition et les résultats de ses observations. De plus, cette puce lui prenait régulièrement la tension artérielle et vérifiait son rythme cardiaque, ce qui le rassurait énormément concernant les risques et désagréments qu'un tel voyage aurait pu faire peser sur sa santé. Depuis quelques jours, il souffrait de migraines et de douleurs aux yeux, mais il avait mis cela sur le compte de la moiteur tropicale et sur l'omniprésence des moustiques. Il espérait simplement ne pas avoir contracté une maladie exotique ou la malaria, qui était endémique dans ces régions reculées…

Professeur émérite en biologie et géologie, de Larsac nourrissait le secret espoir de découvrir une nouvelle espèce d'insecte, d'amphibien, de reptile ou de mammifère, ou encore de dénicher un puits de pétrole ou un filon de gemmes ou de métal rare, ce qui pourrait se révéler si lucratif qu'il n'aurait plus besoin de s'inquiéter concernant le montant de sa pension. Poussé par l'appui et les subsides de Yaza Corp., Henri avait facilement reçu le soutien de l'université, qui lui avait donné son blanc-seing pour cette aventure et l'avait remplacé par son assistant, M. Duplessis, pour le restant de l'année académique.

Initialement, de Larsac avait engagé des porteurs autochtones et payé des mules, mais ces ignorants avaient fait preuve de tant de bêtise et de superstition qu'il avait fini par les licencier et par les faire remplacer par quatre exemplaires du nouveau prototype de robot-porteur de la société Synthoid. Tout ceci avait retardé quelque peu ses investigations, puisqu'il avait fallu attendre trois jours ouvrables avant que les androïdes soient livrés. Mais finalement, cela avait été payant : les robots s'acquittaient parfaitement de leurs tâches, et au moins ils travaillaient en silence, eux, sans parler d'élucubrations concernant un soi-disant démon ancien qui aurait hanté l'île… Seuls M. Lardinois et Mlle Ganache, deux de ses meilleurs élèves - et de loin ses plus fidèles lèche-bottes -, étaient restés auprès de lui pour l'assister, ainsi qu'un indigène qui intervenait uniquement pour la cuisine et l'hygiène.

La petite équipe avait franchi les limites de la côte depuis longtemps, et s'était aventurée dans la forêt le jour d'avant. Elle n'y

avait découvert que quelques espèces végétales peu répandues et même peut-être uniques (un botaniste devrait revenir sur les lieux pour étudier la question). Certains insectes et petits animaux étaient rares, et pourraient peut-être intéresser certaines chaînes télévisées spécialisées dans la production de documentaires animaliers. Mais aucune découverte majeure n'avait daigné gracier leur séjour jusqu'à présent… Toutefois, le professeur de Larsac ne désespérait pas pour autant ; ces choses-là prenaient du temps, et parfois même toute une vie. L'île ne faisait qu'un ou deux kilomètres carrés ; si un trésor biologique ou géologique s'y cachait, ils le découvriraient dans les deux ou trois jours suivants.

Il leur fallait à présent investiguer les grottes, sources d'eau et reliefs plus élevés. Henri de Larsac eut tôt fait de repérer un amas rocheux qui s'élevait à une soixantaine de mètres, et qui était recouvert par endroit par de la végétation. La pente n'était pas trop abrupte, aussi n'y aurait-il peut-être pas besoin de matériel lourd (cordes, mousquetons, piolets etc.). Ils allaient commencer de toute manière par explorer la partie la plus accessible… Le professeur donna les ordres adéquats, puis commença l'ascension de la pente douce, suivi par ses élèves et les androïdes et, tout à l'arrière, par le cuisinier.

Ils se divisèrent en deux groupes, afin de contourner la masse rocheuse. Au bout d'un quart d'heure, Emilie Ganache les contacta via son téléphone portable : elle venait de buter sur une espèce de sentier antique.

Une civilisation ancienne, perdue ici au milieu des flots !? Le professeur se dit que sa découverte serait peut-être bien de type archéologique, après tout… Il se dirigea avec son équipe vers le point indiqué par Emilie. Au bout d'une demi-heure environ, ils rejoignirent l'autre partie des explorateurs, et examinèrent l'antique sentier. Celui-ci, fort abîmé, était constitué de chaque côté de blocs de granit taillés. Certains représentaient des animaux, d'autres des créatures mythiques ou encore des organismes marins. Vincent Lardinois, comme d'accoutumée, s'était avancé avec précipitation, espérant faire la découverte du siècle… Il revint dix minutes plus tard : il venait de tomber sur une caverne, d'où partait apparemment le sentier qu'ils étaient en train d'analyser.

De Larsac prit un ou deux moellons taillés à titre d'échantillons, et les déposa dans une caisse en bois qu'un des androïdes transportait sur le dos. Par un geste de la main, il invita ensuite ses comparses à monter explorer la cavité que Lardinois avait atteinte… Au bout de quelques minutes de marche, ils parvinrent à l'entrée de la grotte. Celle-ci n'était pas bien grande, et il semblait qu'une activité sismique ou volcanique en avait détruit partiellement l'ouverture. Ils entrèrent en file indienne, le cuisinier et les robots restant à l'extérieur…

***

Cachée derrière les arbres d'un bosquet proche, la Chose Immonde épiait les moindres faits et gestes des intrus… Elle ne pouvait hélas pas intervenir directement ; du moins, pas avant que le premier contact ait été établi. Abaddon trépignait d'impatience : le moment où il allait reprendre la direction de ses légions volantes et vrombissantes approchait ! Il en salivait déjà d'impatience…

***

Lardinois caracolait en tête du cortège minuscule. Il était suivi de près par de Larsac (qui soufflait comme un bœuf), puis par Emilie Ganache qui n'avait pas l'air d'être dans son assiette, elle qui était entourée par les ténèbres de la caverne et dont la lampe de poche ne perçait que faiblement l'obscurité… Il faisait une chaleur torride, là-dedans, en raison de l'activité volcanique. C'est sans doute la raison pour laquelle la chemise du professeur de Larsac affichait à présent de grosses taches de sueur malodorantes.

Le tunnel s'enfonça sur quelques centaines de mètres. Après cinq à dix minutes de marche, la petite troupe parvint à un cul-de-sac. Là, un précipice de cinq à dix mètres de large les attendait… Vincent

Lardinois y balança un caillou, et cria « Ohé ! ». L'écho répercuta son appel pendant au moins quatre secondes. Lardinois jeta un autre caillou, mais aucun bruit ne signala que celui-ci avait bien atteint le fond du précipice…

Un petit cri fit sursauter Lardinois et le professeur : mademoiselle Ganache braquait sa torche électrique sur un morceau de paroi, et semblait mi-surprise, mi-effrayée…

Lardinois s'approcha et émit un « Oh ! » de surprise. Il ajouta : « Professeur, je crois bien que vous allez entrer dans l'histoire… ». Henri de Larsac les rejoignit, et vit lui aussi ce qu'Emilie avait trouvé. Il mit sa main devant la bouche, tant ce qu'il voyait semblait extraordinaire.

A quelques pas, un insecte se détachait nettement de la paroi. Un insecte comme ils n'en avaient jamais vu, et comme personne n'en avait jamais répertorié jusqu'à ce jour ! Le professeur émit un cri joyeux, et esquissa un geste de victoire.

La créature ressemblait à une locuste : son corps de criquet était allongé, irisé et vert, et soutenu par six pattes. Les deux pattes postérieures, musclées, étaient celles d'une sauterelle. Mais la ressemblance avec les invertébrés classiques s'arrêtait là… Sur le thorax, la bestiole portait une épaisse carapace de chitine semblable à une cuirasse antique. Quant à la tête, elle constituait la partie la plus surprenante de l'animal : des yeux rougeoyants encadrés de deux petites oreilles rondes les fixaient en clignant par intermittence. Et ce visage ! La face était celle d'un humanoïde, mais s'ouvrait sur une gueule hérissée de petits crocs. Des cheveux filasse encadraient un front droit, et un nez pointu reniflait leur odeur… Le menton, pointu lui aussi, venait terminer ce faciès peu engageant.

Lardinois fut le premier à réagir. Il approcha sa main, mais aussitôt, l'étrange insecte déploya ses ailes veinées de pourpre de façon menaçante. Ensuite, il s'envola pour rejoindre la paroi d'en face…

Le professeur ouvrit son sac-à-dos, puis s'empara fébrilement d'un bocal à insectes qu'il avait amené avec lui. Il se saisit enfin d'un filet à papillon et, ainsi armé, il s'approcha de la locuste… Au

moment où il s'apprêtait à capturer sa proie, l'animal poussa un long cri rauque qui était mi-humain, mi-bestial.

L'effet de surprise ne dura que quelques fractions de seconde, et de Larsac abattit son filet à papillon, capturant efficacement la découverte entomologique du millénaire. Mais au moment où il souhaitait déposer l'étrange orthoptère dans le bocal, celui-ci le mordit, puis arqua son abdomen et le piqua à l'aide de son dard venimeux ! De surprise et de douleur, le professeur laissa échapper le bocal qui éclata en mille morceaux sur le sol.

Déjà, Lardinois farfouillait dans son matériel afin de trouver son bocal à insectes… Mais au moment où il réussit à le localiser, un bourdonnement… non, un vrombissement, commença à faire trembler le sol. Ce bourdonnement s'accentuait de seconde en seconde. Et tout à coup, les trois infortunés comprirent – mais il était déjà trop tard…

Des nuées de locustes infernales, provenant du puits et du plus profond des entrailles de la Terre, envahirent la grotte, repoussant les trois scientifiques qui commencèrent à hurler, puis à se ruer vers la sortie…

En dehors de la grotte, le cuisinier fut le premier à voir les tourbillons de sauterelles qui s'élevaient vers le ciel… Il vit ensuite les trois explorateurs sortir de la grotte en hurlant, tentant de se débarrasser de ces insectes qui les mordaient et les piquaient de partout. Une des locustes se posa près de lui, et lorsqu'il vit son horrible faciès, il poussa un grand cri d'effroi, et dévala à toutes jambes le sentier afin de trouver refuge dans la forêt, puis de quitter à jamais cette île maudite !

Mais les nuées de criquets infernaux ne se préoccupaient déjà plus de cet îlot, sur lequel ils avaient été gardés prisonniers pendant des millénaires… Ivres de liberté, ils se répandaient dans le ciel, prêts à s'emparer du monde ! Et c'est alors qu'une voix terrible s'éleva, suivie d'un rire terrifiant : « Allez ! Allez, mes légions ! Répandez-vous partout ! Mordez, piquez et attaquez sans relâche ces humains ssssstupides ! Sssssoyez sssssans pitié, car ils n'en méritent aucune ! Sssservez-leur de la sssssouffrance jusssqu'à sssssatiété ! ».

Sur le sol, les corps des trois scientifiques se tordaient dans tous les sens, tant leur affliction était grande… Le poison les brûlait de l'intérieur, et laissait voir des chairs nécrosées à l'extérieur. Ils bavaient et se convulsaient, en proie à une douleur affreuse et à une puissante fièvre.

La dernière chose qu'ils entendirent avant de tomber dans l'inconscience ou dans le coma, fut le rire sinistre d'Abaddon et le vrombissement des milliards de locustes qui sortaient des profondeurs du Tartare.

***

Les mois qui suivirent furent des mois de terreur. Plus de vingt milliards de locustes se répandirent à la surface de la Terre. L'îlot du Pacifique d'où ces sales bêtes provenaient fut rebaptisé « Ile de l'affliction», en référence aux effets douloureux du venin de ces sauterelles de l'enfer. Les locustes ne consommaient ni les plantes, ni les animaux. Au départ, elles attendaient patiemment dans les champs, au détour des chemins, aux abords des routes… mais ensuite, elles s'enhardirent, et s'introduisirent directement dans les chaumières, les appartements, les bâtiments publics, les gratte-ciel… Car cette engeance du Tartare était carnivore, et avait une préférence affichée pour la viande humaine ! Leur tactique était toujours la même : entrer, puis piquer. La victime devenait alors la proie de douleurs intolérables, et au bout de quelques minutes, elle finissait par s'évanouir de douleur, de fièvre et de fatigue. Ce n'était qu'alors que les maudites bestioles venaient se nourrir à l'aide de leurs crocs.

Ceux qui n'avaient pas contracté le cancer suite à leur marquage à l'aide d'une puce implantable, ceux qui n'étaient pas décédés suite à la pollution atomique des océans, souffraient atrocement face aux attaques des locustes…

Ces insectes ne tuaient généralement pas leur victime et ne mangeaient pas beaucoup en raison de leur petite taille, mais leur nombre était formidable et leur piqûre excessivement douloureuse, laissant des chairs nécrosées qui formaient par la suite de vilaines cicatrices.

Pendant cinq mois, les locustes ravagèrent la planète, semant sur leur chemin la panique, la souffrance et le chaos. Bien entendu, on tenta d'abord de les combattre à l'aide de tapettes à mouche ou d'insecticide. Mais leur exosquelette était épais et résistant, et la plupart des insecticides demeuraient totalement inopérants contre elles…

Les scientifiques du monde entier en capturèrent, et commencèrent à effectuer des recherches et des tests… Mais ces insectes innombrables venaient souvent à bout des laboratoires, qui étaient eux aussi attaqués ! Les locustes s'infiltraient dans les conduits d'aération, dans les égouts, dans les appareils à air conditionné, et même dans les tuyaux des sèche-linge, puis attaquaient en essaim… Finalement, on utilisa des lance-flammes, mais la surprise fut plus grande encore lorsqu'il s'avéra que ces créatures damnées étaient résistantes au feu !

En dernier recours, on utilisa de l'air liquide afin de les détruire par cryogénisation. Chez les habitants, la chaussure et la batte de base-ball étaient devenues des moyens de défense certes dérisoires, mais à l'efficacité reconnue. Hélas, une batte ou même quelques dizaines de battes ne suffisaient pas à ralentir tout un essaim ! On utilisa alors de grandes hélices à mouvement rapide et aussi des produits chimiques inflammables (phosphore, napalm etc.) pour en venir à bout. Car si le feu traditionnel restait sans effet contre elles, le feu d'origine chimique parvenait à les éliminer.

Samuel Yaza lui-même fut victime de ces criquets… Pendant tout un temps, il arbora de sinistres cicatrices sur le front, la joue droite et la main gauche. Toutefois, des opérations de chirurgie esthétique rétablirent son apparence initiale. L'humanité avait néanmoins été traumatisée pour toujours par la frénésie, la sauvagerie et la cruauté de ces sauterelles. Cependant, une fois que les locustes eurent été pratiquement éradiquées, les humains poursuivirent leurs iniquités, leur avidité, leurs crimes, leur corruption, leurs péchés et leurs

vices. Le sentiment antireligieux et déicide augmenta, et les abominations s'accrurent aussi. Cloîtré dans son palais, Yaza avait beau hurler comme un dément ou préparer minutieusement ses projets avec ses généraux et ses hommes de main, on sentait cependant que la peur avait commencé à changer de camp.

Quant au professeur et baron Henri de Larsac, il survécut miraculeusement à l'attaque des locustes… pour décéder quelques mois plus tard dans des souffrances comparables - sinon pires -, suite à un cancer foudroyant provoqué par la puce neurale qu'il avait fait implanter sur son nerf optique. L'ablation du globe oculaire ne fut pas suffisante : le cerveau était déjà irrémédiablement atteint.

Pendant la période de l'invasion des locustes, Yaza imposa des puçages obligatoires et forcés : toute personne qui était surprise sans implant, recevait de force et immédiatement l'ignoble puce, la marque de la bête. Le prétexte invoqué fut la mise en place d'une application en ligne accessible via l'implant, application qui alertait les populations dès qu'un essaim de ces criquets infernaux approchait de leur zone d'habitation. Cette époque de persécution fut la plus terrible pour les dissidents et les chrétiens, qui furent obligés de se cacher comme des rats dans des refuges de fortune, afin de sauver non seulement leur vie, mais aussi et surtout le salut de leur âme.

Mais si le martyre des dissidents et des chrétiens était grand, ce n'était pourtant rien en comparaison avec les tourments qui allaient suivre pour les humains qui avaient embrassé le gouvernement totalitaire mondial et sa marque d'esclavage…

« Et Abaddon ? », demanderont les personnes curieuses ou perspicaces. Eh bien, on ne revit plus Abaddon avant le jour de l'ultime bataille contre les Nefels et les démons. Mais ceci est une autre histoire…

XLIII. Une aube nouvelle

A mon réveil, tout était flou. J'avais dû perdre beaucoup d'énergie et de force… Je sentis aussitôt une main se poser sur mon côté droit, et retirer le pansement et l'onguent végétal qui avaient été appliqués à l'endroit de la plaie… Mes yeux s'adaptèrent à la pénombre. J'étais dans une demeure forestière de Perpetua : le style incomparable, écologique et naturel, l'indiquait clairement. La main blanche, féminine et fine – trop pâle que pour être humaine – appliqua l'onguent sur la plaie, et fixa avec délicatesse le nouveau pansement. La douleur était toujours là, mais avait diminué fortement. Mon infirmière se rapprocha, et je distinguai le visage d'habitude inexpressif d'Ouvéa. Pour la première fois, j'y lus une émotion, mais je fus bien incapable de reconnaître laquelle. Ma vision était encore un peu trouble, et j'éprouvais une certaine forme de vertige… une chute de tension, peut-être ?

- « Où suis-je exactement, Ouvéa ? », articulai-je difficilement et d'une voix pâteuse. Pour toute réponse, elle se dirigea vers ma jambe, et retira un emplâtre… j'aperçus ce qu'il restait de la brûlure que j'avais subie : la peau était à nouveau rose et fraîche. Seule une petite différence de coloration laissait deviner que la peau avait subi des dégâts, mais cela ne durerait pas bien longtemps. Soudain, je me rendis compte d'une chose et je m'assis : j'avais récupéré mon apparence jeune, musclée et athlétique ! Je me touchai le bras, le torse, les cuisses : tout était redevenu comme auparavant ! Ouvéa constata ma surprise, et parut amusée.

- « Tu ne croyais quand même pas que les pouvoirs de ce maudit Nefel surpassaient ceux du côté divin, n'est-ce pas ? », dit-elle malicieusement, en feignant de m'admonester.

- « Bien sûr que non, mais j'étais dans un tel état lorsqu'Azraël m'a ramené ici… », ajoutai-je avant de me recoucher, car tout tourbillonnait autour de moi.

- « Voyez-vous ça… Sauvé par l'Ange de la Mort en personne ! »,

ironisa-t-elle. « Tu étais dans de beaux draps lorsque nous t'avons récupéré, en effet… Nous avons même craint pour ta vie. Mais tu dois t'estimer très heureux. Les gens qu'Azraël nous amène sont toujours dépossédés de leur corps physique, car c'est son travail de les faucher et de les guider vers nous, le moment venu. En fait, je crois que tu dois être le seul humain qu'il ait sauvé depuis des milliers d'années… ».

- « Où est-il, à présent ? », risquai-je d'une voix mal assurée.

- « Il est allé faire un tour sur Terre… la coupe que tu as récupérée a été utilisée. Elle a heurté un missile nucléaire surpuissant se trouvant dans un sous-marin russe qui avait coulé au large des côtes britanniques. Désormais, les créatures marines ne sont plus que du passé. Les océans regorgent de cadavres de poissons, de poulpes, de coquillages et de mammifères marins en tout genre. Chaque marée amène sur les plages sa moisson de créatures mortes et radioactives. C'est une catastrophe sans précédent ».

Je secouai la tête avec tristesse et marmonnai : « Il m'avait bien dit qu'il allait avoir un surcroît de travail à cause de cette seconde coupe… ».

Je m'enquis ensuite de son fils. « Et Setna ? Où est-il, et comment va-t-il ? », demandai-je avec une certaine appréhension.

Elle me répondit sans ambages : « Il a encore un peu de mal au niveau des séquelles psychologiques… et il fait des cauchemars régulièrement. Mais c'est un petit gars solide, et je pense que l'atmosphère de Perpetua lui permettra de se remettre bien vite. En ce moment, il est en train d'aider Hénoch à préparer ta maison ».

« Ma maison !? », répondis-je avec un peu trop de curiosité et d'empressement.

Elle éclata de rire… Un rire léger et cristallin, frais comme une brise de printemps. A ce moment précis, la porte de la chambre s'ouvrit avec force : Arnd et Boun s'introduisirent bruyamment dans la chambre, avec tout un tas de pots, de plantes et de bandes de tissu, dont la majeure partie avait été chargée dans des paniers en osier qui reposaient sur le dos puissant de Boun. Arnd, le néandertalien,

prit la parole : « Avec ces fournitures que nous avons cueillies, préparées et rassemblées, je pense que tu devrais te retaper en un temps record », dit-il avec un large sourire. Boun, l'ours des cavernes, ajouta entre deux grognements : « Oui, et tu as intérêt à te rétablir bien vite, car certaines festivités doivent avoir lieu dans deux semaines, en l'honneur du succès total de ta mission ! ». J'avais presqu'oublié que sur Perpetua, les animaux étaient doués de parole… C'est fou le nombre de choses qu'un voyage effectué dans un territoire hostile et dans des conditions pénibles, pouvait vous faire oublier.

Ils durent remarquer ma mine déconfite et mon air peiné, car Ouvéa ajouta : « Tu ne dois pas te faire de souci ni te sentir coupable de ce qui se déroule en ce moment sur Terre, Aymeric. Les châtiments qui pleuvent sur l'humanité ont été dûment mérités. Ceux qui subissent ces châtiments ont commis les crimes les plus odieux, tu le sais mieux que personne… Qui plus est, ces punitions seront tout bénéfice pour les Justes de la Terre qui nous rejoindront bientôt et régneront avec nous d'abord sur Perpetua, puis sur la Nouvelle Terre ».

Mais les paroles d'Ouvéa ne suffirent pas à desserrer d'étau qui me broyait la poitrine depuis l'intérieur. Des images difficiles de mon passé me flottaient dans la tête, et revenaient désagréablement à la surface… Il y avait encore quelques rares personnes qui comptaient pour moi sur Terre, et pour lesquelles je m'inquiétais beaucoup. Je me demandai où elles étaient en ce moment, et ce qu'elles faisaient.

***

Vers la fin de la semaine suivante, je pus recommencer à marcher, et à sortir un peu à l'extérieur. Ma vigueur revenait, petit à petit, grâce aux bons soins d'Ouvéa – et à la succulente gastronomie de Perpetua ! Arnd et Boun venaient chaque jour m'apporter les repas, et c'était un festin à chaque fois ! J'appris que chaque plat avait été cuisiné et mijoté amoureusement par des voisins… Cet élan de solidarité envers moi m'émut profondément.

L'aménité, la prévenance, l'hospitalité, la bienveillance et le respect avec lesquels tout individu était reçu ici, étaient vivifiants et apaisants, spécialement après un voyage éprouvant - comme une vie passée sur Terre ou une mission accomplie sur une planète lointaine et malfaisante, par exemple.

Dès que je fus capable de rester une ou deux heures sur mes jambes, une petite cérémonie fut organisée dans la forêt. Un modeste monument à la mémoire de Valak fut érigé ; tout le voisinage participa à cette commémoration, et vint se recueillir pieusement ou partager des souvenirs concernant le courageux membre insectoïde du Grand Conseil.

A peine la cérémonie avait-elle pris fin, que je vis débarquer Setna. Il se jeta presque dans mes bras, me remerciant de l'avoir sauvé des griffes des immondes extraterrestres gris. Il pleurait, et l'on pouvait voir à quel point la terreur et la souffrance l'avaient marqué.

Passant du coq à l'âne, il me dit soudain avec un entrain inattendu : « Viens avec moi ! Allons voir Hénoch… Tu vas être fier de ce que nous avons fait, lui et moi ! ».

Quelques dizaines de mètres plus loin, nous parvînmes à une espèce de petite place naturelle située à proximité d'un arbre titanesque. Ce feuillu étendait sa frondaison fournie en répandant une ombre rafraîchissante, et était assurément pluri-centenaire. Des oiseaux exotiques et colorés chantaient à tue-tête depuis leur nid établi dans sa majestueuse ramure, tandis que des rongeurs sautaient de branche en branche…

Soudain, une trappe s'ouvrit entre deux racines, et la tête souriante d'Hénoch surgit en criant : « Eh bien, mon jeune ami ! Viens donc voir par ici ! Tu nous diras ce que tu penses de cette habitation. C'est un cadeau que le Grand Conseil t'a accordé à titre honorifique pour le succès de ton importante mission… ».

Je le rejoignis, et descendis des marches en bois ciré… La demeure, spacieuse, s'étendait en sous-sol, entre les racines de l'arbre colossal. Elle était encore vide, mais comportait de nombreuses pièces. La plus vaste d'entre elles était située au beau milieu de la chaumière. Elle était ronde, et une grande table avait été installée

au centre, avec des sièges confortables comportant un dossier élevé. J'adressai un regard surpris à mon vieux mentor. Ce dernier me sourit et me dit : « Nous avons pensé qu'il serait dorénavant plus prudent de réunir le Grand Conseil, pour les missions les plus confidentielles, dans une salle moins lugubre que celle de la Butte des Titans et plus digne du style de cette planète… De plus, en cas de problème, ce lieu est bien plus discret que notre chère capitale. Bien entendu, tu pourras décorer cette pièce comme tu l'entends ».

« Cela fait très chevaliers de la Table Ronde », dis-je sur un ton facétieux. « Mais j'ai déjà des idées qui me viennent pour la décoration ».

Hénoch gloussa, et ajouta : « Je ne doute point de ta créativité, Aymeric… A présent, suis-moi : ta chambre est déjà installée et partiellement meublée. C'est la seule pièce que nous ayons terminée. La salle de bain est opérationnelle, et le système de chauffage fonctionne déjà, lui aussi. Mais nous devons encore travailler dans les chambres, la cuisine, et les autres pièces annexes, sans parler du mobilier qui, pour l'instant, est plutôt rare et basique… Néanmoins, ton lit est déjà présent».

« Merci, Hénoch ! Cette maison est tout ce que j'aurais pu souhaiter : un domicile sur la plus merveilleuse planète que je connaisse, et à proximité d'Immua, la Cité de Cristal… C'est grand, bien éclairé, et il n'y fait pas froid. Je crois que je prendrai plaisir à remplir ce logis. Pas seulement avec des objets, mais aussi avec de la joie et des amis ».

Nous entrâmes dans la chambre à coucher : un grand lit bien douillet s'y trouvait, ainsi qu'une haute armoire très rustique et une commode un peu bancale. Dans un coin, mon sac-à-dos et tout mon équipement avaient été soigneusement disposés. Je remarquai que l'armure, le bâton de foudre et l'espadon avaient été nettoyés, astiqués et polis. Ils rayonnaient de mille feux !

Hénoch se racla la gorge de façon embarrassée. « Hum… il reste un tout petit problème… Peu après qu'Azraël t'ait ramené, une créature hybride a atterri ici. Vois-tu de quoi je veux parler ou… ? ».

« Oui, bien sûr… C'est un chat ailé de petite taille. Il nous a suivis jusqu'ici. Il n'avait plus nulle part où aller et, en considérant que tout l'inframonde de Neferkeptah s'est transformé en géhenne, je ne peux lui en vouloir d'avoir essayé de sauver sa peau… Aussi étrange que cela puisse paraître, cet animal m'a aidé à trouver le temple du Serpent dans lequel la Coupe se trouvait… Je sais que cela peut paraître bizarre, mais j'ai ressenti le besoin de lui donner un nom. Je l'ai baptisé Zéphyrin ».

« Ah… euh… eh bien, Zéphyrin t'attend dans la cave. Etant donné son attitude peu amicale, nous avons été contraints de le mettre momentanément en cage. Il montrait des signes de colère et d'agressivité, nous avons donc cru plus prudent de ne pas le laisser vagabonder en liberté… Les individus mauvais qui arrivent sur cette planète après leur trépas, qu'ils soient humains ou non, possèdent une partie bien déterminée où ils demeurent, et ils n'y séjournent que pendant un court moment. Ils sont « en transit », si tu veux… Mais ils arrivent toujours post mortem ; pour cette raison, il leur est difficile de causer du tort à qui que ce soit. Les êtres maléfiques et vivants, par contre, sont proscrits. Il y a un autre problème, Aymeric : certains disent qu'il faut renvoyer Zéphyrin sur une planète qui lui conviendra mieux. D'autres disent qu'il faut même l'éliminer, étant donné sa nature corrompue… Le Grand Conseil doit décider de son sort dès demain, après qu'un expert ait évalué la situation. Tu peux rendre visite à ton ami félin, si tu veux ».

« D'accord, Hénoch… mais j'ai besoin que tu me montres d'abord où se situe la cave ».

« Oh ! Mais où avais-je la tête ? C'est de ce côté-ci… ». Hénoch se dirigea vers une trappe qui se trouvait à côté de la cuisine. Lorsqu'il la souleva, une volée de marches apparut, s'enfonçant profondément sous les racines de l'arbre. Nous descendîmes cet escalier ensemble, et atteignîmes une large salle vide, à l'exception d'une petite table en bois sur laquelle trônait la cage. Zéphyrin roulait de gros yeux noirs et fâchés, comme s'il boudait en silence… Dès l'instant où il nous vit, il commença à miauler piteusement.

Je remerciai Hénoch, qui remonta à l'étage pour nous préparer une infusion revigorante aux fruits de Perpetua.

Dès qu'il eut refermé la trappe, je m'adressai au chat ailé : « Zéphyrin… tu peux arrêter ton cirque, à présent. Tous les animaux parlent, ici… ». Mais le chat continua à miauler et à piauler, puis s'arrêta, m'ignora royalement et commença à se laver la patte avant droite, tout en jetant un coup d'œil hypocrite dans ma direction de temps à autre.

J'ouvris lentement la porte de la cage… Le chat ailé, aigri, fit mine de ne pas s'y intéresser, et continua à se lécher la patte dans un premier temps. Ensuite, il renifla la porte, risqua son museau dehors, et avança une patte, puis une autre… Finalement, il sortit entièrement, en remuant paresseusement la queue de gauche à droite. Ce n'est qu'à ce moment qu'il daigna m'adresser la parole :

« Pas fameux, l'accueil, ici… Je me demande bien pourquoi ils se méfient de moi. Par contre, en ce qui me concerne, j'ai toutes les raisons de douter de leurs intentions. J'en ai entendu certains qui voulaient absolument me transformer en descente de lit sous le prétexte que je suis un hybride maléfique… Mais attends voir, mon pote : la meilleure, au cas où tu l'ignorerais, c'est que je ne suis PAS un hybride ! Je fais partie d'une espèce naturelle et à part entière qui provient de la constellation des Pléiades ! ».

J'accueillis la nouvelle avec grand soulagement. « Mais comment t'es-tu retrouvé sur Neferkeptah, alors ? », demandai-je avec une pointe de scepticisme dans la voix.

« Mais c'est très simple, mon cher : je m'y suis écrasé en vaisseau spatial, avec mon ami, Apollonius. Tu sais… celui qui est décédé dans la caverne de gaz toxique, et sur le cadavre duquel tu as « emprunté » le bâton de foudre ? Nous étions en réalité en mission d'exploration, mais quelque chose nous a touché… probablement un rayon ou une arme d'Azazyel ».

« Mais… mais comment avez-vous fait pour découvrir Neferkeptah ? », rétorquai-je rapidement afin d'attirer l'attention du chat sur autre chose que sur mes joues qui s'empourpraient de honte suite à son allusion au fait que j'avais volé le bâton sur le cadavre de son ami.

« C'est une longue histoire, Aymeric… Une histoire qui commence

sur une planète lointaine. Je te relaterai un jour mes aventures… Mais tu sais, en ce moment, je meurs de faim ! Il ne te resterait pas un peu de cette délicieuse volaille, par hasard ? ». Et Zéphyrin émit un « rrrrrou » d'anticipation tout en se léchant les babines…

Je remontai jusque dans la chambre, avec Zéphyrin sur les talons. Là, j'inspectai mon équipement : la gibecière était toujours là, avec son délicieux contenu… Je l'ouvris : il ne restait plus qu'une seule cuisse de faisan, que je déposai sur le sol. Zéphyrin s'élança à toute allure, et attrapa le morceau entre les dents. Il se tapit ensuite dans un coin de la chambre, et dévora goulûment sa pitance.

Lorsqu'il eut terminé, il m'adressa un clin d'œil et ajouta : « Tu ne crois tout de même pas que je suis auprès de toi par hasard, j'espère ? Souviens-toi : c'est moi qui t'ai guidé vers le temple où se trouvait la seconde Coupe ! ».

Interloqué, je lui répondis : « Hummm… Ne serais-tu pas un peu présomptueux ? ».

Pour toute réponse, il sembla sourire… le sourire d'un chat qui aurait été pris le museau dans un pot de crème, et qui ne regrette aucunement son crime.

« Tu sais ce qui serait vraiment très drôle ? », demanda-t-il.

« Quoi donc ? » dis-je, intrigué.

« Que tu m'emmènes auprès du Grand Conseil, demain… Pas seulement pour mon procès, je veux dire, mais aussi pendant la cérémonie qui a été prévue. Ces prétentieux m'en veulent car ils croient – à tort – que je suis un hybride, et ils ont décidé de me juger. Mais si tu me prends avec toi, je crois bien que je pourrais t'être utile. En outre, je serai très calme… pour autant que l'on ne me fasse aucun mal, bien entendu ».

« Eh bien, soit », décidai-je. « Nous ferons d'une pierre deux coups, et irons nous présenter ensemble devant le Grand Conseil ».

Zéphyrin se coucha dans la position du Sphinx, ferma les yeux à moitié, sourit de façon énigmatique et commença à ronronner

comme s'il goûtait, en pensée, des idées particulièrement savoureuses…

***

Il était presque midi, le lendemain, lorsque le Grand Conseil se réunit dans le bâtiment le plus exceptionnel de la ville d'Immua : la Tour des Peuples.

Cette fois, j'avais pu apprécier la beauté époustouflante des paysages de la planète Perpetua pendant le voyage, car j'avais catégoriquement refusé de voler en puce ailée géante (une fois m'avait suffi, merci bien !), et avais opté pour un vol réalisé à l'aide d'un bien meilleur moyen de transport : mon armure angélique. Zéphyrin avait déployé ses ailes membraneuses et m'avait suivi de près, ne me lâchant pas d'une semelle mais demeurant très silencieux. Hénoch, quant à lui, avait pris place sur la selle d'une gigantesque puce ailée…

Nous étions arrivés un peu en avance, ce qui nous avait permis de nous sustenter et de nous désaltérer dans une des nombreuses tavernes situées à proximité de la Tour.

Etincelant de beauté, ce superbe beffroi, taillé dans le diamant le plus pur, était cependant déconcertant vu de l'intérieur. Sa magnificence s'estompait quelque peu et se faisait oublier. Son aspect translucide donnait l'impression de flotter dans l'espace, surtout lorsqu'on empruntait ses monumentaux escaliers en colimaçon. On avait alors la sensation d'être à mi-chemin entre le rêve et la réalité, et mieux valait ne pas être pris de vertige, car on apercevait l'extérieur – et donc aussi le sol, les gens et les habitations - à travers les murs cristallins.

Afin que Zéphyrin n'attire pas trop l'attention sur lui, je lui proposai de venir dans mes bras. De cette manière, les gens ne pourraient pas vraiment remarquer ses ailes. Pour une fois, il ne rechigna pas et se laissa faire…

Des hôtesses pleines de charme et de grâce nous firent entrer dans la Salle des Réjouissances. Bien que très large, cette pièce était bondée, et chaque personne présente tourna la tête dans notre direction. Un grand murmure s'éleva, immédiatement suivi par des vivats, des applaudissements et des cris de félicitation ou d'encouragement. Nous traversâmes la salle via l'allée centrale, pendant que mon nom était scandé par l'assemblée présente…

Je n'étais pas habitué à ce genre d'ovation ni aux entrées triomphales, aussi sentis-je rapidement mes joues s'enflammer et le rouge de l'embarras me monter au front. Mais j'étais en armure et, sous mon casque, on ne pouvait heureusement pas se rendre compte de mon trouble.

Nous gravîmes quelques marches et nous retrouvâmes à côté des membres du Grand Conseil d'Immua : Boun, Arnd et Ouvéa. Hénoch, bien sûr, était à mes côtés en sa qualité de quatrième représentant de ce Conseil. J'eus également la surprise de revoir Méneptah. Pour l'occasion, il avait revêtu une tunique blanche à bordure dorée, ainsi qu'une ceinture rouge et or. J'enlevai mon casque et les saluai en les embrassant. Hénoch me précisa : « Méneptah a été nommé membre du Grand Conseil par vote populaire direct hier soir, lors d'une élection exceptionnelle. Il remplacera Valak. Les citoyens de la ville ont été très émus concernant ce qui était arrivé à Titou, et ont voulu non seulement lui rendre hommage, mais aussi honorer et soutenir Méneptah dans son chagrin en nommant ce dernier comme nouveau membre. Personnellement, je pense qu'ils ont eu raison, puisque Méneptah nous a également aidés dans notre mission lorsqu'il nous a emmenés à la Butte des Titans où se trouve le Portail secret… ». J'acquiesçai : il ne faisait aucun doute dans mon esprit que Méneptah remplirait son devoir à la perfection, et s'acquitterait de cette nouvelle fonction avec compétente et honneur.

Ensuite, un petit homme débonnaire et presqu'aussi large que haut nous rejoignit, et harangua la foule d'une voix forte. Son visage poupon et souriant était engageant, et son ventre, révélant un embonpoint certain, lui conférait une apparence hédoniste digne d'une antique divinité grecque. Hénoch me souffla à l'oreille : « Je n'avais pas encore eu le plaisir de te présenter Athos Adip, le Maître

de Cérémonie d'Immua. Il est ce qui se rapproche le plus de ce que vous appelez un maire, mais avec les charges politiques en moins… ». Le brave Athos commença par présenter le Grand Conseil, annonçant ensuite la nomination officielle de Méneptah comme cinquième membre de cette vénérable assemblée. Des « bravo !» enthousiastes et une ovation s'élevèrent dans la grande salle, scellant définitivement cette décision. Monsieur Adip se lança ensuite dans un assez long discours qui expliquait les tenants et les aboutissants de ma mission… Il ne tarissait pas d'éloges à mon égard et envers les autres membres du Grand Conseil. Les thuriféraires de ce genre m'avaient toujours inspiré la méfiance, car les laudateurs se révèlent souvent être des traîtres ou des lâches. Toutefois, ici à Immua, je n'avais aucune raison de me méfier. Cette allocution eut plutôt sur moi un effet sédatif, car je me surpris à somnoler à plusieurs reprises au cours de son laïus. Peut-être était-ce d'ailleurs un indice de ma fatigue : je n'étais pas tout à fait remis de mes aventures, et avais encore besoin de repos.

Lorsque le « Maître de Cérémonie » eut terminé son speech, un tonnerre d'applaudissements brisa le silence de la salle, et me tira de mon engourdissement. Mon nom fut à nouveau crié pendant plusieurs dizaines de secondes, puis des portes s'ouvrirent derrière nous et des stewards nous pressèrent de les suivre… Ils nous emmenèrent à travers plusieurs pièces plus petites et, en définitive, nous nous retrouvâmes dans une petite salle meublée de bancs en bois et d'une très longue table en forme de U. Une carafe de liquide vermeil fut amenée, ainsi que des coupes et deux bols pour Boun et Zéphyrin. Un godelureau versa le contenu de la carafe dans nos verres, puis nous les servit. Hénoch me murmura : « Un petit conseil, Aymeric : ne bois qu'un seul verre de ce nectar. Tu en voudras certainement davantage, mais tu pourrais finir par chanter en dansant sur les tables, comme cela m'est arrivé la première fois que j'en ai goûté… Cet alcool n'en a pas l'air, mais il est assez fort. Et je pense qu'il serait malvenu d'être ivre pendant les discussions visant à prendre une décision concernant Zéphyrin… ».

- « Quel est le nom de ce breuvage, Hénoch ? ».

- « C'est de l'ambroisie », me dit-il.

Je portai la coupe à mes lèvres, et goûtai la boisson : elle était

exquise et délicieusement sucrée. Elle me rappelait ces succulents fruits violets que j'avais consommés chez Hénoch… Ce nectar était si divin que lorsque ma coupe fut vide, je désirai ardemment la remplir à nouveau. Ce n'est qu'avec toute ma volonté que je parvins à écarter cette envie, et à suivre le conseil de mon mentor.

Soudain, une petite porte dérobée s'ouvrit devant nous, et un homme élancé et sec entra, soulevant son chapeau melon afin de nous saluer brièvement. C'était la toute première fois que j'observais une personne porter un costume et une cravate sur cette planète… Le petit sourire affable qu'il nous adressa était terni par l'éclat de ses yeux gris – un éclat aussi froid et dur que de l'acier. On sentait tout de suite, chez cet individu, un esprit incisif, analytique voire chirurgical, mêlé à une certaine forme de mesquinerie. De par son attitude, il me rappelait beaucoup certains petits employés de banque britanniques du début du XXe siècle… Ce qui m'étonna le plus chez cette personne, c'était son manque de chaleur et de joie de vivre, manque qui tranchait singulièrement avec l'ambiance générale qui régnait sur Perpetua.

- « Laissez-moi me présenter, honorables membres du Conseil d'Immua : je suis Felix Courtepointe, expert en démonologie. On m'a mandaté en ces lieux afin de régler un problème épineux concernant un… un hybride !? ».

- « Plaît-il ? », rétorqua Zéphyrin. « Et qui donc vous a dit que j'étais un hybride, monsieur ? En avez-vous la preuve absolue ? Parce que, sur la planète d'où je viens, on apporte d'abord des éléments probants avant de mettre des étiquettes sur une personne… ».

L'obséquieux expert faillit en avaler sa cravate. Il sursauta et porta les mains à ses petites lunettes rondes… Ses longs membres me rappelaient les pattes d'une araignée ou d'un faucheux.
Courtepointe roula des yeux exorbités partout dans la salle, avant de les fixer sur Zéphyrin, qui lapait nonchalamment son bol d'ambroisie, à côté de moi.

- « Je ne savais pas qu'il parlait… », fit-il.

- « Ce « il », monsieur, se nomme Zéphyrin », fit mon comparse à moustaches en agitant bien visiblement ses ailes de chauve-souris. «

Du moins, c'est le nom que monsieur Tanat m'a donné, et qui est facile à prononcer pour vous. Mon véritable nom est assez complexe, et ne peut être prononcé que par un miaulement précis et modulé… ce qui, je crois, n'est pas tout à fait dans votre registre vocal ».

Le petit félin était en train d'humilier et de narguer l'expert de façon insolente mais néanmoins polie, tout en continuant de le mettre mal à l'aise.

- « Très bien, monsieur Zéphyrin… », poursuivit Courtepointe avec un sourire narquois. « Puisque vous n'êtes pas un hybride, comment expliquez-vous donc votre apparence, qui ressemble à s'y méprendre à un mélange contre nature entre un chat et une chauve-souris ? Vous savez, comme ces expériences infâmes de chimérisation génétique qui ont cours en ce moment sur Terre… ? ».

- « Je l'explique par le fait que suis originaire d'une planète lointaine située dans la constellation des Pléiades, où mon espèce - entièrement naturelle – vit et prospère, monsieur ! En outre, les hybrides conservent, au niveau de leur ADN, les caractéristiques génétiques des différentes créatures à partir desquelles on les a constitués. Je vous rassure immédiatement : ce n'est pas mon cas, et une simple prise de sang, suivie d'une analyse de mon génome, sera suffisante pour vous en donner la preuve définitive. Vous constaterez alors par vous-même que mon ADN est différent de celui d'un chat ou d'une chauve-souris, et qu'hormis mon apparence, je n'ai rien à voir avec ces deux animaux qui vivent sur Terre ».

- « Très bien… je vais donc demander qu'une prise de sang soit effectuée au plus vite », répondit sèchement le sale bonhomme, qui avait l'air de plus en plus irrité - et de moins en moins confiant. « Mais que faisiez-vous alors sur Neferkeptah, puisque votre planète d'origine est si éloignée de la planète des Nefels ? »

- « J'étais en mission avec mon ami pléiadien, Apollonius. Il est décédé dans une grotte remplie de gaz toxique, et je ne dois la vie sauve qu'à ma petite taille, car l'oxygène est souvent plus abondant au ras du sol… Notez que monsieur Tanat peut confirmer mes dires

: il a vu de ses propres yeux le cadavre d'Apollonius, et a réussi à récupérer son bâton de foudre… ».

Je hochai la tête en signe de confirmation, affermissant Zéphyrin dans son argumentaire.

- « Nierez-vous donc aussi le fait que vous fuyiez la planète Neferkeptah afin d'échapper à la géhenne ? », poursuivit Courtepointe avec un rire goguenard.

Zéphyrin se renfrogna :

- « Je ne peux le nier qu'à moitié, monsieur, comme vous l'avez certainement deviné. Car en effet, si je n'avais pas suivi monsieur Tanat dans le Portail, j'aurais assurément brûlé comme une vulgaire saucisse… Mais vous ne pouvez quand même pas me reprocher d'avoir voulu survivre, n'est-ce pas ? Cependant, je constate que ce sont mes intentions qui vous chagrinent de la sorte… Vous pensez que je suis une engeance du diable, ou quelque chose de ce genre. Je vais vous faire une révélation – pas seulement à vous, monsieur Courtepointe, mais aussi à tous les membres du Grand Conseil, ainsi qu'à monsieur Tanat : Apollonius et moi étions en mission de repérage sur Neferkeptah. Et que souhaitions-nous donc repérer ? Eh bien, nous avions été envoyés sur cette maudite planète sur ordre du Chœur des Archanges, et plus précisément sur ordre de l'archange Gabriel, afin de repérer l'emplacement de la dernière coupe de l'Apocalypse non encore répertoriée par nos services ! Tout ceci pourra être corroboré par un simple voyage via un de vos Portails vers ma planète – Purrfecta, c'est son nom –, et par le biais d'un contact diplomatique avec mes supérieurs. Sachez donc que si j'ai suivi monsieur Tanat, ce n'était pas uniquement pour sauver ma vie, mais aussi pour l'aider dans sa mission en lui communiquant des informations vitales. En outre, c'est moi qui ai guidé monsieur Tanat jusqu'au temple du Serpent, où la deuxième Coupe était gardée ».

J'opinai du chef afin de faire comprendre à Courtepointe que le félin avait dit la vérité à propos de son rôle de guide lors de ma quête consistant à récupérer la deuxième Coupe.

Hénoch avait sursauté de surprise, et interrompit brièvement le chat

ailé :

- « Zéphyrin… ai-je bien compris ? Viens-tu d'affirmer que vous aviez répertorié toutes les autres coupes ? Cela signifie-t-il que vous connaissiez – et que vous connaissez toujours – les emplacements de toutes les autres coupes de l'Apocalypse… !? », demanda Hénoch avec empressement.

- « C'est exactement ce que je viens de dire, monsieur Hénoch ! », lança le chat en jetant un regard espiègle sur l'expert, qui semblait à présent se décomposer dans son siège, comprenant qu'il ne parviendrait jamais à faire châtier le félin ailé. Commençant à se lécher la patte gauche, Zéphyrin enfonça définitivement le clou : « En d'autres termes, je pense que mon aide va se révéler in-dis-pen-sa-ble pour la suite des événements sur Terre. Par conséquent, à moins de vouloir perdre l'avantage sur les démons qui asservissent la Terre, et après vérification des informations que je viens de vous donner, je pense que Monsieur Courtepointe va devoir me présenter des excuses… ».

Ouvéa intervint avec vivacité, le regard brillant d'espoir : « S'il te plaît… Peux-tu nous communiquer les emplacements des coupes restantes maintenant, Zéphyrin ? ».

- « Mais bien sûr, chère Ouvéa… » répliqua le rusé félin tout en se couchant et se lissant le poil. « A condition, évidemment, que monsieur Courtepointe me présente d'abord ses plus plates excuses… et qu'il sorte de la salle au moment où je communiquerai les données ultraconfidentielles concernant l'emplacement des cinq coupes restantes ».

***

Dix minutes plus tard, nous sortions tous de la Tour des Peuples en pleurant de rire… Il fallait bien dire que voir Courtepointe s'excuser de mauvaise grâce, gesticulant comme un singe et la mine déconfite, avait été fort divertissant.

Un médecin avait été dépêché sur place afin d'effectuer la prise de sang de Zéphyrin. D'autre part, une estafette avait été immédiatement envoyée sur la planète Purrfecta via le grand Portail afin de vérifier les allégations du chauve-chat.

Nous transportâmes victorieusement Zéphyrin, notre héros du jour, sur une planche en bois. Ce pacha s'y était couché de tout son long, tel un chat de pharaon, les moustaches en éventail. Il semblait très satisfait de la petite leçon qu'il avait donnée à son accusateur. Entré dans la salle en tant que suspect, il en était ressorti en vainqueur !

Hénoch avait pris soin de noter méticuleusement les emplacements précis des cinq coupes manquantes… Cinq coupes de l'Apocalypse qu'il faudrait à présent récupérer dans l'ordre afin qu'un ange puisse les déverser sur Terre, accomplissant ainsi les Ecritures et sauvant les Justes du monde entier.

Ce soir-là, avant de m'envoler avec Hénoch et Zéphyrin pour retrouver mon domicile dans la forêt, je discutai longuement avec Méneptah. Au cours de la conversation, le petit humanoïde me révéla que les âmes des personnes et des animaux décédés passaient toutes par la grande clairière de Perpetua avant de poursuivre leur chemin, et qu'il avait eu le privilège de voir passer celle de Titou. Il avait une fourrure toute blanche désormais, et filait vers sa destination finale dans la joie et l'allégresse… Je remerciai Méneptah, et gardai précieusement en mémoire cette vision céleste de Titou qui filait droit vers le paradis.

Ouvéa, Arnd et Boun s'étaient envolés dans le petit vaisseau de Setna deux heures plus tôt. C'était Setna lui-même qui le pilotait, et il m'avait fait de grands signes à travers le cockpit en guise d'au revoir. Je les rejoindrais plus tard dans la forêt de Perpetua – notre chez nous. Hénoch était resté avec Méneptah, Zéphyrin et moi avant de repartir. Nous volâmes ensemble, l'un derrière l'autre, afin de regagner notre domicile.

Une fois arrivés à destination, la fatigue accumulée au cours de cette journée se fit soudain sentir. Je pris congé d'Hénoch et regagnai ma toute nouvelle maison en compagnie de Zéphyrin. Nous eûmes la surprise de découvrir, devant notre porte, un panier de ces délicieux fruits violets que les habitants de Perpetua

nomment des « pourprinions », et à partir desquels ils distillent l'ambroisie. Il y avait un mot de remerciement à l'intérieur : il provenait de Setna et Ouvéa. Après avoir déposé le panier sur une petite table basse, je me dirigeai droit vers la chambre à coucher. Je m'allongeai sur le lit et tombai immédiatement dans un sommeil sans songes…

***

Le picotement provoqué par la moustache de Zéphyrin sur mes joues me réveilla. Le soleil était seulement en train de se lever, mais pour la première fois depuis une éternité, je me sentais en pleine forme et bourré d'énergie. La raison de ce regain de vitalité était facile à comprendre : grâce aux déclarations de Zéphyrin, nous possédions à présent un avantage stratégique capital sur nos ennemis : nous connaissions désormais les endroits précis dans l'univers où les cinq dernières coupes de l'Apocalypse attendaient d'être cueillies ! Pour la première fois depuis longtemps, je me sentis à ma place, chez moi, et j'avais une bonne raison d'espérer que les choses s'améliorent…

Le chat ailé de Purrfecta me regardait avec curiosité, scrutant chacun de mes mouvements. Au bout de cinq minutes, cette attitude commença à devenir agaçante, aussi lui demandai-je : « Que se passe-t-il, Zéphyrin ? Pourquoi me fixes-tu de la sorte ? ».

« J'ai entendu le discours et les louanges que le Maître de Cérémonie a prononcés, hier. Il n'a cessé de vanter ton courage et ton inébranlable volonté à effectuer les missions qui t'avaient toujours été confiées, sans jamais rechigner. C'est justement ce dernier point qui m'intrigue : pourquoi as-tu toujours accepté ces périlleuses missions sans mot dire ? ».

Des souvenirs douloureux, que j'essayais de réprimer depuis longtemps, submergèrent mon esprit, et j'en eus les larmes aux yeux. Je me retournai pudiquement et répondis lentement, d'une voix cassée par le chagrin mais en articulant chaque syllabe : «

Parce que je veux que Justice soit faite sur Terre… et parce que je veux que Yaza paie pour ses innombrables crimes. Lui, sa marque et son maudit Ordre Mondial sont la raison pour laquelle j'ai tout perdu… y compris ma famille. Jadis, j'avais une épouse et un enfant que j'adorais, vois-tu… Mais ma femme refusa de me suivre lorsque Yaza commercialisa son implant infernal. Elle se disait chrétienne, pourtant… Je tentai de la convaincre, afin qu'elle rejette l'implant tout comme moi ; malheureusement, Dalila refusa d'abandonner la facilité, le confort et la vie que le système mondialiste promouvait. Elle ne désirait pas vivre en paria, et ne voulait pas non plus d'une existence marginale et dangereuse ; cette volonté était hélas bien plus grande que sa foi. Elle refusa donc d'écouter les avertissements apocalyptiques contenus dans la Bible, et rejeta aussi mes conseils. Elle prit Elie - notre fils - avec elle, et partit… J'ai même des raisons de penser que c'est elle qui me dénonça aux autorités, et qui fut à l'origine de ma déportation dans ce sinistre camp d'extermination. A l'heure qu'il est, elle a très certainement pris la puce, et mon fils aussi. Ce n'est pas comme s'ils étaient morts… Non, en réalité, c'est bien pire : en prenant la puce, ce sont leurs âmes qui sont perdues à jamais. Je n'ai donc aucun espoir de les revoir un jour. Aucun… A cause de Yaza, de son système et des démons qu'il sert, j'ai tout perdu ! Voilà la raison pour laquelle je veux par-dessus tout que le Jugement arrive… ».

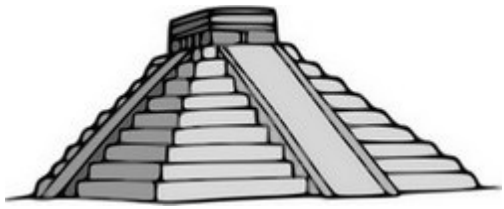
Lorsque j'eus terminé mon témoignage, des larmes brûlantes me baignaient les yeux et les joues… Zéphyrin, les oreilles basses, me remercia pour ma sincérité, tout en s'excusant maladroitement pour la douleur que ces souvenirs avaient ranimée. Je m'essuyai les yeux à l'aide de mes manches puis, conjurant la tristesse et les larmes, je me redressai et ajoutai : « Malgré ce qui s'est passé, malgré cette douleur, je ne regrette rien : j'ai finalement trouvé ma place, et j'ai d'excellents amis, ici ! Des amis fidèles qui, comme Titou, ne m'ont jamais laissé tomber… Donc, réjouissons-nous car désormais, la chute de Yaza, de son système ainsi que du règne démoniaque sur Terre, est toute proche ! »

Je servis ensuite le repas de Zéphyrin et, pendant qu'il le dévorait avidement et en silence, je pris un pourprinion et allai le savourer à l'extérieur, devant l'entrée. Je m'assis contre une des racines de l'arbre qui surplombait mon domicile, et mordis à pleines dents

dans la douceur fruitée de mon petit déjeuner. J'expirai lentement, et tout le chagrin et le stress que j'avais engrangés depuis des années me quittèrent sur-le-champ. Je m'allongeai dans l'herbe et contemplai l'aube nouvelle qui se levait, teintant le ciel de nuances de vermillon et de bleu - une aube qui se levait aussi sur l'espoir d'un salut et d'une justice divine en faveur des hommes de bonne volonté.

Ludwig R. Yernaux,

22 novembre 2016 - 11 novembre 2017.



Extraits et citations

Ils adorèrent la Bête (…) Et il lui fut donné une bouche disant de grandes choses et des blasphèmes (…) Et elle fait que tous, aussi bien petits que grands, riches et pauvres, libres et asservis, reçoivent une marque en leur main droite ou en leurs fronts : et qu'aucun homme ne puisse acheter ou vendre, sauf celui qui avait la marque ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom. Ici est la sagesse : que celui qui a de la compréhension compte le nombre de la Bête : car c'est le nombre d'un homme ; et son nombre est six cent soixante-six. La Bible (King James version), Apocalypse, chapitre 13.

Et le premier (ange) s'en alla, et répandit sa fiole sur la terre, et il tomba un ulcère nauséabond et douloureux sur les hommes qui avaient la marque de la bête, et sur ceux qui adoraient son image. La Bible (King James version), Apocalypse, chapitre 16, verset 2.

Et le second ange répandit sa fiole sur la mer ; et elle devint comme le sang d'un homme mort : et toute âme vivante dans la mer mourut. La Bible (King James version), Apocalypse, chapitre 16, verset 3.

Et le troisième ange les suivait, disant d'une voix retentissante: si un homme adore la bête et son image, et reçoit sa marque en son front et en sa main, celui-là boira du vin du courroux de Dieu, lequel est versé sans mélange dans la coupe de son indignation ; et il sera tourmenté dans le feu et le soufre en la présence des saints anges et en la présence de l'Agneau : et la fumée de leur tourment s'élève pour toujours et à jamais : et ils n'ont aucun repos ni jour ni nuit, ceux qui adorent la bête et son image, et quiconque reçoit la marque de son nom. Ici est la patience des saints : ici sont ceux qui gardent les commandements de Dieu, et la foi de Jésus. La Bible (King James version), Apocalypse, chapitre 14, versets 9 à 12.

Le poids d'or qui arrivait à Salomon chaque année, était de six cent soixante-six talents d'or ; outre ce qui lui revenait des négociants, et du trafic des marchands d'aromates, et de tous les rois d'Arabie, et des gouverneurs du pays. La Bible (King James version), Premier livre des Rois, chapitre 10, versets 14 et 15.

Il y a des millions de routes pour aller en enfer, mais un seul chemin pour aller au paradis. (Xavier Lavie).

[image]

Copyright © 2018 by Ludwig R. Yernaux

ISBN :